
U d'/of OTTAWA
39003002235314


JUNIORAT DU SACRÉ CŒUR
O. M. I.
OTTAWA.

LA BIBLE DANS RACINE

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS.

LA BIBLE

DANS

RACINE

PAR

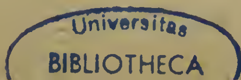
L'abbé L.-Cl. DELFOUR

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE A SAINT-STANISLAS (Nîmes),
DOCTEUR ÈS LETTRES.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1891



A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE Mgr BESSON

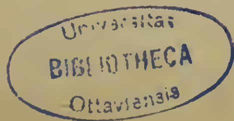


A SA GRANDEUR Mgr GILLY

ÉVÊQUE DE NIMES

HOMMAGE RESPECTUEUX





INTRODUCTION

DES LECTURES DE L'ANCIEN TESTAMENT, AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, ET DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS QUI SE SONT INSPIRÉS DE LA POÉSIE HÉBRAIQUE, AVANT RACINE.

Lorsque, dans le cours de nos lectures ou de nos études, nous passons brusquement, des scènes mythologiques de Phèdre, aux tableaux bibliques d'*Esther* ou d'*Athalie,* nous sommes tentés de croire, comme Sainte-Beuve, « à un accident immortel ». On nous dit, il est vrai, que Racine se convertit en 1677, et que, depuis cette époque, il fit converger toutes les forces de son esprit et de son cœur vers les choses de la religion. Mais ce fait suffit-il à expliquer les beautés profondes d'*Esther* et d'*Athalie?* De tels chefs-d'œuvre ne naissent pas de l'inspiration fortuite d'une puissante protectrice. Il faut, pour les produire, un ensemble de circonstances qui ne se rencontre que rarement, qu'une fois peut-être dans l'histoire de l'humanité, il faut un état moral et social qui résulte du travail de plusieurs générations. La théologie du moyen âge se résume dans la *Divine Comédie;* le fanatisme de l'Angleterre du XVIIe siècle, sa politique, son enthousiasme biblique et son esprit méthodiquement révolutionnaire ont pris corps dans le *Paradis Perdu.* Pour comprendre la genèse d'*Esther* et d'*Athalie*, il faut connaître l'étude ra-

tionnelle et approfondie que la France catholique faisait de la Sainte Écriture, au xviie siècle.

De singuliers préjugés ont cours parmi les gens du monde. Bien des hommes instruits ne sont pas éloignés de croire que l'Église défend la lecture des Livres Saints. Rien de plus inexact et de plus injuste. Sans doute, l'Église entoure de précautions la lecture de la Bible ; mais qui oserait l'en blâmer? Luther qui avait livré la parole de Dieu en pâture à tous les buveurs de bière d'outre-Rhin [1], Luther disait quelques jours avant sa mort : « Grande et dif-
« ficile chose que d'entendre les Écritures. Il faut avoir
« passé cinq ans à labourer, pour comprendre les Géorgi-
« ques de Virgile, vingt ans dans le maniement des affai-
« res, pour voir clair aux Épitres de Cicéron, cent ans
« avec le prophète Élie, Élisée, Jean-Baptiste, le Christ et
« les Apôtres, pour déguster les Livres Saints ».

Il est naturel que l'Église n'ait pas voulu livrer *aux chiens* la nourriture spirituelle de ses enfants, surtout à une époque où l'esprit sectaire abritait, sous l'autorité de la Bible, ses pires extravagances. De là, ces sages précautions que Fénelon a si bien formulées, dans sa lettre à l'évêque d'Arras : « Ma pensée, dit-il, est qu'il ne faut jamais
« séparer ces deux maximes de l'Église ; l'une est de ne
« donner l'Écriture qu'à ceux qui sont déjà bien préparés
« à la lire avec fruit, l'autre est de travailler sans relâche
« à y préparer le plus grand nombre possible de fidèles. »
On sait qu'au xviie siècle, grâce à une forte instruction religieuse, la première de ces deux catégories comprenait la presque totalité des classes dirigeantes. La Bible embrassait et pénétrait la vie morale tout entière de l'aristocratie et de la bourgeoisie.

Avant même que l'enfant vint au monde, le père ou l'aïeul cherchait, dans l'Écriture, les paroles que la Pro-

1. Ce sont ses propres expressions.

vidence semblait vouloir donner, comme épigraphe, à la vie qui allait commencer. Le grand-père de Bossuet veillait dans une chambre haute, en attendant la délivrance de sa belle-fille. Quand on vint lui annoncer, entre trois et quatre heures du matin, la naissance de son cinquième petit-fils, il écrivit sur le Journal de la famille, ces mots empruntés au Deutéronome : « Le Seigneur l'a entouré, « l'a enseigné et l'a conservé, comme la prunelle de son « œil. (Dominus circumduxit eum, et docuit eum et cus-« todivit eum quasi pupillam oculi sui. (Deut. XXII, 10). » Une pieuse tradition voulait que l'enfant fut porté sur les fonts baptismaux le jour même de sa naissance. Au retour, la mère se dressait sur son lit de douleurs pour recevoir son fils dans ses bras, et s'écriait comme Madeleine d'Aguessau [1] : « Confirmez Seigneur, ce que vous venez « de faire dans votre saint temple. (Ps. LXVII, 29). »

Dès que l'enfant était en âge de commencer ses études, on lui mettait l'histoire sainte entre les mains; il en faisait, tous les jours, une demi-heure de lecture [2]. Au fur et à mesure que son intelligence se développait, ses maîtres lui apprenaient à se rendre compte de ces lectures, par des comparaisons ou des rapprochements ingénieux : « Monseigneur de Conti sait accorder l'histoire profane « avec l'histoire sainte, et rendre raison de son opinion, « en quoi une personne de mérite l'admirait, ce matin [3]. » Dans chaque classe de Port-Royal, on obligeait les élèves à lire en particulier, pendant demi-heure, les *Figures* de la Bible [4].

L'ancienne Université employait une méthode un peu différente. Aux termes de son règlement, les écoliers étaient tenus d'apprendre, tous les jours, quelques ver-

1. *Livre de famille de mon père*, par le chancelier d'Aguessau.
2. Arnauld. *Mémoire sur le Règlement des Études dans les Lettres humaines.*
3. Lancelot. *L'éducation des princes de Conti.*
4. Arnauld. *Mémoire sur le Règ. des Études.*

sets de l'Écriture Sainte, et un arrêt du Parlement (23 juin 1703) enjoignait au principal du collège dont il autorisait les statuts, à tenir la main à l'observation de cette prescription [1]. Le *Ratio studiorum* fait de la lecture de l'Écriture Sainte un devoir d'état pour tous les membres de la Compagnie de Jésus [2]. En pratique, les Jésuites renchérissent encore sur leur règlement, puisque les deux premières années de leur noviciat sont consacrées tout entières à la lecture méditée de l'Écriture sainte. Toutefois, il ne semble pas qu'ils aient jamais tenu à mettre les élèves de leurs collèges en contact immédiat avec les auteurs sacrés. Bossuet avait déjà fini sa rhétorique, quand il ouvrit, pour la première fois, la Bible. Encore était-ce dans le cabinet de son père.

De fréquents exercices d'écriture et les explications orales du maître complétaient les enseignements de la lecture. A Port-Royal [3], les professeurs faisaient « copier quelques « sentences de l'Écriture, dont les enfants pussent se res- « souvenir toute leur vie, car il ne faut jamais négliger, « quand on le peut, de joindre ensemble deux utilités [4]. » Ce détail pédagogique prend, ce me semble, une importance exceptionnelle, quand on se rappelle les graves paroles de Bossuet au cardinal de Bouillon : « Si j'avais à « former un homme dans son enfance, à mon gré, je vou- « drais lui faire choisir plusieurs beaux endroits de l'Écri- « ture et les lui faire lire souvent, en sorte qu'il les sût par « cœur [5]. »

Dans les couvents, la Bible n'était pas moins en honneur. Chaque élève avait sa petite bibliothèque composée de quatre ou cinq volumes; mais parmi ces quatre ou cinq

1. Rollin. *Traité des Études*. Discours préliminaire.
2. *Ratio studiorum*. Intelligat suas partes, esse, litteras divinas.
3. Comme à Saint-Cyr du reste.
4. Fontaine.
5. Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Église pour former un orateur.

volumes, on trouvait toujours les Heures et le Psautier en latin et en français. « Les jours de fête, dit Jacqueline « Pascal, les jeunes filles apprennent toutes les hymnes en « français qui sont dans leurs Heures, et puis toutes les « latines du bréviaire et quand elles sont venues jeunes « au monastère, il y en a beaucoup *qui apprennent le* « *Psautier entier*. Elles n'y ont pas grande difficulté « pourvu qu'elles soient exhortées, et un peu poussées... « On permet d'ordinaire à celles qui ont quatorze ans et « qui sont fort sages d'aller à l'office des grandes fêtes. « Néanmoins, le règlement d'aller à l'office, tous ces « jours-là, ne s'observe point comme une coutume. On « les exhorte à n'y point aller si elles n'en ont la dévo- « tion [1]. »

Les habitudes contractées au collège ou au couvent se conservaient généralement dans le monde. Ceux-là mêmes dont la vie n'offrait rien de bien exemplaire ne se séparaient pas aisément de leurs ouvrages de piété. Le catalogue des livres de Mme de Montespan porte un psautier, et nous savons, d'autre part, que la célèbre marquise n'a jamais négligé ses exercices religieux [2]. A plus forte raison professait-on un culte pour l'Écriture, dans les milieux vraiment chrétiens. Durant ses pérégrinations en Suisse et en Savoie, Mme Guyon n'avait avec elle qu'un livre : la Bible. M. de Sacy, en entrant à la Bastille, n'éprouvait d'autre regret que celui de n'avoir pas ses Épitres de saint Paul ; les gardiens lui en donnèrent un exemplaire. Un jour, d'Orgeval et le Chancelier plaisantaient assez malicieusement le chevalier de Bernières sur la faiblesse de son orthodoxie. Celui-ci piqué au vif tira de sa poche un Nouveau Testament et dit au Chancelier : « Voilà ma créance et mon évangile [3] ». Même durant de courtes absences, Racine

1. *Règlement pour les enfants de Port-Royal*, par Jacqueline Pascal.
2. V. *Madame de Montespan*, par Pierre Clément.
3. *Mémoires* du Père Rapin.

ne pouvait se passer de son Vatable. Par esprit de religion, dit M. l'abbé Vigouroux, le fondateur de Saint-Sulpice fit relier la Bible avec beaucoup de magnificence. Elle est ornée de reliefs d'argent dont les deux principaux représentent : l'un le Verbe de Dieu sous l'emblème d'un livre ouvert au milieu des flammes, l'autre le Verbe de Dieu sous le voile de l'Eucharistie. Au-dessous, se lit cette inscription : « Adora et comede volumen istud [1]. »

Les chrétiens du XVII[e] siècle ne se contentaient pas d'honorer l'Écriture Sainte, ils la pratiquaient. Ses enseignements leur arrivaient à la fois par la lecture et par la prédication. La lecture des Livres Saints formait comme la base de la vie spirituelle; tous les directeurs en demeuraient d'accord. Il est vrai que tous les directeurs procédaient plus ou moins du même maître, Saint-François-de-Sales. On le citait chez les Jésuites et on se prévalait, à Port-Royal, de sa correspondance spirituelle avec la Mère Angélique. « L'instruction du peuple, disait le saint évê-« que de Genève, ne vient pas à force de tracasser les sacrés « escrits et de lisotter cette divine parole ny à chanter ça et « là, par phantaisie et cristiquerie, les pseaumes de David, « mais à les manier, dire, ouïr et chanter modestement [2]. »

Voilà bien exactement définie la méthode du XVII[e] siècle. M[me] de Sévigné et M[me] de Grignan lisaient, en même temps, l'histoire sainte dans la Bible de Royaumont. Elles s'arrêtaient, à loisir, sur les plus beaux passages, et elles échangeaient ensuite, leurs impressions [3]. « Contentez-« vous, disait Fénelon au marquis de Seignelay [4], con-« tentez-vous de prendre, le matin où vous vous portez

1. *Les Livres Saints et la critique rationaliste,* par M. l'abbé Vigouroux.
2. Saint François de Sales, *Controverses.*
3. *Lettres de M[me] de Sévigné.* « J'ai commencé par cette création du monde que vous aimez tant; cela conduit jusqu'à la mort de Notre-Seigneur; c'est une belle suite, on y voit tout quoiqu'en abrégé; le style en est fort beau et vient de bon lieu ». (28 août 1676).
4. Lettre au marquis de Seignelay, 1690.

« mieux et où vous avez moins de visites, quelques passa-
« ges des psaumes que vous choisirez selon votre goût.
« Occupez-vous en de la manière qui est déjà marquée dans
« cette lettre [1] et passez dans cette occupation un quart
« d'heure si vous pouvez. »

Quelques fidèles donnaient à cet exercice un temps beaucoup plus considérable. « L'Écriture Sainte que d'Aguesseau méditait le jour et la nuit lui était devenue si familière, qu'on ne pouvait presque en commencer un « passage devant lui sans que son cœur n'achevât encore « plus que sa mémoire [2] ». Sa suprême recommandation à ses enfants sur son lit de mort eut pour objet la Sainte Écriture. « Lisez-en tous les jours quelque chose et faites-« vous en une étude pour y chercher uniquement le « royaume de Dieu et sa justice [3]. »

Ces sortes d'études qui n'étaient pas rares, au XVIIe siècle, offraient une grande variété. Madame d'Albert, la pénitente de Bossuet, traduisait le *Benedictus* et le *Nunc dimittis;* Mme Guyon improvisait un commentaire sur le *Cantique des Cantiques;* un auteur inconnu composait, à l'usage des familles chrétiennes, les *Advertissements tirés de la Sainte Écriture* [4]. La première partie portait un titre bien significatif : *Plusieurs enseignements du bien vivre adressés par le père de Tobie à son fils, que les enfants devront souvent lire et bien peser.*

Mais d'ordinaire, les auteurs de ces sortes de travaux dérobaient au public leurs pieuses occupations. Ils écrivaient dans le seul but de s'édifier, et les plus grands maîtres de la vie spirituelle ne dédaignaient pas de les diriger par leurs conseils. M. de Valincour avait demandé à Bossuet des éclaircissements sur quelques passages un

1. « Dieu demande que vous vous nourrissiez des vérités de l'Évangile non pour décider, mais pour vous défier encore davantage de vous. »
2. *Biographie de mon père,* par le chancelier d'Aguessau.
3. *Ibid.*
4. V. *La vie domestique,* par Ch. de Ribbes.

peu difficiles d'Isaïe. Je suis bien aise, lui répond l'évêque de voir perpétuer la sainte coutume qui faisait consulter les docteurs aux laïques et aux femmes mêmes dans l'intelligence des Écritures. Un moment, les consultations spirituelles devinrent si fréquentes que Bossuet crut devoir composer un travail spécial. L'*Instruction sur la lecture de l'Écriture Sainte* s'adresse en même temps aux religieuses et aux fidèles du diocèse de Meaux.

« Pour ce qui regarde l'Ancien Testament, y est-il dit, « les livres dont tout le monde peut retirer le plus de profit « sont les Proverbes de Salomon, l'Ecclésiate, le livre de la « Sagesse et l'Ecclésiastique. Pour profiter des Proverbes « et des livres de cette nature, où il y a beaucoup de sen- « tences, il est bon de s'en mettre une ou deux des plus « touchantes dans l'esprit, s'en faire une nourriture et la « règle de ses pratiques pendant la journée... Celles qui « seront plus versées dans les Saintes Écritures tireront « plus d'utilité de la Genèse...... Il faut être persuadé que « les plus grandes difficultés que l'on trouve dans l'Ancien « Testament viennent des mœurs et des coutumes parti- « culières de l'ancien peuple. »

Un fait matériel prouve bien, jusqu'à quel point on étudiait l'Écriture Sainte, au XVII[e] siècle. L'Université de Louvain vendit deux cents éditions de sa traduction française de la Bible. Mais ce n'est pas tout : l'aristocratie et l'élite de la bourgeoisie, comme les prêtres et les religieux, du reste, lisaient le texte latin de Vatable ou de Vitré; enfin chaque couvent possédait autant de psautiers qu'il comptait de religieuses. Il est hors de doute que la lecture de l'Ancien Testament occupait une large place dans les habitudes religieuses du XVII[e] siècle.

On peut se demander, cependant, quelle était la valeur exacte des versions, alors en faveur. Nous connaissons tous, au moins de réputation, la Bible de Luther; à peine savons-nous qu'il existait des traductions françaises des

Livres Saints. Pourtant, la France catholique du XVIIe siècle n'a rien à craindre d'une comparaison avec les pays voisins.

La Bible de Luther a fait seule loi dans toute l'Allemagne protestante, pendant trois siècles; peu s'en fallait qu'on ne la vénérât à l'égal du texte sacré lui-même. On la traduisait en bas-allemand en hollandais, en danois et en suédois. Georges Zeltner affirme que dès 1574, les sociétés protestantes jetèrent en Saxe, cent mille bibles allemandes [1].

L'œuvre de Luther mérite-t-elle tant de succès? Un jésuite de nos jours, le savant Père Cornély reconnaît que sa version est généralement bonne [2]. Il est incontestable que la parole de Luther reproduit, « avec un charme de « simplicité qui va jusqu'au cœur [3] », la phrase originale. Naïve souvent, elle s'élève quelquefois jusqu'au lyrisme, elle se recommande surtout par l'éclat de l'image. Mais à côté de ces qualités, combien de défauts graves! Au dire du protestant Fritzche, Luther ne rend pas nombre de métaphores bibliques, il ajoute ou supprime des mots importants et modifie l'ordre des phrases. Du vivant même de l'auteur, Emser avait signalé dans la fameuse Bible, plus de mille altérations. Mais ce qu'il importe le plus de relever, c'est la couleur saxonne de la traduction elle-même et des commentaires. Luther a encouru le reproche qu'il adressait à ses émules. Érasme de Rotterdam et quelques autres exégètes avaient traduit le χαῖρε κεχαριτωμένη de saint Luc par *Ave gratiosa;* « Pitoyable traduction s'écrie « Luther! gratiosa! Quel lourdaud d'allemand a jamais « songé à faire parler ainsi un ange? Pleine de grâce? « comme qui dirait un pot plein de bière, une escarcelle « pleine d'argent. »

1. Georges Zeltner. *Abrégé de la vie de Hans Luffl.*
2. In genere eam bonam esse negari nequit. *(Cursus scripturæ sacræ,* auctoribus Cornely Knabenbauer, Hummelauer).
3. Audin, *Histoire de Luther.*

Telle est bien pourtant l'impression que produit sur nous la Bible de Luther. Texte et notes marginales nous rappellent bien moins l'histoire d'Israël, que les grandes luttes religieuses de la Réforme, la dogmatique de Luther, ses injures bouffonnes à l'adresse de ses ennemis et ses ivresses théologiques. De cette œuvre de colère, ne pouvait naître qu'une poésie populaire et violente, un chant de révolte et de guerre, une sorte de *Marseillaise*. Le célèbre choral de Luther [1] est antérieur de quelques années, à sa Bible, mais ses accents ont jailli de la même source.

Aucune version n'a obtenu en Angleterre, la popularité dont la traduction de Luther jouissait, en Allemagne. Les catholiques lisaient exclusivement la Bible de Douai, et les protestants employaient la Bible de Tyndal et Coverdale laquelle devint ensuite la Bible de Mathieu (Mathew's Bible, 1538) et enfin la grande Bible (The great Bible ou Cranmer's Bible, 1539). Plus tard les protestants se divisèrent à leur tour; pendant que les anglicans s'attachaient à la Bible Royale (The Royal Bible, 1611) les puritains cherchaient dans la Bible de Genève (The Geneva Bible, 1560) des arguments contre les épiscopaliens, et des thèmes à discours fanatiques.

Comme l'Angleterre, la France eut sa Bible catholique et sa Bible protestante. Seulement, chose curieuse, les deux traductions remontaient à la même origine; toutes deux procédaient de la *Bible d'Anvers* (1530). Son auteur [2], imbu d'idées protestantes, s'était cependant appliqué à ne pas s'écarter sensiblement de la Vulgate. Aussi son œuvre inspira-t-elle de la défiance aux deux partis : Rome la condamna et les calvinistes l'abandonnèrent; toutefois, elle ne tarda pas à reparaître transformée et chez les catholiques et chez les protestants.

1. Ein' feste Burg is unser Gott
Ein' gute wehr und Wassen.

2. Lefèvre d'Étaples.

Ces derniers eux-mêmes reconnaissent qu'Olivétan s'est borné à reproduire la version de Lefèvre d'Étaples. Toute son habileté, au dire de Richard Simon, consiste à réformer quelques endroits de la Bible d'Anvers qu'il suit ordinairement jusqu'à l'orthographe. « Un de ses plus grands « efforts est d'avoir dégradé les évêques, les prêtres, les « diacres, les prédicateurs et même les apôtres et d'avoir « substitué, en leur place, des surveillants, des anciens, « des ministres, des hérauts et des ambassadeurs. »

Calvin et les pasteurs de Genève firent subir à la version d'Olivétan des modifications généralement justifiées, mais sans grande importance. En réalité, les protestants français du XVIe et du XVIIe siècles n'ont lu que la version d'Olivétan. Cette prédominance d'une traduction surannée exerça sur la langue et la culture littéraire des réformés une influence désastreuse. La lourdeur du style protestant devint légendaire, avant même la révocation de l'édit de Nantes [1]. Un conseiller catholique de Sedan, dit Bayle, me contait, il y a environ un mois, que M. l'archevêque de Reims ayant envoyé quelques-uns de son clergé à Sedan, pour des affaires ecclésiastiques, ils furent curieux d'entendre prêcher M. Jurieu, un jour d'imposition des mains. Ils furent fort satisfaits de sa science et de son langage, en général, mais ils trouvèrent des expressions insupportables comme offrir les *bouveaux de nos lèvres, guerroyer le bon combat* dont M. Jurieu se servait constamment.

Pendant ce temps, le clergé, l'aristocratie et l'élite de la bourgeoisie catholique échappaient à l'archaïsme par la lecture de la Vulgate. La petite bourgeoisie et le peuple

1. Nous n'en sommes pas hélas, réduits à des conjectures sur ce sujet, dit M. Stein, au siècle où la langue française atteignait l'apogée de sa perfection, pourquoi l'infériorité littéraire la plus incontestable est-elle le partage des écrivains protestants? D'où viennent la lourdeur, la gaucherie, la rudesse qui déparent les plus beaux élans d'un Dubosc, d'un Lefaucheux et jusqu'à l'éloquence d'un Saurin? Il faut placer avant tout l'action pernicieuse exercée par l'emploi journalier d'une traduction de la Bible d'un siècle en retard sur la langue de l'époque. Stein, *La version d'Osterwald et les sociétés Bibliques.*

lisaient le Nouveau Testament dans la version de Denis Amelotte [1] et surtout dans la version de Mons. Mais de toutes les Bibles, la plus ancienne et la plus populaire était la Bible de Louvain : on n'en tira pas moins de deux cents éditions. Mais parce qu'elle s'adressait aux classes inférieures de la société, son archaïsme ne nuisit en rien au développement littéraire du siècle. La diffusion des Bibles de Louvain a donc seulement donné plus de force et de consistance à ce grand mouvement religieux d'où naquirent *Esther* et *Athalie*. Il ne saurait être question ici de l'Ancien Testament de Mons (la Bible de Sacy) ; cette célèbre traduction ne fut achevée qu'en 1696, cinq ans après *Athalie*.

Ainsi étudié dans la Vulgate, ou dans les traductions françaises, l'esprit des saints livres se repandait sur toute la vie sociale au XVIIe siècle. Les hommes graves émaillaient leurs conversations de textes empruntés à la Sainte-Écriture, les hommes d'esprit se permettaient quelquefois de les faire entrer dans leurs plaisanteries. Saint Vincent de Paul abordait le lit de mort de Louis XIII avec ces paroles des psaumes : *Timenti Dominum bene erit in extremis*. Et le pieux roi de répondre, sans s'émouvoir : *Et in die defunctionis suæ consolabitur*. Qui ne connaît la belle et mélancolique réflexion de la veuve de Montmorency devant le tombeau de Richelieu : *Si fuisses hic, frater meus non esset mortuus?* Un janséniste, le Père Desmares avait provoqué un jésuite, à une discussion publique sur la grâce. Au jour convenu, le Père Desmares se déroba; les amis des jésuites lui appliquèrent ces paroles du psaume CXIII^e^ : *Quid est tibi mare quod fugisti?*

Nombre de personnes pieuses érigeaient en système, l'habitude de citer l'Écriture Sainte. Saint François de Sales voyait-il une montagne : J'ai levé mes yeux, disait-il,

1. Bossuet, pour son propre compte, en distribua cinquante mille exemplaires.

vers les montagnes d'où me doit venir le secours (Ps. CXX, 1); Les hautes montagnes servent de retraite aux cerfs (Ps. CIII, 18). La montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur sera bâtie sur le haut des monts.

Si des arbres : Tout arbre qui ne porte point de fruit sera coupé et jeté au feu.

Si des lacs : ô Dieu, délivrez-nous du lac de l'abîme de misère et de la boue profonde (Ps. XXXIX, 3), où je suis.

Si des fontaines : Jusqu'à quand quitterons-nous la source de vie pour nous creuser des citernes mal enduites? (Jérém. II, 13).

Les mondains eux-mêmes faisaient une part à l'Écriture Sainte, dans leurs conversations. La petite société qui se groupait autour de Bossuet, dans la fameuse allée des philosophes, comptait plusieurs laïques comme Galland, Cordemoy, Pellisson et le marquis de Fénelon.

Naturellement, la bourgeoisie se piquait d'imiter l'aristocratie ou la cour et tenait à avoir, elle aussi, ses conférences spirituelles. « Corbinelli est tout pétri dans le mys- « tique, écrivait Mme de Sévigne à sa fille, il y a plus d'un « an, je suis dans cette confidence, tous les dehors de la « place sont si bien pris qu'il ne peut souffrir d'autres lec- « tures.... Il a tiré de tous ces livres cinq cents maximes. « Il va tous les jours chez Mme Le Maigre, très jolie femme « où l'on ne parle que de Dieu, de la morale chrétienne, « de l'évangile du jour; cela s'appelle des conversations « saintes [1]. »

Mais c'est dans les circonstances graves, au moment de la mort principalement, que les chrétiens du XVIIe siècle demandaient à l'Écriture Sainte des inspirations pieuses. Pendant les six derniers jours que dura la dernière maladie de Fénelon, il ne voulut être entretenu que de la lecture de l'Écriture Sainte.

1. Année 1869. *Lettres de Madame de Sévigné.*

Non moins édifiante fut la mort de d'Aguessau. « Le lundi « au soir, malgré l'accablement d'une fièvre violente qui « ne lui laissait qu'une faible liberté de respirer, il de- « manda qu'on lui lût les psaumes et il dit que M. Guyard « lui avait déjà lu les deux premiers de la pénitence. « M. l'abbé Court lui lut donc le troisième et le qua- « trième : mon père l'interrompait souvent pour lui faire « expliquer les versets qui étaient ou plus difficiles ou « plus dignes d'attention, et il y ajoutait de lui-même les « réflexions les plus touchantes... Il parut suivre son con- « fesseur avec la même attention pendant que M. Guyard « récitait les trois derniers psaumes de la pénitence. On « s'aperçut, un moment après, qu'il n'entendait plus que « difficilement et il rendit le dernier soupir, sur le midi, « pendant qu'on récitait le psaume *Confitemini Domino* « *quoniam bonus*, commençant ainsi en mourant, le can- « tique des miséricordes éternelles pour le continuer à « jamais [1]. »

La direction, la prédication et même la récitation de l'office divin formaient une sorte de supplément aux études personnelles. « La reine-mère et puis le roi vinrent « assister à notre office. Après quoi, il nous fut impossible « de fermer les portes pour la foule des grands et du peu- « ple, et M. de Bérulle disait que Dieu rendait un *jugement* « *infus* de notre chant et de nos offices [2] » Si, aux yeux d'un homme grave comme le cardinal de Bérulle, la simple récitation de l'office exerce sur les assistants, une aussi heureuse influence, qui pourra jamais savoir jusqu'à quel point, la prédication d'un Bossuet, ou la direction d'un Bourdaloue a fait pénétrer dans l'âme de leurs disciples, la pure substance des Livres Saints? Et en cela, ces deux maîtres de la chaire chrétienne ne différaient des autres prédicateurs de leur temps, que par la puissance de leur

1. *Biographie de mon père*, par d'Aguessau.
2. Journal domestique de la congrégation de l'Oratoire.

génie. Tout le clergé du XVIIe siècle se nourrissait de la pure moëlle des Écritures. En face du protestantisme qui abusait si étrangement de la Bible, les Jésuites ont pu ne pas favoriser toujours, chez leurs pénitents, l'étude directe du texte sacré. Ils ont préféré, par amour pour la Tradition le commentaire oral du prêtre, à la lecture isolée du fidèle, ils ont fait du *fides ex auditu*, leur règle d'enseignement religieux. Mais ils n'ont jamais cessé d'encourager dans leurs maisons, les études exégétiques. A l'exception de quelques humanistes, leurs sujets rivalisaient d'ardeur pour la Sainte Écriture, avec Port-Royal, l'Oratoire et le clergé séculier. De toutes parts, l'esprit et surtout la morale de la Bible arrivaient, par une sorte d'infiltration lente, dans l'intelligence des fidèles.

Conçoit-on maintenant quelle somme de connaissances exégétiques devait réunir l'élite de la société, au XVIIe siècle? Sous la direction des plus grands maîtres, elle appliquait toutes les forces vives de son intelligence à l'étude respectueuse du Livre qui est le livre par excellence des nations les plus civilisées du monde. Mais le plus admirable peut-être dans cette ardeur de la France catholique pour les Saintes Lettres, c'est l'unité de plan et de méthode qui présidait à tous les travaux. Les petits enfants qui à Saint-Cyr ou à Port-Royal, écrivaient leurs premières pages de calligraphie, comme les savants qui se groupaient, à Versailles, autour de Bossuet, la bourgeoisie comme l'aristocratie, les mondains presque autant que les dévots, tous apportaient, dans leurs études sur la Bible, des préoccupations *morales* et y cherchaient uniquement, comme parle d'Aguessau, le royaume de Dieu et sa justice.

Il faudra nous en souvenir quand nous voudrons caractériser, comme il convient, l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*.

Les poètes et les écrivains en prose ne pouvaient échapper au courant religieux qui entraînait la société éclairée

du xvie et du xviie siècles vers l'étude de la Bible. On a peine à compter les odes, tragédies, épopées qui se donnent comme inspirées de l'Écriture. Pendant assez longtemps, il fut de mode d'expier les errements de jeunesse par des traductions de psaumes. Mais parmi tant d'écrivains, pouvons-nous trouver quelque ancêtre littéraire de Racine?

Il faut d'abord exclure Marot de cette lignée glorieuse. Les exigences de la liturgie protestante ont valu à ses psaumes une réputation usurpée. Fabuliste ingénieux, fin épigrammiste, épistolier poétique de premier ordre, Marot en écrivant des psaumes, a forcé son talent. Le jugement de Sainte-Beuve qui semble sévère est cependant empreint d'une excessive indulgence. Non seulement le flageolet de maître Clément n'est pas de force à accompagner la harpe du Roi-Prophète, mais il sonne sensiblement faux. Qu'il raconte ses exploits de jeunesse, qu'il apitoie François Ier sur sa misère ou qu'il décoche quelque trait contre les gens d'Église, Marot nous apparaît toujours comme un grand écolier frondeur, en rupture de ban. Aussi s'applique-t-il à la traduction des psaumes avec une mauvaise grâce évidente ; il ânonne, il récite ses vers comme un pensum. L'archaïsme qui est un des charmes de son élégant badinage donne à ses psaumes un air de décrépitude. Je ne sais rien de plus ennuyeux qu'une lecture prolongée de ses traductions prétendues bibliques. C'est que Marot n'avait pas assez fréquenté les *barbes* du Val d'Angrogne ; il manquait absolument de fanatisme. Son genre de vie semble même prouver qu'il n'avait pas de bien fortes convictions religieuses.

Ni les titres bibliques, ni les brillants souvenirs de l'histoire juive ne font défaut aux tragédies du xvie siècle. Il est permis de supposer que quelques-uns de leurs auteurs entretenaient avec les écrivains sacrés un commerce assez intime. Le *Jephté* de Florent Chrestien débute par un prologue à la manière d'*Esther* :

Je suis du Haut-Tonnant messager empenné,
Qui suis parti du ciel, Dieu l'ayant ordonné,
Pour venir dans ce lieu où maintenant habite,
Dans la maison d'Isac, le peuple israélite.

Un chœur de vierges renferme un petit tableau historique de la sortie d'Égypte [1]. Ailleurs, le poète prête à ses héros des prières et des professions de foi qui font penser à certains passages d'*Esther* [2] et de *Polyeucte* [3].

A côté de Florent Chrétien on pourrait citer d'autres poètes comme Desmazures ou Jean de la Taille auxquels l'imitation de la Bible a valu de grandes et fortes inspirations. Malheureusement, pour réaliser leurs excellentes intentions littéraires, ils ne disposent que d'un art rudimentaire et d'une langue bien imparfaite.

Je ne ferais pas même une exception en faveur de Robert Garnier. Il est vrai que M. Faguet a cru devoir appeler les *Juives*, l'*Athalie* du XVIe siècle. A première vue, l'éloge semble exagéré. Cependant, avec beaucoup d'habileté, M. Faguet relève dans les *Juives* d'incontestables qualités dramatiques qui jusqu'à un certain point, justifient son admiration. Mais si dans le chef-d'œuvre de Garnier nous considérons l'inspiration biblique, la comparaison de M. Faguet a quelque chose de choquant. Les *Juives* n'échappent pas aux défauts ordinaires des tragédies de second ordre. Pour remplir cinq longs actes, il a bien fallu que Garnier eût recours aux petites habiletés des

1. Nous que les flots n'ont jamais combattu
En la fureur de la mer écumeuse, etc.

2. O Dieu Père Souverain
Dont le pouvoir indicible
Appaise le flot marin
Dieu qui fais trembler la terre
Dans son stable fondement

3. Car Dieu n'est ne bois ne pierre
Ny ce que l'ouvrier humain
Grave d'une docte main
Ny quand détrempant sa terre
Il forme un visage vain.

auteurs de drames classiques. Il n'a su éviter, ni les longues tirades, ni les confidences, ni les considérations morales qui précèdent ou suivent les événements, ni les coups de théâtre prévus, ni les scènes sanglantes et outrées. La Bible n'a rien de commun avec cet appareil tragique. Au lieu de Nabuchodonosor, mettez Pyrrhus; à la place d'Amital, supposez Andromaque; quand on vous dit Sédécie, pensez à OEdipe, et vous aurez un mélange de deux histoires d'origine grecque et d'un caractère classique très prononcé.

— Mais les chœurs révèlent une étude plus sérieuse des auteurs sacrés. — Sans doute, les adieux des vierges israélites à leur patrie ne manquent pas de grâce :

Disons adieu, mes compagnes,
A nos chétives montagnes,
Où le Jourdain doux coulant
Va sur le sable ondulant,

Il ne faudrait cependant pas s'exagérer la couleur locale d'un morceau qui ne compte qu'une seule expression vraiment biblique [1].

Dans un second chœur, Robert Garnier s'essaie à traduire le beau psaume CXXXVII^e (de l'hébreu) :

Sur les bords des fleuves de Babylone
Nous étions assis et nous pleurions.

Mais ne s'avise-t-il pas de choisir pour exprimer ces graves sentiments un rythme sautillant et léger qui semble inviter aux danses joyeuses? Les expressions, toutes empruntées au vocabulaire païen du XVIe siècle, concordent avec le rythme, en sorte que, malgré soi, on pense, non pas aux religieuses et patriotiques strophes du psalmiste, mais aux plus gracieux couplets de Ronsard ou de Remy Belleau :

1. Terre promise du ciel
Toute ondoyante de miel.

Comment veut-on que maintenant
Si désolées,
Nous allions la flûte entonnant
Dans ces vallées?
Que le luth touché de nos dois
Et la cithare
Fassent résonner de leurs voix
Un ciel barbare?

Garnier ne s'est pas relevé dans ses autres chœurs. Le troisième renferme quelques expressions si étranges, si malheureuses, qu'il est impossible de les citer ici. Dans le quatrième on remarque une imitation très directe et exclusive de la manière de Sophocle. Enfin, le cinquième et dernier explique didactiquement la doctrine chrétienne du péché originel.

En vérité, il convient de ne parler de l'inspiration biblique chez Garnier qu'avec de très grandes réserves.

Agrippa d'Aubigné semble avoir mieux compris les beautés de la poésie hébraïque. Ce Juvénal huguenot parle quelquefois de Dieu, comme un prophète qui revient du désert :

Dieu se lève en courroux.....
Les cieux se sont fendus, tremblants, suants de crainte,
Les hauts monts ont crouslé. Cette majesté sainte
Paraissant, fit trembler les simples éléments
Et du monde ébranla les stables fondements [1].

La gloire de son parti, qu'il confond avec Israël, lui inspire des strophes animées d'un souffle biblique :

Ouvre Jérusalem tes magnifiques portes :
Le lion de Juda suivi de ses cohortes
Veut règner, triompher et planter dedans toi
L'Étendard glorieux, l'Auriflam de foi [2].

Mais ces éclairs de génie illuminent rarement les hor-

1. *Les Feux.*
2. *La Chambre Dorée.*

ribles et sombres tableaux où se complait d'Aubigné. D'abord son génie original manque trop de souplesse pour s'assujettir longtemps à une imitation même indépendante et large. Le poète recherche évidemment les souvenirs bibliques, mais il se laisse détourner de son but, à chaque pas, par ses souvenirs littéraires. Aucune œuvre poétique n'offre peut-être, autant que les *Tragiques*, un mélange bizarre de sacré et de profane. Mucius Scévola y coudoie Gédéon, Mercure s'y heurte à David, les Alpes s'y rencontrent avec le Jourdain.

Puis, la violence de ses colères permanentes empêche d'Aubigné de voir autre chose que les malheurs de son temps. Sans doute, il met des noms antiques en tête ou au milieu de ses longues tirades, mais il ne perd jamais de vue le triste présent, il pense toujours à la France. — Lisez les *Misères*, les *Flatteurs* et vous verrez que le sombre huguenot est comme hypnotisé par la guerre civile — ce dont il se vante d'ailleurs [1]. Sauf quelques instants, où il sourit non sans grâces [2], d'Aubigné a sans cesse des visions de pendaisons, d'incendies et de meurtres; il se figure les fleuves de France toujours rouges du sang de ses coreligionnaires. Où l'émotion même sincère prend de telles proportions, l'art perd tous ses droits. D'Aubigné qui se montre quelquefois grand poète, nous apparaît trop souvent comme un épileptique ou un déclamateur.

Pour trouver dans la littérature française un poète qui ne soit pas trop indigne de la Bible, il faut descendre jusqu'à Malherbe. Ce n'est pas qu'il ait beaucoup emprunté à la poésie des Hébreux. Malherbe a tenté quatre fois de faire passer dans notre langue les beautés de l'Écriture. Sur ces quatre tentatives, il en est bien trois de malheu-

1. Je n'excuse pas mes escrits
Pour ceux-là qui y sont repris
Mon plaisir est de leur déplaire.

2. V. dans la *Chambre Dorée*, le portrait de la Piété.

reuses. Sa paraphrase du psaume VIIIe, ses stances spirituelles et sa paraphrase du psaume CXXVIII^e sont écrites d'un style lourd et prosaïque. Mais Malherbe a eu la bonne fortune de comprendre et de rendre quelques strophes du psaume CXLV^e. Cet homme morose et sec a su vibrer une fois à l'unisson du Roi-Prophète. Il s'agissait des promesses du monde, de ses vanités, de sa misérable et fragile faveur opposée à la toute-puissante bonté de Dieu. Le poète officiel, si maigrement rétribué par Henri IV, le patient versificateur qui usait plusieurs rames de papier pour célébrer le rapide veuvage du duc de Bellegarde, le contemporain du très pauvre et très malheureux Maynard, Malherbe s'est senti remué jusqu'au fond de l'âme par les accents des Psalmiste, et sous cette impression, il a composé sa célèbre paraphrase du psaume CXLV^e :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons les vanités, lassons-nous de les suivre,
　　C'est Dieu qui nous fait vivre
　　C'est Dieu qu'il faut aimer.

Il est vrai que la paraphrase compte à peine vingt-quatre vers. Vingt-quatre vers! c'est bien peu. Mais, outre qu'une ode sans défaut vaut infiniment mieux que beaucoup de grands poèmes, Racine était trop le disciple de Boileau pour n'avoir pas lu les œuvres de Malherbe. J'imagine qu'en arrivant à ces vers si dignes, si simples, si forts, si pleins de sens, si naturels, si bien frappés, le futur auteur d'*Athalie*, n'a pu s'empêcher de dire : « Voilà comment je voudrais traduire la Sainte Écriture. »

Plus heureuse que la poésie, la prose française peut opposer aux deux tragédies religieuses de Racine, deux chefs-d'œuvre — de très inégale valeur, il est vrai — mais enfin deux chefs-d'œuvre : les *Mœurs des Israélites* et la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle.*

Il n'y a pas lieu de parler ici de la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte,* cet ouvrage n'ayant paru qu'en 1709, cinq ans après la mort de son auteur, dix-huit ans après *Athalie.*

L'ouvrage de Fleury ne jouit pas d'une réputation usurpée. C'est un exposé de l'histoire d'Israël, un peu sec, mais clair, méthodique, savant à la façon du XVIIe siècle qui n'est peut-être pas la plus mauvaise, plein d'idées justes et d'aperçus ingénieux. Malgré toutes les ressources scientifiques dont elle dispose, l'exégèse de nos jours n'ajouterait pas beaucoup aux conclusions de Fleury. Elle aboutirait au même point par une route beaucoup plus longue.

Cependant les *Mœurs des Israélites* n'ont pas pu inspirer un poète comme Racine. Fleury s'applique consciencieusement à décrire les occupations des Israélites, leurs meubles, leurs maisons, leur nourriture, leurs plaisirs, leurs traditions administratives. Mais toutes ces choses qui constituent la vie publique des peuples, ont pour l'historien d'Israël une importance bien moins considérable. Racine n'en a rien ou presque rien dit, et personne n'a le droit de l'en blâmer.

Mais, là même où Fleury s'en tient à l'essentiel de son sujet, il manque d'élévation et de largeur il reste trop didactique et s'attarde un peu aux détails. Chose plus grave ! il ne semble pas avoir compris avec quel esprit il convient d'aborder l'histoire d'Israël. Il consacre quatre pages aux habits des Israélites, cinq à leur agriculture et six à leur religion.

Cette religion elle-même, sans doute, il en expose les principaux dogmes avec exactitude, mais il n'insiste pas assez sur l'invincible attachement qu'elle inspirait aux Israélites, il ne dit rien de ses vicissitudes, de son importance dans l'histoire générale du monde. A propos de la captivité, Fleury aurait pu et dû nous expliquer la grande crise que subit victorieusement la foi des Israélites. Il se contente de nous dire que le peuple élu changea de nom,

et bien vite il se jette dans une digression sur les Grecs et les Romains.

Ce sont là de graves défauts. Ils tiennent tous à ce fait que Fleury, pour vouloir trop s'occuper de ses contemporains, négligeait souvent l'objet propre de son travail. Il désirait surtout donner à ses lecteurs une haute idée des Israélites, et, dans ce but, il relevait chez eux tout ce que le XVIIe siècle estimait fort : la noblesse, les points de ressemblance avec l'antiquité classique, la politesse et la délicatesse mondaine. Un poète, un historien, ou un théologien aurait trouvé des choses intéressantes à nous dire sur les patriarches. Le précepteur des fils du prince de Conti s'occupe de généalogie. On sent que, s'il osait, il parlerait volontiers blason et quartier. « Leurs familles, « dit-il en parlant des patriarches, leurs familles étaient « fixées et attachées par la même loi à certaines terres où « elles demeurèrent nécessairement, pendant les neuf « cents ans dont nous parlons. » — Ceci est exact et peut même avoir son importance dans l'histoire du peuple hébreu. Mais Fleury se croit obligé d'ajouter aussitôt : « Or, il me semble que nous estimerions bien noble une « famille qui montrerait une aussi longue suite de généra- « tions, *sans mésalliance,* et sans changement de demeure. « *Il y a peu de seigneurs, dans l'Europe, qui puissent en* « *trouver autant.* »

Ailleurs, Fleury donne des détails sur les métiers en honneur parmi les Israélites : « Tout ce qui sert à la nour- « riture se faisait dans les maisons. Les femmes faisaient « le pain et préparaient à manger ; elles filaient la laine, « fabriquaient les étoffes et faisaient les habits. » Eh quoi ! se seraient écriés les salons, on ne voyait donc parmi les femmes israélites que des boulangères, des fileuses, des cuisinières, et des couturières ? [1] Fleury avait prévu l'ob-

1. V. Taine, *Essais de critique et d'histoire.*

jection : « Homère, dit-il, décrit le bonhomme Eumée se « faisant lui-même des souliers et dit qu'il avait bâti « les étables magnifiques des troupeaux qu'il nourrissait. « Or, l'autorité d'Homère me parait fort grande en tout « ceci. »

De telles préoccupations n'indiquent pas chez Fleury un sens bien profond de l'histoire. Elles l'ont amené à établir constamment, comme Josèphe, une sorte de parallèle entre Israël et l'antiquité paienne. Travail souvent inutile, car il a moins pour but de faire progresser la science que de dissiper des préjugés surannés.

Les *Mœurs des Israélites* constituent une sorte de manuel correct et sagement redigé, à la fois surabondant et incomplet, que Racine a pu consulter quelquefois avec profit.

En somme, l'auteur d'*Athalie* n'a pu connaître qu'une source puissante d'inspiration : la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle*. Beaucoup d'idées fausses sont aujourd'hui très répandues sur cette œuvre magistrale. Dans un ouvrage qui, certes, n'a aucune prétention scientifique, mais qu'on trouve encore entre les mains de plusieurs milliers de jeunes gens, on lit des appréciations comme celle-ci : « A ces douze tribus perdues parmi tant « de nations comme des grains de sable dans l'Océan, « Bossuet subordonne les vertus, les grandeurs, les arts, « les sciences et la civilisation de l'Orient et de l'Occi- « dent, d'Athènes et de Rome. »

Il est profondément regrettable qu'après les travaux de l'exégèse contemporaine [1], on donne encore à la jeunesse de pareils enseignements. Quel que soit le point de vue auquel on se place, l'histoire d'Israël a une importance exceptionnelle. Aux yeux de tout vrai penseur, c'est la première de toutes les histoires, car depuis deux mille ans

1. Voir les conclusions dejà anciennes de M. Renan, dans les *Études d'histoire religieuse*.

la portion la plus éclairée de l'humanité vit, en grande partie, des idées et des souvenirs du peuple juif. Or, cette histoire, Bossuet l'embrasse d'un pénétrant et vaste regard. Il néglige les détails de la vie matérielle que Fleury avait étudiés avec tant de soin, pour s'attacher uniquement à l'idée religieuse, mais à l'idée religieuse concrète et vivante, personnifiée dans Moïse, défendue par les prophètes contre les ennemis du dehors et du dedans, rendue tangible par les cérémonies sacerdotales. Les diverses phases de la religion juive, se déroulent sous nos yeux, comme les tribus du peuple hébreu lui-même se déroulaient sur le sable du désert. La politique, toujours subordonnée à l'idée religieuse, fait corps avec elle et ajoute ainsi à la vie générale de l'œuvre. Je ne sache pas qu'on trouve dans l'histoire de l'esprit humain un pareil exemple de résurrection historique. Bossuet ne raconte pas, il n'expose même pas, il fait revivre les hommes et les faits, il applique aux uns et aux autres des appréciations hiératiques et désormais immuables, il prophétise à son tour, et il chante, dans un style qu'on croirait emprunté aux cantiques de Moïse, « cette religion qui est au-dessus de toutes les pensées humaines et digne d'être regardée comme venue de Dieu même ». Est-ce de la théologie? est-ce de l'histoire? est-ce une épopée? est-ce du lyrisme? C'est tout cela, en même temps, mais la poésie domine, elle vivifie toutes choses, elle jaillit de toutes parts, comme l'eau ruisselle, au flanc des hautes montagnes.

C'est à l'école de Bossuet, que Racine a pu apprendre comment on fait parler français aux nabis de l'Ancienne Loi.

LIVRE PREMIER

LA RELIGION JUIVE

ÉNONCÉ DE LA QUESTION

Racine a-t-il compris l'essence de la religion juive ? Il semble tout d'abord que cette question n'ait plus aujourd'hui sa raison d'être. Elle présuppose, en effet, la solution de cette autre question : en quoi consiste la religion juive? Or, sur ce point, les croyants et les rationalistes professent des idées diamétralement opposées.

A y regarder de près, cependant, il n'est pas impossible d'établir un certain accord entre tous les exégètes, sur le sujet qui nous intéresse [1]. Racine n'avait pas à s'occuper du mode de formation de la religion juive. Il voulait la montrer, dans son ensemble, avec tous ses développements, sous sa forme complète et définitive. Ainsi envisagée, elle est la même pour les incrédules et pour les orthodoxes. Prenons, par exemple, l'opinion des deux plus célèbres représentants de la critique rationaliste. M. Kuenen a dit : Le Jahvisme légal est une tran-

1. N'est-il pas curieux là-dessus, qu'ayant, tantôt depuis cent cinquante ans, si souvent et si injustement reproché à l'auteur du *Discours sur l'Histoire Universelle* de n'avoir vu le monde qu'à travers son anneau d'évêque gallican, la dernière démarche de l'érudition contemporaine soit d'en revenir au point de vue de Bossuet (Brunetière, *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1889).

saction entre le Jahvisme populaire et le Jahvisme prophétique. Les catholiques repoussent l'idée et le mot de transaction, mais ils admettent les deux éléments dont parle Kuenen, loi et prophétisme, et ils tiennent compte, quoique dans une mesure et dans un sens différents, de l'influence populaire.

De son côté, M. Wellhausen a écrit : « C'est d'après cet idéal, il s'agit du *Grundschrift* la partie éloliste du Pentateuque, c'est d'après cet idéal, que les Juifs, sous Esdras, ont fondé leur congrégation sacrée, avec le tabernacle comme centre, le grand-prêtre comme chef, les prêtres et les lévites comme organes, le culte légal comme leur fonction régulière ». Au lieu d'Esdras, mettez Moïse, restreignez la part de la communauté, faites plus grande celle du fondateur, et la définition peut fort bien être acceptée par l'Église.

Ici, une objection grave se présente d'elle-même. La question chronologique, dira-t-on, est essentielle ; on opte pour l'orthodoxie ou la libre pensée selon qu'on attribue le Pentateuque à l'époque de Moïse ou à celle d'Esdras. Cela est vrai en théologie ; mais pour le moment, il ne s'agit que de poésie et de critique littéraire.

Au XVIIe siècle, on recherchait en toutes choses, l'essentiel, le général, indépendamment des détails et des dates. Dans l'espèce, Racine n'a pas voulu peindre seulement l'époque d'Athalie, par exemple, mais la religion juive *in genere*. La preuve, c'est que tel mot de Joad ne serait pas déplacé sur les lèvres de l'implacable Débora, et que tel autre d'Élise conviendrait fort bien à la mère des Macchabées. Tous les ouvrages de l'Ancien Testament sont cités, dans les deux tragédies du poète, depuis la Génèse jusqu'à Malachie.

Cette absence de préoccupation chronologique dispense de controverse. Une fois admis que Racine a pu attribuer à des contemporains de Joad ou d'Esther des paroles empruntées aux auteurs sacrés de tous les temps, il n'y a plus qu'à dégager de son œuvre les éléments d'une religion que tout le monde s'accorde à reconnaître comme la religion définitive des Juifs. C'est là l'objet de ce travail. Je me propose d'étudier, sans aucune arrière pensée de polémique, d'abord le principe fondamental du Judaïsme, le monothéisme, puis sa loi, ses

deux grandes institutions, le prophétisme et le sacerdoce, sa vie religieuse, son culte et les traits généraux de son histoire.

Quel que soit mon désir de m'appuyer sur la théologie traditionnelle et sur l'exégèse indépendante, je ne me dissimule pas qu'il sera souvent impossible d'établir, entre elles, un accord même provisoire, même circonscrit à un petit nombre de questions. Néanmoins, toute discussion dogmatique sera rigoureusement écartée. J'exposerai avec autant de fidélité que possible, et sans me prononcer en rien sur leur valeur absolue, les données scientifiques regardées comme définitives [1] par les exégètes rationalistes et je les comparerai avec la théologie juive qu'on peut extraire d'*Esther* et d'*Athalie*. Le but de mon travail est précisément de montrer que cette comparaison est de nature à augmenter la gloire historique, poétique et religieuse de Racine.

La réserve et l'impartialité dans l'appréciation des opinions d'autrui n'implique pas l'abandon des siennes propres. Bossuet a écrit [2] : « Dans ce que j'ai à dire contre les églises protestantes et leurs auteurs, je n'en raconterai rien qui ne soit authentique et prouvé clairement par leur propre témoignage. »

Avec des visées infiniment plus modestes et pacifiques je ne me propose pas autre chose.

Pour que d'ailleurs aucun doute ne puisse subsister sur mes intentions, je me permets d'ajouter avec Bossuet : « Pour le fond des choses, on sait bien de quel avis je suis. Car assurément je suis catholique, aussi soumis qu'aucun autre, aux décisions de l'Église. Après cela, d'aller faire le neutre et l'indifférent à cause que j'écris une histoire, ou de dissimuler ce que je suis, quand tout le monde le sait, et que je m'en fais gloire, ce serait faire au lecteur une illusion trop grossière. »

Le ton de ces paroles ne convient qu'à leur auteur; mais tous les catholiques ont le droit de s'approprier la profession de foi qu'elles renferment.

1. « Il est moins aisé de résumer en quelques lignes les résultats de la critique que les vues traditionelles ; et cela pour deux raisons, la première c'est que les exégètes sont loin de s'être mis d'accord sur nombre de points... » (Maurice Vernes. *Revue de l'histoire des religions*. Janvier, février 1889).

2. Préface des *Variations*.

CHAPITRE PREMIER

MONOTHÉISME

Accord de la critique moderne et de la théologie traditionnelle sur le monothéisme des derniers temps de l'histoire juive. — Le Dieu de Racine à la fois terrible et doux, le Dieu du prophétisme. — Attributs de Jéhovah, ébauche de la Trinité chrétienne. — Influence de Dieu dans *Athalie* sur l'action et sur chacun des personnages. — Les différents noms de Dieu.

La religion que, d'après la tradition chrétienne, Racine attribue aux Juifs, c'est tout simplement le monothéisme. Il l'expose quelquefois dans ses lignes générales, d'une manière très nette et très explicite, mais le plus souvent, il procède par allusions ou sous-entendus.

Cette conception théologique de la religion primitive d'Israël n'est plus admise par l'exégèse contemporaine. Sans doute, tout le monde s'accorde à reconnaître que les anciens Hébreux ont toujours adoré Jahvé [1]. Mais, d'après la critique rationaliste, en même temps qu'à ce dieu national, ils auraient rendu un culte à d'autres divinités, en d'autres termes, ils auraient pratiqué une manière de polythéisme. La seule différence de leur olympe avec l'olympe hellénique consisterait en ceci, que le maître des dieux juifs serait plus fort et moins tolérant que Zeus. Peu à peu, les éléments supérieurs de cette vieille religion se seraient dégagés, sous l'influence du prophétisme, et une assez grossière monolâtrie serait devenue, par une évo-

1. M. Renan se sépare sur plusieurs points importants de l'école Grafienne, nous en dirons un mot, tout à l'heure.
Voir aussi Piepembring. *La Religion primitive des Hébreux*.

lution lente, pur monothéisme. Jahvé aurait absorbé tous les autres dieux, dans sa personnalité puissante, et serait ainsi devenu le seul protecteur religieux d'Israël.

Il n'y a pas lieu de discuter cette théorie; nous n'avons qu'à retenir sa conclusion qui est celle-ci : A un moment, le monothéisme a été universellement reconnu comme la religion de Juda, ou du moins, de ses classes éclairées et de tout le parti national. De l'aveu de tous, Racine avait donc le droit de mettre le monothéisme à la base des idées religieuses qu'il expose dans ses deux tragédies.

Mais quel devait être et quel est, en effet, ce monothéisme? Théoriquement il ne peut y en avoir de plusieurs sortes. La conception métaphysique de Dieu et de ses attributs nécessaires est la même chez tous les spiritualistes. Mais fort heureusement, l'homme, pour comprendre Dieu, dispose d'autres facultés que celles afférentes à l'intelligence pure; il a son imagination et son cœur. De là, les formes diverses de ses idées et son culte.

Au fond, nous mettons tous, dans notre religion, un peu d'anthropomorphisme. Le Dieu d'Abraham et de Jacob, est aussi le Dieu des chrétiens de tous les temps. Et cependant, quelle différence entre le Jéhovah, le Jahvé si l'on veut, qui voulait tuer Moïse dans une hôtellerie [1] et le Dieu de l'Eucharistie, qui, dans le secret de son Tabernacle, révèle les trésors d'amour de son *Sacré-Cœur,* à un moine ou à une vierge chrétienne !

Il y a donc plusieurs sortes de monothéismes. Pour déterminer celui de Racine, commençons par dire ce qu'il n'est pas. Certains exégètes de nos jours aiment à peindre, sous des couleurs sombres, le Jahvé des temps primitifs. Ce dieu terrible punit, sur les enfants, les fautes du père, il se repent d'avoir créé l'homme, il manifeste à plusieurs reprises le désir de détruire sa race, il déchaîne le déluge et plus tard, en une seule fois, il fait périr des milliers d'Israélites. Le tableau est incomplet et ne renferme que des parties noires, mais il faut lui reconnaître un certain fonds de vé-

1. Il serait peut-être plus exact de dire un caravansérail.

rité. Les Israélites étaient un peuple à tête dure, ils avaient des instincts assez grossiers et un irrésistible penchant à l'idolatrie [2], comme le prouve leur histoire. Dieu ne pouvait se révéler à eux que sous un aspect terrible. Il cherche à inspirer la crainte autour de lui, il se fait appeler le Tout-Puissant, El-Schaddaï, le Dieu vainqueur des autres dieux et de tous les ennemis d'Israël. Racine a fort bien vu, par ce côté d'un grandiose effrayant, le Dieu du déluge et du Sinaï. Je ne dis pas le cruel Dieu des Juifs, — ces mots Racine les met sur les lèvres d'une reine impie, — mais n'est-ce pas Joad qui parle ainsi :

> Grand Dieu voici ton heure, on t'amène ta proie,
> Dieu qui hait les tyrans et qui dans Jezraël
> Jura d'exterminer Achab et Jézabel ?

Pour un poète, la tentation était grande d'insister sur ce point; Racine a eu le bon goût de ne pas y succomber. A travers son œuvre on voit Jéhovah armé de ses foudres, mais quelques instants seulement, dans le lointain, comme on entend les cris de carnage et de mort à travers les cantiques suaves des jeunes israélites.

Il a été bien mieux inspiré, en nous peignant le Dieu des grands prophètes, un Dieu presque chrétien. *Esther* et *Athalie* contiennent non seulement une théodicée, mais ce que les théologiens appellent un traité *de Deo*. Aucun de ses attributs n'y est oublié. Le dogme de l'unité de Dieu est si clair dans la pensée des Juifs fidèles, qu'un petit enfant l'explique à merveille :

> Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Ce que les Allemands appellent la transcendance de Dieu n'éclate pas avec moins d'évidence :

> Il reçoit les soupirs de l'humble qu'on outrage.
> Des plus fermes États la chute épouvantable
> Quand il veut n'est qu'un jeu de sa main redoutable.

Les vers sur la Providence sont trop connus pour qu'on ait à les rappeler ici.

2. Voir dans Max Müller, la réfutation des théories de M. Renan.

La prescience et les autres attributs divins n'ont pas échappé à Racine :

> Grand Dieu si tu prévois qu'indigne de sa race
> . . . .
> Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Non seulement Dieu est saint, mais son grand prêtre, son peuple, son temple, tout ce qui est consacré à son culte doit être saint.

Il est l'éternel, le Dieu créateur, puisque le monde est son ouvrage ; il comble les siens de faveurs, et pour tant de biens, il commande qu'on l'aime ; il protège les orphelins, il fait éclater sa puissance dans la faiblesse ; il juge les rois et les puissants de la terre, il met un frein à la fureur des flots et il arrête les complots des méchants. Il remplit le ciel et la terre de sa magnificence, il frappe, il guérit, il perd et ressuscite, il abandonne les ingrats à leur malheureux sort. Mais ce Dieu de tous les mortels et de tous les rois a fait choix d'un peuple de prédilection. Il se considère comme l'époux et le père d'Israël, il le traite avec familiarité et patience. Il l'aime avec la tendresse d'une mère. C'est un Dieu jaloux, un Dieu qui se donne lui-même en récompense à sa nation privilégiée.

Mais n'est-ce pas anticiper sur la théologie chrétienne que de se faire une pareille idée de Dieu, et serait-elle juste, d'ailleurs, comment la concilier avec l'idée du terrible Jéhovah dont il a été parlé plus haut?

Écartons d'abord cette seconde difficulté. Nous ne sommes tenus, en aucune façon, de ramener à une unité rigoureuse les divers attributs prêtés à Dieu par Racine. Il suffit que ces différents aspects du Dieu des Juifs soient réellement décrits dans la Bible. Ils le sont si bien, que M. Renan s'est cru obligé d'imaginer deux dieux parfaitement distincts, l'un, purement national, égoïste, exclusif, injuste, « l'autre bon, paternel, « juste, unique pour l'univers et le genre humain, le Dieu « des prophètes, le Dieu de Jésus ». Qu'une pareille hypothèse soit inadmissible, les amis de M. Renan eux-mêmes en conviennent [1]. Mais elle renferme quelque part de vérité, et

1. Voir la *Revue de l'histoire des religions*, XVI, p. 353.

elle s'appuie sur certaines données exactes. D'un côté, Dieu se révèle dans la Bible, autre que le Dieu des chrétiens, plus sévère, plus éloigné de nous; d'un autre côté, à s'en rapporter aux prophètes, aux psalmistes, ou même à certains versets du Pentateuque, il semble se confondre avec le Dieu de l'Évangile.

Ce merveilleux résultat de la sagacité historique et théologique du poète une fois bien établi, il paraîtra peut-être moins téméraire de chercher à la fois dans l'Ancien Testament et dans les poésies de Racine, comme un germe de la Trinité chrétienne. Les livres hébreux [1] nous parlent de la *Chokma*, de la sagesse, ou siège des idées, des types que Dieu porte en lui-même et d'après lesquels, il a créé les êtres finis et ordonné leurs destinées. Selon l'auteur de la Sagesse, elle est un souffle de la puissance de Dieu, un écoulement pur de sa gloire, le reflet de la lumière éternelle, le miroir sans tache de l'activité, l'image de la bonté divine. Initiée à l'esprit d'en haut, elle est assise sur le trône de la divinité et prend part à ses conseils. Elle s'identifie avec l'esprit de Dieu qui remplit et embrasse le monde [2]. Parler de cet esprit de Dieu avec précision, et ne pas empiéter sur la théologie chrétienne était chose fort délicate pour un élève de Port-Royal; Racine a eu ce bonheur ou plutôt ce mérite.

> Mais si tu les soutiens *ô Sagesse éternelle...*
> Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi,
> C'est lui-même *il m'échauffe, il m'inspire,*

L'Esprit-Saint de notre poète se distingue, dans la juste mesure, de Dieu lui-même, mais il ne se confond pas absolument avec la troisième personne de la Trinité chrétienne, il la laisse seulement entrevoir.

Ce Dieu, dont les attributs sont si complètement décrits, n'est pas dans Racine, une abstraction froide, il est très vivant et très dramatique. On a beaucoup discuté, depuis Boileau, et on discute encore [3] la question du merveilleux chrétien.

1. Trois au moins, *Job, les Proverbes, les Psaumes.*
2. Le Saint-Esprit est le grand moteur dans la lutte rationelle contre l'idôlatrie, l'âme de la congrégation sacrée des Juifs (Ewald).
3. Voir M. Brunetière : *Études critiques sur l'Histoire de la littérature française.*

Les romantiques ont cru bien à tort en trouver la solution dans les *Martyrs*. Comment ne s'avisaient-ils pas de la chercher dans *Athalie?* Ce n'est certes pas assez dire que d'appliquer à la tragédie, d'une manière générale, le mot de la reine vaincue :

> Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.

Lorsqu'au début de la pièce, Abner vient confier son découragement au grand prêtre, celui-ci se contente de lui répondre : Confiance, Dieu s'occupe de nous,

> Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

Au IIe acte, quand le drame est plus avancé, Joad dit à Mathan :

> Dieu *s'apprête* à te joindre à la race parjure.

Enfin, lorsque le dénouement approche, c'est l'heure de Dieu qui arrive. La pièce s'ouvre sur le nom de l'Éternel, elle se termine sur celui d'un juge sévère des rois, vengeur de l'innocence et protecteur de l'orphelin. Ce nom sacré revient constamment sur les lèvres de chaque personnage et inspire aux chœurs tous ses chants. Et ce Dieu ne s'enveloppe pas des mystères d'un sanctuaire impénétrable : dans ce temple, presque à ciel ouvert, il agit visiblement sur chacun de ses serviteurs et de ses ennemis. La force de Joad est au Dieu dont l'intérêt le guide. Un lecteur inattentif attribuerait à Josabeth le salut de Joas ; mais non, c'est Dieu qui sut détourner l'atteinte du coup mortel. Joas est si rempli de l'idée de Dieu qu'il impatiente M. Sarcey ; le célèbre critique appelle le charmant Éliacin « un perroquet de sacristie ». Abner produit le même effet sur les nerfs d'Athalie :

> Laisse là ton Dieu, traître.

Mathan hait Dieu d'une haine personnelle, il le provoque, il le maudit, il voudrait le détruire tout, comme certains hommes de nos jours, déclarent la guerre au nommé Dieu.

Mais Athalie, du moins, devrait faire exception. De tous les personnages du drame, Athalie est certainement la plus obsédée de l'idée de Dieu. Dabord, le songe lui est envoyé par

Dieu, puis, un instinct, dont nous connaissons fort bien la nature et le principe, la pousse vers le temple, et là, son habileté vient se briser contre la sagesse surnaturelle d'un enfant. Une fois vaincue, chose remarquable, elle oublie tout pour ne penser qu'au Dieu des Juifs. Le peuple, Abner, Joad lui-même, passent au second plan. Comme la colère de la vieille reine met bien en relief l'influence de Dieu ! *Tu* l'emportes, *toi* seul as tout conduit. C'est *toi*..... ce fils, *ton* soin et *ton* ouvrage, *ton* joug, *ta* loi, *tes* honneurs, *tes* autels. C'est le *Lui*, toujours *Lui* de Victor Hugo.

Dieu intervient donc, à chaque instant, dans *Athalie*, aussi bien pour les détails que pour les événements principaux ; il est — si l'on peut s'exprimer de la sorte — le grand chorège du drame ; il est à *Athalie* ce que, dans Eschyle, le chœur est à la partie narrative. Chacun des personnages pourrait lui appliquer le mot de saint Paul :

In ipso vivimus et movemur et sumus.

Racine a donc su nous montrer Dieu avec les principaux attributs que lui prêtent les livres saints, mêlé visiblement et activement à la vie nationale des Juifs. Il a réussi même à dérober leur méthode aux auteurs sacrés. L'hébreu — tout le monde le sait — se prête peu aux abstractions. On ne pourra pas dans cette langue définir Dieu, l'Être suprême, on sera obligé d'employer la formule : *Je suis celui qui suis*. Racine n'a pas évité l'emploi des mots abstraits, mais il a su leur donner le mouvement et la vie. Il a parlé, par exemple, de la majesté divine, mais pour incliner sous elle les cieux. Le plus souvent, il s'est servi de termes concrets, ce qui donne à son Dieu plus de vérité et révèle sa profonde science de la théologie des Hébreux.

Le choix qu'il fait parmi les différents noms de Dieu prouve encore mieux la sûreté de son jugement d'historien. Dieu, dans l'ancien Testament, a porté différents noms pour lesquels les poètes de notre siècle ont une prédilection marquée. Victor Hugo dit Jéhovah, Lamartine Jéhovah et Adonaï, Leconte de Lisle Jahvé, et il semble qu'ils aient raison. Prenons bien garde cependant : le mot Jéhovah, par exemple, a une solen-

nité bien plus grande aujourd'hui que dans l'ancienne loi. L'idée qu'il exprime chez nous ne répond pas à l'idée qu'il éveillait dans l'esprit des Israélites. Le mot français, Dieu, est le seul qui corresponde au sens général de Jéhovah et de ses synonymes hébraïques. L'emploi de l'un ou l'autre de ces noms, dans la pensée du fondateur et des conservateurs de la religion juive, avait pour premier but de faire comprendre aux fidèles le dogme de l'unité divine. Subsidiairement, Élohim, Jéhovah et autres dénominations avaient des sens différents. Or, voyez ce qui arrive! Les mots hébreux comme Adonaï ou Jahvé nous montrent moins, à nous modernes, Dieu lui-même qu'un des aspects de Dieu. Élohim est particulièrement employé quand il s'agit de l'activité cosmique de Dieu. La forme du pluriel qu'il conserve toujours rappelle aussi l'époque où les ancêtres du peuple hébreu adoraient plusieurs divinités [1]. Un certain nombre de savants disent non plus Élohim, mais El-Elion et désignent par ce mot le Dieu pacifique des patriarches. Jéhovah, dans la langue du XIX[e] siècle, fait penser à un Dieu solennel et terrible, plus solennel que terrible. Jahvé s'applique chez les poètes, comme chez les savants, à un Dieu — je me contente de citer, sans commentaires, cette étrange définition — féroce, jaloux, ennemi de tout ce qui n'est pas d'Israël [2]. Racine en choisissant les termes les plus simples (Dieu, l'Éternel) a donc fait mieux qu'éviter l'accusation de pédantisme, il a rendu l'esprit même du monothéisme hébreu.

Devons-nous conclure de ce qui précède que Racine, dans sa théodicée, a égalé les Livres Saints? Non certes. D'abord, il n'a pu s'élever à leur hauteur. Je ne dis pas, où sont les révélations de Jéhovah à Moïse, la vision d'Isaïe, les questions de Dieu à Job, mais où trouve-t-on, dans les deux tragédies de Racine, des paroles comme celles-ci :

J'habite dans les lieux élevés et dans la sainteté,
Mais je suis avec l'homme contrit et humilié,
Afin de ramener les esprits humiliés,
Afin de ranimer les cœurs contrits.

(Isaïe, LVII, 15).

1. Josué XXIV, 2.
2. M. Jean Réville. *Revue de l'Histoire des Religions.*

Racine n'a pas même su parler de Dieu avec onction, comme certains auteurs de l'Ancien Testament : il est resté, sous ce rapport, inférieur à Isaïe et surtout à l'Isaïe des derniers chapitres.

Faut-il voir là l'influence de Port-Royal ? Peut-être bien : mais il y a une autre cause, moins hypothétique et plus importante. Même sous la loi de crainte, le Dieu biblique a une suavité, une douceur chrétienne que la nature humaine, laissée à ses propres forces, est incapable de traduire [1]. A plus forte raison, ne faut-il pas lui demander la variété et la richesse de la théologie sacrée. « L'idée de Dieu, a dit M. Lerminier, revêtit chez les Hébreux toutes les formes, toutes les couleurs du génie oriental. » Jéhovah a parfois des éclats de colère formidables. Il profère des menaces, en comparaison desquelles le froncement des sourcils du Zeus homérique paraît ridicule ; il déploie une grandeur et une majesté infinie, il est avec les hommes, d'une familiarité poussée jusqu'aux dernières limites, et cependant toujours digne de lui ; il ne dédaigne pas l'ironie sanglante, il se présente à l'admiration ou à la crainte des Israélites sous des formes symboliques d'un réalisme effrayant, qui déconcertent toutes nos idées modernes.

Bien injuste, celui qui reprocherait à Racine d'être resté au-dessous de la Bible. Un seul homme ne peut égaler une légion de prophètes inspirés. Nous devrions au contraire féliciter le poète de sa science, de la délicatesse de son art, de son tact, de ce sentiment exquis des convenances religieuses, qui donnent tant de charmes à *Esther* et à *Athalie*. Les beautés du Dieu de la Genèse, de l'Exode et des Juges, que nous admirons dans leur cadre naturel, nous ne les supporterions pas dans notre milieu. Les modernes sont si difficiles quand il s'agit de Dieu ! Lui prêter une expression un tant soit peu familière semblerait une irrévérence, lui attribuer un fait analogue à celui que raconte Ezéchiel [2] serait jugé une parodie sacrilège. Qu'on se rappelle les sottes plaisanteries de

1. Voir la belle prosopopée adressée à la vigne du Seigneur.
2. Ezéchiel XXIII — 36 et suiv.

Voltaire. Et puis, pour tout dire, cet ensemble d'idées, de sentiments, d'images, d'effets qui, dans la Bible, éclairent, d'une si riche et si puissante lumière, le monothéisme hébreu, est l'œuvre du Saint-Esprit. Ne pourrait-on pas dire que le travail de Racine représente presque le dernier effort de l'esprit de l'homme? Tel Père de l'Église a pu parler de Dieu avec plus d'émotion que notre poète; mais, mettons hors concours les Pères de l'Église et l'auteur de l'Imitation. Pour trouver un enseignement monothéiste aussi complet, aussi élevé, aussi biblique que celui de Racine, il faudra nous adresser à Bossuet.

CHAPITRE II

ESPRIT DE LA LOI

L'amour de Dieu est l'essence même de la Loi mosaïque. — Il est tempéré de crainte. — Alliance de Dieu avec son peuple. — Théocratie. — Messianisme. — Tradition. — Comment sur tous ces points *Esther* et *Athalie* concordent avec la science contemporaine.

De l'aveu de tous les critiques, la partie idéaliste de la Thorah n'a jamais cessé d'exercer sur la vie morale du peuple hébreu une influence décisive. Il s'est toujours trouvé une élite, dans Israël, pour comprendre et pratiquer la Loi du xxe chapitre de l'Exode, la Loi des grands prophètes, la Loi que Notre-Seigneur Jésus-Christ devait se contenter de compléter : « Non veni solvere legem, sed adimplere. » L'esprit étroitement sacerdotal et les préjugés des scribes ont eu, à certains moments, une influence prépondérante, mais ils n'ont jamais fait disparaître la fidélité à la loi morale. Les deux courants ont traversé parallèlement l'histoire sainte jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Là, ils se sont séparés, l'un pour se rétrécir et s'embourber davantage, l'autre pour s'agrandir, s'épancher et féconder le monde.

Racine avait le droit de faire un choix entre les deux, et ce choix ne pouvait être douteux. L'auditeur de Bossuet et de Bourdaloue, le contemporain de Mme Guyon, de Mme de Miramion et de Fénelon, est allé d'instinct à tout ce qu'il y avait dans le Mosaïsme de noble, d'éternel et d'universel. La partie caduque de la Thorah n'a pas eu de lui un seul regard. En vain chercherait-on la trace du rabbinisme dans *Esther* et dans *Atha-*

lie. C'est une lacune, incontestablement : on aimerait de voir à côté de Joad, au lieu de l'insignifiant Azarias, un prêtre-scribe à la fois très versé dans l'interprétation littérale de l'Écriture sainte et absolument fermé aux grandes idées du prophétisme, une sorte de Shammaï anticipé. Racine n'a pas cru devoir s'y prendre ainsi, car chez lui ce n'est pas impuissance, c'est dédain volontaire. Regrettons-le, mais gardons-nous d'accuser le poète de n'avoir pas compris l'essence du Judaïsme.

Le côté intime de la Thorah est énergiquement exprimé au xxe chapitre de l'Exode : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur et de toutes tes forces. Josué, Débora, Salomon, l'auteur du premier livre des Rois, Isaïe, divers auteurs de Psaumes l'ont aussi fait ressortir. Le Deutéronome insiste plus particulièrement sur la nature et l'importance de ce grand commandement [1]. Ainsi vivifiée par l'amour divin, la loi était facile à comprendre et à pratiquer. Il ne fallait pas la faire descendre d'en haut ni la *chercher au milieu de la mer* [2]; elle était dans la bouche et dans le cœur de chacun. Le précepte de l'amour divin serait donc inculqué aux enfants et répété en toute occasion; il frapperait partout les yeux par son expression littérale. L'Israélite devait lier la formule sainte autour de sa main, l'écrire au-dessus de l'entrée de son habitation et des portes de la ville [3]. L'amour, a dit Ewald, et non la crainte, constitue le lien le plus fort entre l'homme et Dieu. Et ce n'est pas seulement le Nouveau Testament qui nous l'enseigne, Moïse lui-même avait déjà placé l'amour de Dieu plus haut que la crainte, et en attendait la parfaite observance des commandements. Peu importe que de grossiers préjugés se soient répandus, dans le peuple et dans plusieurs écoles, relativement à l'essence de la loi de crainte. Il suffit que l'élite religieuse et les esprits supérieurs d'Israël aient compris la prédominance de l'amour.

Racine s'en est parfaitement rendu compte. Volontiers, il dirait comme saint François de Sales : Sans l'amour tout ne

1. Dollinger, *Paganisme et Judaïsme*.
2. *Deut*, XXX, 13.
3. *Deutéronome*, VI, 7.

n'est qu'un monceau de pierres. Dans ce magnifique chœur du premier acte, Dieu ne s'entoure de mystère et d'épouvante que pour ordonner aux enfants des Hébreux de l'aimer d'une amour éternelle. Que vous dit cette loi? demande Athalie au petit Joas. L'enfant n'hésite pas; il dit d'abord que Dieu veut être aimé. L'amour de Dieu est l'âme des chœurs des deux tragédies. Bossuet a énuméré, quelque part, les motifs qui, dans l'Ancien Testament, portaient les hommes à aimer Dieu. Il les appelle des *incitamenta,* et il les trouve dans la véracité de Dieu, dans sa sagesse, dans sa sainteté, sa beauté, sa majesté, sa gloire, l'éclat de son trône, son pouvoir de renverser les montagnes, d'arrêter les mers, d'ébranler le monde d'un signe, dans sa bonté, dans les dispositions suaves de sa Providence, dans sa tendresse pour les hommes, en général, et pour les Israélites en particulier. Toutes ces idées, et souvent avec les expressions même de Bossuet, nous les retrouvons dans Racine. Le seul reproche qu'on pourrait adresser au poète serait peut-être d'avoir forcé cette note presque chrétienne. Dans un prochain chapitre consacré à l'esprit religieux chez Racine, nous examinerons jusqu'à quel point ce reproche est fondé.

Hâtons-nous de le dire, toutefois, le poète a eu bien soin de ne pas attribuer à ses héros une sorte de pur amour ou cette charité parfaite qui, au dire de saint Jean, exclut la crainte. La crainte de Dieu éclate au contraire à toutes les pages; elle constitue une des grandes caractéristiques de Joad, elle mêle une note inquiète aux cantiques des jeunes Israélites, elle inspire la morale finale d'*Athalie.* Ce n'est pas une crainte basse, servile, faite de haine ou d'épouvante aveugle. Elle consiste, comme la définit si bien Ewald, dans une continuelle et anxieuse attention à connaître *la volonté* de Dieu.

> Soumis avec respect à sa *volonté* sainte
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre *crainte.*

L'exégète allemand semble ici avoir copié le poète français. Les Juifs fidèles aimaient à faire ostentation de cette crainte, et pour eux, craindre Dieu, c'était avoir le sentiment profond

du devoir et la fidélité à une promesse, c'était se poser en observateur sincère de la loi de Jéhovah.

Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche? etc.

La crainte tempère donc l'amour, et dans la mesure exacte qui convient à des personnages de l'Ancien Testament.

Amour et crainte trouvent à la fois leur raison d'être et leur préservatif dans l'alliance conclue entre Dieu et Israël. Il avait plu à Jéhovah de se faire un peuple agréable à ses yeux, et il avait choisi Israël. Depuis, il avait veillé sur cette nation privilégiée avec une tendresse de mère : il s'entretenait familièrement avec elle, par l'intermédiaire des prophètes, il lui pardonnait ses ingratitudes, il la tirait de mille périls, il la comblait de bienfaits, il la vengeait de tous ses ennemis. Voilà pour l'amour. Mais, hélas! la nation chérie violait sa foi, et alors, elle servait sous un maître étranger, elle voyait ses prêtres captifs, ses enfants égorgés; à la fin, et non sans avoir été préalablement avertis, ses rois furent rejetés.

Ainsi, les termes du contrat conclu entre Dieu et son peuple, avaient la précision d'une convention diplomatique. Le peuple restait-il fidèle? la paix et la prospérité régnaient dans ses murs; ses voisins s'inclinaient devant sa puissance. Se révoltait-il, au contraire? le châtiment arrivait et toujours proportionné au crime. Cette doctrine domine presque tous les livres de l'Ancien Testament.

La critique moderne la combat : elle cherche à lui infliger des démentis historiques; mais elle reconnaît par là même son immense importance. Prenons, par exemple, le livre des Rois. Le but spécial de cet ouvrage est de comparer à David les rois de Juda, à Jéroboam les rois d'Israël et de les louer ou de les blâmer selon qu'ils ont suivi ou abandonné les traces de ces deux princes. « Toutes les fois qu'un roi ou un chef « tombe dans le malheur, il doit avoir péché et sur le champ « un prophète, un homme saint, inconnu d'ailleurs la plupart « du temps, ne manque pas de se présenter pour prédire tous « les maux qui doivent accabler l'impie. De même le bonheur « doit être la récompense de la vertu ou du repentir [1]. »

1. *Hist. littér. de l'Anc. Test.* Nöldeke.

M. Nöldeke s'essaie ensuite à montrer que l'auteur du livre des Rois se trompe dans l'application de son principe. Supposons un instant qu'il en soit ainsi. Dans l'hypothèse même de M. Nöldeke cette préoccupation de tout ramener à la loi observée ou violée, prouve tout au moins que l'auteur du livre des Rois croyait à un contrat passé entre Dieu et son peuple.

L'alliance divine ne s'arrête pas aux Israélites eux-mêmes; elle comprend encore leurs enfants, leurs esclaves leurs terres, leur calendrier; Israël était astreint à un genre de vie dans lequel les Gentils contemplaient, comme dans une image, la grandeur et la perfection de Jéhovah. La marque distinctive en est la sainteté. De même que Jéhovah est saint, son peuple et toutes choses appartenant à ce peuple doivent être saints. Racine parle souvent du peuple saint, du saint temple, de la loi sainte, et il donne à cette épithète sa plus haute signification. Avec les prophètes, il place la sainteté, non pas dans la pureté légale, mais dans l'obéissance aux deux grands commandements, craindre et aimer Dieu.

Enfin, après chaque violation ou chaque grand événement, l'alliance divine doit être renouvelée. Elle avait été contractée plusieurs fois avant Moïse, elle le fut très souvent dans la suite. Les Chroniques et le Livre des Rois s'accordent à dire qu'elle fut renouvelée à la chute d'Athalie. « Et Jehojada solennisa l'alliance entre l'Éternel et le roi et le peuple, stipulant qu'il serait le peuple de l'Éternel et entre le roi et le peuple ». Racine a dit :

Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.

A quel propos Aristote a-t-il donc prétendu que la poésie est plus vraie que l'histoire? On peut affirmer, qu'ici, elle n'est pas moins exacte.

Une alliance aussi étroite eut pour conséquence et pour couronnement l'établissement de la théocratie. Théocratie ! ce mot qui sonne si mal aux oreilles modernes, donne lieu à des

interprétations erronées; pour beaucoup de Français du xixe siècle, il est synonyme de « gouvernement des prêtres »! Rien n'est moins exact. Il est à remarquer d'abord que, pour employer un terme sinon très correct et très juste, du moins fort répandu dans la critique et dans la politique, les clergés sont modérés. Assez souvent ils se laissent devancer, dans la voie des revendications théocratiques, par les laïques militants. Cela est particulièrement vrai pour Israël. Souvent, les prophètes ont dû rappeler aux véritables traditions religieuses les prêtres oublieux de leurs devoirs. En fait et en droit, le pouvoir appartenait rarement au sacerdoce. La politique nationale a eu pour représentant, tantôt une femme comme Débora, tantôt un prophète comme Samuel, tantôt un soldat comme Samson, tantôt un soldat-roi comme David, tantôt un anachorète comme Élie; mais rarement un prêtre simplement prêtre comme le Jehojada des Chroniques [1]. La théocratie n'était donc pas le gouvernement des prêtres.

Elle consistait, pour les Juifs, à se gouverner d'après la loi de Moïse et dans le sens de leurs plus nobles aspirations religieuses. M. Renan l'a très bien dit : « Le christianisme et la « conversion du monde au monothéisme sont l'œuvre essen- « tielle d'Israël à laquelle tout le reste doit être rapporté ». Le gouvernement qui favorisait le mieux l'accomplissement de cette sublime mission était le gouvernement théocratique. Il se contentait d'appliquer, dans leur intégrité, les préceptes contenus dans les quatre derniers livres du Pentateuque. Par ses soins, la législation embrassait effectivement tous les détails de la vie sociale : mariage, famille, hygiène, propriété, police, droit des gens. Les actes principaux de l'existence humaine étaient consacrés par la religion de Jéhovah ; l'État était en même temps Église, le peuple, en tant que corps national et politique, une sainte propriété de Dieu.

Ainsi doit être comprise la théocratie juive. Les tragédies de Racine ne nous la font pas voir sous un autre jour. Cherchez, dans le programme royal tracé par Joad à son pupille, la moindre allusion au gouvernement sacerdotal, vous ne la

1. Nous parlerons plus tard des prêtres scribes.

trouverez pas. Dieu, la loi, les principales prescriptions de la loi, et plus rien.

> Promettez sur ce livre, et devant les témoins,
> Que Dieu sera toujours le premier de vos soins.

A un moment donné, cependant, une occasion se présentait magnifique à Joad. Quand son fils reçoit les tendres embrassements de Joas, un nuage passe sur le front du prophète, le meurtre de Zacharie lui apparaît vaguement dans l'avenir. Va-t-il recommander au jeune roi de conserver toujours ses sentiments de sincère déférence pour les prêtres? Un saint Louis n'y eut pas manqué, mais Joad se contente de dire, avec un soupir :

> Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis.

Mais du moins, les paroles de Joas vont laisser entrevoir l'influence et l'ambition égoïste d'un prêtre. Cet élève si bien stylé est bien jeune, bien perroquet de sacristie, (c'est M. Sarcey qui l'affirme) pour ne par trahir son maître. Écoutez-le : Joas jure à plusieurs reprises d'observer la loi et de rester fidèle à Dieu, mais il ne promet rien aux Lévites. Il y est, du reste, implicitement autorisé par son professeur de politique. Joad ne lui a pas dit seulement : Souvenez-vous que vous avez été élevé par des prêtres, mais :

> Souvenez-vous.... que caché sous ce lin,
> Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

Nous dirions, aujourd'hui, d'une telle proclamation qu'elle a une note démocratique.

L'idéal politique que le jeune Éliacin a appris à aimer n'est nullement sacerdotal. David, le roi de son choix est bien, pour employer l'expression de M. Renan, un chef du parti clérical, mais il est avant tout un soldat, un roi très jaloux de ses prérogatives. Il ressemble fort peu à un Louis XIII « ce roi sur qui régnait un prêtre ». On ne voit pas que le sacerdoce ait joui, sous son règne, d'une grande influence politique.

Racine le savait bien et le milieu social dans lequel il vivait, l'aidait à concrétiser ses souvenirs bibliques. Nous voyons aujourd'hui des avocats ou des médecins peser d'un

grand poids sur les déterminations d'un ministre de la guerre ou des finances et nous attribuons, bien à tort, une influence semblable aux évêques du XVII[e] siècle. Je me figure difficilement Bourdaloue imposant des colonels à Louvois. Bossuet lui-même n'était qu'un ministre au département des affaires ecclésiastiques, et moins encore. Si la direction doctrinale du siècle lui appartenait, sans conteste, son pouvoir administratif était renfermé dans de bien étroites limites; qu'on se souvienne de ses humiliantes démarches en faveur de son triste neveu. Rien donc n'a empêché Racine de comprendre la théocratie constituée par la loi de Moïse. La notion du parti prêtre n'est pas venue s'interposer entre le monde juif et lui. Au contraire, la vision a été nette et le tableau qui la reproduit est sobre et vrai. Supposez à sa place Alexandre Dumas père, Victor Hugo, ou M. Augier, ou M. Sardou, mais non, ne supposez rien, après *Athalie,* lisez *Torquemada.*

A la loi mosaïque et à l'alliance, se rattache étroitement l'idée messianique. Elle repose, a dit M. Renan, dans les plus antiques assises d'Israël [1]. Adam, Noé, Abraham, Isaac, l'avaient vaguement connue ; Jacob l'exprime avec plus de précision et de force ; Moïse en fait comme le couronement de son œuvre. « Et le Seigneur dit à Moïse : Je leur susciterai « du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi ; je « lui mettrai mes paroles dans la bouche et il leur dira tout « ce que je lui ordonnerai. Si quelqu'un ne veut pas entendre « les paroles que ce prophète prononcera, en mon nom, je « me constituerai son vengeur. »

Désormais la marche d'Israël à travers l'histoire aura un but, ses espérances formeront corps et iront toujours augmentant en intensité et en rayonnement. Il n'est pas facile de déterminer leur nature, avec précision. Pour nous chrétiens, les prophéties n'ont plus de nuages. Elles présentent, comme dans un miroir, tiré tout à coup de la pénombre et mis en pleine lumière, la vie et les actes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ses ancêtres, sa patrie, son séjour à Nazareth, sa pré-

1. Ewald avait exprimé la même idée, et peut-être avec plus de bonheur : Les espérances messianiques, dit-il, sont l'épanouissement naturel de la pensée fondamentale de la nation juive.

dication, ses miracles, ses douleurs, la date et le mode de sa mort, sa résurrection. Tout est annoncé par des symboles, ou des prophéties directes; l'Ancien Testament renferme un Évangile anticipé.

Racine, et avec raison, n'a pas prêté aux juifs une perception aussi claire de leur avenir religieux. La plupart d'entre eux entretenaient des idées assez grossières. La suprématie militaire et politique d'Israël et, plus tard, seulement de Juda, l'écrasement des ennemis du peuple de Dieu, une affluence extraordinaire de richesses, tel était leur rêve. Cette peu intéressante démocratie du judaïsme n'a nullement préoccupé Racine; elle ne compte aucun représentant dans les deux chefs-d'œuvre du poète. Toutefois quelques-unes de ces notions vulgaires avaient pénétré dans les intelligences les plus élevées et y faisaient ombre. La domination prédite par les prophètes serait-elle spirituelle ou temporelle? On ne sait, mais si nous faisons abstraction des lumières chrétiennes, nous penchons pour la seconde hypothèse. Très ingénieusement, l'Abner de Racine laisse subsister cette équivoque, de manière cependant à montrer ses préférences pour le triomphe purement temporel :

> Nous espérions que sur toute tribu, sur toute nation,
> Un de nos rois établirait sa domination.

Une autre erreur du populaire juif a été expliquée par Racine. Quand les épreuves d'Israël devenaient trop fortes, quand triomphaient les méchants, la foi du plus grand nombre chancelait, le grand jour de Jehovah disparaissait dans le lointain; le doute étreignait toutes les âmes. Cependant les forts espéraient contre toute espérance et ils disaient comme Esther :

> Ainsi donc, un perfide, après tant de miracles,
> Pourrait anéantir la foi de tes oracles.
> Non, non.....

Les faibles, se décourageaient; ils laissaient tomber les bras d'abattement et soupiraient comme Abner :

> Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
> Où sont ces honneurs à David tant promis?

La race de nos rois est éteinte, le ciel même est impuissant, à réparer les ruines de cet arbre desséché.

Mais tout cela n'est que l'accessoire pour Racine ; ses tendances religieuses et littéraires le portaient plutôt à définir les conceptions méssianiques des Juifs éclairés et fidèles. Ceux-ci échappaient généralement aux préjugés de leurs compatriotes, mais ils restaient bien loin de nos idées chrétiennes. Il est une foule de détails prophétiques très clairs pour nous, auxquels ils ne paraissaient même pas avoir fait attention. En revanche, certains points ont eu le don de les préoccuper vivement. Ainsi, le Messie devant lequel viendraient se prosterner tous les peuples de la terre serait de la race de David et *surtout roi des Juifs* [1]. Il était aussi connu, comme sauveur, comme pacificateur, comme devant réunir toutes les qualités propres à lui assurer un règne éternel. Ces diverses qualités, Racine les a signalées. Mais, si on se mettait d'accord sur l'étendue et la durée de sa puissance, on n'était pas fixé sur la nature de sa mission, ni sur les traits de sa physionomie. Quant à sa douceur, son humilité, ses épreuves si admirablement décrites par les prophètes, on ne les comprenait guère, on se sentait impuissant à les concilier avec ses triomphes et, de parti pris, on n'y pensait pas. Le silence de Racine sur ces différents points est bien motivé.

Les plus vives espérances des Juifs se reportaient sur Jérusalem elle-même. La cité de Dieu était destinée à recevoir les hommages des nations éloignées et des îles lointaines. Les prophètes avaient employé leurs plus beaux chants à célébrer cette future grandeur. Ils avaient si bien réussi que cette idée avait pénétré, à la fin, dans tous les rangs de la nation et faisait partie essentielle de la vie nationale. D'après les rationalistes, il ne faudrait voir dans ces peintures qu'un état de prospérité temporelle. « On ne peut nier, dit M. Nöldeke, que ces espérances n'aient trait à la politique. » C'est peu probable. Les prophètes ne se sont jamais montrés enthousiastes de l'éclat extérieur et de la puissance matérielle de Jérusalem. Ils ont combattu la royauté profane telle que l'avait inaugurée Salomon, à la fin de sa vie ;

1. Le procès et la condamnation de N.-S. J.-C. prouvèrent bien plus tard l'importance de ce titre. Dans la pensée des Pharisiens on ne pouvait pas se dire le Messie sans se déclarer, par là-même, roi des Juifs.

à leurs yeux, le luxe, l'excès de la jouissance constituaient un danger pour la foi d'Israël et, par conséquent, un malheur. Et l'on voudrait que ces hommes austères, ces anachorètes si exclusivement possédés de l'idée religieuse aient appelé de leurs vœux, une ère de richesse et de domination temporelle! Au point de vue rationaliste, il est évident qu'un prophète se contente de placer dans l'avenir la réalisation de son idéal. Cet idéal n'était-il pas religieux? L'or de Saba, les troupeaux de Cédar, les dromadaires de Madian ne sont donc qu'une manière de faire comprendre les gloires de la nouvelle Jérusalem. Les portes resteront ouvertes, nuit et jour, pour que l'élite des peuples vienne baiser les traces de la sainte Sion. La cité de Dieu n'aura besoin ni de soleil pour éclairer ses jours ni de lune pour illuminer ses nuits, parce que Jéhovah sera sa lumière éternelle.

Ainsi en est-il dans la description de la nouvelle Jérusalem au IV[e] acte d'*Athalie*. Chaque trait dont elle se compose est emprunté au monde matériel; l'impression qui s'en dégage n'est que morale et religieuse.

Mais les espérances d'Israël n'allaient pas sans quelque crainte : trop de menaces avaient retenti contre le peuple ingrat. Les prophètes les plus optimistes n'avaient jamais cessé de mêler des tristesses à ces joies futures. Les mélancoliques, comme Osée ou Jérémie, n'entrevoyaient guère que des épreuves dans l'avenir. Par une contradiction étrange, les Juifs si rétifs à l'idée d'un Messie pauvre et humilié, s'accommodaient fort bien pour leur patrie des souffrances préparatoires au grand triomphe. Cette contradiction s'explique par l'histoire et le caractère du peuple Juif. Aucun peuple n'était familiarisé comme lui avec ces grandes épreuves, aucun peuple ne les a supportées avec autant de stoïcisme et de persévérance. Sous le règne de Sédécias, Jérémie fut mis en prison pour avoir prédit trop souvent la ruine immédiate de Jérusalem. Un pareil fait semblerait prouver qu'on ne croyait pas à ses prédictions. On y croyait très bien, au contraire, puisque le roi venait visiter, en secret, le prophète prisonnier.

Le tableau de l'exil se présentait donc naturellement, dans *Athalie*. Racine l'a si bien compris qu'il s'est dispensé des

transitions et des précautions oratoires qu'il aime tant. Joad engage ses auditeurs à pleurer, avant même d'avoir expliqué pourquoi :

> Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
> Des prophètes divins malheureuse homicide.

Les témoins de la prophétie paraissent beaucoup plus affligés que surpris. Dans les tragédies profanes de Racine, l'annonce d'un malheur provoque presque toujours un cri d'incrédulité. Phèdre apprend de Thésée l'amour d'Hippolyte pour Aricie, mais elle n'en veut rien croire : « Quoi seigneur ! » et il faut qu'on lui confirme la nouvelle. Oreste vient annoncer à Hermione, qui cependant aurait dû s'y attendre, la mort de Pyrrhus. Il est mort? s'écrie-t-elle, et Oreste se croit obligé de lui dire une seconde fois : « Il expire. » Ces cris de surprise sont tout à fait dans la nature. Mais ni le chœur d'*Athalie,* ni Josabeth, ni Azarïas ne s'étonnent; ils s'inclinent, soupirent et prient.

Toutes les lignes de ce chapitre se rapportent à la loi écrite. Amour et crainte de Dieu, alliance, théocratie, messianisme ont leur expression dans le texte même de la Thorah. Les Livres Saints ne contiennent pas cependant toutes les idées religieuses des Juifs. Il existait, parmi eux, une tradition orale qui remontait jusqu'aux patriarches et s'appuyait sur des documents perdus, depuis. Des ouvrages comme le *Séfer Hajaschar* ou le *Séfer Millhamoth Jahvé* exercèrent une grande influence sur les Juifs des temps reculés. De ces différentes traditions naquit un enseignement distinct du prophétisme et parallèle, en quelque sorte, à la Thorah [1]. Il comprenait certains dogmes, comme celui de la prière, des prescriptions rituelles, comme l'aspersion des livres sacrés, des souvenirs historiques, comme celui de la pierre du désert. Toutes choses dont il n'est pas fait mention dans le texte de la loi.

Racine n'a dit qu'un mot de cette tradition : « On m'explique sa loi »; mais ce mot m'a paru assez important et assez décisif pour être signalé.

1. Telle est la *Mischna*.

CHAPITRE III

PROPHÉTISME

Réfutation de quelques objections : Joad n'est pas Bossuet, au moins comme le prétend M. Taine ; n'est pas conspirateur, n'est pas menteur. — Nature de la mission prophétique. — Préjugés modernes. — Politique intérieure et extérieure de Joad semblable à celle des prophètes. Son patriotisme. Il prédit l'avenir : caractère de ses prédictions. — Les hommes d'Église au xviie siècle. — Le Joad de Racine et l'Ésaïe de Kuenen.

Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu, dit Bossuet, que le ministère des prophètes. La critique moderne ne tient pas un autre langage : elle renchérit même sur Bossuet et considère le prophétisme comme l'élément essentiel de la vie religieuse et nationale des Hébreux [1]. Le prophétisme, dit Ewald, exerça une influence considérable sur toute la condition spirituelle d'Israël. Le résultat le plus important fut qu'au milieu de toutes les vicissitudes de son histoire et, nonobstant toutes les erreurs, la nation élue perçut, avec une certitude de plus en plus grande, les plus hautes vérités de la révélation.

La question de savoir si Racine a bien compris cette grande institution a donc une importance capitale. Malheureusement, comme le remarque M. Deschanel, la personnalité de Joad inspire aujourd'hui peu de sympathie. Certains lecteurs de Racine sont incapables d'un effort intellectuel suffisant pour comprendre les beautés de sa plus haute création. Les autres, le plus grand nombre, ne veulent pas s'en donner la peine.

1. Kuenen, Renan, Réville, Stade. etc.

M. Jules Lemaître affirme bien que l'étude de Joad est très intéressante, mais je doute fort que ce dilettantisme du spirituel critique soit contagieux. Aussi, les idées défavorables à Joad abondent dans les ouvrages littéraires de nos jours. Je voudrais d'abord débarrasser le terrain de ces *impedimenta.*

« Personne, dit M. Taine, n'ignore assez l'histoire pour « supposer que Joad soit un pontife juif. Joad parle comme « un prélat du XVIIe siècle. Malgré moi, en lisant ces paroles, « je songe aux sentiments que les catholiques éprouvaient « alors contre les protestants : c'est la même raideur intolé- « rante, la même foi enracinée et indestructible, la même « prétention à régler et à punir les convictions d'autrui. » Assurément Joad a quelque chose de la physionomie de Bossuet. Chez l'un comme chez l'autre, même manière de se présenter [1], même ton de pontife militant, même ampleur de la période oratoire. Ordinairement majestueux, ils savent s'agenouiller dans les circonstances solennelles, l'un pour saluer Joas roi, l'autre pour faire appel aux sentiments religieux de Louis XIV. Mais de ce que Joad ressemble à Bossuet, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait rien de juif. Un critique appelle très justement Bossuet un génie hébraïque. « La Bible, dit, M. Henri Martin, est la seule nourriture assez forte pour son génie. Bossuet y voit la science vivante, la parole toujours vibrante et enflammée; il s'en pénètre et s'en revêt tout à la fois; il fait sien tout ensemble l'esprit et la forme, autant que le permet la différence des temps et des langues. » La comparaison de M. Taine ne prouverait donc pas beaucoup contre la vérité historique de Joad, en supposant même qu'elle fût parfaitement juste. Mais elle n'est pas même exacte : Joad et Bossuet diffèrent entre eux sur plusieurs points et, chose curieuse, surtout sur les points où M. Taine croit trouver de la ressemblance.

Voyez, par exemple, comment Joad traite ses adversaires. Il appelle Mathan traître, monstre d'impiété, il s'étonne que les murs ne l'écrasent pas, que l'abîme ne s'entr'ouvre pas

1. Les premières paroles de Joad font très bien le pendant au premier mot de l'oraison funèbre d'Henriette de France.

sous ses pieds, et il le livre aux chiens. Aucun théâtre n'offre une pareille scène de violence. M. Taine l'avait oublié sans doute quand il reprochait à Joad son excès de politesse. Voulez-vous savoir, au contraire, comment l'évêque français traite ses adversaires? Lisez la relation de la fameuse conférence avec Claude [1] : « Je fus au rendez-vous, où je rencontrai M. Claude. On commença par des honnêtetés réciproques, et il témoigna de sa part un grand respect..... M. Claude prit la parole et après des honnêtetés, etc. »

Mais voici bien une différence plus considérable. Joad passe pour le plus beau représentant du gouvernement théocratique. Bossuet, lui — je vais scandaliser bien des lecteurs — Bossuet n'en veut pas, du gouvernement théocratique : « Moïse « réformateur religieux, ordonne du commerce et de la police, « des successions et des héritages, de la justice et de la guerre, « et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un em- « pire. Mais le prince du nouveau peuple, le législateur de « l'Église a pris une *conduite opposée*. Il laisse faire aux prin- « ces du monde l'établissement des lois politiques et toutes « celles qu'il nous donne, et qui sont écrites dans son évan- « gile, ne regardent que la vie future. L'Église de Jésus-Christ « voyage comme une étrangère parmi tous les peuples du « monde. » Ainsi donc, au jugement de Bossuet, le gouvernement qui pour lui est l'idéal s'*oppose* à la théocratie dont Joad est le représentant. C'en est assez, je pense, pour montrer que Joad n'est pas uniquement un prélat du XVIIe siècle. La plupart des traits de cette physionomie juive, Racine ne les avait pas sous les yeux. Pour les peindre, il a dû sortir de son temps, et faire abstraction de ses souvenirs personnels.

Une seconde accusation portée par Voltaire contre Joad trouve aujourd'hui encore quelque crédit auprès des lettrés. Elle n'est pas nouvelle puisque elle a pour premier auteur l'Athalie des Paralipomènes et du quatrième livre des Rois : Complot, dit-elle, complot, conjuration, conjuration !

Il me semble qu'il faudrait s'entendre au préalable sur le

1. *Œuvres complètes*, tome XII, page 74.

sens des mots. Suffit-il pour être conspirateur de chercher à renverser le gouvernement établi? Dans ce cas, il faudra appeler conspirateurs Harmodius et Aristogiton, Brutus, Étienne Marcel et les auteurs de Fructidor. Le subjectif domine dans l'idée de conspirateur. Aux yeux de la plupart des historiens, Guillaume d'Orange ne mérite nullement ce nom. Ce serait s'exposer à des réflexions désagréables que de le qualifier ainsi, en présence d'un Anglais ; et cependant il a renversé le gouvernement établi. Au fond, les partis politiques manquent un peu de sincérité dans l'emploi de ce mot. Chacun se réserve de le jeter à la face de son adversaire tout en conspirant, sans scrupule, quand une occasion se présente. On peut toutefois établir un criterium accepté par tous. Posons en principe que pour être conspirateur, il ne suffit pas de se révolter contre la légalité. Il n'est peut-être pas un seul parti en France pour lequel, à un moment donné, la protestation même aidée de la violence, n'ait été le plus sacré des devoirs. Cette théorie est très nettement formulée dans la phrase célèbre de Napoléon III : « Je sors de la légalité pour rentrer dans le droit. » Maxime abominable de coup d'État, dira-t-on : sans doute, mais quelque chose de cette idée ne se retrouve-t-il pas — sous une autre forme naturellement — dans la protestation de la douce Antigone de Sophocle et dans la proclamation d'indépendance des États-Unis ?

Il y a donc à déterminer les circonstances dans lesquelles la conspiration perd son caractère odieux et peut même devenir légitime. Avouons-le franchement : n'est pas conspirateur celui qui se révolte contre un gouvernement quelconque, mais seulement celui qui cherche à renverser un gouvernement légitime, c'est-à-dire un gouvernement conforme à l'esprit national. Or, quel était le gouvernement vraiment national des Juifs? M. Renan va nous le dire : « Ainsi « se maintient la grande loi qui domine l'histoire d'Israël, la « lutte entre la tendance libérale (lisez polythéiste) et la ten- « dance conservatrice (lisez monothéiste), lutte où *pour le* « *bonheur du monde* la pensée conservatrice a toujours eu le « dessus. Celui qui a étudié cette histoire d'apres nos idées « modernes, reflet des idées de la Grèce et de Rome, est

« scandalisé à chaque pas; il doit être pour Saül contre Sa-
« muel, pour Isboseth contre David, pour les rois contre les
« prophètes, pour les Samaritains contre les Juifs, pour le
« parti helléniste contre les Macchabées. Et pourtant si Saül
« et Isboseth l'avaient emporté, Israël n'eût été qu'un petit état
« oublié de l'Orient, quelque chose comme Moab ou l'Idumée.
« Si les rois eussent étouffé le prophétisme, peut-être Israël eût-
« il égalé dans l'ordre des choses profanes la prospérité de Tyr
« ou de Sidon; mais tout son rôle religieux eût été suppri-
« mé... Que si nous posons cette question : Israël a-t-il rem-
« pli sa vocation? Oui, répondrons-nous sans hésiter, Israël
« a été la tige sur laquelle s'est greffée la foi du genre hu-
« main. » Dans la lutte contre le gouvernement d'Athalie, Joad représentait le parti vraiment national. Du succès de son entreprise dépendaient la gloire et la mission de sa patrie. Un tel homme n'est pas un conspirateur.

J'arrive enfin à la troisième accusation portée contre Joad. Le grand-prêtre, dit Voltaire, trahit Athalie par le plus lâche des mensonges. « On trouverait aujourd'hui singulières,
« ajoute M. Taine, les phrases à double entente par lesquelles
« Joad attire Athalie dans le temple. Voltaire a prononcé
« deux mots impolis sur son compte, et, sur cette matière,
« les sentiments de Voltaire sont maintenant dans le cœur
« de tout le monde. » Il y a presque du courage à n'être pas aujourd'hui de l'avis de tout le monde : M. Taine lui-même en a su quelque chose. Ici, la discussion est très délicate. La question de la fourberie de Joad exige, en effet, quelques distinctions, et il paraît que les distinctions sentent un peu leur terroir classique. Pourtant le grand adversaire des casuistes l'a dit : « La vérité est une pointe subtile : il ne faut
« pas que nos instruments soient trop mousses pour y tou-
« cher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe
« et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai. »
Malgré tout, essayons; Racine lui-même avait prévu l'objection. Pour justifier l'équivoque du grand prêtre, il dit : 1° « *Solvite*
« *templum hoc et in tribus diebus excitabo illud.* Détrui-
« sez le temple et je le relèverai en trois jours; 2° Martyre
« de saint Laurent à qui le juge demande les trésors de l'É-

« glise : lorsque les trésors de l'Église lui furent demandés,
« il promit de les livrer : le jour suivant il rassembla les pau-
« vres et, interrogé où se trouvaient les richesses qu'il avait
« promises, il montra les pauvres, disant : ceux-ci sont les
« trésors de l'Église. En récompense du courage de sa ré-
« ponse, Laurent reçut la sainte couronne du martyre. Dans
« Prudence, saint Laurent demande du temps pour calculer
« la somme. Saint Augustin même, si ennemi du mensonge,
« loue le mot de saint Laurent : voilà les richesses de l'Église.
« 3° Dieu a trompé exprès Pharaon. Dieu dit à Moïse : dites
« à Pharaon : Renvoie mon peuple pour qu'il me sacrifie au
« désert et Pharaon répond : Je vous renverrai pour que
« vous sacrifiiez au Seigneur votre Dieu au désert ; seulement
« n'allez pas à une grande distance. Une autre fois Pharaon
« dit : sacrifiez ici. Moïse répond : nos victimes sont vos
« dieux, *abominationes Ægyptiorum immolabimus Domino*.
« Donc Dieu voulait faire sortir le peuple tout à fait et Pha-
« raon ne l'entendait pas ainsi. »

Depuis Voltaire, ces explications ne satisfont plus la critique devenue plus difficile que saint Augustin. Geoffroy a essayé de calmer ses scrupules par le raisonnement suivant : Joad ne dit rien de faux : Joas est vraiment un trésor et un trésor de David caché dans le temple. Je ne vois pas comment on peut réfuter Geoffroy. Les paroles de Joad sont rigoureusement justes : il a donc le *droit* de les prononcer.

Mais, elles produisent une impression fâcheuse, mais elles laissent dans l'âme du spectateur un sentiment défavorable à Joad.

Je pourrais faire remarquer tout d'abord que les règles de la justice distributive sont peu observées à l'égard de Joad. Dans un entraînement de polémique, Pascal a laissé échapper ces mots : Non, je ne suis pas de Port-Royal. Et Sainte-Beuve d'ajouter : « Pascal, comme tous les gens d'esprit, tire légè-
« rement à lui. C'est là tout ce qu'on peut dire sans avoir le
« droit de mettre en doute sa sincérité. » Les autres lettrés font comme Sainte-Beuve, ou mieux encore, ils passent sous silence les méprises de Pascal. Pendant ce temps, les insinuations ne sont pas ménagées à Joad.

Mettons, au lieu du prêtre juif, un diplomate français ; supposons qu'il s'agit de l'Alsace-Lorraine. Est-ce que nous en voudrions beaucoup à M. Thiers de nous avoir conservé nos deux provinces au prix non pas d'un mensonge — ce mot est trop gros — mais d'une équivoque comme celle de Joad ? On le couronnerait bien de fleurs, au contraire. Joad est dans le même cas. Il lutte pour l'existence de sa patrie, pour les intérêts moraux du genre humain.

A vrai dire, cependant, ces préventions générales contre son procédé s'expliquent, dans une certaine mesure. Le christianisme a développé, au plus haut point, la délicatesse de la conscience humaine. En recommandant à ses disciples, la franchise, la netteté absolue dans les paroles, Notre-Seigneur Jésus-Christ a condamné jusqu'à l'apparence de l'équivoque. *Est, est, non, non.* Précisément, les paroles de Joad ont le tort d'être trop habiles. Nous aimons l'équivoque innocente de saint Laurent parce qu'elle le conduit au martyre, nous sommes plus sévères pour Joad, parce que sa ruse a pour objet et pour conséquence, la mort d'une femme.

Ces scrupules assez légitimes prouvent une grande élévation de sentiments chez les critiques modernes, mais ils font moins d'honneur, ce me semble, à leur sens historique. Qu'on ne l'oublie pas, Joad a beau appartenir à l'élite religieuse des Juifs, il n'est pas chrétien. Lui prêter des raffinements de conscience serait un anachronisme. Pour plusieurs personnages de l'Ancien Testament, la préoccupation exclusive du but excuse l'incorrection des moyens. Du reste, les jeux de mots sont tout à fait dans l'esprit du génie hébreu et Dieu lui-même ne dédaigne pas d'en user, comme nous le rapporte Jérémie (I, 1).

En résumé donc, un peu plus d'indulgence de la part des moralistes, et surtout un plus grand souci de la réalité historique me paraissent nécessaires pour apprécier équitablement la franchise, et partant, l'ensemble du caractère de Joad. Un peu d'ombre et quelques lignes d'un dessin purement hébraïque ne font pas mal dans ce beau portrait. Le coup de pinceau tant critiqué est un coup de maître.

On peut prendre le mot prophète dans une double acception. D'ordinaire, prophétiser est synonyme de prédire l'ave-

nir. Pour les exégètes, c'est dans son esprit moral et religieux que réside la plus plus haute signification du prophétisme israélite. « Le nabi, dit M. Le Hir, est autant, selon l'étymologie que selon l'usage du discours, celui que Dieu inspire et qui sert d'organe à la divinité. Il n'est pas nécessaire qu'il révèle l'avenir, mais il est nécessaire que sa parole soit une révélation divine ». Le prophète se sent en rapport avec Dieu, il parle au nom de Dieu, et c'est pourquoi il emploie la première personne quand Dieu parle. M. Kuenen a un joli mot pour caractériser les prophètes, il les appelle, les confidents de Dieu. Joad ne se fait pas faute d'user de ces privilèges : d'un bout à l'autre de la pièce, il nous apparaît comme l'interprète de Dieu :

Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche.

Il est donc constamment prophète, au sens technique du mot.

Au contraire, il ne prédit l'avenir, qu'un moment, d'une manière pour ainsi dire accidentelle, indépendamment de sa volonté, sous l'influence irrésistible du Saint-Esprit. M. Sarcey ne voit là que de la mise en scène. Joad cependant nous affirme qu'il est le premier surpris de cette action inattendue du Saint-Esprit :

Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?

La première et grande mission des représentants de Jéhovah était de maintenir le culte de Dieu. Que ne firent point les prophètes, dit Bossuet, pour soutenir la vérité de la religion? A tout ce qui pouvait menacer ou altérer cette religion, observe Kuenen, ils livrèrent un combat acharné. Leurs grands principes religieux et moraux sont essentiellement ceux de la législation mosaïque.

Il faut donc se mettre en garde contre les préjugés modernes et ne pas imputer les enseignements politiques de Joad au prêtre, mais au prophète. Le cours du maître et le compte-rendu de l'élève (*Athalie,* acte IV, sc. II) sont un résumé des commentaires prophétiques de la loi.

Nous devons encore restreindre la part de l'esprit sacerdo-

tal dans la révélation des volontés particulières de Dieu. « Il « semble, dit M. Taine, qu'à chaque instant Joad, voie les dé- « crets de Dieu et tienne sa foudre. Un prélat aujourd'hui ose- « rait, tout au plus, se faire l'interprète des dogmes et des « desseins généraux de la Providence. Pour Joad, il sait sur « chaque événement l'intention spéciale de Dieu; il assiste à « son conseil; il a pour chaque circonstance une révélation « personnelle, comme Bossuet, qui transportait la théologie « dans l'histoire et expliquait la révolution d'Angleterre « en disant que Dieu l'avait faite pour sauver l'âme de Ma- « dame ». J'en demande bien pardon à M. Taine, mais l'exemple de Madame me semble mal choisi. Un historien a le droit d'établir un rapport entre les événements particuliers d'une vie humaine et les événements généraux de la vie d'un peuple. M. Taine use lui-même assez souvent de ce droit. Voilà pourtant comment s'y est pris Bossuet. Dans sa pensée, Dieu n'a pas fait la révolution d'Angleterre, uniquement pour sauver Madame, mais il a fait concourir tous les événements de la révolution au salut de Madame, comme si réellement il n'avait eu que cela en vue ; ce qui est un peu différent.

D'ailleurs M. Taine ne s'est pas trompé seulement sur l'exemple qui devait éclairer toute son argumentation, il s'est trompé encore, en affirmant que, sur chaque fait un tant soit peu considérable, Bossuet connaissait la volonté spéciale de Dieu. Où donc a-t-il pris que l'évêque de Meaux ait non pas imposé, mais seulement exposé son opinion sur l'administration de Colbert ou la guerre de la succession d'Espagne? En faisant de Joad l'interprète des desseins de Dieu, Racine ne pensait à aucun de ses contemporains, il pensait au nabi de l'Ancien Testament. Dans la première de ses tragédies bibliques, un prophète divin se dérange pour aller donner à Élise des nouvelles d'Esther. De pareilles missions, qui étaient sans doute rares à Versailles, se renouvelaient fréquemment sous l'ancienne loi.

Aucun fait important n'échappait à l'attention du prophète. Toute violation des principes religieux d'Israël, qu'elle émanât du gouvernement, ou de l'initiative populaire, était rigoureusement censurée. En revanche, les rois pieux comme

Ezéchias ou Josias ne prenaient aucune mesure, sans consulter les prophètes. Au beau temps de leur ministère, on avait vu Élie sortir régulièrement de sa retraite, pour faire des remontrances à Achab et lui dicter des-conditions. Tel fut, pour citer un exemple entre mille, l'épisode de la vigne de Naboth. Le peuple était si convaincu de cette omniscience des voyants, qu'il leur demandait des prophéties sur les plus petits détails de la vie journalière. Saül voulait apprendre de Samuel où pouvaient bien s'être égarées les ânesses de son père Kis.

Les prophètes ne formaient pas une caste, comme les prêtres. L'esprit qui souffle où il lui plaît, en faisait naître dans tous les rangs de la société juive. Nous voyons parmi les nabis un berger (Amos), des femmes (Marie et Débora), des prêtres (Jérémie, Ezéchiel). La plupart exerçaient leur fonction d'une manière permanente; quelques-uns, comme Jonas, et, jusqu'à un certain point, Amos, n'avaient qu'à remplir une mission déterminée. Chez les uns comme chez les autres, la qualité dominante du nabi effaçait presque, et, dans tous les cas éclipsait toutes les autres. Ezéchiel et Jérémie sont beaucoup plus prophètes que prêtres. Ainsi en est-il de Joad. On aura de la peine à le croire, mais le prêtre apparaît rarement en lui; à peine peut-on lui attribuer avec certitude, une vingtaine de vers. Il est vrai que trois de ces vers peuvent paraître très caractéristiques :

Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres.

C'est là, je l'avoue, une profession de foi théocratique au sens moderne du mot; mais il y a autre chose. De sombres pressentiments obsèdent l'esprit de Joad. Il connaît le sang d'Achab, il connaît le charme empoisonneur de l'absolu pouvoir et, à plusieurs reprises, il se laisse aller à manifester ses craintes :

Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Enfants ainsi toujours puissiez-vous être unis!

En exprimant l'espoir que Joas se souviendra de ses bienfai-

teurs, Joad cherche à se rassurer lui-même. Deux infidèles rois ont, tour à tour, bravé Dieu jusque dans son sanctuaire. Du moins, ce jeune Éliacin n'oubliera pas qu'il a été élevé par ses ministres. Là donc où M. Sarcey ne trouve qu'une ambition de prêtre, j'aime à voir l'instinct de l'amour paternel et l'intuition du prophète.

Souvent les nabis combattaient les exagérations pharisaïques apportées dans le culte de Jéhovah.

« Que me fait le nombre de vos sacrifices, dit l'Éternel? J'ai à satiété les holocaustes de béliers et la graisse des veaux gras; au sang des taureaux et des boucs je ne prends nul plaisir (Isaïe, I-11) ». Dès la première scène de son *Athalie*, Racine nous présente Joad comme chargé de remplir ce magnifique devoir :

Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété,
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

Chez un peuple où la religion était tout, une aussi haute mission devait nécessairement revêtir un caractère politique. Les prophètes jouaient, en effet, un grand rôle dans le gouvernement de la nation.

A l'intérieur, ils constituaient une sorte de tribunat démocratique. Non pas qu'il leur fût permis de compter sur le peuple : Moïse le compare à un enfant sur lequel il faut toujours veiller, et Joad a mille fois raison dans le fameux passage tant admiré par M. Sarcey :

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage....

Mais ils effrayaient les esprits par la perspective des malheurs prochains, ils consolaient les fidèles, les soutenaient et déterminaient dans l'opinion publique de vastes courants religieux. Vainqueurs, ils voyaient le populaire se ranger, comme toujours, de leur côté. Vaincus, ils étaient insultés, mis en prison ou massacrés. *Athalie* nous donne une idée très exacte de ces revirements de la foule. Au troisième acte, quand il faudrait se montrer, les juifs se cachent. Azarias n'en a pas

trouvé un seul autour « des sacrés parvis », mais au cinquième acte, le triomphe de Joad donne du courage aux plus lâches. Le peuple se déclare pour lui — à haute voix, remarque le bon Ismaël. — Femmes, enfants, vieillards s'embrassent avec joie ; tous bénissent le Seigneur et chantent la résurrection du fils de David ; Baal est en horreur; les portes de son temple volent en éclats ; Mathan est égorgé. — Tacite n'écrivait pas autrement. — Oui, sans doute, une pareille foule est de tous les temps et de tous les pays, mais elle semble plus particulièrement chez elle, en Orient, et dans Israël. Dieu se plaint souvent par la bouche des prophètes de l'ingratitude de son peuple. Je prononcerai un jugement, dit-il dans Jérémie — je prononcerai un jugement contre leur iniquité « car ils m'ont abandonné pour adorer les dieux étrangers ». En fait, il se trouve qu'ici, Racine a traduit mot à mot le IVe livre des Rois.

La politique extérieure des prophètes se résumait en quelques principes assez simples. Les Juifs observaient-ils fidèlement la lettre et l'esprit de la loi, leur sécurité était assurée. Laissaient-ils, au contraire, le polytheisme s'introduire dans leurs mœurs, le châtiment ne se faisait pas attendre et rien au monde que la pénitence ne pouvait le détourner. C'est en cela que consiste la suprême originalité de la politique extérieure du prophétisme. Humainement parlant, elle professe une indifférence coupable et semble prendre à tâche de se donner toujours tort. Lors des guerres syro-éphraïmites, les règles de la prudence la plus vulgaire conseillaient à Achaz de chercher un appui contre la triple alliance [1], auprès de Teglath-Phalasar, roi d'Assyrie. Isaïe s'y opposa, et l'événement lui donna raison. Sous Ezéchias, les flots d'une immense armée assyrienne viennent battre les murs de Jérusalem ; la prise de la ville ne fait doute pour personne, dans les deux camps ; Isaïe seul s'oppose à une capitulation, et dès le lendemain l'armée assyrienne lève le siège [2].

Avec Jérémie les circonstances changent, les rôles parais-

1. Égypte, Syrie, Éphraïm.
2. Les découvertes assyriennes ont mis ce fait en pleine lumière.

sent renversés, mais les principes de la politique du prophétisme restent les mêmes. Cette fois, c'est avec le roi Néchao d'Égypte que les habiles veulent s'allier. Sur les conseils de Jérémie, Josias marche contre le monarque égyptien et la défaite de Maggeddo semble donner au prophète un éclatant démenti. Mais bientôt l'armée égyptienne est vaincue, à son tour, par les Chaldéens, à Charcamis, et les Juifs reconnaissent, mais trop tard, la sagesse des conseils de Jérémie. — Dédain des alliances extérieures, confiance absolue en la protection de Jéhovah, telle était la politique des prophètes [1].

En quelques mots, Joad esquisse magistralement le programme de cette politique. Pas de ces expédients inspirés par la crainte, pas de compromis avec Jéhu : ni son cœur n'est assez droit, ni ses mains ne sont assez pures. Assurément, les craintes et les larmes de Josabeth n'ont rien de criminel, mais Dieu veut qu'on espère en sa protection. C'est à lui qu'il faut s'attacher.

Comme pour mettre davantage en relief cette sauvage énergie, Racine a placé à côté de Joad, Abner. M. Sarcey ne tarit pas de plaisanteries sur ce malheureux soldat; sa verve s'exerce avec une cruauté implacable, sur la « loyale épée ». Sans être aussi nigaud que le prétend M. Sarcey, Abner ne fait jamais preuve de beaucoup de clairvoyance. Il y a incontestablement, en lui, du maréchal de France fourvoyé dans la politique et joué par quelque Talleyrand. Mais cet homme indécis et faible est, avant tout, une incarnation des classes moyennes de Juda. Rien n'est lamentable comme leur histoire politique. Constamment ballottées entre le parti étranger et les prophètes, elles eussent perdu, cent fois leur patrie, sans le secours de ces derniers. Elles ne savent que gémir et douter. Joad les traite comme elles le méritent, dans la personne d'Abner; il les entoure de toutes sortes de prévenances, mais il n'est précautions qu'il ne prenne contre leur maladresse [2].

Pour imposer à un tel peuple une politique en contradiction avec tous ses intérêts et tous ses instincts, les prophètes

1. Renan. *Études d'Histoire religieuse.*
2. Voir les articles de M. Sarcey parus dans la chronique théâtrale du *Temps.*

eurent à soutenir des luttes terribles. Souvent le sang coula à flots. Dans le royaume du Nord, ils furent tous détruits sous Achab; plus tard, du temps d'Amos, il leur fut défendu de parler au peuple. Manassès, roi de Juda, étouffa dans le sang les avis de ces conseillers importuns. Le glaive, dit Jérémie, dévora les prophètes avec la fureur du lion. C'est alors qu'Isaïe fut sacrifié à la vengeance du roi; sous Joas et Joachim, deux prophètes expièrent par le dernier supplice le crime d'avoir dit la vérité. Jérusalem méritait le reproche que le Seigneur lui fit plus tard d'avoir tué les prophètes et lapidé ceux qui étaient envoyés vers elle.

A l'époque d'Athalie, la lutte entre le prophétisme et la royauté atteignait son plus haut degré de violence. Nous sommes au temps d'Élie, d'Achab, de Jézabel et de Jéhu; bientôt vont se lever, les grands prophètes du VIIIe siècle. Dans l'*Athalie* de Racine, cette crise unique éclate avec toutes ses horreurs. Paul Albert a dit quelque part : Il y a du sang dans les tragédies de Racine, mais par dessus, une jonchée de fleurs. Ici, les fleurs elles-mêmes sont ensanglantées. Écoutez quelles sont les conversations des jeunes israélites :

Chère et dernière fleur d'une tige si belle
Hélas! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?

Des visions épouvantables assiègent leurs jeunes imaginations [1]. Elles s'entretiennent des glaives meurtriers, des lances homicides; elles entonnent une sorte de chant de guerre. Dès qu'Éliacin voit pleurer Josabeth, il parle de mourir : Princesse, quelle pitié vous touche? est-ce que je dois, comme la fille de Jephté, apaiser par ma mort, la colère de Dieu? L'esprit de la douce Josabeth est assombri par des souvenirs sinistres.

De princes égorgés la chambre était remplie.....

Joad a des mots comme ceux-ci : Baignez-vous, sans horreur, dans le sang. Frappez, ne descendez-vous pas de ces fameux lévites qui de leurs plus chers parents, saintement homicides,

1. Comme dans *Esther*, du reste :

Quel carnage de toutes parts!

consacrèrent leurs mains dans le sang? Mathan joue des condamnations à mort, comme certain personnage d'un roman autrefois célèbre, jouait du couteau : Qu'importe qu'au hasard, un sang innocent soit versé, la sûreté des rois dépend souvent d'un prompt supplice. Et ce rêve du prêtre apostat n'est-il pas caractéristique :

..... parmi les débris, le carnage et la mort,
A force d'attentats perdre tous mes remords?

Athalie avait vu précipiter sa mère, du haut de son palais, et égorger, en un seul jour, quatre-vingts fils de rois. Aussi, se glorifie-t-elle, en digne fille de Jézabel, de verser à flots le sang de ses propres enfants. Le mot de Bossuet se présente de lui-même à l'esprit : Tout nage dans le sang et on ne marche que sur des corps morts. Ces tableaux surpassent en horreur, les drames de Shakespeare et les romans de Tolstoï. Les détails donnés par le conteur russe ont plus de crudité, mais l'image de la mort n'est pas plus familière à l'imagination de ses héros. Nous n'en sommes cependant pas frappés, en lisant *Athalie*. Racine a vu, d'une vue très nette, ces scènes de carnage ; mais, au lieu d'attirer violemment l'attention du lecteur sur leur réalisme, il tâche au contraire d'en atténuer l'impression. C'est son mérite et sa gloire, mais aussi son tort, auprès d'un certain nombre de lecteurs.

Il y a lieu, je crois, d'insister sur la hardiesse et la vérité intense de ces peintures d'histoire.

On a si souvent parlé de battements d'ailes de colombe, on a si souvent dit « le doux, le tendre, l'harmonieux Racine, » qu'il en est resté quelque chose.

Il va sans dire qu'au milieu de l'acharnement de ces luttes on ne doit pas chercher l'esprit de tolérance religieuse. L'intolérance des Juifs, dit M. Renan, est une conséquence nécessaire de leur monothéisme. Tous les critiques rationalistes l'entendent ainsi et ils apportent généralement dans l'appréciation de cette intolérance une largeur d'esprit chaque jour plus grande [1].

Outre la double mission de représenter Dieu et de person-

1. V. Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre;* Albert Réville, *Les Psaumes.*

nifier le patriotisme, les prophètes jouissaient encore de beaucoup de privilèges. Nous devrions les considérer, d'après Ewald, comme les élèves de Dieu, comme ses serviteurs, ses messagers, les hommes de l'esprit par excellence. Pour être complet, il faudrait faire remarquer la conformité de la vie de ces prophètes avec leurs principes. Mais ces aspects nombreux et variés sous lesquels ils se présentent à nous, n'ont qu'une importance secondaire.

Étudions, pendant quelques instants, une de leurs missions les plus importantes, et, à coup sûr, la plus populaire auprès des lecteurs modernes, je veux dire la prédiction de l'avenir.

Je ne crois pas devoir prouver ici, contre les rationalistes, le caractère surnaturel de l'inspiration prophétique. Il suffit qu'ils admettent la sincérité des prophètes eux-mêmes. « Or, « dit M. Kuenen, comment ne pas s'attendre à les voir rap- « porter à Dieu, cette étonnante inspiration prophétique dont « ils ne savaient découvrir la source en eux-mêmes? Avaient- « ils absolument tort? Les idées prophétiques ne sont-elles « pas sorties de la disposition particulière du prophète, et « quant à cette disposition ne faut-il pas y voir l'œuvre de « Dieu? L'ancien rationalisme, avec son peu de sens histori- « que, sa faible psychologie, n'a jamais pu faire droit à cette « grande formule prophétique : Ainsi parle Jehovah; il n'a pu « y voir qu'une simple phraséologie. Sachons éviter les dé- « fauts de cette tendance aujourd'hui surannée et nous ver- « rons, dans de semblables formules, l'expression d'une con- « viction religieuse qu'il nous est permis d'admirer, sans la « partager entièrement. »

Avant de traiter de comédie la prophétie de Joad, M. Sarcey aurait bien dû lire cette page du savant exégète hollandais.

Mais Joad ne se contente pas d'attribuer à Dieu, d'une manière générale, l'inspiration prophétique; il précise davantage, il nomme l'Esprit de Dieu. L'expression est absolument juste. Dans plus de quinze passages de l'Ancien Testament, l'influence de l'Esprit de Dieu sur les prophètes est nettement indiquée. Joad explique la nature de cette influence : Mon cœur frémit d'un saint effroi. Tous les prophètes éprouvèrent un sentiment de frayeur quand Dieu se manifesta à eux, pour

la première fois. Les récits de Moïse et de Jérémie sont sur ce point, particulièrement caractéristiques. Il n'est pas jusqu'au mot de frémissement qui n'ait sa raison d'être. Saint Jean nous dit de N.-S. Jésus-Christ, à propos de la résurrection de Lazare, « Infremuit in semetipso ».

Cet esprit divin m'échauffe, ajoute Joad. Un certain enthousiasme, qui trouve naturellement son expression métaphorique dans la chaleur, est inséparable de l'inspiration prophétique. Mais remarquons qu'il n'enlève nullement à Joad la pleine conscience de ses mouvements psychologiques. Comme tous les autres héros de Racine, il analyse les plus fines nuances de ses sentiments. Ainsi les prophètes savaient mettre dans leurs menaces ou dans leurs consolations la précision et la clairvoyance. Il est vrai qu'au dire de certains critiques, le mot Hitnabbé « se conduire en prophète » signifie être en fureur. Mais comment peuvent-ils appliquer de pareilles expressions à Isaïe, par exemple, ou à Ezéchiel[1], écrivains si calmes et si maîtres de leurs pensées?

En même temps qu'il échauffe Joad, l'Esprit-Saint lui « parle ». Osée, Joël et Jérémie ouvrent le recueil de leurs prophéties par le mot de : parole de Dieu (dabar). Assurément Racine voulait désigner par là, non une parole sensible et physique, mais une parole interne et purement spirituelle. Écoutez mes paroles, dit le Seigneur. Il n'en est pas de Moïse, mon serviteur très fidèle, comme des autres prophètes : Je lui parle de bouche à bouche.

La parole n'est pas le seul mode de communication usité entre Dieu et ses serviteurs. Le plus souvent, dit M. Vigouroux, le prophète s'exprime sous forme de discours, mais le discours est fréquemment mêlé de visions, de récits, d'actions symboliques, de cantiques et d'élégies, toutes choses que reproduit la vision de Joad. Tandis que Dieu lui parle, ses yeux s'ouvrent et les siècles obscurs se découvrent devant lui, On ne saurait mieux décrire le *Khâzon* ou vision prophétique.

Faut-il voir là un fait purement intellectuel ou un phénomène, à la fois physique et physiologique? Saint Jérôme se

1. Ezéchiel, XVIII ou bien XL.

prononce pour la première opinion : il dit à propos de la fameuse vision des ossements desséchés : « Eduxit eum (Ézéchiel) in spiritu, non in corpore, sed extra corpus. » Mais on peut ne pas admettre l'opinion de saint Jérôme, et, ici, Racine paraît s'en être écarté. La fermeté du dessin dans les deux tableaux, la netteté des contours, le relief des hommes et des choses, la précision des détails matériels, tout nous porte à croire, que dans cette vision de Joad, aux yeux de l'âme étaient associés les yeux du corps.

Ces tableaux achevés ont cependant un défaut : ils manquent de perspective. Le meurtre de Zacharie, la captivité et le triomphe final de l'Église sont sur le même plan. Comme dans toutes les prophéties de l'Ancienne Loi, la distinction des temps fait absolument défaut. Lisez Isaïe, par exemple ; à une pensée qui se rapporte à la captivité, succèdera une pensée qui a trait au Messie, et cela, sans que vous en soyez avertis par aucune transition.

De là, une certaine obscurité, et un peu de désordre. Nous qui connaissons l'histoire juive, nous savons rétablir la chronologie de chacun des faits prédits par Joad. Mais ses auditeurs n'y pouvaient rien distinguer. Josabeth demande des explications : D'où nous viendra, dit-elle, cette insigne faveur, puisque le roi de qui ce Sauveur doit descendre?.... Mais Joad ne répond que par le silence. « Silence très conforme à l'esprit « des prophètes, remarque M. Coquerel. « Ils n'avaient pas « une idée parfaitement claire des événements qu'ils devaient « annoncer, des messages qu'ils étaient chargés de transmet- « tre, ils ne voyaient pas les faits se succéder, dans leur ordre, « à des intervalles réels ; il contemplaient l'avenir à distance et « confusément ; ils se comparent eux-mêmes à des sentinelles « qui d'un point élevé regardent le lointain. »

La vision de Joad, à quelque point de vue qu'on la considère, fait donc grand honneur à l'exégèse de Racine. Elle est même plus complète que beaucoup de prophéties authentiques de l'Ancien Testament, car elle renferme plusieurs éléments, qu'ailleurs on trouve presque toujours isolés : l'action symbolique, ou du moins quelque chose de semblable, l'élégie et le cantique. L'action symbolique était peu conforme aux

tendances cartésiennes et idéalistes de Racine ; elle aurait pu répugner à la délicatesse de ses contemporains. Il l'a remplacée par une comparaison familière aux prophètes.

> Comment en un plomb vil, l'or pur s'est il changé ?

Mais l'élégie fait entendre ses accents sinon les plus profonds, du moins les plus tendres et les plus discrètement touchants. On dirait un écho très affaibli des Lamentations :

> Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
> Pour pleurer ton malheur ?

Enfin, le cantique de la délivrance vient jeter sa note joyeuse et forte, au milieu de ces cris de douleur qu'il termine et qu'il domine.

Ainsi, Joad remplit les fonctions importantes des prophètes, il les remplit dans toute leur étendue, selon leur véritable esprit, avec l'intrépidité des Élie et des Isaïe, leur courage, leur manière de procéder, leurs colères, leurs élans, leurs magnifiques aspirations vers l'avenir, c'est-à-dire vers le christianisme. Pourquoi hésiterions-nous à dire de lui qu'il est un beau type ou plutôt le type achevé du prophète de l'ancienne loi, comme Polyeucte est le type du néophyte ardent à mourir pour sa foi, comme Andromaque est le type de la mère et de l'épouse, comme Alceste est le type du misanthrope, comme le vieil Horace est le type du patriote romain ?

Aussi bien, nous pouvons faire la part encore très belle à tous ceux qui, à la suite de la critique littéraire de nos jours, voudraient voir dans Joad, surtout les côtés modernes. Chaque personnage de nos chefs-d'œuvre classiques n'incarne pas seulement une passion, un principe, un vice, ou une classe d'êtres humains ; en d'autres termes, il n'est pas seulement un type, il est aussi un individu. Outre qu'il personnifie le patriotisme romain, le vieil Horace a une physionomie à lui parfaitement originale, il est père, il est Horace.

De même pour Joad, il se montre prophète, sans doute prophète partout et toujours, mais il ne se confond ni avec un Jérémie, ni avec un Amos, ni avec un Élisée ; il est Joad, et par tout ce qu'il a ainsi d'individuel, de personnel, il appartient au monde moderne. Quelques-uns de ses traits sont emprun-

tés à Bossuet, je l'ai dit plus haut. Mais Racine s'est inspiré bien plus encore de Richelieu. Peut-être quelques plis de la robe du prophète sont-ils un peu trop flottants; peut-être quelques-unes de ses intonations sont-elles un peu trop solennelles. Mais ces différences importent peu. Joad a le même coup d'œil que Richelieu, le même sang-froid, la même hardiesse de vue, la même science d'exécution, les mêmes silences, les mêmes dédains, la même parole mâle d'homme d'État.

A propos d'une représentation récente d'*Athalie,* M. Sarcey a cherché à pénétrer dans le détail de cette profonde diplomatie, et, malgré quelques préjugés contemporains, il y a réussi en grande partie. Beaucoup de traits de Joad dont l'importance et l'habileté nous échappaient, ont été habilement saisis par le critique.

Par malheur, le goût des rapprochements spirituels, le désir excessif de découvrir des arrière-pensées d'égoïsme, gâtent un peu nombre d'observations ingénieuses. « Quand Josabeth, dit « M. Sarcey, est pressée de trop près par Mathan dont les pro- « positions sont des plus acceptables, Joad rompt violemment « les chiens, s'emporte et le chasse avec une explosion de « fureur magnifique. Que la colère soit réelle, je ne le conteste « pas : tout ce que je veux faire remarquer, c'est que cet « opportun accès de colère le délivre d'explications où il aurait « pu trahir, aux yeux d'un diplomate aussi fin, une partie de « son secret. Les ambitieux politiques, comme Joad, ne sont « malades que lorsqu'ils ont un intérêt quelconque à avoir la « fièvre. »

Le distingué critique va un peu loin dans la recherche du fin du fin diplomatique. Il oublie évidemment ce qu'il appellerait, dans une autre occasion, le fanatisme de Joad, ce que les catholiques appellent l'énergie de ses convictions religieuses. Les travaux de M. Sarcey n'en ont pas moins produit de très beaux résultats : ils ont établi, avec une précision admirable l'immense supériorité politique et diplomatique de Joad. Il est acquis désormais que ce prophète juif réunit à la hardiesse et à la hauteur de vues d'un Richelieu, la souplesse, la finesse et la patience d'un Mazarin.

Il pourrait se faire que la tentation vînt ici à quelques lecteurs d'exagérer encore l'importance de ce rôle politique. « Racine, diraient-ils, a vécu à une époque remplie des souvenirs et des grandes pensées de Richelieu, il a vu de près Mazarin, Retz et Bossuet, et de cette étude est sortie la création admirable de Joad. Précisément, les qualités politiques du prophète nous cachent, à nous modernes, le côté hébreu de son caractère. Le prophète disparaît derrière l'homme d'État, ou du moins, se réduit, par comparaison, à des proportions insignifiantes. »

Cette objection prouve, tout au plus, deux choses. La première est la difficulté de bien saisir, d'un coup d'œil, les physionomies complexes et délicates des héros et des héroïnes de Racine. Que n'a-t-on pas dit par exemple d'Andromaque? Elle est grecque, elle est chrétienne, elle est vertueusement coquette, elle procède de l'Andromaque d'Homère, de celle d'Euripide et même de celle de Sénèque, à plus forte raison a-t-on de la peine à embrasser tous les aspects de Joad, le caractère le plus savant et le plus profond, du théâtre de Racine, à coup sûr, et peut-être de tous les théâtres.

En second lieu, l'objection formulée plus haut prouve le peu de familiarité du public lettré avec les choses de la Sainte Écriture. On reconnaît facilement, dans Joad, l'homme du xviie siècle, parce qu'on connaît le xviie siècle. Mais au lieu de nous adresser à un littérateur français, mettons-nous en présence d'un exégète. L'impression sera absolument différente, sinon contraire. Pour en juger, qu'on veuille bien lire le portrait suivant d'Isaïe tracé par Kuenen : « Le trait le plus « distinctif d'Isaïe, c'est son inébranlable confiance en Dieu [1] « l'unique soutien d'Israël. Pour lui, toutefois, cette confiance « en Dieu n'est rien moins que l'inactivité ou l'apathie [2]; au « contraire, c'est le développement d'une grande force mo« rale [3]. Le peuple d'Israël, à ses yeux, est à la fois étroitement « lié à Jéhovah et coupable d'un singulier oubli de son

1. *Athalie*, act. IV, sc. iii, v. 1341.
2. Voir ce qui a été dit plus haut de la diplomatie de Joad.
3. *Athalie*, act. III, sc. iii, vers 904 et suiv.

« Dieu[1] : c'est ce qui rend le prophète indigné des péchés de « sa nation[2], c'est ce qui lui fait redoubler d'éloquence pour « exhorter ses compatriotes à rester fidèles au saint d'Israël[3]. « Aussi bien, selon lui, ceux-ci ont-ils grandement besoin de « son ministère[4]. Plongée dans la corruption morale la plus « honteuse, sa malheureuse patrie ne pourra s'en relever à « moins que Dieu n'intervienne en la frappant à coups réité- « rés, des plus terribles châtiments. En conséquence, Ésaïe ne « se lasse pas d'annoncer de toutes les manières les punitions « divines[5]. Est-ce rancune de sa part? Est-ce la colère qui le « pousse à revenir sans cesse sur ces sinistres pressentiments? « Se complait-il dans la ruine future de ceux qui ne semblent « pas vouloir l'écouter? Au contraire, ces punitions, il en est « convaincu, produiront le plus salutaire effet; de ces mal- « heurs sortira finalement un brillant avenir[6]. Les peuples « étrangers qui serviront d'instrument à la vengeance divine, « croiront pouvoir profiter de l'occasion pour fouler aux pieds « les enfants de Jacob. Mais quoi qu'ils fassent, ils n'y réussi- « ront point. Israël ne sera pas entièrement exterminé, les « gentils ne s'empareront point de Sion, la demeure de « Jéhovah; épuisé par ses épreuves, ce qui restera du peuple « se convertira à Dieu; réuni sous le sceptre de l'antique dy- « nastie de David, il parviendra à une félicité jusque là incon- « nue. Les païens eux-mêmes laissant là leurs faux Dieux « viendront prendre leur part des bénédictions que Jéhovah « répandra sur toutes les nations de la terre. »

Lecteurs d'*Athalie,* que vous en semble? Dans ce portrait, ne reconnaissez-vous pas Joad? Et cependant l'auteur, en le traçant, ne pensait guère à nos hommes d'Église du XVIIe siècle.

Joad incarne d'abord le prophétisme, mais le prophétisme de la plus belle époque, c'est-à-dire du VIIIe siècle avant J.-C., et ensuite la politique des grands prélats français du XVIIe siècle. Il résume Isaïe et seulement dans ce qu'ils ont de noble

1. *Athalie,* act. I, sc. I, 15 premiers vers.
2. *Athalie,* act. III, sc. VII, vers 1106.
3. *Athalie,* act. I, sc. I, vers 70-90.
4. *Athalie,* act. IV, sc. VII, 1325-1360, mais surtout le vers 1334.
5. *Athalie,* act. I, sc. I, vers 90; act. IV, sc. III.
6. *Athalie,* act. III, sc. VII.

et de louable, Richelieu, Mazarin, Retz et Bossuet. Magnifique privilège de remplir à la fois les fonctions les plus hautes et les plus saintes de l'humanité. Les historiens se sont extasiés devant Périclès qui jouissait de la triple gloire d'homme d'État, d'orateur et de général. Joad aussi est homme d'État, orateur, et général, à ses heures; il nous apparaît encore comme père tendre et comme prêtre, mais toutes ces qualités s'effacent devant la qualité de représentant et de prophète du Très-Haut : *Propheta Altissimi vocaberis*. Voilà le seul nom qui convienne à cette incomparable figure.

CHAPITRE IV

LE SACERDOCE

Du caractère sacerdotal dans Joad. — La pureté légale, les cérémonies purificatives, les redevances, l'unité de sanctuaire, d'après Racine et d'après Wellhausen. — Prêtres et lévites. — Le costume de Joad. — Le prêtre apostat.

Un disciple logique de M. Wellhausen aurait bien vite tranché la question du sacerdoce. Le Joad de Racine, nous dirait-il, est censé avoir vécu au IX[e] siècle avant Jésus-Christ. — Or, nous savons aujourd'hui que le sacerdoce, vraiment digne de ce nom, a été institué sous Esdras, c'est-à-dire 500 ans après. Il ne faut donc qu'un trait de plume pour biffer tout le travail du poète.

On pourrait faire observer d'abord que les résultats obtenus par M. Wellhausen n'ont rien de définitif et qu'ils ne sont pas même assurés de prévaloir longtemps dans la critique. Si les savants rationalistes de l'Allemagne ou de la Hollande daignaient tenir compte de l'exégèse française, ils pourraient trouver dans les solides travaux de M. Joseph Halévy, par exemple, ou de M. l'abbé Vigouroux, quelques motifs de douter de leur infaillibilité et d'atténuer le ton tranchant de leurs affirmations. Mais le peut-être, si cher à M. Renan, est inconnu dans les Universités d'outre-Rhin. Les théories de M. Wellhausen ne perdront de leur prestige que du jour où quelqu'autre professeur allemand pourra leur opposer un système plus étonnant, plus hardi, plus compliqué et surtout plus négatif. En attendant, Racine ne paraît pas avoir beaucoup à souffrir d'une comparaison avec les coryphées de l'école grafienne.

Il demeure toujours entendu que, dans cette comparaison, nous laissons de côté la question chronologique.

La grande difficulté est de déterminer ce qui, dans le rôle politique de Joad, revient au prêtre. Il ne faut pas se lasser de le répéter, la plus grande partie de l'influence politico-religieuse de Joad, nous devons l'attribuer non pas au grand-prêtre, mais au prophète. Tous les nabis de l'ancienne loi ont parlé et agi comme lui. Est-ce à dire qu'il n'y a rien du prêtre dans Joad? Non, certes, mais le prêtre n'apparaît qu'au second plan, et ne fait que renforcer le zèle religieux du prophète, sa haine contre Baal, et son indomptable énergie.

Les vers d'*Athalie* qui procèdent d'un esprit uniquement sacerdotal, au sens moderne du mot, sont assez rares [1]. Par contre, Racine a très énergiquement exprimé les principes vrais sur lesquels repose le sacerdoce juif : « Le Code sacerdotal se distingue surtout, dit Wellhausen, par son idéal de sainteté lévitique. » Médiateur entre Dieu et les hommes, chef de l'église juive, le grand prêtre devait, en effet, posséder au plus haut degré, la pureté, la sainteté telle que la comprenaient les prophètes. Sur ce point, la loi était inflexible [2]. Mon père, dit le jeune Zacharie,

Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel.

Dieu, dit Joad, a surtout défendu aux prêtres

Avec tout autre dieu toute société.

Quelle magnifique colère, lorsque Athalie menace de violer la pureté légale !

Mon père, ah ! quel courroux animait ses regards !

1. Qu'il se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres.
.....Cette fermeté rare,
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare. —
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites?
Plutôt que dans nos mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus horrible.

Encore quelques-uns de ces vers, les deux premiers surtout, pourraient-ils donner lieu à d'autres interprétations.

2. Par ex. Lév. X, 10.

Même dans les moments les plus troublés, Joad se souvient des prescriptions rituelles. Athalie vaincue doit mourir bien vite, mais il faut prendre garde qu'elle ne souille de son sang les parvis sacrés.

> Qu'à l'instant, hors du temple, elle soit emmenée
> Et que la sainteté n'en soit pas profanée.

Le code sacerdotal, ajoute M. Wellhausen, se distingue encore par la manière dont il entoure la vie de cérémonies purificatrices. Les lecteurs de Racine n'ont qu'à faire appel à leurs souvenirs. Un apostat, comme Mathan, a, selon l'expression de Joad, infecté l'air qu'il respirait, une impie étrangère, comme Athalie, a souillé le marbre où ses pas ont touché. Qu'on se hâte de purifier l'air et qu'un sang pur, épanché par les propres mains du grand prêtre, lave le marbre saint.

Le caractère du sacerdoce, toujours d'après M. Wellhausen, est enfin marqué par l'importance des redevances payables aux prêtres et par la distinction établie entre les prêtres et les lévites.

Sur le premier point, on comprend que Racine ne nous ait pas donné beaucoup de détails. Toutefois, il y a un mot d'Éliacin, très correct et très théologique d'ailleurs, qui nous donne assez à penser. Dieu, dit-il,

> Dieu me nourrit des dons offerts sur son autel.

Ce vers s'applique tout naturellement aux autres habitants du sanctuaire et il formule le principe, constamment pratiqué par le sacerdoce juif et plus tard professé par saint Paul : Celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel.

Quant au second point, il est très nettement établi. Dieu, dit Abner,

> Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
> Aux lévites marqua leur place et leurs offices.

On ne saurait s'exprimer avec une plus rigoureuse exactitude. Les lévites étaient, en effet, consacrés au service de l'Éternel. Ils s'acquittaient des emplois inférieurs dans le tabernacle et plus tard dans le temple. Tous descendaient des trois fils de Lévi, Kéhath, Gerson et Merari. Les prêtres qui descendaient

d'Aaron par Éléazar et Ithamar, constituaient l'aristocratie sacerdotale et remplissaient les fonctions de sacrificateurs.

Pour que rien ne soit omis de la liturgie sacrée, Racine explique l'importance et l'emplacement du temple et de l'autel.

> Lui-même, il nous traça son temple et son autel....
> Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore.

Chose digne de remarque, ajoute M. Wellhausen qu'on pourrait décidément transformer en commentateur de Racine, que la manière dont tout est considéré, dans le code sacerdotal, au point de vue de Jérusalem.

Un grand nombre de détails moins importants trouvent aussi leur place dans la tragédie française. L'encens et le sel, le long habit de lin, la division du temple en parvis, l'esprit de corps lévitique et les descriptions liturgiques sont rigoureusement conformes à l'histoire.

Il ne faudrait cependant pas considérer *Athalie* comme un manuel de cérémonies juives. Racine n'a décrit du sacerdoce que ce qui était nécessaire à l'intelligence de son drame. On se demande même parfois si cette sobriété littéraire n'a pas été exagérée. Il y avait tant et de si brillantes choses à décrire et qui se rapportaient bien mieux au sujet que les détails d'architecture regrettés par Sainte-Beuve. Les livres saints abondent en renseignements très intéressants. Lisez, par exemple, dans l'Exode, les cérémonies relatives à la consécration du grand prêtre. « Un bélier était offert en holocauste, puis on oignait pour les sanctifier, l'oreille, le pouce et l'orteil avec le sang d'un bélier : le sang qui restait était en partie épanché autour de l'autel et en partie mêlé à l'huile pour en asperger l'aspirant et ses vêtements. »

Et le costume du grand prêtre, est-il d'un symbolisme assez pittoresque ? Voici l'éphod retenu sur l'épaule par des onyx où étaient gravés les noms des douze tribus. Voilà la mitre, la plaque d'or sur laquelle sont écrits ces mots, *Consacré à Jéhovah,* puis le rational et le pectoral, mais surtout l'oracle, l'urim et le thummim (lumière et salut, ou, d'après Philon, révélation et vérité). Comme ces précieuses pierres eussent

jeté de belles et sombres lueurs à travers les prolongements du drame! Mais non, pas le moindre effet de miroitement, pas un seul de ces mots en même temps techniques et poétiques qu'on aime tant aujourd'hui. Il faut même procéder par induction, comme l'a fait M. Coquerel, pour savoir quels costumes Joad doit revêtir dans le courant de la pièce. Sainte-Beuve a suffisamment justifié cette sobriété de Racine pour qu'on n'ait pas la pensée d'y revenir après lui. Toutefois le contraste entre ce que le poète a omis et ce dont il a parlé n'a pas été assez mis en lumière. Tous ces ornements brillants qu'il a négligés n'ont qu'une importance secondaire; ils n'auraient que fort peu ajouté à une étude théologique du Judaïsme. Au contraire, aucun des éléments caractéristiques du sacerdoce juif n'a été négligé par Racine. Ce qu'il a jugé essentiel ou du moins important, est jugé tel par la critique contemporaine. Les savants allemands ont bouleversé toutes les notions de l'exégèse, ils ont créé de toutes pièces d'innombrables systèmes, et cela, pour en revenir au même point qu'un français, un catholique du XVII[e] siècle, un disciple de Bossuet. Il est piquant de voir aussi souvent d'accord Racine et M. Wellhausen. Mais cela fait un grand honneur à la science et à l'intuition historique du poète, de s'appuyer ainsi sur la théologie traditionnelle et de ne prêter en rien aux critiques de l'exégèse moderne.

Un travail sur le sacerdoce ne serait pas complet, s'il ne renfermait un portrait du prêtre apostat. La fourberie de Mathan fait très bien ressortir la sincérité des convictions de Joad.

On a beaucoup disserté sur ce prévaricateur : M. Sarcey l'appelle un habile homme, M. Faguet le trouve bête, mais tout le monde s'accorde à le considérer comme un traître lâche et répugnant, comme un proche parent de Narcisse et d'Yago. Personne ne s'est demandé s'il est biblique. Un mot de Josabeth aurait dû donner l'éveil cependant :

> Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
> Où le mensonge règne et répand son poison.

Ce ne sont pas là de vains mots; tout le caractère de Mathan

correspond à cette définition du faux prophète donnée par Josabeth. Dès les premiers mots de son autobiographie, il laisse deviner en lui l'ancien étudiant orthodoxe.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole,
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois que, malgré mon secours,
Les vers sur son autel consument tous les jours?

Ce langage emprunté aux psaumes ne serait pas déplacé sur les lèvres d'un croyant et, en fait, il ressemble beaucoup à celui de Polyeucte. Mathan a pu changer de religion, il n'a pu changer son esprit qui n'est que désaffecté. Chose étonnante, pour raconter son évolution religieuse, il semble s'être souvenu d'un psaume où éclatent la plus ardente fidélité à Jéhovah et le plus brûlant amour de ses autels :

Né, ministre du Dieu, qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.

L'idée et le tour ne font-ils pas une sorte de symétrie avec le verset suivant : « Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum? » Par plusieurs côtés Mathan rappelle Achitophel, cet Iduméen souple et scélérat, à l'instigation duquel Absalon commit publiquement les plus monstrueuses turpitudes. Mais l'original, ou plutôt les originaux qui ont servi à Racine, sont les prophètes prêtres du livre des Rois : « Achab voulait marcher contre les Syriens, « sur l'avis des faux prophètes, et voici ce que Michée lui disait « pour l'en détourner [1] : J'ai vu le Seigneur assis sur son « trône et toute l'armée céleste autour de lui, à droite et à « gauche. Et le Seigneur dit : Qui séduira Achab, roi d'Israël, « afin qu'il marche contre Ramoth en Galaad, et qu'il y pé- « risse? Et l'un disait une chose et l'autre une autre. Mais « l'esprit mauvais s'avança, et, se présentant devant le Sei- « gneur, il lui dit : C'est moi qui séduirai Achab. — Et com- « ment? Il répondit : J'irai et je serai un esprit menteur dans « la bouche de tous ses prophètes. Le Seigneur lui dit : Vous

1. III Rois xxii.

« le séduirez et vous aurez l'avantage sur lui. Allez et faites « comme vous le dites. Maintenant donc le Seigneur a mis un « esprit de mensonge en la bouche de tous nos prophètes qui « sont ici, et le Seigneur a prononcé votre arrêt. » Entre l'auteur du livre des Rois et Racine il n'y a que la différence du ton et du style :

J'étudiai leurs cœurs, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.

Les versets suivants de ce même chapitre du livre des Rois, offrent comme une ébauche du rapide et violent conflit entre Mathan et Joad : « Alors Sédécias (le faux prophète), fils de « Chanaan, s'approcha de Michée et lui dit : L'esprit du Sei- « gneur m'a-t-il donc quitté et n'a-t-il parlé qu'à vous? Vous « le verrez le jour où vous passerez de chambre en chambre « pour vous cacher. »

Autre trait biblique du caractère de Mathan. Il sait au besoin invoquer le ciel et prendre un langage onctueux comme don Juan ou Tartufe, comme ceux dont parle le Psalmiste : Leur bouche a plus de douceur que la crème et leur cœur est hostile ; leurs paroles sont plus onctueuses que l'huile et ce sont des épées nues [1].

Mathan connaît aussi les remords. Les lecteurs de l'*Histoire d'Israël* [2] trouveront peut-être ce sentiment un peu raffiné pour l'époque. Mais les délicatesses du repentir de David, ses accents sincèrement religieux rendent le remords vraisemblable chez un contemporain d'*Athalie*.

Les idées de Racine sur le sacerdoce juif sont exactes et savantes ; si on les étudie en théologien, on est ravi de cette sûreté doctrinale. Mais la supériorité du sens religieux et historique du poète se révèle, mieux encore peut-être, dans la partie négative de son travail, c'est-à-dire dans les omissions. Il remplit ainsi toute l'idée que Chateaubriand nous donne de l'art : choisir et cacher.

1. Ps. LV, 22.
2. Voir, dans l'ouvrage de M. Renan, l'histoire des Juges et de David.

CHAPITRE V

VIE RELIGIEUSE

La piété dans l'Ancien Testament et la piété dans le Nouveau. — Comment Racine a su les unir. — Les vœux, la prière, les diverses sortes de sacrifices. — Le Temple. — Sainte-Beuve et l'orientalisme.

Il est commode d'opposer au Judaïsme, vu par ses côtés les moins beaux, la piété délicate des héros de Racine. Leur cœur, tout rempli du pur amour, s'épanche dans des cantiques suaves, en aspirations féneloniennes, en prières tendres et ardentes, comme si elles étaient tombées des lèvres d'un saint François de Sales. Est-il bien vrai cependant que la religion juive ne renferme rien d'aussi élevé, ni d'aussi pur? Aucun exégète n'oserait le soutenir. Il n'y aurait pas grande difficulté à composer, avec les divers auteurs de l'Ancien Testament, une sorte d'anthologie mystique autrement riche et belle que les deux drames chrétiens de Racine. Les auteurs spirituels, comme saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et saint François de Sales, ne se font pas faute de citer souvent le Cantique des Cantiques, les Psaumes et les Prophètes. Beaucoup de passages des Livres Saints ont une couleur toute chrétienne. « La seconde partie d'Isaïe, dit Delitzsch, est incomparable ; « elle commence par une prophétie qui met, dans la bouche « de saint Jean-Baptiste, le sujet de sa prédication : elle se « termine par la prophétie de la création d'un nouveau ciel « et d'une nouvelle terre, comme la dernière page de l'Apoca-

« lypse, qui dans le Nouveau Testament lui-même, n'a pu « aller au delà [1]. »

Les psaumes ne le cèdent en rien aux prophéties.

« Il nous paraît, dit à son tour M. Le Hir, que l'on pour- « rait tirer de la seule lecture du psaume XIX[e] une preuve « frappante de la divinité d'une religion qui inspire de tels « sentiments d'amour tendre, vif et désintéressé pour la loi « de Dieu. Le Psalmiste va jusqu'à verser des larmes et à se « consumer de douleur et d'indignation par zèle pour la loi « de Dieu qu'il voit transgresser et mépriser. L'homme cher- « che en vain de tels sentiments en lui-même; il faut que la « grâce les y forme.

« Aussi ne trouve-t-on rien d'analogue dans toutes les litté- « ratures ni dans toutes les philosophies profanes. »

Le psaume dont parle ici M. Le Hir n'est pas une exception. Qu'on lise par exemple le psaume CXXXIX[e] (de l'hébreu), ou le psaume LXIII[e], mais surtout le psaume XLII[e] :

Comme le cerf altéré languit après la source d'eau,
Mon âme languit après toi, Seigneur,
Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant.
Quand pourrai-je venir et contempler la face de Dieu?
Depuis longtemps déjà les larmes sont ma nourriture, jour et nuit,
Et de jour en jour on me dit : En quoi t'assiste-t-il maintenant ton Dieu?
Alors je me rappelais, et mes larmes coulaient en abondance,
Je me rappelais le temps où moi aussi j'allais au temple de Dieu.
Pourquoi t'agites-tu ainsi dans ma poitrine, ô mon cœur?
Pourquoi bats-tu si haut? Espère en Dieu.
Moi aussi je pourrai encore lui offrir des chants de reconnaissance,
A lui, mon Sauveur, mon Dieu.

L'élégie chrétienne a-t-elle jamais eu des notes plus attendries? Mettez ce psaume à côté des chœurs de Racine, leur couleur chrétienne ne paraît plus autant un anachronisme. Mieux que cela! les élans de David vers Dieu sont plus spontanés, ses aspirations plus profondes, ses images plus naturelles et plus variées. Voilà au moins ce que nous dit notre raison, car un doute subsiste toujours en nous, et vo-

1. Delitzsch, *Der Prophet Jesaia.*

lontiers nous dirions le mot tant de fois cité : Tu ne me persuaderas pas, non, quand tu m'aurais persuadé.

En cela, notre sentiment religieux et poétique ne nous trompe pas. Oui, à ne considérer que la fraîcheur et la pureté du sentiment religieux, il y a une différence très grande entre l'Ancien Testament et Racine. Mais cette différence n'est pas pour ainsi dire palpable; elle gît dans le ton, dans l'accent, dans une conscience plus parfaite des vérités révélées. L'Esprit-Saint a inspiré aux écrivains sacrés des chants que nos plus grands poètes ne sauraient égaler. Mais peut-être ces chants les comprenons-nous mieux et les sentons-nous plus vivement que leurs auteurs eux-mêmes. Ce qu'ils célébraient a pris une forme concrète et précise : nos yeux l'ont vu, nos mains l'ont touché, comme dit saint Jean. Depuis l'avènement de Jésus-Christ, le niveau moral s'est sensiblement élevé dans le monde; l'âme humaine a acquis une faculté nouvelle, le sens du Christ dont parle saint Paul. De là, cette supériorité religieuse du poète chrétien sur le prophète hébreu.

Quelques exemples rendront cette différence plus manifeste. Josabeth dit aux jeunes filles du chœur :

> Tandis que je me vais préparer à marcher,
> Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

Cette manière de parler est tout à fait biblique. Sous l'ancienne loi, chercher Dieu désignait les actes du culte qui n'avaient lieu que dans le tabernacle ou le temple. Mais combien dans Racine le mot gagne en précision et en beauté! Bon gré mal gré, notre pensée va au delà du texte; nous n'assistons pas seulement à un acte cérémoniel de l'ancienne loi, nous nous représentons le Dieu de l'Eucharistie prisonnier par amour dans son tabernacle, l'époux des âmes qui se plaît au milieu des lis; nous voyons, comme dit Pascal, les vierges qui prient au saint Sacrement de l'autel.

Autre exemple : Dans les chœurs d'*Esther,* les jeunes filles célèbrent le bonheur de l'amour divin et la paix d'un cœur fidèle. Plusieurs auteurs de psaumes ont développé ces idées avec de superbes variantes, dans des vers débordant de lyrisme. Mais, par delà les transports de l'Hébreu, on distingue le

but précis de ses prières et de ses chants, et ce but n'est pas toujours exempt d'égoïsme ou d'étroitesse. Sous l'influence du christianisme, ces traces d'intérêt ont disparu. L'idée d'amour divin est devenue inséparable de l'idée d'abnégation, de sacrifice et de souffrances volontaires. Les enseignements et les exemples des Saints sont venus épurer encore et compléter cette notion. Les siècles chrétiens en ont fait l'objet de leurs méditations et de leurs efforts, et il s'est trouvé un solitaire pour leur donner une forme définitive. « O Seigneur, mon Dieu, saint objet de mon amour, quand vous descendrez dans mon cœur, toutes mes entrailles tressailleront de joie [1]. Vous êtes ma gloire et la joie de mon cœur [2].

L'amour de Jésus est généreux, l'amour veut être libre et dégagé de toutes les affections de ce monde, afin que ses regards pénètrent jusqu'à Dieu sans obstacle, afin qu'il ne soit ni retardé par les biens ni abattu par les maux du temps. Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux. Celui qui aime, court, vole ; il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête (*Imitation*, liv. III, ch. v).

Racine ne pouvait pas se soustraire à l'influence de telles idées. Les écrits de saint François de Sales et de sainte Thérèse étaient dans les mains de presque tous ses amis, et les théories les plus mystiques devenaient les thèmes ordinaires des conversations de salon. On respirait en quelque sorte le pur amour dans l'atmosphère de notre poète. « Madame de Maintenon « allait régulièrement dîner, un ou deux jours la semaine, à « l'hôtel de Beauvilliers; d'autres fois, ordinairement le di- « manche, à l'hôtel de Chevreuse. Il n'y avait qu'elle, les deux « sœurs et leurs maris; tout se passait en famille avec la son- « nette sur la table, afin de n'avoir pas de valets autour de soi « et de pouvoir causer sans contrainte. Fénelon y fut admis. On « s'entretenait de piété à ces réunions intimes. Madame Guyon

1. Inutile, je pense, de faire remarquer l'étonnante analogie qui existe entre ce verset de l'*Imitation* et le passage célèbre des chœurs :

Dieu descend et revient habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.

2. O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

« y venait quelquefois; personne ne parlait de Dieu comme « elle [1]. » Au Carmel, à la Visitation, à Saint-Cyr, on était plus avancé encore. Sur une piété à la fois délicate et forte, sentimentale avec mesure, faite de prière, de recueillement, de pudeur et d'onction, se greffait un mysticisme savant et hardi, tempéré de raison et de théologie. Tout cela formait un état d'âme unique dont Racine s'est inspiré pour composer ses chœurs.

Faut-il l'en blâmer beaucoup? Remarquons d'abord qu'aucune partie importante de ses chœurs n'est en contradiction formelle avec la religion juive. Tout ce qui est moderne concorde admirablement avec l'Ancien Testament, ou plutôt constitue le commentaire chrétien de la parole sacrée. La faute chronologique commise par le poète n'est donc pas considérable ; elle est ensuite nécessaire et elle est enfin très heureuse au point de vue supérieur de l'art. M. Nisard a dit d'Andromaque : « S'il se trouvait dans la salle une mère plus tendre, une épouse plus fidèle, une femme d'un esprit plus délicat qu'Andromaque, c'est Racine qui aurait tort. » De même, il aurait tort, si dans Saint-Cyr il se fût trouvé une jeune fille d'une piété plus aimable et plus élevée que celle de Salomith et de ses compagnes.

Dieu merci, nous n'avons pas un tel reproche à lui faire. Rien de pur et d'achevé comme ses profils de vierges. Seulement, il n'en est pas ici comme dans ses autres peintures profanes. Comment s'expliquer les alternatives de brutalité et d'exquise galanterie d'un Pyrrhus? La vérité historique est sacrifiée, et pas toujours avec bonheur, au goût du XVII[e] siècle. Dans les deux tragédies sacrées, au contraire, la vérité historique fléchit à peine, et juste dans la mesure nécessaire pour s'adapter harmonieusement à la vérité humaine. Ce serait une souveraine injustice de ne voir là qu'une preuve de la finesse du poète. On ne combine pas ainsi deux ordres de choses parfaitement distincts sans connaître à fond chacun d'eux. Dans la peinture de la vie religieuse des Juifs, il faut surtout admirer la supériorité du sens historique de Racine.

1. Guerrier, *Vie de Madame Guyon.*

La piété israélite se manifestait principalement sous trois formes : la prière, les vœux, les sacrifices.

La loi de Moïse ne renferme aucune prescription relative à la prière, seulement le père de famille devait, en payant la dîme au prêtre et en présentant les prémices, réciter une formule où il protestait de sa soumission à la loi de Jéhovah et le suppliait de répandre ses bénédictions sur le peuple d'Israël. Mais, il n'en est pas moins certain, remarque Döllinger, que la tradition [1] et l'usage étaient bien plus précis que la loi et presque aussi religieusement observés qu'elle. Les Hébreux se sentaient, plus qu'aucune autre nation, portés à la prière.

La question des vœux qui se confond presque avec celle des prières est plus compliquée. Surtout, dit Josabeth :

> Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières
> Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.

M. Athanase Coquerel, ordinairement bon juge, se montre ici un peu sévère pour Racine : « On ne trouvera, dit-il, « aucune analogie entre cette preuve de piété que Racine prête « à son héroïne et les diverses formes affirmatives ou néga- « tives des engagements que sanctionnait la loi des Hébreux. « Nous sommes contraints de voir dans cet élan de piété que « le poète attribue à Josabeth plutôt une réminiscence des « habitudes religieuses que Racine admirait chez ses amis, et « dont il donnait l'exemple à cette époque de sa vie, qu'un « emprunt aux souvenirs de l'Ancien Testament ».

Admettons la ressemblance de Josabeth avec les grandes dames du XVII[e] siècle, pénitentes de Port-Royal ou des Jésuites ; mais voyons si nous ne trouvons rien d'analogue dans l'Ancien Testament. Les vœux étaient autorisés et leurs conditions essentielles rigoureusement déterminées par la loi. Ils prenaient une grande place dans la vie d'Israël et revêtaient, nous dit Döllinger, les formes les plus diverses. Étant donnée cette variété de formes, pourquoi n'admettrait-on pas *a priori* la vraisemblance historique de la retraite de Josabeth ? Mais nous n'en sommes pas réduits à cette hypothèse.

1. Quando orabas (Tobie, XII, 12).

Le Psalmiste nous apprend qu'il a arrosé son lit de ses larmes pendant plusieurs nuits et qu'il n'a cessé de crier vers Dieu. Josabeth tient absolument le même langage.

Le sacrifice constitue, selon M. Wellhausen, la fonction régulière de la congrégation juive. Aucune religion, comme celle des Hébreux, n'eut un système de sacrifices développé, comprenant toutes les situations de la vie et répondant à tous les besoins religieux de l'homme. Aussi, la suspension du sacrifice, c'est-à-dire l'interruption des rapports entre Dieu et l'homme, était-elle considérée comme la plus grande des calamités nationales. Quand l'abomination de la désolation règne dans le sanctuaire, quand l'encens de Juda devient aux yeux de Dieu un encens souillé, les temps de la colère divine sont venus. Le résultat le plus scandaleux de l'arrivée d'Athalie dans le sanctuaire est la cessation du sacrifice.

L'observation scrupuleuse des lois cérémonielles ne réalise cependant qu'une partie, et non pas certes la plus importante, du sacrifice. La fidélité à la loi, la rectitude de la conscience, lui donnent toute sa valeur morale ; c'est ce que M. Wellhausen appelle la relation dominante du sacrifice à l'expiation du péché.

Qu'ai-je besoin du sang des boucs et des génisses, etc.

Ce cri de Joad exprime à la fois la doctrine essentielle du prophétisme et ses plus légitimes colères contre Israël. Pureté légale, pureté morale, perpétuité, voilà bien les trois grandes conditions du sacrifice.

A une liturgie compliquée il fallait un temple digne d'elle. Je ne ferai pas ici une description détaillée de cet édifice : c'est affaire aux spécialistes. Et d'abord la sobriété de Racine dans la description du temple, sa volonté arrêtée de ne pas nous parler « d'astragales » n'ont-elles pas été poussées trop loin ? Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve assagi des derniers temps, va nous le dire avec sa finesse habituelle : « Vous chercheriez inutilement dans *Athalie*, et les Chérubins de dix coudées de haut et le bois d'olivier revêtu d'or et la mer d'airain et les bœufs d'airain, œuvre d'Hiram et les portes aux proportions colossales et les galeries soutenues par des colonnes. Mais en

revanche, la calme et terrible majesté du Saint des Saints est rendue avec une simplicité sublime [1]. »

C'est avec le même bonheur que le poète a parlé de l'arche, le monument et le symbole le plus auguste de la religion de Moïse. Il ne nous donne aucun détail matériel. Rien n'est dit du bois d'acacia, des anneaux d'or, ni des linteaux. Racine nous fait connaître l'arche, uniquement par les effets religieux qu'elle produit. L'arche sainte est muette, gémit Abner, elle ne rend plus d'oracles comme au temps de Moïse. Pour Joad, elle demeure toujours l'emblème révéré de la présence de Dieu, au milieu de son peuple. Là, où le laïque voit une raison de douter et de se décourager, le grand prêtre trouve un motif d'espérance [2].

Un poète contemporain a dit :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme?

Certes, s'il est un objet à qui l'on puisse s'adresser ainsi, c'est bien cette arche, centre de la vie nationale des Juifs, à la fois sanctuaire et symbole de la majesté divine. Mais alors, Racine en a fait revivre l'âme, et — chose plus difficile et plus admirable — rien que l'âme. Mieux que Sainte-Beuve, l'orientalisme de nos jours a justifié la discrétion savante et habile de Racine. Parler des Chérubins comme l'auraient voulu les romantiques de 1830, c'est bien, mais encore faut-il se faire une idée des Chérubins. Les découvertes assyriennes nous permettent de l'imaginer, avec vraisemblance. Les Chérubins représentés sur les murs du temple sont des figures symboliques empruntées au règne animal : sphinx, taureaux ailés, à face humaine ; conceptions bizarres dont l'imagination orientale a varié à l'infini les combinaisons suivant le goût et les croyances de chaque peuple, mais qui toutes sont l'emblème des attributs divins. Ces Chérubins sculptés en très bas relief, se rangeaient le long des parois en files silencieuses, alternant avec des palmiers semblables aux figures, alignés sur les murs de Thèbes ou de Korsabad [3].

1. Lieu terrible où de Dieu la majesté repose.
2. O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse.
3. De Vogué, *Le temple de Jérusalem*.

De même, nous connaissons les proportions et les formes des deux fameuses colonnes, Jakim et Booz. Nous sommes mieux renseignés sur le plan égyptien du temple, sur son caractère, ses principes d'ornementation exécutés par des Phéniciens d'après des modèles égyptiens ou assyriens. Si Racine eût hasardé des descriptions circonstanciées, ses explications seraient aujourd'hui fautives. Un poète de nos jours ne pourrait même pas mettre à profit les données de l'érudition. Il est impossible de faire comprendre à un public de théâtre les dispositions vraies du temple. Les descriptions vagues mais irréprochables de Racine produisent une profonde impression religieuse. C'est tout ce qu'on pouvait lui demander.

Une autre difficulté a été soulevée à propos du temple. « Il faut, dit M. Coquerel, que la galerie, où le couronnement de Joas a lieu, soit à distance du vestibule, puisque les jeunes filles n'y ont pas assisté. » Il est vrai que les jeunes filles n'ont pas assisté au sacre; mais rien ne nous autorise à supposer que la question d'emplacement en soit la cause. Certaines paroles de Joad permettent de penser le contraire. Cet homme d'action n'aime pas les scènes de sentiment; il craint les attaques de nerfs des jeunes filles du chœur. Au troisième acte, leur présence paraît le contrarier beaucoup. « Qui retient encore ces enfants parmi nous? » Au moment du couronnement il les envoie pleurer seules :

> Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

A la fin, quand on assiège le temple, il est bien forcé de les recevoir; mais il leur trouve des occupations, et surtout, il a bien soin de leur imposer silence, sans excepter de cet ordre, la douce Josabeth :

> Vous, enfants, préparez un trône pour Joas,
> Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

Vétilles que tout cela, dira-t-on. En effet, mais si Napoléon s'occupait des harnais de sa cavalerie, ses historiens ont le devoir de le rappeler. La critique a au moins le droit d'entrer dans les détails de l'art dramatique, surtout quand il s'agit de Racine.

CHAPITRE VI

DOGMES

Poésie et théologie. — Le péché originel. — La grâce. — Les Anges de Racine et ceux de Musset. — Les démons chez Racine et Bossuet. — Le diable dans l'opéra moderne et chez M. Renan. — L'immortalité de l'âme, le schéol, la résurrection.

La Bible ne renferme aucun traité dogmatique proprement dit. Néanmoins des divers livres qui la composent il serait facile de dégager une sorte de théologie. Cette théologie, naturellement, n'aurait ni la précision, ni la méthode que recherche l'Européen. Il entre dans les habitudes du Sémite d'intercaler un principe dans un récit, ou de le dissimuler sous la poésie, ou même de ne le faire connaître que par ses conséquences, sans le formuler en aucune façon. Comme forme, ses idées les plus abstraites correspondent assez bien à nos idées les plus poétiques et les plus concrètes. Une traduction en vers serait celle qui leur conviendrait le mieux. Pour exprimer les principes théologiques de Moïse et du prophétisme, nous aurions besoin d'un Lucrèce chrétien.

Ceci explique pourquoi il n'est pas tellement absurde de chercher une dogmatique dans un drame religieux.

Le péché originel est à la base même du Mosaïsme. Les premières pages de la Génèse nous montrent l'homme chassé de l'Eden pour son péché et condamné à féconder la terre de ses sueurs, pendant que la femme enfante dans la souffrance. Le péché exerce un empire absolu sur la terre : il se fixe dans la nature de l'homme, dès le moment de sa naissance : « ses

inclinations le portent au mal dès son jeune âge [1]; les héros, les saints, les amis de Dieu ont à lutter contre cette corruption innée et succombent quelquefois dans la lutte. » Avec quelle éloquence Isaïe, Jérémie, Job, les Psalmistes expriment ce triste état de l'homme conçu dans le péché !

Nous trouvons dans le janséniste Racine la même conviction, et sa peinture de l'homme, si nous tenons compte de la différence des tempéraments, a le même caractère et le même accent de mélancolie. La frayeur et l'ignorance peuvent tant sur l'esprit des mortels ! Leur cœur se laisse si facilement séduire par la flatterie et le plaisir ; la vertu marche au milieu des périls ; les plus sages eux-mêmes se laissent égarer. Voilà bien la nature humaine viciée par le péché originel. Heureusement, la grâce de Dieu est là pour délivrer l'homme du mal, le soutenir dans la lutte et lui assurer la victoire. Un élève de Port-Royal ne pouvait manquer de combattre le bon combat de la grâce. Gardons-nous ici, de toutes les exagérations de Sainte-Beuve ; n'allons pas faire lever sous chaque vers, sous chaque mot, quelque allusion aux jansénistes; mais il faut bien reconnaître que, dans un certain nombre de vers, le dogme de la grâce est habilement exposé. Les vengeurs de ta querelle, ô Dieu, ne se glorifient point dans leurs propres mérites. C'est le mot de saint Paul : A Dieu ne plaise que je me glorifie.

La contre-partie se présente tout naturellement :

Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

La traduction de saint Paul est encore ici manifeste, bien qu'un peu libre ; mais cette fois, elle serre davantage le sens. Saint Paul avait dit en effet : Je puis tout en celui qui me fortifie.

Enfin, d'après la théologie chrétienne, la grâce produit des effets à la fois tout puissants et universels. Nous pouvons tout, d'après saint Paul, avec la grâce : « Omnia possum in eo qui me confortat », et sans elle, nous ne pouvons rien, d'après Jésus-Christ lui-même : « Sine me nihil potestis facere. » C'est

1. Genèse, VIII, 21.

bien quelque chose de semblable qu'a voulu dire Racine, dans les vers suivants :

Tu frappes, tu guéris, tu perds et ressuscites,
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites.

Le poète a donc bien établi les trois grands principes sur lesquels repose le traité dogmatique de la grâce; malgré leur origine suspecte de jansénisme, un thomiste ne les récuserait pas. Et ne croyons pas que ces doctrines si chrétiennes soient étrangères aux écrivains de l'Ancien Testament. Certes, les divins enseignements de saint Paul et les commentaires de saint Augustin renferment comme une révélation nouvelle sur l'économie du monde surnaturel. La scolastique et l'esprit français ont peut-être ajouté à cette œuvre d'éclaircissement par la rigueur des distinctions, par la précision d'une terminologie savante. Mais l'Ancien Testament contient, en germe, toutes ces doctrines. L'histoire d'Israël n'est qu'un long commentaire de la théorie de la grâce. A peu près tous les livres historiques peuvent se ramener à la thèse suivante :

Israël sans Dieu est malheureux et impuissant ; il n'est rien. Israël avec Dieu est prospère et redouté, il est tout. Quelques-uns pourront prétendre que cette thèse doit s'entendre de la seule prospérité temporelle. Mais il est des textes auxquels il faut bien donner un sens purement religeux. Inclinez mon cœur, dit le Psalmiste, à l'observation de vos commandements (CXIX, 36). Je le sais, Seigneur, il n'est pas au pouvoir de l'homme de tracer sa voie, ni de porter ses pas où il veut (Jérémie X, 23). Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau, dit le Seigneur, et je ferai que vous observiez mes préceptes et les lois de la justice (Ézéchiel XXXVI, 26).

Mais pour venir au secours de l'homme, Dieu ne dispose pas seulement de la grâce. Souvent, il confie aux anges un ministère de miséricorde, ou il les charge d'exécuter ses vengeances. Des exégètes n'ont voulu voir dans les passages de l'Ancien Testament où il s'agit des anges, que des tableaux poétiques ou des allégories. Mais on ne saurait admettre une telle interprétation. Plus de deux cents fois il est parlé des

anges, dans l'Ancien Testament. Les livres sacrés de toute date et de toute origine nous les représentent dans les missions les plus diverses. « Pour quelle raison a-t-il plu à Dieu, dit Bossuet, que nos prières lui soient présentées par le ministère des anges? C'est un secret de sa Providence que je n'entreprends pas de vous expliquer, mais il me suffit de vous assurer qu'il n'est rien de mieux prouvé dans les Écritures. »

Racine décrit les missions les plus importantes des anges :

> J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant
> Est venu leur montrer un glaive étincelant.

L'auteur des Paralipomènes raconte ce fait, presque dans les mêmes termes :

« Et David levant les yeux vit l'Ange du Seigneur qui était entre le ciel et la terre, et il avait à la main une épée nue et tournée contre Jérusalem. »

Une autre mission des anges est de veiller sur les berceaux, mission qu'ont célébrée à l'envi, les poètes et les orateurs chrétiens :

> Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau
> Contre tes assassins prit soin de te défendre.

Pour les exégètes rationalistes, cette doctrine n'a rien de juif. Cependant l'histoire d'Agar et celle de Tobie semblent justifier Racine d'avoir donné aux anges une mission protectrice. Il est vrai que ces exégètes n'admettent ni les faits miraculeux de l'histoire d'Agar ni l'authenticité du livre de Tobie. Même à leur point de vue, cependant, ils n'ont pas le droit de blâmer Racine, car ils doivent convenir que l'histoire de Tobie et celle d'Agar — ne seraient-elles pas authentiques — prouvent tout au moins, la familiarité des Juifs avec l'idée d'anges protecteurs.

L'ange exterminateur a aussi joué un grand rôle [1] dans la vie nationale des Hébreux. Nous n'avons qu'à nous rappeler la mort des premiers-nés d'Égypte et des cent mille soldats de Sennachérib.

Racine ne pouvait pas ne pas dire un mot du privilège le

1. L'ange exterminateur est debout avec nous.

plus glorieux des anges, celui de vivre éternellement dans la société divine. Le poète l'a fait, en quelques mots, où l'on peut reconnaître en même temps un passage des Psaumes délicieusement traduit et comme une vague réminiscence des deux célèbres visions d'Isaïe et d'Ézéchiel [1].

Gracieux ou terribles, protecteurs des hommes ou adorateurs de Dieu, les anges de Racine sont toujours ceux de la saine théologie : leur vol discret au-dessus du sombre drame ou de l'élégie sanglante, semble compléter les groupes harmonieux des vierges agenouillées.

Quelle différence avec les anges de Musset! Le Séraphin des *Nuits* secoue des lilas dans sa robe légère et parle tout bas d'amour; de pareils détails n'ont rien de commun avec la théologie. On me dira que c'était bien là le moindre souci du poète. Sans doute, mais il y a ici une question de convenance religieuse. Nous ne nous attendons guère, en vérité, à faire la rencontre des anges, dans le monde où nous promène Musset ; les amours à la Rolla ou à la Fantasio n'ont rien de bien séraphique. Pour être digne de voir passer les anges, en rêve, selon l'expression de Hugo, il ne faut pas avoir, comme Musset, planté certain clou sous sa mamelle gauche ; il faut avoir le cœur pur, comme Fra Angelico, comme Bossuet, ou même, tant pis pour ceux qui se scandalisent, comme Racine pénitent.

Les démons ne sont que des anges déchus. Ils apparaissent un instant dans *Esther*, mais nullement comme dans *Robert le Diable*, avec un attirail mélodramatique. Les jeunes filles du chœur indiquent simplement le caractère des démons et manifestent leur répulsion pour ces révoltés et pour ceux qui les adorent. Notre siècle sceptique aime à se figurer le diable des superstitions populaires qui apparaît, de nuit, dans un cimetière, pour évoquer des âmes de nonnes. Les enfants d'un siècle de foi conçoivent les démons comme le ferait un philosophe chrétien. « Tous ces esprits rebelles, dit Bossuet, « sont nécessairement cruels et moqueurs : cruels, parce « qu'ils sont envieux, moqueurs parce qu'ils sont superbes,

1. Isaïe VI; Ézéchiel I.

« car on voit assez, sans que je le dise, que le plaisir de l'en-
« vie c'est la cruauté, que le triomphe de l'orgueil, c'est la
« moquerie. J'avoue qu'ils sont cruels et sanguinaires, mais
« ils se jouent, dans leur cruauté, ou plutôt la cruauté est
« leur jeu. » M. Renan, malgré son faible pour le grand *Calomnié,* ne peut fermer tout à fait les yeux sur ses côtés répugnants. « Satan, de ses doigts crispés, montre et offre les
« royaumes de la terre [1]. Tout en lui respire le scepticisme
« immoral et dédaigneux. Il ne comprend pas ce qu'il y a de
« noble dans la nature humaine : la croyant uniquement gou-
« vernée par l'égoïsme et la cupidité, il s'imaginerait lui faire
« trop d'honneur en la supposant capable d'obéir à autre
« chose qu'à l'imposture : « mundus vult decipi. »

Si correcte, cependant, que soit la doctrine de notre poète sur les démons, elle scandalise presque M. Athanase Coquerel :
« Dès les premiers siècles de l'Église, s'est accréditée l'étrange
« idée, que les dieux du paganisme étaient des démons habiles
« à se faire adorer sous les titres souvent très pompeux que l'on
« donne aux idoles. Cette opinion autour de laquelle il serait
« facile de grouper les noms de Justin, d'Origène, de Chrysos-
« tôme et d'Augustin, s'est formulée en une sorte de système où
« rien n'est omis : les démons ont été cause du premier péché,
« ont inventé et propagé l'idolâtrie ; ils occasionnent les désor-
« dres de la nature, ils ont suscité les augures et les oracles,
« introduit les sacrifices humains et inventé les persécutions
« contre les croyants ; en un mot, pour ne citer qu'un seul trait,
« comme Jésus-Christ est le chef de tous les saints, ainsi le dé-
« mon est celui des pécheurs (Hilaire de Poitiers). Il est super-
« flu d'examiner ces assertions et plus sage de s'en tenir à
« l'évangile dont la simple doctrine revient à ce point seul que,
« comme dans l'humanité les uns s'attachent au bien et les au-
« tres se détournent vers le mal, le même choix s'est manifesté
« en diverses classes d'êtres intelligents. C'est là ce que les li-
« vres sacrés compris selon leur sens véritable, enseignent et
« constatent ; le reste est de la poésie. » Oui de la poésie, mais cette poésie renferme une vérité doctrinale et historique. Il est

1. A propos du tableau de M. Ary Scheffer.

parfaitement vrai que dans la Sainte Écriture, les démons sont plusieurs fois confondus avec les divinités du paganisme. Les Septante appellent démons les Éllilims [1] et les Schedims auxquels les prévaricateurs immolaient leurs enfants [2], ainsi que Gad auquel ils dressaient un banquet. Racine n'a rien dit de plus. Ah! s'il avait nommé Satan en particulier, on comprendrait davantage le blâme de M. Coquerel. Nulle part, la littérature hébraïque ne confond Satan avec une divinité adorée dans les contrées voisines, nulle part il n'est dit que les hommages rendus à Baal ou à Moloch, s'adressent, en définitive, à Satan. Mais, dès le moment que Racine n'a jamais nommé Satan, on ne s'explique pas les attaques de M. Coquerel. Quant aux théories de saint Jérôme, saint Augustin et saint Hilaire, elles ne se rapportent en rien, à notre sujet.

De toutes les questions bibliques la plus controversée, peut-être [3], est celle de la croyance des Hébreux relative aux destinées de la vie future. Elle soulève aujourd'hui d'aussi vives polémiques qu'au temps de Voltaire et de l'abbé Guénée. Ce serait vraiment grand miracle que Racine n'eût pas laissé échapper quelque inexactitude. Pour nous en rendre bien compte, divisons la question, comme on le fait d'ordinaire; étudions d'abord l'immortalité de l'âme.

Esther et *Athalie* n'offrent rien d'aussi explicite que la fameuse antithèse de Delille : Tremblez, vous êtes immortels. Non seulement le mot n'y est pas, mais l'idée ne s'y rencontre jamais seule : le poète va toujours au delà. Mais aussi cette idée ressort d'un certain nombre de passages, avec une clarté et une évidence parfaites [4].

Sauf peut-être dans un verset de la Sagesse, les Hébreux n'ont jamais formulé, dans un langage abstrait, le dogme de l'immortalité de l'âme. Sur ce point, la ressemblance sera complète entre leurs œuvres et Racine, si les livres sacrés renfer-

1. Psaumes, XCVI, 5.
2. Deut., XXXII, 17.
3. Voir Delitzsch (*Die Genesis*, 1853, II p. 376), Munck (Palestine) Joseph Halévy, Renan, Monseigneur Freppel, Derenbourg, l'abbé Vigouroux, *Compte rendu d'une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (*Journal officiel* du 4 mars 1875).
4. Au delà des temps et des âges, au delà de l'éternité.

ment implicitement la doctrine en question. Il n'est pas possible de le contester, à ne s'en tenir du moins qu'à la période post-exilienne du judaïsme, et personne, en effet, ne le conteste. Daniel s'exprime en termes très clairs : « En ce temps-là, ce sera un temps de détresse, comme il n'y en pas eu de semblable, depuis qu'il existe des nations sur la terre. En ce temps-là, tous ceux de ton peuple qui seront écrits dans le livre de vie seront sauvés. Et la multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront les uns pour la vie éternelle (Hayé olam) les autres pour l'opprobre et l'infâmie éternelle. Et ceux qui auront été sages brilleront comme les feux du firmament; ceux qui auront appris aux autres à pratiquer la justice seront étincelants comme les astres pendant l'éternité [1]. »

Reconnaissons toutefois que la question de l'immortalité de l'âme, chez les Hébreux, est assez complexe et délicate pour donner lieu à des interprétations différentes. Les Sadducéens qui ne croyaient pas à la survivance de l'âme, faisaient partie de la synagogue et remplissaient les plus hautes fonctions du sacerdoce [2].

Racine a fait à cette obscurité la part qui lui convient. Des vers aussi peu clairs que possible, presque sadducéens [3] font équilibre aux vers trop explicites et, en quelque sorte, chrétiens. Et cela est parfaitement voulu. Un petit mot des jeunes filles du chœur nous montre jusqu'à quel point Racine se préoccupait de rendre les idées juives, sur ces sortes de questions.

« Que de membres épars privés de sépulture » est-il dit dans *Esther*. Voilà certes une idée antique, et bien antique, et bien inférieure aux idées chrétiennes. Les martyrs s'inquiétaient assez peu de leur sépulture et, au besoin, ils raillaient leurs juges à ce sujet. Cette restriction faite, et Racine n'a eu garde de l'omettre, l'immortalité de l'âme est enseignée plusieurs fois, dans les livres hébreux : Nous connaissons

1. Daniel, XII, 1-3. Voir Genèse XXV, 17 etc. Nombres, XX, 24.
2. *Discours sur l'Hist. Universelle.*
3. L'affreux tombeau pour jamais les dévore.....
Dans la nuit du tombeau.....

le lieu où les hommes vivaient d'une seconde vie. Le Schéol des Juifs correspond assez exactement à l'Hadès des Grecs. Ce mot Schéol, vient-il de saal, creuser, ou de saal, demander? Désigne-t-il une caverne ou le séjour insatiable qui ne cesse de demander de nouvelles victimes? Peu importe. Il n'importe pas davantage de savoir dans combien de cas le mot Schéol désigne tout simplement le sépulcre. Un seul point domine la question : le mot Schéol ne s'applique-t-il pas très souvent au séjour des âmes? Toute la difficulté est là, et on peut dire qu'elle est aujourd'hui résolue. Soixante et une fois, les Septante ont traduit Schéol par Hadès : la Vulgate latine, emploie le mot *inferus* dont bon nombre d'hébraïsants reconnaissent l'exactitude [1]. Ils traduisent eux-mêmes le plus souvent, par *Schattenreich* où par *Unterwelt*... .....locus ubi mortui umbrarum instar degunt, dit Rosenmüller. Gesenius le définit : locus subterraneus..... habitatus a mortuorum animabus. Maintenant peut-on se faire une idée exacte du Schéol? Les livres saints nous apprennent qu'on descend [2] dans cette demeure. On y entre par une porte qui en est aussi appelée la « bouche » et qui peut s'élargir sans mesure [3]. On pénètre dans un lieu très profond, ténébreux [4], inexorable, inflexible [5]. Cependant le regard de Dieu peut le sonder [6]. Il y avait aussi dans le Schéol des lieux plus reculés et plus profonds destinés sans doute aux âmes chargées de crimes. C'est ce que Moïse dans son dernier cantique appelle le dernier Schéol.

Prenez, point par point, la description de Racine, elle est absolument conforme à celle des livres saints : le Schéol occupe la même situation géographique si l'on peut s'exprimer ainsi, puisque il faut le chercher *sous ses pas*. Sa porte d'entrée, sa bouche plutôt peut s'élargir sans mesure, car elle s'entr'ouvre à volonté pour *engloutir* les coupables.

1. Knobel, Furst, Rosenmüller (in genesin,) Gesenius *Thesaurus*, page 1348.
2. Genèse XXXVII, 35; Num. XVI, 30, Ezechiel XXXI, 15.
3. Job XVII, 16.
4. Job XI, 8.
5. Habacuc, II, 5.
6. Job XXVI, 6.

Les mots d'*abîme* et de *nuit* traduisent bien les idées de Job et du Deutéronome sur la morne tristesse du Schéol. La facilité avec laquelle le regard divin scrute cet abîme est indiquée, d'une certaine façon, par les jeunes filles du chœur, décidément bonnes théologiennes.

> Dis-nous..... si dans la nuit du tombeau,
> La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

Enfin le Schéol de Racine, comme celui de Moïse, a diverses profondeurs, car Joad nous parle du fond de l'abîme.

La description de Racine offre cependant quelques lacunes. Le Schéol — ne l'oublions pas — est le séjour à la fois des méchants et des justes. Dans les siècles chrétiens, la théologie a pu établir une distinction entre l'enfer proprement dit et les limbes, demeure provisoire des justes. Nous serions même autorisés à conclure du texte du Pentateuque qu'une distinction de ce genre était admise dans l'Ancien Testament. Mais il faut bien reconnaître que les idées n'étaient pas très avancées sur ce point. Isaïe, David, Baruch se figuraient ce séjour des justes comme fort peu agréable. Aucune vision heureuse, aucune consolation n'adoucissait l'horreur du Schéol. Rien qu'une sorte d'inconscience humiliante et l'impossibilité de louer Dieu. Racine ne pouvait professer des doctrines aussi peu chrétiennes, sans choquer la piété de son auditoire ou sans commettre quelque erreur grave. Il a paru ignorer ce chapitre de la théologie judaïque, il a bien fait.

Que n'a-t-il montré la même prudence à propos des peines et des châtiments ultra-terrestres. Son Paradis est trop chrétien : on y voit un pauvre très semblable à Lazare goûtant à la table divine, des douceurs ineffables. L'enfer est aussi trop idéalisé.

Les quatre derniers vers d'*Athalie* renferment un petit tableau de ce que le catéchisme appelle le jugement dernier [1]. Je sais bien qu'on pourrait justifier Racine ; les termes dont il se sert pour décrire les châtiments ultra-terrestres, il les a

1. Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

empruntés à un psaume magnifiquement commenté par Bossuet [1]. Les derniers mots de Joad n'ont peut-être pas une note aussi exclusivement chrétienne qu'on pourrait le croire. Au fond, il ne parle à Joas ni du ciel ni de l'enfer, il lui dit simplement : Prenez garde, si vous en arriviez jamais à opprimer l'innocent, vous pourriez bien finir, comme Athalie. Quant au paradis de Racine, il s'harmonise fort bien avec celui de l'Ancien Testament. Souvenons-nous de l'enlèvement d'Hénoch, de la grande vision d'Isaïe et surtout du martyre des Macchabées et du chapitre XII de l'Ecclésiaste :

« Sache donc que Dieu t'appellera à son tribunal,....... la poussière retournera à la terre d'où elle a été tirée mais l'esprit retournera à Dieu qui l'a créé... Écoute la fin du discours : crains Dieu et observe ses commandements. C'est là ce que doit tout homme. Dieu fera venir devant son tribunal toute œuvre bonne ou mauvaise quelque cachée qu'elle soit. » Un pareil texte (et on pourrait en trouver d'autres) prouve bien quelque chose, ce me semble, mais on oppose à Racine la phrase de Bossuet « Moïse était envoyé pour réveiller par des récompenses temporelles les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étaient devenus tout corps et tout chair, il les fallait d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connaissance de Dieu et l'horreur de l'idolâtrie à laquelle le genre humain avait une inclination si prodigieuse. . . . . .

. . . . . Ce que l'homme connaissait de sa dignité et de son immortalité l'induisait le plus souvent à erreur. La loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de sa félicité. » Pour une fois, la critique rationaliste est d'accord avec Bossuet. Elle complique même le problème, d'une question de date : d'après M. Derembourg le livre de l'Écclésiaste n'aurait été composé qu'au dernier siècle du Mosaïsme et non au temps de Salomon. En sorte que pour excuser Racine il faudrait expliquer longuement les termes de la condamnation de Bossuet et entrer par rapport à la date de l'Ecclésiaste dans une foule de détails. Nous aimons

1. Et cet autre vers !

Ils boiront à la coupe affreuse, inévitable.

Voir le sermon de Bossuet sur la Providence.

mieux dire simplement que le poète a mis trop d'idées chrétiennes dans sa doctrine sur les rémunérations de la vie future.

La résurrection des corps qui, dans l'enseignement chrétien, vient s'ajouter naturellement à l'immortalité de l'âme, donne encore lieu à de très vives controverses. Le livre de Job est le terrain sur lequel se rencontrent les polémistes. Ce fait s'explique fort bien, si l'on compare les différentes traductions du passage capital de ce livre. Voici comment M. le Hir a traduit les versets 23-27 du chapitre XIX.

Oui je sais que mon rédempteur est vivant
Et qu'il se tiendra le dernier sur la poussière
Que de ce squelette recouvert de sa peau
Que de ma chair je verrai Dieu
Moi-même je le verrai.
Mes yeux le verront et non un autre
Mes reins se consument dans cette attente.

M. Renan a traduit le même texte d'une manière fort différente :

Car je le sais, mon vengeur existe
Et il apparaîtra enfin sur la terre
Quand cette peau sera tombée en lambeaux
Privé de ma chair je verrai Dieu
Je le verrai par moi-même
Mes yeux le contempleront non ceux d'un autre
Mes reins se consument d'attente au dedans de moi.

Comme s'il eût prévu ces différences de traduction, Racine a employé des termes que M. Renan pourrait fort bien accepter. Nous ne verrons pas là autre chose que du hasard. Mais, d'après M. de Talleyrand et bien d'autres, le hasard n'est pas aussi aveugle qu'on le croit généralement; il se montre toujours un peu clément à ceux qui le méritent. A ce titre, Racine était bien en droit d'attendre quelques-unes de ses faveurs.

CHAPITRE VII

HISTOIRE

La création. — Abraham et les patriarches. — Biographie de Moïse. — Le David de Racine comparé avec celui de M. Renan. — La royauté. — Scène d'horreur. — Malédiction d'un fils contre son père. — Caractère propre d'*Athalie*. — Couleur persane d'*Esther*. — Les battements d'ailes de colombes. — Assuérus et Louis XIV. — Zorobabel et l'édit de Cyrus. — Etat d'âme des exilés de Babylone.

Une étude sur la religion d'un peuple comprend nécessairement l'histoire sommaire de ce peuple. Aurions-nous une idée juste des croyances religieuses des Grecs si nous ne connaissions les légendes du siège de Troie? A plus forte raison, faut-il étudier, au moins dans ses principaux traits, l'histoire des juifs.

Chez les Sémites, toutes les idées prennent une forme concrète : les dogmes sont en quelque sorte enveloppés dans les récits, les définitions se confondent avec les faits, les principes philosophiques se cachent sous des images poétiques. Si l'on n'opérait pas une sélection entre les divers éléments que renferme le Pentateuque, cet ouvrage appartiendrait au genre purement historique.

Dans Racine, l'histoire commence avec la création du monde, et va se perdre dans l'éternité [1]. Les faits qu'elle embrasse ont tous une importance considérable, au point de vue religieux et chacun d'eux occupe une place proportionnée

1. L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage
.... au delà des temps et des âges, au delà de l'éternité.

à cette importance. D'abord, l'auteur des *Plaideurs* ne pouvait pas s'attarder autour de la cosmogonie et du déluge; il est arrivé bien vite à l'histoire d'Abraham. « Sous ce patriarche, dit Bossuet, le peuple de Dieu a pris une forme plus réglée; il est nécessaire de nous arrêter un peu sur ce grand homme » [1]. Racine a cru devoir faire ainsi, mais disposant de moins de marge que Bossuet, il abrège davantage et se borne à retracer un seul fait. Six vers sont consacrés au sacrifice d'Abraham. Pesons chacun des mots employés par le poète, ils en valent la peine.

En premier lieu, la courte périphrase par laquelle est désigné le patriarche [2] rappelle nécessairement à des lecteurs de la Bible, et la stérilité de Sara, et la solennelle promesse de Dieu. Le Seigneur jura par lui-même et par son éternelle vérité que de lui et de cette femme naîtrait une race heureuse qui égalerait les étoiles du ciel et le sable de la mer [3]. L'expression devient plus claire et accuse plus nettement l'intention du poète, si on la rapproche de cette autre qui suit : *ce fruit de sa vieillesse*.

Le second mot est tout aussi important. Racine souligne, si l'on peut parler ainsi, l'innocence d'Isaac, et il a raison. Pour les chrétiens, la jeune victime figure d'avance le Dieu crucifié du Calvaire; pour tous, cette innocence d'Isaac donne au sacrifice son véritable caractère. Qu'Isaac soit coupable, ou qu'il ait seulement commis quelque imprudence, qu'il se mette dans la situation du fameux Manlius ou du jeune Horace, le sublime mystérieux de l'holocauste disparaît. Personne n'osera comparer à Abraham le père de Manlius.

Toutes les autres circonstances du sacrifice sont rendues avec précision. Nous voyons l'attitude résignée d'Abraham, le geste que décrit son bras, mais surtout nous comprenons le double martyre de son cœur de père et de croyant [4]. M. Athanase Coquerel se trompe en affirmant que dans le sacrifice d'Abraham le père n'a aucune part à la douleur. Mais il a

1. V. aussi Max Müller, *Essai sur l'histoire des religions*.
2. Le père des juifs.
3. Gén. XII, 2.
4. Et lui sacrifiant avec ce fils aîné
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé.

raison de dire : « Il s'agit du fondateur de la nationalité élue, du chef de la race privilégiée, du dépositaire de la promesse divine à qui est demandé l'unique héritier légal de ce mandat céleste, celui qui seul peut le recevoir et le transmettre. A ce point de vue, c'est la foi spéciale du premier gardien de la vérité, la certitude que Dieu sera le Dieu d'une race choisie et qui maintiendra sa connaissance, jusqu'à ce que l'esprit humain, instruit par l'évangile, soit à l'abri de l'idolâtrie »[1].

La plupart de ces idées religieuses, qu'on veuille bien le remarquer, Racine les a exprimées, en toutes lettres, dans six vers. Celles mêmes qui sont à peine indiquées nous ouvrent des échappées profondes sur la vie religieuse des patriarches. Ou le vocabulaire contemporain n'a pas de sens, ou c'est là de la poésie suggestive, au plus haut point. Voltaire qui a cru pouvoir imiter Racine ou rivaliser avec lui, Voltaire a trouvé moyen de mettre plusieurs grosses inexactitudes, dans deux vers[2].

D'Abraham, nous arrivons presque sans transition à Moïse. A peine si le nom de Jacob se présente quelquefois avec une vague allusion aux antiques bontés de Dieu. Les patriarches conservent, en effet, la religion d'Abraham, mais ils ne la modifient, ni ne la complètent. Avec Moïse, au contraire, une immense transformation s'opère. Aussi Racine s'est-il arrêté avec complaisance sur le législateur hébreu ; il compose presque une petite biographie. D'abord Moïse est abandonné par sa mère sur le Nil; plus tard, il remplit sa divine mission auprès de Pharaon. Il dirige naturellement l'Exode pour lequel les eaux de la mer s'entr'ouvrent. Au désert, il obtient de Dieu pour son peuple un pain délicieux. Il exécute contre les siens, contre des prêtres révoltés et contre tout le peuple, les terribles arrêts de la justice divine. Le grand acte de la vie de Moïse, le point culminant de sa mission est naturellement l'objet d'une étude plus détaillée. Sur la promulgation solen-

1. V. sur Abraham et sa mission religieuse, Max Müller, *Chips from German Workshop*.

2. Mahomet, acte III, scène VI.

Ibrahim dont le bras docile à l'Eternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel.

nelle de la loi, Racine est plus long que Bossuet et presque aussi complet que la Bible elle-même. « Je ne vous raconterai pas, dit Bossuet, les plaies de l'Égypte, ni l'endurcissement de Pharaon, ni le passage de la mer Rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette résonnante, le bruit effroyable qui parut au peuple, sur le mont du Sinaï ». C'est, on le voit, le même choix d'idées et d'images que chez Racine. Lorsque les deux écrivains se séparent, le poète, qui le croirait? reste sur le terrain exclusivement religieux et le théologien fait une rapide incursion sur le domaine politico-social. Pourquoi, demande une jeune Israélite du chœur, tous ces prodiges accomplis sur le Sinaï? Dieu, lui répond une autre jeune fille, Dieu venait révéler aux Hébreux la lumière immortelle de ses préceptes; il venait ordonner à son peuple de l'aimer d'une amour éternelle. D'après Bossuet, Dieu gravait, de sa main, sur deux tables de pierre, les préceptes fondamentaux de la religion et de la société. L'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* et l'auteur d'*Athalie* se retrouvent bientôt après pour déclarer que Dieu fit publier la loi avec une démonstration « étonnante de sa majesté et de sa puissance. »

Peu de souvenirs se rattachent aux temps des Juges. Racine ne se sentait pas une forte inclination pour cette époque dont les lettrés de nos jours aiment tant l'énergie sauvage, les mœurs violentes et les prouesses épiques. Samuel n'est nommé qu'une fois : il porte au front la douce auréole du sacerdoce chrétien. Les jeunes filles du chœur parlent délicieusement de lui comme, sans doute, les dévots de la cour devaient parler de Fénelon au sortir de quelque conférence spirituelle.

David semble avoir particulièrement attiré Racine. De toutes les parties de la Bible, le recueil des psaumes est cité le plus souvent : Racine devait le savoir par cœur, au moins en grande partie. Si l'on fait abstraction des différences qui tiennent au milieu social, Racine ressemble beaucoup à David poète. Il a la même sensibilité, les mêmes élans de tendresse et de mysticisme, la même foi ardente, la même mélancolie. Car ce XVIIe siècle qu'on nous représente comme si sculptural, si froidement plastique, si solennel, a des fonds de mélancolie exquise et profonde. « Pour moi, écrit Fénelon, je suis dans

« une paix sèche, obscure et languissante, sans ennui, sans « plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun, sans aucune « vue d'avenir, en ce monde ; avec un présent insipide et sou- « vent épineux, avec un je ne sais quoi qui me porte et qui « m'adoucit chaque croix. » Ce langage, dans la bouche de Fénelon, ne surprendra personne. Mais sait-on généralement que Louis XIV avait comme des accès de désespérance? « Quand « le roi est revenu de la chasse, écrivait Mme de Maintenon, il « vient chez moi ; et personne n'entre plus. Me voilà donc « seule avec lui, il faut essuyer ses chagrins, s'il en a, ses tris- « tesses, ses vapeurs ; il lui prend quelquefois des pleurs dont « il n'est pas le maître. » Et l'on voudrait douter de la mélancolie racinienne ! M. Deschanel partage, pour ainsi dire, en deux cette sensibilité et il fait la part large à la convention, au métier, à l'art enfin. Les larmes, les belles larmes versées, à la profession de la sœur Lalie, n'ont pas même trouvé grâce devant lui. Peut-on douter cependant de la vérité des émotions délicates, presque féminines de Racine, de son humilité, de sa simplicité chrétienne lorqu'on lit sa correspondance avec son fils ou seulement ces mots de Mme de Maintenon : « Il vous aurait édifié, le pauvre homme, si vous aviez vu son « humilité dans la maladie et son repentir sur cette recherche « de l'esprit. » Un tel Racine [1], était bien fait pour comprendre « le doux chantre d'Israël ; » il l'aime d'une affection toute particulière ; il l'appelle le plus saint des rois, il fait intervenir son nom à chaque instant, il se tourne avec admiration vers son palais et sa chère cité. Ce soldat hébreu qui était poète, comme Racine, et roi, comme Louis XIV, avait des communications intimes avec Dieu : elles sont relatées dans *Athalie* [2] : Josabeth raconte les épreuves de son cœur de père et de roi avec une compassion touchante. Le souvenir de la gloire militaire et religieuse de David est présent à tous les personnages d'*Athalie*. Pour des Juifs fidèles, son règne représentait, dans le passé, l'âge d'or de leur religion. Joad cite David à son élève comme les évêques et les précepteurs, de l'ancien ré-

1. Voir Jules Lemaître : *Souvenirs et impressions de théâtre.*
2. En ses serments jurés au plus saint de nos rois.

gime, citaient aux jeunes Dauphins, Charlemagne et saint Louis.

Mais le plus beau titre de David à l'admiration et à l'ardente sympathie de Racine c'est d'avoir fourni aux âmes religieuses un inépuisable sujet de méditations. Le roi-prophète s'exalte en présence de Dieu ou de ses œuvres, et surtout, au souvenir de ses propres ingratitudes; son âme se répand en effusions lyriques d'une beauté et d'un charme incomparables. Racine les résume en aryen, en chrétien et en homme du XVIIe siècle.

L'exégèse contemporaine affirme qu'il s'est trompé du tout au tout. D'après elle, David n'aurait pas composé de psaumes, ou du moins il n'en aurait composé qu'un nombre insignifiant. Jamais homme ne fut moins religieux que ce prétendu mystique, ajoute M. Renan. Il s'appuie, pour prouver son dire, sur les fautes graves de David et sur les mœurs violentes de son époque [1]. Sans entrer en rien dans la question controversée, remarquons d'abord combien serait étrange l'erreur du piétisme juif. Parmi tant de prophètes, les Israélites auraient cherché leur idéal religieux... chez l'homme que nous décrit M. Renan! Tout le monde admet les grandes fautes de David, tout le monde reconnaît que, de son temps, on se jouait de la vie humaine. Mais il faut voir ce héros sous ses aspects multiples. En lui, la piété corrige et atténue le tempérament du soldat, mais elle ne le modifie pas entièrement. Les hommes à la fois pieux et violents ne sont pas rares, au moyen âge : maître François Villon peut être considéré, certes, comme un voleur très vulgaire. Est-il cependant rien de sincère et de religieux comme ses prières à la Sainte-Vierge? et nous sommes en Occident! Que dirions-nous si nous nous trouvions en présence d'un Sémite? Les exégètes contemporains nous recommandent fort de nous défaire de nos préjugés occidentaux, dans les études juives; la mobilité du Sémite, nous disent-ils, son impressionnabilité, son illogisme nous déconcerteraient. M. Renan, plus que les autres, a insisté sur cette idée : « Tous ces « traits de David, dit-il, seraient inexplicables si on ne les rap-

1. *Histoire d'Israël*, par M. Renan, 1re partie.

« portait au caractère sémitique dont David est le type accompli. » Racine n'a voulu voir dans son héros que le roi essentiellement religieux, le psalmiste toujours agenouillé de la tradition chrétienne : personne ne peut lui contester ce droit.

Supposons, toutefois, pour un instant, que le David de M. Renan [1] (dernière manière) soit bien le vrai David des livres de Samuel. La synthèse des Psaumes que Racine a tentée dans *Esther* et *Athalie* n'en garde pas moins toute sa valeur historique : elle répond à un état d'âme qui a longtemps existé. Depuis David jusqu'aux Machabées, il s'est trouvé des poètes pour chanter Dieu, sa loi, la création et les miséricordes infinies du créateur envers les hommes.

Racine a donc mieux fait que d'exprimer les sentiments d'un seul homme — cet homme serait-il le David de la théologie traditionnelle, — il a exprimé — nous verrons plus tard avec quel bonheur — la pensée religieuse des plus fervents admirateurs de Jéhovah. Cela est vrai à tous les points de vue, et pour les hommes de toutes les écoles.

Les événements mis en drame par Racine se sont passés sous les rois : il semble donc que le poète eût dû s'arrêter plus longtemps sur cette époque. Or, les hommes et les choses de tous les temps passent sous nos yeux et se mêlent, non sans quelque confusion. Avec nos habitudes historiques et dramatiques, nous ne pardonnons pas cette infidélité aux lois de la chronologie. C'est là, toutefois, une exagération propre à l'esprit contemporain.

Que s'est-il passé en réalité. sous les rois? Il y a eu déviation de la tradition nationale d'Israël et crise, crise violente et suprême de la religion. La déviation de la politique nationale se manifeste, à l'intérieur, par l'idolâtrie officielle, à l'extérieur, par des alliances étrangères. Vous voyez quels rois Racine met en scène : sauf Josaphat qui représente les rares successeurs de David restés fidèles à Dieu, tous les autres rois et, surtout ceux du Nord, sacrifient aux idoles. Joram et Ochozias sont qualifiés d'impies; Achab, Jézabel et Athalie incarnent l'esprit du mal. Joad et Josabeth nous montrent

1. *Histoire de la Religion d'Israël.*

tour à tour, et avec une égale énergie, les bons et les mauvais côtés de Jéhu.

A l'extérieur, les rois de Juda s'efforcent de tenir en échec les rois d'Israël et cherchent partout des alliances. En ce moment, c'est la Syrie, plus tard, ce sera l'Assyrie ou l'Égypte. Athalie trouve moyen de placer un discours du trône, assez semblable pour le fond, à ceux que prononce la reine Victoria : « Les Arabes et les Philistins se tiennent tranquilles, « l'ordre règne à Jérusalem, la Syrie me traite et de reine et « de sœur et — chose heureuse entre toutes — Jéhu, le fier « Jéhu tremble dans la capitale d'Ephraïm. »

Ces exemples d'impiété royale et de rapports fâcheux avec le dehors, ces guerres avec la nation sœur portèrent à la religion juive les coups les plus terribles qu'elle ait jamais reçus. On put la croire perdue, un instant. Ah! oui, les temps étaient bien changés! Un petit nombre d'adorateurs zélés suivaient les solennités religieuses : Benjamin était sans force, Juda sans vertu, le peuple prenait son parti de l'esclavage et Dieu n'était plus servi que dans la tribu sainte.

Pour tirer Israël de cet état, Dieu suscita un vaste mouvement prophétique personnifié, dans les *Livres des Rois,* par Élie, dans *Athalie* par Joad. Naturellement la lutte fut violente, implacable, à mort. Le drame de Racine nous fait assister à la phase aigüe de cette lutte. Nous voyons le heurt formidable de deux religions, auquel s'ajoutent les haines d'une sorte de guerre civile et d'une gigantesque *vendetta* entretenue par des écoles rivales de prophètes. J'ai essayé de le démontrer plus haut, la pièce entière de Racine est trempée de sang, comme le champ de Naboth. Il suffirait donc de faire observer que les terribles événements contés par le poète se rapportent à l'époque d'Athalie.

Toutefois, je crois devoir citer un fait qui montre bien à quel degré d'horreur en était arrivée la lutte. Joad fait un cours de morale à son élève, ou plutôt, il lui enseigne par le procédé socratique, ce que M. Renan appelle la grande loi de l'histoire du peuple hébreu. Quel roi prendriez-vous pour modèle? lui demande-t-il. — David, répond l'enfant. — Ainsi, continue le prophète, vous n'imiteriez pas dans leurs excès,

l'infidèle Joram, l'impie Ochozias? L'élève ne peut réprimer un cri d'horreur ; mais il faut à Joad des engagements plus précis, des garanties, si c'est possible. — Achevez, dites, que vous en semble ? — Et Joas s'écrie :

Puisse périr comme eux, quiconque leur ressemble.

Comme eux ! c'est-à-dire comme son propre père ! car l'Ochozias que Joad vient de nommer est bien le père de Joas. Le prophète le sait, et il ne paraît pas du tout choqué de cette malédiction que lance un fils contre son père. Au contraire, il s'en déclare satisfait et se prosterne aussitôt devant le jeune roi. Ne nous récrions pas, il n'y a là de quoi scandaliser ni la piété catholique, ni la science rationaliste ; il ne faut que comprendre une époque de l'histoire sacrée. Mais, de la part de Racine, ce trait est d'une audace inconcevable.

Pour bien saisir le rôle et le caractère d'Athalie, il faut les replacer dans ce milieu violent qui leur convient. On l'a dit avec beaucoup de raison, Athalie est la vieille reine rompue à toutes les habiletés gouvernementales, mais déjà possédée de l'esprit de vertige. Elle est aussi très femme. Elle a comme des velléités de tendresse maternelle, des caprices d'enfant gâté, une mobilité effrayante, des accès de faiblesse et une ambition qu'on a crue bien à tort sans objet. Mais elle représente, avant tout, une tradition, un principe, une politique de famille : elle est la digne fille d'Achab et de Jézabel. La haine de Jéhovah est comme le péché originel de sa famille. Quel mobile l'a poussée à commettre tant de crimes? Le désir de venger son père, sa mère et tous ses parents victimes du même Dieu. La pensée de Jézabel la soutient et ses exemples la guident dans la lutte traditionnelle. Elle a le pressentiment de ses malheurs et de sa mort. N'importe, elle va toujours de l'avant et, à la fin, vaincue, sur le point de mourir, elle se console à la pensée que le sang d'Achab coule dans les veines de son petit-fils. L'orgueil de race, si fort en honneur au XVIIe siècle, a beaucoup servi à Racine. En voyant, par exemple, la brutalité héréditaire de certaines familles de son temps, il a compris la férocité traditionnelle des rois de Samarie. On a donc eu tort de blâmer les sombres pressentiments de Joad

par rapport à son élève. Ils nous permettent d'entrevoir dans l'avenir ce que le drame nous a montré dans le présent et un peu dans le passé, le rôle presque toujours déplorable des rois de Juda, corrompus par leur contact avec les rois d'Israël.

La captivité est le point culminant de l'histoire de la religion juive. Elle s'annonce dès l'époque des rois, par les menaces des prophètes et par les premières invasions syriennes. Elle se détache en relief vigoureux sur la prophétie de Joad; les femmes et les enfants se déroulent en longues files sur les routes de l'Orient. Les prêtres captifs, les rois rejetés, le temple renversé, telle était la sinistre vision qui, depuis le VIII[e] siècle, hantait la pensée de tous les Juifs.

Vint la réalité elle-même, plus sinistre encore que toutes les prévisions. Mais du châtiment sortit un immense bienfait. La captivité fut aux Juifs ce que la descente du Saint-Esprit fut aux apôtres : elle étouffa, à tout jamais, les instincts polythéistes des Juifs, et dès lors, l'avènement du christianisme devint possible.

Racine a bien compris l'importance de cet événement, puisqu'il lui consacre tout un poème. Au fond, *Esther* n'est que le tableau poétique de la captivité. On a beaucoup trop dit que ce tableau est fantaisiste, inexact, moderne et chrétien. Ne sera-t-il pas permis de faire observer que, dans ce sens, on va beaucoup trop loin aujourd'hui ?

Ceux-mêmes d'entre les exégètes qui considèrent le livre d'*Esther* comme un roman, ne peuvent nier la couleur historique du récit [1]. M. Nöldeke va même plus loin : il reconnaît à l'auteur d'*Esther* du savoir-faire et de la finesse. S'il était logique, le savant allemand montrerait un peu plus de circonspection, et crierait moins haut à l'absurdité lorsqu'il se trouverait en présence de quelque affirmation déconcertante de l'auteur. Comment Mardochée communique-t-il si facilement avec l'intérieur du sérail? Pourquoi Esther s'expose-t-elle deux fois à la mort? Nous ne comprenons pas trop, évidemment, mais il serait peut-être sage de se dire : Voilà un écrivain qui fait preuve d'intelligence et qui, de l'aveu de

1. Nöldeke, Kuenen.

tous, connaît son monde persan. Il pourrait bien facilement nous donner des choses croyables. Il ne le fait point, et comment le ferait-il s'il est sincère, puisque nous sommes au pays de l'invraisemblable? Ce qui nous paraît absurde pourrait bien n'être qu'une preuve de plus en faveur de l'authenticité et de la valeur historique du livre.

Mais contentons-nous de ce que l'on nous offre, et comparons le livre sacré — livre dont l'auteur connaît bien la Perse, de l'aveu de tous — avec le drame, ou comme on dit, l'élégie de Racine.

Nous avons bien marché, depuis Racine. Les contemporains du poète croyaient, avec lui, que la pièce est tirée tout entière de l'Écriture Sainte. Aujourd'hui, la plupart des critiques ne peuvent rien concevoir de plus opposé que l'original hébreu et la copie française. Sur quoi portent donc les différences?

Est-ce sur l'intrigue? Mais non : si l'on excepte le festin de cent quatre-vingt-deux jours, les faits sont sensiblement les mêmes dans la Bible et dans Racine. Le poète a fidèlement conservé l'édit d'Assuérus, l'intervention de Mardochée, les hésitations, puis l'héroïque résolution d'Esther, la colère du roi, le triomphe de Mardochée, le dénouement sanglant, précipité par les mêmes circonstances, et enfin le chant de victoire des Juifs. D'après la critique littéraire de nos jours, la suppression de certains détails par trop orientaux constituerait une différence capitale. Le conte parfois sensuel de l'Orient devient, disent-ils, une chaste élégie en France.

Il y a là une double exagération. Où gît, je vous prie, la sensualité du récit biblique? Dans la peinture nécessaire des mœurs du sérail évidemment [1]. Mais la conduite d'Esther, en elle-même, n'a rien que d'irréprochable. Jusqu'au retour de la captivité, la polygamie avait été pratiquée chez les Juifs, *propter duritiam cordis*. M. Kuenen a grand tort de se scandaliser des versets IX, XI, XII, XV, du chapitre II. Esther agissait ainsi, par obéissance, pour sauver son peuple (son dévouement prouvera bientôt la sincérité de ses intentions) et enfin, elle avait le

1. Je n'ai pas à défendre ici la Bible contre une accusation surannée. L'histoire des patriarches, le *Cantique des Cantiques* le *Livre d'Esther* lui-même ne sont un scandale que pour ceux qui ne veulent pas les comprendre.

droit de se considérer comme l'épouse légitime d'Assuérus. Je ne vois donc pas pourquoi certains exégètes affectent de tourner en ridicule les commentaires édifiants dont les éditeurs chrétiens accompagnent, d'ordinaire, le texte sacré. Oui, Esther est chaste, eu égard à son temps et à son milieu ; oui, elle peut être considérée comme un modèle, comme une héroïne du devoir.

Mais, dit-on, l'Esther de Racine a incomparablement plus de suavité et d'aimable pudeur [1]. Il devait en être ainsi, au moment où le Carmel français renfermait tout ce que nous pouvons imaginer de délicatesse morale, de distinction aristocratique, d'héroïsme, d'austérité familière et souriante. C'est la part de convention nécessaire à toute œuvre dramatique. La piété chrétienne se superposait à la piété juive, mais celle-ci restait toujours à la base.

Au reste, il faut se rendre compte des au-delà de la pièce française. Tout y est innocent, affirme Mme de Sévigné, et elle a mille fois raison : on peut, si l'on veut, ne voir que cela dans *Esther*. Cependant, il faut se défier des impressions de l'aimable marquise ; elle était en fortune, le jour où elle écrivait son admirable lettre. Elle avait eu un sourire de Mme de Maintenon et une dizaine de mots de Louis XIV. Un peu moins fêtée, elle eût été plus sévère, elle eût découvert, surtout avec l'aide de son cousin Bussy, ce qu'un écrivain contemporain exprime en ces termes : « Au fond, sous le voile du style poéti-« que, c'est toujours bien l'histoire d'une sultane favorite qui, « par son habileté, en a supplanté une autre. Telle est la pre-« mière moitié de la fable offerte à des enfants et à des jeunes « filles. » Plusieurs mots d'Assuérus ou d'Esther peuvent, en effet, paraître aux uns absolument innocents, qui provoqueront chez les autres de mauvais sourires. Racine semblait s'en douter lorsque, dans le prologue, il apostrophait ainsi les libertins :

Et vous qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,

1. Il conviendrait peut-être de faire une restriction. Pour ceux qui admettent l'authenticité des *Additions*, la différence serait bien moins grande. La fameuse prière du premier acte d'*Esther* reproduit mot à mot le texte sacré.

Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Fuyez.....

Le sérieux de la plupart des auditeurs [1], la piété angélique des jeunes actrices n'enlevaient pas tout à fait à la pièce, son caractère oriental. Les souvenirs de l'altière Vasthi se conservaient trop vivants encore ; le roi, l'auteur lui-même et plusieurs assistants avaient trop à faire oublier.

De ces diverses considérations, naît, ce me semble, une impression un peu différente de celles qui ont généralement cours chez les critiques. Je ne prétends pas qu'on puisse mettre sous les yeux des enfants, tous les versets du *Livre d'Esther*, ni que la tragédie française soit une pièce dangereuse. Mais le narré biblique n'a pas les allures sensuelles qu'on lui prête, et Racine, en somme, en a conservé toutes les parties essentielles. D'autre part, les éléments purement français peuvent, eux-mêmes, donner lieu de se scandaliser à quiconque y met un peu du sien. Que nous nous transportions à Suse ou à Versailles, que nous lisions la Bible ou Racine, l'imagination chrétienne doit faire abstraction de certains détails et de beaucoup de souvenirs.

Les critiques contemporains relèvent un second défaut dans l'Esther française. Ils font remarquer sa suavité de colombe blessée et, par opposition, ils appellent l'Esther juive, une tigresse. Le contraste ne manque pas de piquant, mais il n'est pas juste. L'Esther de Racine est-elle donc toujours si douce ? Elle sait très nettement ce qu'elle veut, elle déploie pour l'obtenir une énergie et une persévérance rares chez une femme ; elle affronte la mort et pourquoi ? pour avoir « le sang de ses ennemis ». Elle traite Aman de misérable, de barbare, d'ennemi cruel, et elle le menace :

Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé :
Tremble, ton jour approche, et ton règne est passé.

Quand le malheureux se jette à ses genoux : Va, lui répond-elle, laisse moi ; puis, fatiguée des prières de cet ennemi vaincu, elle détourne la tête et garde un silence implacable : tout

1. Mme de Maintenon invitait, de préférence, les prêtres, les religieux ou les personnes connues pour leur grande piété, comme Mme de Miramion.

autre que Racine se serait cru obligé de mettre quelques paroles de pitié sur les lèvres de cette Esther qui est si douce envers tous les siens. Mais les souvenirs bibliques du poète exigeaient qu'elle se montrât inflexible jusqu'au bout. Racine, en leur restant fidèle, a ajouté une beauté de plus au caractère de son héroïne. Elle réalise ainsi le mot des Écritures : « Dulcius melle, fortius leone. » Et en même temps qu'historique cela est moralement très vrai, car nous savons que seuls, les forts peuvent se montrer vraiment doux. Les Français d'aujourd'hui sont à même, — hélas ! trop à même — d'apprécier ce mélange de douceur et d'énergie. Depuis 1870, la littérature fait une place d'honneur — et c'est son mérite — aux femmes qui savent concilier avec les tendresses du foyer domestique, la haine des ennemis de la patrie.

Il pourra sembler étrange que je cherche à expliquer les massacres demandés par l'Esther de la Bible. Une première lecture du texte révolte tous nos sentiments modernes. « Esther, dit M. Deschanel, demande et obtient que les dix fils « d'Aman soient pendus avec lui. Ensuite, sur la demande de « la vindicative favorite, Assuérus accorde un jour plein aux « Juifs pour exterminer leurs ennemis avec les femmes et les « enfants. Et après qu'on en a tué cinq cents à Suse, puis trois « cents autres, elle obtient qu'on en tue autant dans chacune « des autres villes de ce grand empire, de sorte qu'on en massacre dans toutes les provinces soixante-quinze mille. »

Il va de soi qu'ainsi présentée la conduite d'Esther est répugnante. Quelqu'un viendra vous dire : Que penseriez-vous d'une jeune fille qui quitte la maison de son père pour aller vivre au milieu de soudards blasphémateurs et qui se livre, chaque jour, à des massacres épouvantables ? Dans ce portrait vous ne reconnaîtrez pas Jeanne d'Arc. Eh bien, Esther est la Jeanne d'Arc des Juifs, une émule de Déborah et de Judith.

Dans l'antiquité, la défaite entraînait nécessairement l'esclavage ou la mort. Les vainqueurs ne regardaient ni à l'âge, ni au sexe, et jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouvait leur rage. Le droit des gens était totalement inconnu et tous les moyens paraissaient bons pour vaincre un ennemi. Le sort des captifs au milieu d'un grand empire oriental était into-

térable. Toujours en éveil, toujours en butte aux violences de leurs adversaires, ils pouvaient être massacrés, du jour au lendemain, sous le moindre prétexte. Leur vie, à tous, dépendait d'un caprice du monarque ou d'une intrigue du palais. L'auteur du *Livre d'Esther* nous le dit expressément, les Juifs considéraient les massacres demandés par Esther comme des précautions nécessaires. Ils se tenaient prêts, nous dit-il, pour la défense de leur vie, dans toutes les provinces de l'empire; en d'autres termes, ils tuaient pour n'être pas tués.

Ainsi placée dans son vrai milieu, l'Esther biblique ne nous apparaît plus comme la favorite inutilement féroce que nous peint la critique, mais tout simplement comme la libératrice de son peuple. L'historien impartial considère les représailles demandées par Esther comme une sorte de revanche nationale et ne voit dans l'héroïne que piété filiale, abnégation patriotique et virile énergie. N'éloignez donc pas l'Esther biblique de l'Esther française; rapprochez-les, et malgré des contrastes plus apparents que réels, vous serez frappés par la ressemblance générale, comme devant certaines fresques de Flandrin, vous faites à peine attention à la variété des costumes et des attitudes des vierges pour admirer en elles la même pureté de profil, la même douceur, la même expression de sérénité et d'amour mystique, mais aussi d'énergie, de ferme résolution d'arriver au but déterminé, même à travers la souffrance et la mort.

L'ancienne critique n'a pas compris le caractère d'Assuérus. Il ne semble pas non plus que les blâmes sommaires jetés en passant, par les écrivains de nos jours, constituent une appréciation définitive. Pour expliquer ce caractère énigmatique, je prêterais à Racine le raisonnement suivant :

« Le rôle et le caractère d'Assuérus sont tout tracés dans « le *Livre d'Esther,* et je me suis fait une loi de n'altérer aucune « des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture. « Il faut bien, cependant, que je tienne compte des disposi- « tions de mon auditoire. De même que je ne puis pas faire « parler persan à Assuérus, de même je ne puis pas ne pas « lui prêter quelque chose de la dignité française. Un com-

« pliment à Louis XIV et à Mme de Maintenon s'impose : Assué-
« rus en sera chargé tout naturellement. Mais cela fait, je
« reproduirai tous les traits de l'Assuérus biblique, j'imagi-
« nerai un roi aussi persan que possible. »

Racine a pleinement atteint son but. La Harpe, en effet, a dit d'Assuérus : « C'est un fantôme de roi, un despote insensé qui proscrit tout un peuple, sans le plus léger examen, et en abandonne la dépouille au ministre qui en a proposé la destruction. » Sans s'en douter, La Harpe fait ici un grand éloge de Racine, car il définit très bien le monarque oriental, tel que nous nous le figurons. L'Assuérus du *Livre d'Esther,* tous les savants l'admettent aujourd'hui, n'est autre que le Xerxès des guerres médiques. Les incohérences de l'Assuérus de Racine seront donc un trait de vérité. Ce roi signe, sans savoir ce qu'il fait, des ordres « barbares, cruels. » Un songe le préoccupe, met en émoi tout son palais et finit par devenir une grosse affaire d'État. Quelques astrologues déclarent-ils que la vie du roi est en danger, il fait aussitôt trouver un coupable. Ses transports soudains sont terribles et rompent tous les ressorts des combinaisons ministérielles les plus savantes. Ce fou couronné a cependant des lueurs de bon sens, et qui le croirait? se montre quelquefois juste. Il tient absolument à récompenser Mardochée ; il est vrai que la peur et la superstition y sont pour beaucoup. Dans cette âme, profondément atteinte par la corruption orientale, subsistent encore quelques nobles sentiments. Il est touché de l'aimable pudeur d'Esther, il regrette la fuite rapide des années et se livre à des réflexions très sensées et trop bien justifiées sur l'impuissance des rois à faire le bien. Cette juxtaposition de qualités et de défauts contradictoires, ce composé étrange [1] qui est le caractère d'Assuérus peuvent fort bien constituer et constituent, en effet, un chef-d'œuvre. Il y a une certaine logique dans l'invraisemblable ; personne ne s'est encore avisé de dire que les incohérences de Hamlet ou le délire d'Ophélie soient l'œuvre d'un poète inexpérimenté. De même pour Assuérus : chacun de ses actes a un précédent dans l'histoire de l'antiquité orientale. Le songe

1. Comparer l'Assuérus de Racine avec le Néron de M. Renan.

d'Assuérus correspond, dans son ensemble, au songe de Nabuchodonosor, raconté dans Daniel (chap. V). En faisant même abstraction des autres preuves d'authenticité, les découvertes assyriennes ne permettent plus de méconnaître la valeur historique des œuvres de ce prophète. Ainsi, la pensée de se faire apporter les annales de son règne, est bien d'un monarque oriental. Presque tous les documents traduits par les orientalistes ressemblent à des autobiographies officielles de rois. On en a plusieurs de Cyrus, le prédécesseur de Xerxès et le fondateur du grand empire perse. Quoi de plus naturel, dès lors, que de relire ces annales, à la suite d'un songe si difficile à expliquer?

Les autres folies d'Assuérus reproduisent fidèlement celles de Xerxès. La soudaineté des transports de ce dernier est connue. Nous n'en voulons pour preuve que l'histoire de Phtius [1]. Le Xerxès de l'histoire avait des retours mélancoliques très curieux à observer : comme Néron il était doué d'un tempérament d'artiste sentimental et philosophait à ses heures [2].

Le grand-vizir subit les mêmes attaques que son maître : Aman est absurde; pour une vétille, il fait massacrer tout un peuple. Voilà le grand grief. Mais si cette extravagance même représentait, selon la belle expression de M. Nisard, le dernier degré de conformité du théâtre avec la vie? Racine connaissait apparemment le cœur humain et il ne laissait rien passer au hasard. Ici, il lui eût été facile de rendre plausible la haine d'Aman contre les Juifs. Il semble même s'être posé l'objection si souvent reproduite : Ce n'est donc pas, Seigneur, demande Hydaspe à Aman, ce n'est donc pas le sang amalécite qui vous excite en secret à perdre les Juifs. —Non, lui répond le ministre, mon âme, attachée tout entière à l'ambition, est faiblement touchée des intérêts du sang. Aucun doute ne peut subsister sur l'intention de Racine, il a voulu montrer dans la vanité froissée d'Aman, la cause unique de toutes les horreurs que décrit ou suppose son drame. L'his-

1. V. Athanase Coquerel, *Commentaire biblique.*
2. V. Hérodote livres VII et IX.

toire du Lydien Phtius nous donne une idée de ce que peut produire l'ivresse du pouvoir chez un roi d'Orient et à plus forte raison chez un ministre parvenu. Les féroces amusements d'un Domitien ou d'un Commode sont aussi de nature à nous édifier sur ce point. Aman est très oriental par bien des côtés; il sait flatter, il choisit des espions habiles, il est au courant des choses du palais, il a une idée très nette de la situation politique et il n'entretient aucune illusion sur Mardochée; il n'hésite pas à s'agenouiller, comme un valet, devant son ennemie. A un moment donné cependant, il se laisse duper par son maître, mais dans sa consultation, Assuérus fait preuve d'une réelle habileté. Le plus fin courtisan s'y serait laissé prendre. En somme, Aman est un de ces grands-vizirs que les circonstances, le caprice du souverain et une certaine habileté portent et maintiennent quelque temps au pouvoir. Il manque du sang-froid, de l'expérience, du coup d'œil politique d'un Acomat. Il n'en a pas moins sa valeur historique et humaine; c'est un type bien réussi de Séjan oriental. Pourquoi ne lui ferait-on pas sa place dans l'histoire littéraire à côté ou au dessous du Gessler de Guillaume Tell? La dernière génération de critiques a commencé, à l'égard de Racine, une œuvre de réparation et de justice. Tout récemment M. Jules Lemaître a osé écrire que Bajazet était beaucoup plus turc que ne l'ont prétendu Corneille et presque tous les littérateurs après lui. Le temps ne viendra-t-il jamais où l'on dira d'Aman : « Mais il est bien plus persan, bien plus biblique que nous ne l'aurions cru. »

On a fait à Racine, à propos de la captivité, une objection assez grave, on a dit : Les personnages d'*Esther* s'expriment comme si l'édit de Cyrus n'eût pas été rendu [1]. Les Juifs étaient libres de retourner dans leur patrie et toutes les allusions à leur état de servitude, que contient la tragédie, sont autant de contre-sens historiques.

Oui, Cyrus avait rendu l'édit libérateur, et Racine ne l'ignore pas; mais, comme le fait justement observer son Esther, Cambyse interrompit l'ouvrage commencé. Cette interruption

1. M. Athanase Coquerel.

fut si importante qu'Esdras dut solliciter un nouvel édit d'Artaxercès Longue-main. L'état politique des Juifs n'était donc ni aussi brillant, ni aussi assuré qu'on veut bien le dire. Le récit du chapitre IV du *Livre d'Esther* est très significatif; non seulement pour les Juifs de Suse, mais encore pour tous ceux qui étaient disséminés dans l'empire, les plus tristes jours de la captivité étaient revenus. Rien donc de plus naturel que Racine ait supposé chez tous ses personnages, les sentiments que faisaient naître, dans les cœurs fidèles, l'exil et la captivité.

Maintenant, je l'avoue, Racine a commis quelques anachronismes. Dans ses confidences à Élise, Esther ne semble pas soupçonner que Zorobabel ait commencé la construction du temple, c'est une faute assez grave; mais Racine voulait nous donner un tableau complet de la captivité et une des grandes épreuves des Juifs était de penser que de Jérusalem l'herbe cachait les murs.

Toutes les autres douleurs des captifs trouvent dans les chœurs d'*Esther*, ou dans le drame lui-même, un magnifique écho.

Tout d'abord en arrivant dans les grandes villes de l'Assyrie ou de la Chaldée, ils se sentaient envahir par le doute ou le désespoir. Non seulement il fallait s'avouer vaincus, mais encore il fallait reconnaître que les vainqueurs étaient supérieurs, de presque toutes les façons. Les Juifs avaient cru Jérusalem invincible et le temple était détruit, le peuple réduit en esclavage; ils n'imaginaient rien de plus beau que leur ville et maintenant elle ne leur paraissait plus qu'une bourgade, en comparaison des splendides cités de l'extrême Orient. Les promesses de leur Dieu seraient-elles donc menteuses? Jéhovah, serait-il décidément vaincu par les dieux de la plaine? Voilà la grande objection pour l'Hébreu. L'obscurité de ses notions sur les récompenses et les peines d'une autre vie, ne lui permettait pas de la réfuter facilement. A ne voir les choses qu'au point de vue humain, il devait succomber à la tentation. Il ne succomba pas, il se réfugia dans le sentiment de sa supériorité religieuse, comme dans un asile inexpugnable, il attendit avec confiance le triomphe de son Dieu.

Tel est le thème des chœurs du premier acte. Où donc est-

il ce Dieu si redouté dont Israël nous vantait la puissance ? Ne souffre point que ta gloire passe à des dieux étrangers.

Ce sera encore le thème du second acte. Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie. Suit un long et magnifique tableau de la prospérité du méchant. (Tous ses jours paraissent charmants, etc). La conclusion est une nouvelle profession de foi, une nouvelle protestation de fidélité.

Dans le chœur du troisième acte, les jeunes filles chantent la défaite de l'impie et le triomphe définitif de leur Dieu. Le sentiment de la délivrance, la perspective de retourner dans la patrie, quelques rayons de la gloire messianique n'interviennent que pour ajouter encore au charme et à l'éclat de la victoire. Mais toutes ces gracieuses idées, tous ces développements poétiques se subordonnent à la pensée dominante et la complètent.

Et remarquez, je vous prie, combien est heureux le choix de cette pensée. L'influence immense que la captivité exerça sur les Juifs et partant sur le monde entier est un fait reconnu de tous. L'exil opéra en eux cette transformation morale sans laquelle le christianisme eût été impossible. Rien de plus inconstant que le peuple juif, avant cette terrible épreuve ; entre deux miracles de Moïse, il adorait le veau d'or ; au milieu des prospérités du règne de Salomon, il sacrifiait sur les hauts lieux. Pendant et après la captivité, il fait preuve d'une fidélité dont aucune autre nation ne peut nous offrir l'exemple. Ce petit groupe d'exilés, voyant autour de lui le règne de la force et de l'orgueil, s'exalte et atteint le ciel. Pour un poète moderne, la difficulté, mais aussi le triomphe de l'art, était de saisir et de rendre cette crise religieuse. Or, en quoi consistait cette crise? « Il fallait, dit Bossuet, que les exilés ne fussent point surpris de la gloire des impies ou de leur règne orgueilleux. » Cette idée se présente sous toutes les formes dans les chants des jeunes filles. Elle seule donne aux chœurs d'*Esther* l'unité morale que les écrivains du XVIIe siècle regardaient comme absolument nécessaire à une œuvre d'art.

Mentionnons, enfin, l'exactitude des détails historiques, dans *Esther*. Les enfants de Sion avaient bien été emmenés captifs « en mille lieux [1] » et non dans une seule ville ; les

murs de Babylone ne sont pas une invention du poète et les qualificatifs qu'il donne aux successeurs de Cyrus ont été fort bien choisis.

D'autre part, il a commis quelques fautes. Il attribue à cette expression « les portes du palais » un sens moderne ; il regarde à tort Mardochée comme le chef *officiel* des exilés. Mais, si la critique n'avait pas abusé du célèbre vers d'Horace sur les petits défauts des grands maîtres [1] nous trouverions ici une excellente occasion de le citer.

Je crois avoir montré, dans ce chapitre, que Racine a su faire sortir des principaux faits de l'histoire juive l'idée religieuse qu'ils renferment, ou que du moins ils contribuent à mieux faire comprendre.

1. Ubi plura nitent, paucis non offendar maculis.

CONCLUSION

Sous quelque aspect qu'on la considère, la religion juive est donc étudiée à fond, dans les deux tragédies de Racine. Les éléments essentiels du monothéisme, de la Loi, du prophétisme, du sacerdoce, de la vie religieuse, et de l'histoire du peuple de Dieu sont analysés avec un art incomparable. Sans aucune de ces distinctions théologiques qu'on raille trop aujourd'hui, mais dont l'École a su tirer un merveilleux parti, Racine a exprimé les plus délicates nuances de la théologie dogmatique et morale [1].

Et cependant, ces multiples et différentes notions forment un tout harmonieux.

On pourrait dire du poète ce que Bossuet dit de saint Augustin : « Il va toujours à la source et au plus sublime puisque « c'est aux principes. Il nous a donné tout un corps de théo- « logie qui devait être le fruit de sa lecture profonde et conti- « nuelle des livres sacrés. »

Certains exégètes, je le sais, pourraient bien ne pas ratifier cet éloge. Mais ils seront bien forcés de reconnaître : 1° Que dans beaucoup de cas, dans le plus grand nombre de cas, Racine ne prête en rien le flanc aux attaques de la critique moderne ; 2° que là même où il est en désaccord avec cette critique, il fait preuve d'une érudition, d'une sagacité, d'une puissance de synthèse incontestables. Qui sait même? S'il nous fallait trouver parmi les ouvrages les plus remarquables de ce siècle, un exposé de la religion juive aussi savamment condensé que celui de Racine, n'éprouverions-nous pas quelque embarras? Malgré l'étendue et la profondeur de leur

1. V. Mathew Arnold, *Littérature et Dogme*.

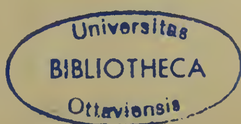
science, les Allemands et les Hollandais ne nous offrent rien de semblable [1]. Ils dédaignent bien trop la préoccupation de l'unité, et l'art de choisir, parmi d'innombrables détails, les seuls qui soient caractéristiques. Ni Kuenen, ni Tiele ni Wellhausen ne font exception sous ce rapport. Chez nous, M. Renan a composé de très nombreux ouvrages qui ont une base, la *Vie de Jésus* et un couronnement, l'*Histoire de la Religion d'Israël*. Voyage en Orient, connaissance de ses langues, de ses mœurs, de ses monuments, de sa topographie, rien ne lui a manqué, ce semble, pour faire une œuvre durable. Mais bien habile celui qui de tant de travaux pourrait tirer un ensemble d'affirmations positives, précises et homogènes. M. Renan abuse des solutions à la Montaigne.

Au reste, est-il sûr qu'une seule de ses œuvres lui survive? Ses travaux les plus savants comme *Les Origines de la Bible*, *la Loi*, l'*Histoire de la Religion d'Israël* ont toujours été et seront de plus en plus lettre close pour la grande majorité des esprits cultivés. Certains spécialistes les vantent beaucoup, mais d'autres, Wellhausen en tête [2], contestent leur valeur. Savons-nous quelle place leur assignera le xxe siècle?

Au contraire l'œuvre religieuse de Racine, sûre désormais de vivre, demeurera à côté du *Discours sur l'Histoire Universelle*, comme l'expression la plus poétique, la plus appropriée aux lettrés et aux gens du monde, la plus parfaite, en un mot, de la théologie traditionnelle et d'une science qu'il n'est nullement impossible de mettre d'accord avec les découvertes de l'orientalisme et les travaux de la critique.

Comment, presque sans effort apparent, a-t-il pu produire une œuvre aussi savante? Dabord, aucun écrivain n'a su, aussi bien que lui, se jouer des difficultés, même réunies comme à plaisir. La souplesse de son génie a toujours excité l'admiration de la critique littéraire. Ces fameuses Unités qui embarrassaient si fort le pauvre grand Corneille, ne le gênent pas le moins du monde. Aussi combine-t-il les différentes parties de la théologie juive et les ramène-t-il à l'unité, comme il

1. Du reste, ils cherchent moins à faire la synthèse de la religion juive qu'à expliquer ses origines.
2. Max Muller, *Chips from, a German Workshop*.



agençait les scènes de ces pièces et les subordonnait à l'action générale.

En second lieu, Racine emploie dans ses études bibliques, une méthode qui pourrait bien valoir les systèmes aujourd'hui en honneur. Sans doute, il ne connaissait ni l'hébreu, ni les travaux des académies, il n'avait pas même l'idée des grandes revues contemporaines. Mais il n'éparpillait pas son attention sur un trop grand nombre de sujets. Le champ des études bibliques s'est aujourd'hui singulièrement élargi et, en réalité, les efforts des exégètes se portent beaucoup plus sur la marge du texte sacré que sur le texte sacré lui-même. Durant de longues années, Racine s'est livré dans le calme d'une vie, on peut dire bourgeoise, à une étude de l'Écriture Sainte approfondie, méditée, exempte de toute vanité littéraire et de toute idée systématique. Comme tous les chrétiens fervents, il était fidèle à ce qu'on appelait, au XVII[e] siècle, et qu'on appelle encore aujourd'hui dans le monde religieux, l'oraison. Faire son oraison, c'est méditer chaque jour sur une vérité morale, pendant une heure environ, en s'aidant de l'Écriture Sainte. On peut au moins se demander si de toutes les manières d'étudier, dans un livre, l'esprit d'une religion, de s'en pénétrer, celle-là n'est pas la plus propre à donner de bons résultats.

Enfin, Racine apportait dans son travail des dispositions morales qui me paraissent constituer une immense supériorité sur les hommes de notre temps. Si les opinions exégétiques de M. Renan sont parfois fort contestées, en revanche, le nouvel état d'âme auquel il a donné son nom, semble être devenu celui d'une trop grande partie de l'élite intellectuelle de la France et de l'Europe. Le *Renanisme* prend chaque jour des développements plus considérables et parmi les habitudes intellectuelles et morales qu'il a créées, il n'en est pas de plus familière au monde scientifique que celle du dédain transcendant [1]. Or, dans une prière jugée admirable par Bossuet, saint Augustin s'exprime ainsi : « O Seigneur, que vos Écri-

1. « Les critiques regardent avec émotion, parfois avec envie, l'humble foi où ils ne peuvent plus descendre. » Lanson. *Bossuet.*

« tures soient toujours mes chastes délices, que je ne me « trompe pas, que je ne trompe personne en les expliquant..... « Ce n'est pas en vain que vous cachez tant d'admirables « secrets. Seigneur, découvrez-les moi. Je vous confesse « mon ignorance, car à qui pourrais-je la confesser qu'à Celui « à qui mon ardeur enflammée pour la Sainte Écriture ne dé- « plaît pas. »

Ainsi avait dit lui-même le Divin Confident à qui saint Augustin adressait son humble prière : « Mon Père, Seigneur « Maître du ciel et de la terre, je vous rends grâces de ce que « vous avez caché ces choses aux savants et aux sages et de « ce que vous les avez révélées aux humbles et aux petits. »

Racine a suivi cette méthode.

Au risque de commettre un crime de lèse-critique, j'oserai trouver bon qu'il se soit rangé ainsi du côté de Bossuet, de saint Augustin et de Celui qui a dit : Je suis la Vérité et je suis la *Voie*.

LIVRE SECOND

LA POÉSIE

Nous abordons la seconde question posée par Sainte-Beuve : Racine a-t-il compris l'essence de la poésie hébraïque? Il nous est déjà permis, je pense, de mettre en avant la science théologique du poète. N'aurions-nous pas d'autre argument, que nous serions autorisés à répondre, en toute confiance : Oui, Racine a compris l'âme des poètes hébreux.

Toute poésie religieuse, toute poésie peut-être, tire ses beautés les plus intimes et les plus hautes de la théologie. Que l'idée religieuse d'un poème soit mal ou faiblement rendue, et le poème perd singulièrement de sa valeur. Voyez — je ne dis pas la *Henriade*, l'exemple ne serait pas probant — mais l'*Énéide,* cette œuvre d'un si grand souffle. Les passages les plus froids sont précisément ceux que le poète consacre à une religion officielle et factice. Malgré le charme du style, les discours de Jupiter, de Vénus et de Junon ne laissent pas que d'ennuyer. Au contraire, tout ce qui dans l'*Énéide* se rattache aux traditions italiques et à la véritable religion romaine est admirable de couleur et de vie. Des travaux récents [1] nous

1. Gaston Boissier, la *Légende d'Énée;* Fustel de Coulanges, *La Cité antique*;

permettent aujourd'hui de bien comprendre la religion du foyer domestique et partant l'âme de la poésie virgilienne. Tel cri de guerre avait passé jusqu'à maintenant inaperçu. « Ænea, vigila, » disait une Nymphe au héros endormi. Ces deux mots, nous le savons maintenant, étaient une formule usitée dans les circonstances les plus glorieuses et les plus solennelles de la vie nationale. Telle épithète [1] insignifiante en soi, nous rappelle un des plus gracieux détails de la liturgie romaine. Le héros lui-même, si longtemps raillé par la critique, Énée, se relève et se transforme. On ne voit plus en lui, un général légèrement ridicule, mais un prêtre tout entier à sa mission religieuse, avant même d'être nationale.

Et encore ici l'art savant du poète vient s'ajouter à la sincérité de ses convictions et à sa théologie. Mais l'idée dogmatique pure, dépouillée de tout ornement étranger, peut produire, par sa seule force, les plus beaux effets poétiques. La fameuse définition de Dieu, révélée par Dieu lui-même à Moïse, en même temps qu'elle fait l'admiration des littérateurs, désespère les philosophes par sa concision. On n'a jamais rien pu trouver d'aussi métaphysique. L'hymne célèbre de Tynnichus ne se faisait remarquer, au dire de Platon, que par une majesté simple et nue. Un poète moderne, qui n'est pas un poète de premier ordre, a essayé de parler comme il convient, du Dieu de vérité; il ne s'est pas mis en grands frais d'imagination. Un souvenir classique, une figure biblique, les données les plus rigoureuses de la théologie mises en vers et c'est tout. Mais, pour s'être contenté d'être exact, précis et presque minutieux dans un pareil sujet, Chapelain s'est élevé jusqu'au sublime. Ailleurs, avec les mêmes procédés, il n'est arrivé qu'au ridicule.

Le sentiment profond et raisonné des vérités religieuses est donc tout ou presque tout dans des œuvres poétiques comme *Esther* et *Athalie*. Il suffit que ces vérités soient exprimées d'une manière digne d'elles, c'est-à-dire dans un beau langage. Racine remplit ces deux conditions : la seconde question posée par Sainte-Beuve est d'ores et déjà résolue. Prouver

1. Eximiosque tauros.

qu'un écrivain de la valeur de Racine a compris l'essence de la religion des Hébreux, c'est donc prouver aussi qu'il a compris l'essence de leur poésie.

Toutefois, certains arguments d'ordre purement littéraire peuvent ajouter beaucoup à la force de cette première démonstration. La poésie hébraïque ne se confond pas toujours avec l'idée religieuse. Elle s'en dégage pour se plier à ces formes qu'on appelle les genres littéraires, elle s'épanouit en riches images, elle s'anime et vit d'une vie propre. Il importe de savoir dans quelle mesure et avec quel bonheur Racine s'en est approprié les beautés. Essayons d'abord de déterminer les parties de cette vaste littérature sur lesquelles s'est porté le choix du poète. Puis, nous pénétrerons dans l'atelier poétique, où se sont élaborées *Esther* et *Athalie*. Enfin une comparaison avec ceux des grands poètes qui se sont inspirés de la Bible complétera naturellement cette étude.

CHAPITRE PREMIER

DE CE QUI, DANS ESTHER ET ATHALIE, N'EST PAS BIBLIQUE, ET DES BEAUTÉS DE LA POÉSIE HÉBRAÏQUE QUE RACINE NE S'EST PAS APPROPRIÉES.

La part du XVIIe siècle, Saint-Cyr, la Cour, Port-Royal. — Opposition entre la poésie primitive de la Bible et la poésie savante de Racine. — Le poète n'a rendu ni la familiarité, ni le réalisme, ni l'énergie, ni la hardiesse, ni la crudité grandiose, ni l'enthousiasme, ni le sublime des auteurs sacrés. — Richesse et prodigieuse variété des genres littéraires dans la Bible.

Corneille s'écriait un jour en présence de Segrais : « Prenez-y garde, il n'y a pas dans Bajazet, un seul personnage qui ait les sentiments d'un Turc. » Les littérateurs de nos jours [1] disent sur un ton moins sérieux : *Esther et Athalie* bibliques? Assurément non, et ils énumèrent toutes sortes de différences entre l'Ancien Testament et Racine.

Ces différences réelles proviennent de plusieurs causes. Racine n'a pu faire abstraction, et nous devons nous en féliciter, ni de son tempérament personnel ni de celui de son siècle.

Ainsi, Saint-Cyr a été pour lui une source d'inspirations délicates et pures. Qui ne connaît l'histoire de cette admirable et inoubliable maison ne comprend bien ni *Esther,* ni les chœurs d'*Athalie,* ni Josabeth [2]. La sainte austérité, l'aimable pudeur, l'atmosphère de paix et de vérité, l'onction, les

1. Voir Taine, Sarcey, Lemaître, Paul Albert.
2. Voir La Vallée, *Histoire de la maison de Saint-Cyr;* Geffroy, *Lettres de Mme de Maintenon;* de Noailles, *Vie de Mme de Maintenon;* Hervé, *Discours de réception à l'Académie française.*

prières savantes et tendres, la distinction, la gravité et la finesse, tout cela c'est Saint-Cyr.

Dans des drames où deux familles royales étaient en cause, la cour ne pouvait être oubliée. *Esther* et *Athalie* offraient à Louis XIV et à son entourage un piquant et délicieux mélange de compliments, de leçons et de satires.

Port-Royal occupe aussi une large part dans les deux tragédies [1]. Il triomphe avec Joad du miracle de la Sainte-Épine, il soupire avec Josabeth sur les malheurs de la petite Église, il tonne avec le chœur contre les artifices des courtisans, il déplore onctueusement les principes pernicieux des Casuistes. En même temps, certains traits de caractère des personnages, la profondeur de l'analyse psychologique, la contexture des pièces et les qualités générales du style révèlent l'influence de Descartes [2], de Boileau, de l'antiquité et particulièrement de l'antiquité grecque.

Tant d'éléments, profanes ou modernes, constituent une partie considérable d'*Esther* et d'*Athalie*. Il est difficile de faire rigoureusement le départ de ce qui est biblique et de ce qui ne l'est pas. Mais en comptant patiemment, on peut arriver à donner des chiffres approximatifs. Sur 1,285 vers d'*Esther*, 450 environ n'ont rien de commun avec l'Écriture Sainte, 400 renferment quelque chose de biblique et 450 traduisent littéralement, ou presque littéralement, le texte sacré. Dans *Athalie*, quoique la couleur biblique soit plus intense, les proportions restent à peu près les mêmes. On comprend qu'un aussi grand nombre de vers profanes donne à la poésie de Racine un caractère bien différent du caractère général de la poésie hébraïque.

Mais, si des parties importantes d'*Esther* et d'*Athalie* sont étrangères à la sainte Écriture, la sainte Écriture, à son tour, n'a pas livré à Racine toutes ses richesses poétiques. La Bible, en effet, renferme d'immenses et inépuisables trésors. Malgré son peu d'étendue — elle peut tenir en somme dans un volume

1. Voir Sainte-Beuve, *Histoire de Port-Royal;* Mgr Fuzet, *Les Jansénistes au* XVIIe *siècle*. M. Gazier s'occupe spécialement de toutes les questions qui ont trait au Jansénisme.

2. Voir Krantz, l'*Esthétique de Descartes*.

in-12 — aucune autre littérature ne peut rivaliser avec elle en richesse. Il est même difficile d'embrasser à la fois tous les genres littéraires dont elle offre des modèles achevés. Selon que l'esprit se porte sur tel ou tel ordre de beautés, il néglige presque forcément tel ou tel autre. Racine n'a pas échappé à cette loi de l'esprit humain. Comme presque tous ses contemporains, il a dirigé son attention et ses efforts, de préférence sur les choses religieuses et morales ; il néglige certains aspects de la littérature hébraïque. Le goût tout à fait opposé de notre siècle nous permet de les déterminer sans trop de peine.

Ce qui, de nos jours, nous frappe surtout dans les saints Livres, ou du moins dans les parties les plus anciennes des saints Livres, c'est leur caractère primitif. Les récits de la Genèse sont, selon l'heureuse expression de M. Renan, comme un souffle du printemps du monde. Tout y révèle l'enfance du genre humain. Dans ces temps antiques, les idées, naturellement grandes, souvent sublimes, ne se présentaient pas sous forme de raisonnement étudié ; elles se donnaient tout bonnement comme transmises par une tradition vénérable. Racine comprenait fort bien la simplicité sublime de ces notions premières et il l'a prouvé certes. Mais il ne la sentait pas aussi vivement que nous. Il savait, sans doute, avec les patriarches, que Dieu a créé le ciel et la terre, mais peut-être, en songeant à la création, se rappelait-il trop la théorie des tourbillons et la chiquenaude cartésienne dont s'est moqué Pascal. Il était trop savant, il résumait en lui trop de civilisations.

On dira que, sous ce rapport, nous sommes bien plus avancés encore. Assurément, et c'est pour cela même que nous nous rapprochons davantage des temps primitifs. La génération de Racine représente l'âge mûr de l'humanité ; les nôtres, hélas ! — on ne conteste plus la chose dans le monde littéraire, — les nôtres en personnifient la vieillesse, et il n'est rien comme les vieillards pour se rapprocher des enfants. Voyez comme le XVIIe siècle, par l'organe de Boileau, dédaigne les premiers bégaiements de notre littérature, aujourd'hui recherchés avec tant d'avidité par les savants. Voyez, au contraire, comme il exalte la science et l'art. La Fontaine voulait faire de Descartes un Dieu ; un poète de nos jours envie le bonheur des Bam-

boulas et des Hottentots parce que, dit-il mélancoliquement, ils ne connaissent pas l'esthétique.

L'opposition entre la Bible et Racine est visible encore dans les choses de sentiment. Les hommes primitifs éprouvaient des sensations simples qui jaillissaient spontanément de leurs âmes. Dès qu'il se voit en possession d'une arme redoutable Lémech s'écrie :

Ada et Tsilla, écoutez ma voix!
Femmes de Lémech, écoutez ma parole!
J'ai tué un homme pour ma blessure,
Et un jeune homme pour ma meurtrissure.
Caïn sera vengé sept fois,
Et Lémech soixante-dix-sept fois.

Un personnage de Racine renfermera tout un monde de sous-entendus et de réticences dans une menace : Ils vivent cependant, et leur temple est debout.

Simples, les sentiments des premiers héros de la Bible sont surtout naïfs. Qu'on se rappelle l'ébriété involontaire de Noé, l'arrivée des anges devant les térébinthes de Mambré, ou les exploits de Samson. La foi de Racine acceptait ces récits sublimes, mais ses préjugés littéraires en étaient probablement choqués. Il possédait, à un haut degré, les qualités qui sont le contraire de la naïveté : l'observation pénétrante et juste, le sentiment très affiné du ridicule, l'ironie mordante, l'habitude des élégances sociales. Aussi ses personnages se font-ils une guerre d'épigrammes très curieuses à étudier. Les héroïnes les plus suaves et les plus tendres, comme Josabeth, savent décocher au besoin des traits acérés. Joas émaille les réponses de son interrogatoire de toutes sortes d'allusions méchantes à l'adresse d'*Athalie*. Le plus piquant, c'est qu'elles se confondent avec de petites réflexions pieuses :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

A ces tendances sociales et littéraires ajoutez l'influence des théories de Boileau et il deviendra évident que Racine n'a pas compris — au moins comme nous les comprenons aujourd'hui — les côtés primitifs de la littérature hébraïque.

De là, proviennent toutes les lacunes qu'on remarque dans *Esther* ou *Athalie*.

Une poésie primitive doit être d'abord familière, aurait-elle même pour objet les rapports de la créature avec son créateur. Dans ses conversations de l'Éden, Adam jouit d'une liberté absolue et il finit même par en abuser, puisqu'il se permet de faire des reproches à son Bienfaiteur. Jacob lutte toute une nuit corps à corps avec Élohim. Abraham et Moïse argumentent avec Dieu et ils plaident, l'un en faveur de Sodome et de Gomorrhe, l'autre en faveur d'Israël, les circonstances atténuantes. Les questions d'Abraham surtout sont incroyables :

« Les hommes s'éloignèrent et allèrent vers Sodome. Mais « Abraham s'approcha et dit : Feras-tu aussi périr le juste « avec le méchant? Peut-être y a-t-il cinquante justes au mi- « lieu de la ville : les feras-tu périr aussi, et ne pardonneras- « tu pas à la ville à cause des cinquante justes qui sont au « milieu d'elle? Faire mourir le juste avec le méchant, en sorte « qu'il en soit du juste comme du méchant, loin de toi cette « manière d'agir! Celui qui juge toute la terre n'exercera-t-il « pas la justice? »[1].....

« Voici, j'ai osé parler au Seigneur, moi qui ne suis que « poudre et cendre... Que le Seigneur ne s'irrite point et je « ne parlerai plus que cette fois. »

Il est vrai que ces hommes de la Bible passent tous promptement de cette affectueuse familiarité à la crainte et à la terreur. A leurs yeux, la mort est une conséquence nécessaire et immédiate d'une apparition divine. Un des psalmistes sent sa chair trembler à la seule pensée des jugements de Dieu. Job qui, durant de longues conversations théologiques, n'a cessé d'argumenter avec Dieu et de le provoquer, en quelque sorte, se prosterne à la fin dans la poussière et s'écrie : « Je suis une pauvre créature. Que répondrais-je? Je mets la main sur ma bouche; je n'ai que trop parlé; je ne recommencerai point; je n'aggraverai point ma faute. »

Il n'y a rien de semblable chez les héros de Racine. Ils ne

1. *Genèse*, XIX.

s'abandonnent jamais à ces effusions d'amour oriental, pas plus qu'ils ne se laissent aller à une terreur irréfléchie. Ils ne sortent jamais comme d'une assiette tranquille, de cette crainte théologique de Dieu que nous avons définie plus haut, crainte faite de respect et d'amour contenu.

A plus forte raison, Racine n'a-t-il pas reproduit la familiarité en usage entre Hébreux. Il semble qu'à ce point de vue, le monde du XVII[e] siècle soit comme aux antipodes du monde primitif. Il a poussé jusqu'à ses dernières limites la politesse grave et décente. Louis XIV disait toujours Madame en s'adressant à Marie-Thérèse et Madame de Sévigné ne se permettait pas de tutoyer sa fille. Jamais, au contraire, même aux temps homériques, on n'avait pratiqué la familiarité des temps primitifs d'Israël. Les mœurs ont si bien changé depuis, que la pruderie des langues modernes se refuse à redire les plus délicieux récits de la Bible. Chose très curieuse, en effet, le Racine d'avant la conversion, l'auteur de *Phèdre,* avait su cacher des choses fort malhonnêtes sous des mots irréprochables, et le Racine d'*Esther* et d'*Athalie* ne pouvait, sans scandaliser ses lecteurs, reproduire des scènes très morales. Ses contemporains auraient-ils entendu, sans un mauvais sourire, l'histoire d'Éliézer ou le touchant épisode de Ruth dans l'aire de Booz?

Quelquefois la familiarité biblique devient du bon et du beau réalisme.... mais enfin du réalisme. Écartons toute discussion inutile. En quoi consiste le réalisme? de combien y en a-t-il de sortes? comment le comprend-on aujourd'hui [1]? Ces questions ne nous intéressent pas pour le moment, il suffit que tout le monde convienne bien de ceci, qu'il y a chez les poètes primitifs un réalisme parfaitement légitime. Dans l'Iliade, Phénix dit à Achille : « Tu ne voulais jamais te mettre à table avec un autre que moi, ni prendre tes repas dans le palais de ton père avant que je t'eusse assis sur mes genoux pour te préparer les morceaux et porter le vin à tes lèvres. Plus d'une fois, tu souillas ma tunique en rejetant le vin de

1. Voir : Brunetière, le *Roman naturaliste* et un article récent de la *Revue des Deux-Mondes* sur la définition du réalisme; David-Sauvageot, *le Réalisme et le naturalisme dans la littérature et dans l'art.*

ta bouche sur ma poitrine, dans ces pénibles années de l'enfance [1]. »

Personne ne pense à s'offenser de ces détails.

Le réalisme de certains auteurs bibliques ressemble à celui d'Homère; mais il a plus d'abondance, plus de hardiesse, plus de profondeur, plus d'énergie. Il tire ses plus beaux effets poétiques de son union étroite avec l'idée religieuse.

Ainsi envisagé, et il ne saurait l'être autrement, le réalisme est une des plus grandes richesses de la Bible. Les poètes sacrés n'ont jamais connu la déplorable division établie par des critiques entre les créatures nobles et les créatures non nobles. Ils décrivaient, avec admiration, des animaux disgracieux où ridicules aux yeux de beaucoup de modernes, le corbeau, le hibou, l'autruche, la chèvre sauvage, l'hippopotame et même les vers qui dévoraient les lépreux. L'âne n'était pas ce pauvre baudet sur le dos duquel Perrault frappait si fort Homère et que Boileau défendait si mal. Il n'avait rien non plus de ce pelé, de ce galeux, la risée de tout le règne animal des fables de La Fontaine. En Orient, l'âne était associé à ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie humaine. Voulait-on peindre, comme Jacob, un avenir d'opulence et de bonheur, on disait :

« Issachar est un âne robuste,
Qui se couche dans les étables.
Il voit que le lieu où il se repose est agréable
Et que la contrée est magnifique ;
Et il courbe son épaule sous le fardeau,
Il s'assujéttit à un tribut.

L'âne était réservé aux seuls chefs d'Israël, « aux prémices du peuple », et, à ce titre, il avait sa part dans les hymnes de victoire. Vous, s'écriait Débora,

Vous, qui montez de blanches ânesses,
Qui avez pour sièges des tapis,
Et vous qui marchez sur la route, chantez.

Il fallait, je pense, toute l'influence de la théorie cartésienne sur les animaux machines et toute l'autorité de Boileau pour détourner Racine d'une aussi belle poésie. Mais il est d'autres

1. *Iliade*, IX.

passages d'un réalisme plus intense qui devaient scandaliser tout à fait l'auteur de *Bérénice*.

Les écrivains sacrés ont su trouver de la poésie dans toutes les œuvres de Dieu, dans les créatures les plus basses et les plus disgraciées, dans les êtres les plus méprisés, dans les circonstances les plus mesquines ou les plus répugnantes. Dieu, par exemple, veut châtier l'orgueil des Juifs, et voici comment il s'exprime : « J'achetai, raconte Jérémie, une ceinture, selon la parole de l'Éternel, et je la mis sur mes reins. La parole de l'Éternel me fut adressée une seconde fois en ces mots : « Prends la ceinture que tu as achetée et qui est sur tes reins, lève-toi, va vers l'Euphrate, et là, cache-la dans la fente d'un rocher. » J'allai et je la cachai près de l'Euphrate, comme l'Éternel me l'avait ordonné. Plusieurs jours après l'Éternel me dit : « Lève-toi, va vers l'Euphrate, et là, prends la ceinture que je t'avais ordonné d'y cacher. » J'allai vers l'Euphrate, je fouillai et je pris la ceinture dans le lieu où je l'avais cachée. Mais voici, je la trouvai si pourrie qu'elle n'était plus bonne à rien. La parole du Seigneur me fut adressée en ces mots. Ainsi parle le Seigneur : « C'est ainsi que je ferai pourrir l'orgueil de Juda et l'orgueil excessif de Jérusalem. »

Pour traduire cette terrible menace, Racine n'a que des épithètes, insolent, superbe, orgueilleux, et puis, comme pendant, un nombre égal de substantifs, châtiment, punition, vengeance, fin terrible. Sans doute, il dispose savamment ces mots et il leur fait rendre tout ce qu'ils contiennent de sens. Mais ces habiletés de style peuvent-elles se comparer à la simplicité de l'étrange et expressif narré de Jérémie ? Ici, du moins, Racine essaie de rendre le fond, l'essentiel. Mais combien de passages bibliques, d'une crudité grandiose, qu'il ne peut pas, disons mieux, qu'il ne doit pas essayer de traduire !

Pour nous donner une idée de la colère divine, Jérémie nous montre une marmite pleine d'eau bouillante que les commentateurs, par amour du style noble, veulent, à tout prix, transformer en chaudière. Ézéchiel dit des choses plus étranges : « Je rassasierai de toi les bêtes de toute la terre. Je mettrai ta chair sur les montagnes, et je remplirai les vallées

de tes débris. J'arroserai de ton sang le pays où tu nages, jusqu'aux montagnes (Ézéchiel, XXXII, 4-5). Le plus fin et le plus distingué des prophètes, Isaïe, emploie des expressions qui n'ont guère d'équivalents dans notre langue française. Lisez son admirable prophétie contre la couronne superbe des ivrognes d'Éphraïm, et vous trouverez des phrases comme celle-ci : « Toutes les tables sont pleines de vomissements, d'ordures; il n'y a plus de place. » Dieu lui-même ne dédaigne pas de se présenter à nous sous des images d'un caractère tout à fait oriental. Il est dit dans le psaume LXXVIII[e] : Le Seigneur s'éveilla comme celui qui a dormi comme un héros qu'a subjugué le vin. Job, s'adressant à son Créateur, s'écrie : Ne m'as-tu pas coulé comme du lait? Ne m'as-tu pas caillé comme du fromage? (Job X, 10).

Je pourrais pousser plus loin cette étude et accuser plus nettement la différence qui existe entre les livres saints et Racine, mais il est assez prouvé, je pense, que notre poète a totalement négligé le réalisme biblique. A-t-il bien fait? Oui, peut-être, parce que nos idées modernes et notre langue française ne se seraient pas accommodées de certaines locutions hébraïques, mais non, certainement, parce que la souplesse de son génie lui permettait de choisir avec bonheur parmi tant de richesses.

La question du réalisme semble en amener une autre qui lui est presque nécessairement unie, au moins dans les polémiques littéraires de nos jours. Je veux parler du Cantique des Cantiques, d'Osée, d'un certain nombre de passages de la Genèse et de quelques autres chapitres de la Bible. Il est aisé de voir pourquoi Racine n'a eu garde d'introduire dans son œuvre certaines peintures des mœurs patriarcales. Alors que tout l'invitait, ce semble, à descendre dans le jardin des Cantiques pour en respirer les parfums, en compagnie de saint François de Sales et de Bossuet, systématiquement il s'en est tenu éloigné. Est-ce dédain de la nature? J'espère prouver que non dans la suite de ce travail. Est-ce ignorance? Bien moins encore. C'est par respect pour la sublime crudité des Écritures, par un sentiment délicat et profond des convenances chrétiennes. Herder a dit dans la préface de l'*Esprit*

de la poésie hébraïque : « Je voudrais avoir pour lecteurs des hommes jeunes, neufs, sans malveillance, à l'humeur aimante et douce. » La Bible aurait besoin de pareils lecteurs, et Racine pouvait compter d'avance sur l'hostilité résolue d'un certain nombre de ses contemporains. Parmi ses amis eux-mêmes, il y avait sans doute beaucoup de libertins, puisqu'il se glorifie, dans une lettre adressée à Madame de Maintenon, de n'avoir jamais rougi de l'Évangile.

Il a donc eu raison de s'interdire toute expression tant soit peu susceptible de donner lieu à une interprétation malveillante. Au siècle suivant, le public du parterre feignait de voir, dans un vers de Joad, une intention inconvenante qui ne s'y trouve pas [1]. Quelle eût été son attitude s'il eût pu souligner des citations du Cantique des Cantiques?

Je signalerai un troisième caractère de la poésie hébraïque qu'on chercherait vainement dans les deux tragédies de Racine. Les écrivains sacrés — toujours parce qu'ils sont les écrivains primitifs — donnent à leurs sentiments un libre essor et leur conservent toute la force de leur élan. Si j'osais employer une comparaison risquée, je dirais que ces sentiments décrivent, sans rencontrer d'obstacles, toute leur trajectoire. Les convenances sociales donnent à l'âme moderne des habitudes de contrainte et de gêne. Elle ne peut jamais s'en défaire entièrement, elle les subit, alors même qu'elle paraît se révolter contre elles. Joad a des transports de colère étonnants de la part de cet homme ordinairement si maître de lui. Mais on sent sous cette colère, une intelligence et une volonté prêtes à en arrêter les explosions, prêtes à lui dire, le moment venu : Tu n'iras pas plus loin. Certes, cette psychologie est admirable. Mais les colères de David ont un tout autre caractère de violence. Ses ennemis l'entourent et se moquent de lui, ils lui sifflent à l'oreille des mots cruels, ils triomphent de ses douleurs, ils le calomnient et le frappent. Mais vienne le jour de la vengeance, et, à son tour, il les poursuivra, il les atteindra, il déchargera sur eux, la colère de Dieu, il brisera leurs os, il écrasera leur tête, il

1. Quoi, fille de David, vous parlez à ce traître!

les accablera sous leurs propres ruines et, triomphant sur ces ruines, il chantera lui-même sa victoire.

La douleur, chez les poètes hébreux, est aussi énergique que la colère. On vient annoncer à David une terrible nouvelle : Saül et Jonathas ont été tués. Le chevreuil a été blessé sur les montagnes, les forts sont tombés.

« Ah ! s'écrie-t-il, ne l'annoncez pas dans Gath ;
N'en répandez pas l'avantageuse nouvelle dans les rues d'Ascalon,
De peur que les filles des Philistins ne se réjouissent,
De peur que les filles des incirconcis ne triomphent.
Montagnes de Guilboa !
Qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie ! »

C'est bien là l'excès du désespoir. La douleur tourne immédiatement à la haine ; elle va jusqu'à l'illogisme, jusqu'à une sorte de délire. Je sais bien que Racine a quelque chose d'analogue dans son Andromaque. Comme illogisme, le « qui te l'a dit » d'Hermione vaut bien l'apostrophe de David aux montagnes de Guilboa. Mais le désespoir d'Hermione n'a qu'un ton, celui de l'extrême violence : la douleur du prophète fait vibrer à la fois toutes les cordes de sa lyre. L'élégie sur la mort de Saül et de Jonathas ne compte guère qu'une quinzaine de lignes : elle renferme l'expression de tous les sentiments qui entrent dans les grandes douleurs : la stupeur, la haine, le désespoir, l'amour tendre, les souvenirs gracieux, le désir d'immortaliser les êtres pleurés.

Mais c'est à l'enthousiasme que les poètes hébreux doivent leurs plus belles et leurs plus abondantes inspirations. L'amour enflammé de leur Dieu et de sa cause les élève quelquefois si haut qu'ils en perdent haleine. David s'écrie : « Tes autels, ô Dieu des vertus, tes autels » et il s'arrête. De même Moïse : il coupe sa phrase comme s'il était haletant de fatigue : « L'Urim et le Thummim, ô Jéhovah, sont à l'homme « que tu as éprouvé à Massa. »

Cet enthousiasme s'empare de toutes les forces vives de l'âme, il décuple leur énergie et produit ainsi naturellement un genre de beautés propre à la poésie hébraïque, les personnifications. Ne parlons pas des personnifications dans

Racine [1] : elles sont, par comparaison, trop froides. Chez les Hébreux, la vie se répand du cœur de l'homme sur le monde entier; chaque créature s'éveille, s'anime et mêle sa voix à l'immense concert qui, de toutes les parties de la terre, s'élève éternellement vers Dieu. La mer comprend les ordres du créateur; le tonnerre les comprend aussi. Les fleuves élèvent leur voix; les montagnes bondissent comme des agneaux; les animaux des champs et les poissons de la mer, Béhémoth et Léviathan, glorifient Dieu; le soleil bénit le Seigneur et s'arrête à son commandement; du haut de leurs orbites, les étoiles combattent pour les Saints. Le désert et les lieux arides se réjouissent, la solitude tressaille de bonheur, elle fleurit comme le narcisse, elle se pare d'une riche verdure, elle éclate en transports d'allégresse.

De la vie de tant de créatures et de leur concours actif à l'œuvre divine naît le mouvement, non pas le mouvement régulier, progressif, rythmé en quelque sorte, d'*Athalie*, mais un mouvement universel, spontané, rapide, quelquefois désordonné. Est-ce que les pensées ne paraissent pas se précipiter et se heurter dans les versets suivants de la prophétie de Jacob :

> Juda est un jeune lion,
> Tu reviens du carnage, mon fils!
> Il ploie les genoux, il se couche comme un lion,
> Comme une lionne : qui le fera lever?
> Le sceptre ne s'éloignera point de Juda.

Débora met plus de vivacité encore dans son hymne :

> Le torrent de Kison les a entraînés,
> Le torrent des anciens temps, le torrent de Kison.
> Mon âme, foule aux pieds les héros!
> Alors les talons des chevaux retentirent, etc.

D'après un grand nombre d'exégètes contemporains [2], la Bible, en dehors du *Cantique des Cantiques* et de *Job*, n'offrirait rien ou presque rien de dramatique. Il me semble, au contraire, que toute poésie à ce point mouvementée et vivante,

1. Par exemple : « Je croyais voir marcher la Mort devant ses pas. »
2. Réville, Noldeke, Renan, Bois.

doit être nécessairement dramatique. Un homme compétent a dit des tragédies d'Eschyle : « C'est une hypotypose perpétuelle » ; pour parler comme les rhéteurs, « c'est une vie si réelle et si puissante, qu'on a vu de ses yeux, ce que l'esprit seul vient de concevoir et que l'on oserait presque dire : « J'étais là ». Cette remarque s'applique tout naturellement aux poètes bibliques. Mais, en cherchant bien, on peut trouver des morceaux qui réalisent plus particulièrement les conditions essentielles du drame.

Voici, par exemple, la prophétie de Balaam. Elle a pour théâtre le sommet d'une colline, tout comme le *Prométhée* d'Eschyle. Sur la colline, sept autels sont dressés et sur chacun de ces autels, on immole un taureau à Jéhovah. La vue s'étend d'un côté sur le désert, de l'autre sur les tentes d'Israël rangées en ordre de bataille. Il y a deux personnages, trois même, car le peuple israélite occupe la pensée bien plus que Balaam et Balac. Chacun a son caractère nettement marqué. Balaam l'emporte de beaucoup sur le Tirésias de Sophocle par la hauteur de sa mission, par la beauté de son attitude et l'éclat de son langage. Balac d'abord arrogant, se fait humble et finit par s'effacer. L'action se distribue en quatre actes nettement marqués et se termine à la façon du Prométhée enchaîné, mais avec bien plus de magnificence et de terreur [1].

Oui, la Bible a un dramatique grandiose, que Racine n'a pas pu égaler, qu'il n'a pas même voulu imiter.

Tous les mérites littéraires des poètes bibliques ont un couronnement naturel, le sublime, et le sublime sous toutes ses formes. Dans la pensée, dans le sentiment, dans l'ironie, dans les descriptions, partout les écrivains sacrés ont su s'élever jusqu'à la plus haute perfection. Jacob, Moïse, Osée, Job, Isaïe, Ézéchiel, Jérémie et bien d'autres, vivent dans le sublime, comme dans leur élément. Oserons-nous mettre en regard de leurs chefs-d'œuvre le sublime de Racine? Non. Par amour respectueux du poète d'abord, mais surtout parce que les genres sont trop dissemblables. Tous nos manuels d'his-

1. Balaam vit Amalek. Il prononça son oracle et dit :

Amalek est la première des nations, etc.

toire littéraire nous citent, comme modèles de sublime, le cèdre qui cache son front dans les cieux et la prophétie de Joad. Mais que sont ces deux passages mis en parallèle avec des livres entiers de la Bible? Et puis le sublime d'*Esther* ou d'*Athalie* est un sublime savant, conscient et tempéré. Avec Racine, nous éprouvons le plaisir du touriste qui gravit lentement une pente et découvre peu à peu les horizons harmonieux, les lignes pures, les couleurs douces à l'œil, les sites et les contours d'une majestueuse vallée. Avec les auteurs bibliques, le miracle d'Habacuc se renouvelle sans cesse. L'ange des hautes pensées nous transporte, rapide comme l'éclair, de sommet en sommet et nous fait voir, en quelques instants, toutes les beautés et toutes les richesses de la nature, depuis les neiges des montagnes jusqu'aux déserts brûlants du Midi.

La comparaison semble donc écrasante pour notre poète. Il n'a peut-être pas senti comme il convient, il n'a certainement pas rendu les beautés les plus franches, les plus hardies, les plus pittoresques et les plus hautes de la poésie hébraïque.

Toutefois, il ne faudrait pas se trop presser de conclure contre lui; il n'est arrivé qu'à un seul homme d'être fort contre Dieu, et il n'a été donné à aucun poète de vaincre le Saint-Esprit. Une défaite, même écrasante, dans cette lutte corps à corps, avec le texte sacré, n'a rien d'humiliant pour le génie de Racine.

Notre goût contemporain ne nous porte-t-il pas d'ailleurs à exagérer encore l'étendue de cette défaite? Il nous faut des peintures du monde physique, du primitif à tout prix, voire même du barbare. Sophocle et Euripide sont trop près de nous, ou trop sages; nous remontons jusqu'à Eschyle, nous remonterions bien au delà, si c'était possible. De la Grèce nous passons à l'Inde : nous nous intéressons aux exploits des héros védiques, quittes à nous reposer de cet effort par la lecture de quelque roman russe.

Avec un pareil état d'âme, il est difficile d'apprécier équitablement Racine et il est très facile, au contraire, de passer indifférent devant le meilleur de sa poésie.

Comparez, du reste, la poésie de la Bible avec la poésie des plus grands d'entre les auteurs profanes et vous sentirez une

immense différence, en faveur de la première. Pour nous faciliter cette comparaison, Chateaubriand a tenté, sur un thème biblique emprunté au *Livre de Ruth,* un pastiche de la langue d'Homère. Le pastiche est inutile; il suffit de lire d'abord quelques pages de la Bible, puis quelques pages d'Homère. Lamartine déclare la chose impossible tant, en comparaison de l'Écriture Sainte, les plus beaux poètes grecs lui paraissent insipides. Passons sur cette répugnance de grand seigneur et prenons, par exemple, le sixième chant de l'*Odyssée* ou les plus remarquables passages du vingt-troisième chant de l'*Iliade*. Nous ne trouvons pas Homère ennuyeux du tout; il nous charme, il nous égaie, souvent il nous touche ou nous ravit. Mais si nous nous rappelons Isaïe ou Job, le facile et gracieux langage de l'aède grec nous fait l'impression d'un gazouillement d'oiseau ou d'un babil d'enfant. Nous avons de la peine à le prendre au sérieux, et nous sentons alors combien est juste le mot de Bossuet sur « le grand creux de l'antiquité profane ». Il faut s'en souvenir dans une étude parallèle de la Bible et de Racine.

Tous les genres de beautés énumérés jusqu'ici, Racine, sous l'influence des idées littéraires de son siècle, ne paraît pas les avoir suffisamment compris. Mais il en est d'autres qui, compris ou non par notre poète, ne pouvaient en aucune manière entrer dans son œuvre. La critique admet volontiers aujourd'hui que l'obscurité n'est pas toujours un défaut dans une œuvre littéraire [1]. La Bible renferme beaucoup de morceaux poétiques d'une obscurité étrange et belle. Il faut lire, par exemple, les versets suivants du psaume LXVIII[e] :

Tandis que vous reposez au milieu des étables,
Les ailes de la colombe sont couvertes d'argent,
Et son plumage est d'un jaune d'or.
Lorsque le Tout-Puissant dispersa les rois dans le pays,
La terre devint blanche comme la neige du Tsalmon.
Montagnes de Dieu, montagnes de Basan,
Montagnes aux cimes nombreuses, montagnes de Basan,
Pourquoi, montagnes aux cimes nombreuses,

1. Doudan, *Correspondance;* Krantz, *Esthétique de Descartes.*

Avez-vous de l'envie contre la montagne que Dieu a voulue pour résidence?
L'Éternel n'en fera pas moins sa demeure à perpétuité.
Les chars de l'Éternel se comptent par vingt mille,
Par milliers et par milliers;
Le Seigneur est au milieu d'eux, le Sinaï est dans le sanctuaire.
Tu es monté sur la hauteur, tu as emmené des captifs.

Grâce à de savants commentateurs, nous comprenons aujourd'hui ce psaume, pas entièrement toutefois, de telle sorte qu'il produit cette sensation de clair-obscur si chère aux poètes et aux peintres contemporains. Mais il était matériellement impossible à Racine de tirer parti de cet admirable chant de victoire. Il faut faire la même remarque à propos d'Ézéchiel et de Daniel. Quel attrait pouvait bien avoir pour Racine la célèbre vision du char racontée au chapitre 1er d'*Ézéchiel*? Saint Jérôme et tous les exégètes, après lui, l'avaient déclaré inintelligible. Mais depuis, presque tous les termes des comparaisons poétiques employés par les prophètes ont été expliqués, et la vision compte parmi les plus beaux tableaux de la Bible. Chaque jour, la religion, la politique, les mœurs et l'architecture des Assyro-Chaldéens laissent échapper quelque nouveau secret. Le vieil Orient se reconstitue pièce à pièce, autrement beau que tous les orients de fantaisie jadis chantés par les romantiques. Il y a là une veine poétique à exploiter, que les contemporains de Racine ne soupçonnaient même pas.

D'autre part, les règles et la nature même de la tragédie au XVIIe siècle excluaient nécessairement plusieurs autres genres poétiques de la Bible. *Job* est à la fois un dialogue philosophique et un poème descriptif qui ne peut s'accommoder de notre scène moderne. *Ruth* est une pastorale, la plus belle des pastorales connues, mais à part quelques détails, en quoi pouvait-elle servir à Racine? Nous trouvons dans l'Ancien Testament, des paraboles, des apologues comme celui de Nathan ou de Jotham. Ce dernier, parce qu'il est politique, aurait pu trouver place dans *Athalie*. Avec un peu de bonne volonté, Racine l'y eût fait entrer, de même que M. de Bornier a fait entrer dans la *Fille de Roland* l'explication du jeu des Vertus et le double éloge de Joyeuse et de Durandal. Mais la

séparation des genres n'autorisait pas ces sortes de mélanges ou ces hors-d'œuvre.

Racine devait écarter aussi les genres bibliques peu en harmonie avec les habitudes sociales du XVIIe siècle. Rien n'était plus agréable aux oreilles des anciens Hébreux que le calembour. Il n'avait pas encore été déshonoré par toutes sortes de mauvaises plaisanteries et il figurait, avec honneur, dans les circonstances les plus solennelles. Jacob mourant célèbre la gloire de Juda par un calembour.

Les énigmes étaient aussi très en faveur. On en rencontre dans la partie gnomique de l'Écriture Sainte et dans les *Juges*. Le jeune Samson semble s'en être fait, si l'on peut parler ainsi, une spécialité. Qui ne connaît l'énigme célèbre proposée par lui aux Philistins :

> La nourriture est sortie de celui qui mangeait,
> La douceur est venue du fort?

C'est là incontestablement de la bonne et grande poésie. Admirons aussi, sans respect humain, le chant de victoire de ce même Samson, après la déroute des Philistins :

> Avec une mâchoire d'âne, un monceau, deux monceaux,
> Avec une mâchoire d'âne, j'ai tué mille hommes.

Cet étrange cri de triomphe appartient à la poésie lyrique : mais à quel genre de poésie lyrique? Les plus doctes auteurs de poétiques seraient fort embarrassés pour le dire. Seulement, nous savons bien que Racine n'a rien pu écrire de semblable.

Il sera parlé ultérieurement des noms géographiques négligés par notre poète. Dans la Bible, plus encore que dans l'*Iliade,* tous les noms heureux semblent nés pour des vers, mieux encore pour la poésie pittoresque. Séhir, Pharan, Mériba, Méroz, Silo et une foule d'autres noms de villes, de montagnes ou de contrées évoquent tous de délicieux ou de glorieux souvenirs. Nous verrons s'il y a lieu de regretter cette omission du poète.

Bossuet a écrit au sujet des grandeurs divines : « O largeur, « ô profondeur, ô longueur sans bornes, ô inaccessible hau-

« teur ! Pourrai-je vous renfermer dans un seul discours [1] ? » Ce qui ne l'empêche pas de « se jeter avec confiance dans cet abîme de gloire ». Racine a-t-il été aussi hardi et aussi heureux? je n'hésite pas à répondre : non. Il n'a embrassé ni la largeur ni la longueur sans bornes. Des livres entiers et de grands genres comme l'épopée, la haute lyrique et le drame philosophique n'ont pas été, pour ainsi dire, touchés. Il n'a pas su davantage renfermer la hauteur des révélations divines dans son discours. De cet immense océan biblique, il n'a parcouru que quelques rivages; il a concentré ses études sur les gnomiques, certains lyriques, les poètes orateurs et les élégiaques. C'est peu sans doute. Mais si ce peu avait suffi pour placer Racine, non pas parmi les grands poètes — il y était depuis *Andromaque* — mais parmi l'élite des grands poètes, la question intéresserait, je pense, notre littérature contemporaine. C'est précisément ce que je crois être la vérité et c'est ce que je vais essayer de démontrer dans les chapitres suivants.

1. Troisième sermon pour la Toussaint.

CHAPITRE II

POÉSIE GNOMIQUE

Le *Ma'sal :* Israël devait avoir une littérature gnomique à un double titre, comme peuple primitif et comme peuple oriental. — Goût du XVIIe siècle pour la morale. — Ses points de contact avec les Hébreux : prosélytisme, identité de principes sur la sagesse, les plaisirs, la cour, les épreuves du juste. — Importance et nature de la poésie gnomique chez Racine, Solon et Pindare. — Les cantiques spirituels, les hymnes du bréviaire romain. — Conclusion.

Voilà bien longtemps que la critique le prend à l'aise avec la séparation des genres. Les petites murailles que Boileau avait élevées avec tant de peine sur les flancs du vieux Parnasse ont été saccagées. Chaque genre rompt le cadre de convention que lui ont donné les auteurs de poétiques, pour se répandre sur le genre voisin. Même au pays de Pallas Athéné, la déesse orthodoxe, les poètes prenaient souvent cette liberté. Dans *Alceste*, après les pathétiques adieux de l'héroïque jeune femme, le poète met sous nos yeux un festin pantagruélique digne du pinceau de Jordaëns. Cette confusion des genres est encore plus marquée dans la Bible. Les œuvres d'Isaïe sont considérées comme le modèle de ce qu'on appelle la poésie oratoire des Hébreux ; mais elles sont aussi le chef-d'œuvre de la poésie lyrique, elles renferment plus d'une élégie sur les malheurs de Jérusalem, elles peuvent fournir les éléments d'un cours de morale assez complet. Il est donc bien entendu que la répartition des livres de la Bible entre les divers genres littéraires n'aura rien d'absolu. De ce que la *Sagesse*, par exemple, sera rapportée à la poésie gnomique, il ne s'ensuivra pas qu'elle n'ait rien de commun avec la poésie lyrique.

Un seul mot hébreu, le mot *Ma'sal* exprime à la fois l'idée de poésie en général et l'idée d'un genre littéraire déterminé. Il est naturel que nous commencions par ce genre. Si les indications de la langue sont exactes, et elles le sont en effet, il y aura, du *Ma'sal* dans toutes les formes de la poésie hébraïque. *Ma'sal* signifie, à proprement parler, comparaison, et il ne répond pas à moins de quatre mots français dont quelques-uns, il est vrai, sont synonymes. Pour le traduire, il nous faut dire : livres didactiques, livres moraux, livres gnomiques, livres sapientiaux, et encore ces quatre mots ne font-ils pas suffisamment ressortir, ce qu'il y a de plus important dans le mot hébreu, l'idée de comparaison.

Israël devait cultiver le *Ma'sal,* à deux titres, comme peuple primitif et comme peuple de l'Orient. Les alexandrins ont compté cent quatre-vingts comparaisons dans la seule *Iliade.* Le poète primitif emploie la comparaison toutes les fois qu'il se trouve en présence d'un fait moral, un tant soit peu complexe. Comme les procédés d'analyse psychologique sont encore rudimentaires chez lui, il y supplée par une comparaison. Pour nous faire saisir les nuances délicates, dont est fait l'à-propos d'une parole, Salomon nous dira : « Comme des pommes d'or sur des ciselures d'argent, ainsi est une parole dite à propos. » A cette habitude d'esprit, joignez le goût inné chez tout oriental de condenser, en de courts préceptes, les idées morales, et vous comprendrez l'importance du *Ma'sal* dans la littérature hébraïque. Tout le monde sait, en effet, combien les Arabes se plaisent aux apophtegmes; les livres védiques font une part très belle aux oracles du divin Manou. Les deux auteurs grecs les plus sentencieux, Hésiode et Ésope, sont précisément ceux qui se rapprochent le plus du génie de l'Orient et qui en conservent avec le plus de fidélité la doctrine et les traditions littéraires. Les Hébreux, plus encore peut-être que les autres peuples de l'Orient, se sentaient portés vers la poésie gnomique. Les amis de Job restent avec lui durant plusieurs jours, moins pour s'apitoyer sur son infortune (leur dureté semble le prouver), que pour résoudre un problème de morale et formuler des sentences. Aussi la part de la poésie gnomique dans la littérature des Hébreux, est-elle

très grande. Sans parler des *Proverbes,* de l'*Ecclésiaste,* de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique*, les hagiographes comme Daniel, les prophètes comme Jérémie, Isaïe et Ézéchiel, mais surtout les auteurs de psaumes, mêlent presque toujours à leurs discours des préceptes et des maximes. Au début du Psaume LXXVIII[me] Aseph s'écrie : « Je publie la sagesse des « temps anciens, j'ouvre la bouche pour des sentences. » Ces mots caractérisent une partie très considérable des poésies bibliques.

Par une coïncidence vraiment curieuse, notre xvii[e] siècle, si éloigné des mœurs de l'antique Orient, professe cependant le même goût pour la morale. Cela tient à sa psychologie. Jamais génération ne posséda, à un aussi haut degré, la science de pénétrer dans les plus mystérieux replis de l'âme humaine. De nos jours, sans doute, on se livre aux mêmes études, mais on n'emploie pas la même méthode et on n'obtient pas les mêmes résultats. Poètes et écrivains détaillent leur état d'âme simplement pour faire œuvre d'artistes, c'est-à-dire, que l'analyse psychologique est à elle-même son but. M. Paul Bourget semble avoir poussé le dilettantisme dans ce genre jusqu'à ses dernières limites.

Au xvii[e] siècle, les écrivains se proposaient un but moins artistique, mais plus humain. Ils recherchaient parmi des vérités diverses, comme le dit si bien M. Nisard, celles qui sont nécessaires à la conduite de la vie. M. Krantz n'admet pas cette manière de voir. D'après lui, l'absence de point de vue moral est un des caractères de la littérature au xvii[e] siècle. « Il n'y a pas, dit-il, dans ces livres un idéal humain vers « lequel ils se piquent de conduire leur génération. » M. Krantz toutefois, se hâte de faire une exception pour Corneille, et surtout pour Pascal « qui tranche sur l'indifférence générale par son attitude militante et qui a osé toucher à la théologie pour en soumettre les questions à la décision de l'opinion ».

Voilà qui est très étonnant. Est-ce que Nicole, M[me] de Maintenon et Fénelon ne se sont pas piqués de conduire leur génération vers un idéal humain? Où donc M. Krantz a-t-il pris que Bourdaloue, Arnauld, et Bossuet n'ont pas osé porter les questions doctrinales devant l'opinion publique? La

vérité est, que les écrivains du XVII[e] siècle, se livraient à des études psychologiques, en vue d'éclairer leurs lecteurs et de les conduire vers un but très précis. Le Racine d'après la conversion, appartient à ce groupe de fervents. Il s'attire dans sa vie privée les sarcasmes de ses anciens amis ; dans sa poésie officielle, il proclame Louis XIV, soldat de Dieu, et il se livre contre les libertins à des attaques fort compromettantes. Là est le point de contact de Racine avec les écrivains gnomiques de la littérature sacrée. Tout homme fortement pénétré des vérités religieuses, éprouve le besoin impérieux de faire partager ses convictions à ceux qu'il aime. Visiblement, Racine prend plaisir à épancher ses sentiments d'amour en exhortations pieuses et il serait difficile de ne pas reconnaître à *Esther* et à *Athalie* un caractère parénétique très prononcé.

Une objection se présente ici. L'Ecclésiaste, diront les rationalistes, n'est pas exposé à faire trop de prosélytisme religieux, puisqu'il a fait une œuvre de sceptique, sinon de matérialiste. Bien des exégètes remarquables, tels que Delitzsch et Knobel ne sont pas de cet avis. Mais Racine n'a fait aucun emprunt à l'Ecclésiaste. Dans tous les cas, il n'a rien dit qui rende nécessaire ici une étude des doctrines du Kohèleth. Restent les *Proverbes,* la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique.* Personne n'osera contester sérieusement les tendances parénétiques de ces trois ouvrages.

« La Sagesse crie dans les rues,
Elle élève sa voix dans les places ;
Elle crie à l'entrée des lieux bruyants ;
Aux portes, dans la ville, elle fait entendre ces paroles :
Jusques à quand, stupides, aimerez-vous la stupidité ?
Jusques à quand les moqueurs se plairont-ils à la moquerie ?...
Mon fils, si tu reçois mes paroles,
Tu comprendras la crainte de l'Éternel
Et tu trouveras la connaissance de Dieu. »

Car l'Éternel donne la sagesse.

Ces mots tirés des deux premiers chapitres des *Proverbes,* résument asez bien, je crois, le but des livres sapientiaux. Chez leurs auteurs, comme chez Racine, il y a un goût très prononcé pour la morale didactique, goût qui procède d'une même cause : la piété.

Cet accord de notre poète avec ses modèles s'étend à toutes les parties et jusqu'aux détails de sa morale. Nous pourrons reconstituer, d'après Racine, les principes les plus importants de la morale des Hébreux.

La Sagesse éternelle célébrée par Salomon, et invoquée par Joad se confond avec le Dieu par qui règnent les rois [1]. Elle descend et vient habiter parmi nous [2], car ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. Mais sur la terre, elle prend une autre nature et une autre forme : elle devient tout simplement la vertu ou du moins elle la fait naître et la conserve parmi les hommes [3]. Cette vertu repose sur un certain nombre d'idées, comme la crainte de Dieu ou bien l'opposition absolue entre le sort des bons et celui des méchants.

Mais, en dehors de cette doctrine purement religieuse, on trouve dans les livres sapientiaux un ensemble d'enseignements moins éloignés des idées profanes et plus conformes aux préoccupations ordinaires de la vie. Ainsi, la vanité des plaisirs et la meilleure manière de faire usage des biens de ce monde, ont souvent inspiré les moralistes de tous les temps et de tous les pays. Horace a exécuté sur ce thème des variations légères, fines et brillantes, mais en somme, faibles de pensée et d'un positivisme un peu trop romain. Lucrèce a donné à son sujet plus d'ampleur et d'éclat et il l'a traité avec plus d'élévation de sentiments. Son *nescio quid amari* a même quelque chose de sublime. Mais sa conclusion trop stoïcienne et trop technique jette comme un froid. Les peintures que renferment les livres sapientiaux ont plus de couleur et de vie ; elles se complètent ensuite du contraste entre la vie de l'impie triomphant et les malheurs du juste persécuté ; enfin, la conclusion qui s'en dégage satisfait à la fois la poésie et la morale. « Venez, jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures, pendant que nous sommes jeunes enivrons-nous des vins les plus exquis ; parfumons-nous d'huile de senteur et ne laissons point passer la fleur de la vie. Cou-

1. Par moi les rois règnent.....
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.
2. *Esther*, acte III, scène IX.
3. *Proverbes*. Chap. III. verset 4.

ronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent..... Les justes ont paru mourir aux yeux des insensés, mais ils sont en paix. [1] »

Racine a pris aux auteurs bibliques leur goût pour ces sortes de tableaux. Deux chœurs, celui du second acte d'*Esther* et celui du second acte d'*Athalie* ainsi que d'autres passages moins importants de ces deux pièces sont consacrés à ce sujet. Le poète s'est approprié les idées principales et les nuances poétiques de ses modèles, et jusqu'aux termes mêmes de leurs métaphores. Inférieur peut-être à Lucrèce pour la sobriété et l'énergie, il le dépasse, et de beaucoup, par la variété et l'abondance, par la souplesse et l'harmonie du rythme, mais surtout par la délicatesse du sentiment. En somme, la description de Lucrèce est assez courte et le souvenir de la vieille économie romaine [2] la gâte un peu. Comme cette trop sage réflexion contraste avec le beau cri final d'Élise, « je n'admirai jamais la gloire de l'impie », avec l'espérance religieuse des jeunes filles du chœur, avec leur profonde horreur pour les plaisirs coupables, tous sentiments qui se fondent dans un cri de pitié féminine et chrétienne :

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.

Mais les auteurs sacrés ne circonscrivent pas leurs observations au seul contraste entre l'impie et le juste ; ils l'étendent à toute la voie de l'homme, pour parler leur propre langage. Dieu est à la destinée de l'homme ce que la *Moira* antique était aux héros d'Eschyle ou aux personnages d'Hérodote. Notre vie appartient tout entière au Dieu dont nous l'avons reçue [3], comme le dit si bien Mardochée. Les desseins de Dieu sur notre destinée nous échappent [4], et sa main nous dirige où il veut.

1. *Sagesse*. Ch. II et III.
2. Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ.
3. Domine, dominator vitæ meæ, *Ecclésiastique*, XXIII.
4. *Sagesse*, VII, Viam Domini ignoravimus.

Et qui sait lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?

Dans une position aussi dépendante on voit facilement partout l'influence directe de Dieu. Le juste cherche des explications surnaturelles à tout ce qui lui arrive. Dans l'épreuve il se demande s'il n'expie pas pour ses pères, s'il ne porte pas la peine de leurs crimes. Plus souvent, les malheurs de l'homme s'expliquent moins par la prospérité, comme il paraîtrait à première vue, que par les conséquences assez ordinaires de la prospérité. Chez Sophocle et chez Hérodote, les dieux jalousent le bonheur des hommes et s'en vengent. Cette idée domine toutes les tragédies de l'un, toutes les histoires de l'autre. Dans la Bible, la prospérité engendre l'orgueil, et l'orgueil attire la colère divine [1]. C'est ce que chantent, délicieusement, les jeunes compagnes d'Esther (Il renverse l'audacieux, il prend l'humble sous sa défense..... J'ai vu l'impie adoré sur la terre). Une pareille doctrine sur la Providence contient implicitement le plan de conduite du juste. Craindre Dieu, au sens indiqué dans un précédent chapitre, mais n'avoir pas d'autre crainte, tout est là pour le disciple de la Sagesse. Il s'appuie sur ce Dieu jaloux, le seul qui commande aux cieux, il met son bonheur à espérer en lui [2]. Il trouve la paix dans son amour. Est-il, en effet, d'autre bonheur que la tranquille paix d'un cœur qui aime Dieu [3]?

Malheureusement, nous avons beaucoup de peine à la garder, cette paix, fruit de l'obéissance à la loi.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains,
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!

Quels sont ces ennemis? le poète ne le dit pas, mais il le laisse assez clairement entendre; ce sont les différentes passions contre lesquelles s'élèvent avec tant d'énergie les livres sapientiaux et particulièrement les *Proverbes*. Mais il y a aussi, il y a surtout les ennemis du dehors.

1. Isaïe, XXVIII, 1.
2. *Proverbes*, XVI, 20, Celui qui se confie dans l'Éternel est heureux.
3. *Sagesse*, III, 9. Quoniam donum et pax est electis Dei. — Isaïe, XLVIII, 22, Il n'est point de paix pour l'impie.

Où se peuvent cacher tes saints!
Les pécheurs couvrent la terre.

Ce cri des jeunes filles du chœur est susceptible d'une interprétation chrétienne, mais il résume aussi en les atténuant ces longues et innombrables plaintes dans lesquelles le Psalmiste exhale sa haine contre les impies.

Apre et violente partout, la lutte du juste contre ses ennemis offre encore plus de dangers à la cour des rois. Les auteurs des livres sapientiaux s'étendent avec compétence, sur la vie de cour. Un habitué de Versailles, comme Racine, trouvait là une très heureuse occasion d'épancher le trop plein de son âme. Des critiques très au courant des choses du XVIIe siècle se sont étonnés de certaines hardiesses de notre poète. Tel mot de Joad, disent-ils, ou telle phrase du chœur était de nature à faire froncer le sourcil royal. Mais ces critiques ont sans doute oublié certaine petite phrase de la préface d'*Esther* : « Il me semble que, sans altérer aucune des circonstances « un tant soit peu considérables de l'Écriture Sainte, ce qui « serait à mon avis une espèce de sacrilège, je pourrais rem- « plir mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même a « pour ainsi dire préparées. » Si donc, un ennemi de Racine, s'était permis de signaler à Louis XIV des allusions ou de prétendues allusions, la réponse du poète était bien facile : « Ce que vous considérez comme des impertinences de courtisan aigri, a été tiré de l'Écriture Sainte. Comparez avec mon tableau de la cour celui qu'en ont tracé les écrivains bibliques. »

Rien n'est plus exact. Assuérus, terrible en ses soudains transports, ressemble, d'après Esther, à un lion indompté. Sa colère étincelle, comme celle du Dieu vivant, mais — ce sont les termes mêmes de la Bible (*Proverbes*, XX, 1), — la terreur qu'inspire le roi est comme le rugissement du lion. » Cependant Dieu, selon la belle expression d'Esther, tient le cœur des rois entre ses mains puissantes (*Proverbes,* XX, 1).

Malgré son omnipotence, le roi est exposé à de grands ennuis et à de graves erreurs.

Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.

Précisément, la gloire du roi est de sonder les cœurs (*Proverbes,* XXV, 1), de chasser l'impie de devant sa face (*Proverbes,* XX, 26), d'appeler à sa cour les hommes habiles dans leur art (*Prov.,* XXII, 29). Le plus grand des malheurs qui pût lui arriver serait de tolérer la calomnie autour de lui et de ne pas mettre obstacle à ses criminels attentats. Quand celui qui domine a une âme mensongère, dit l'auteur des *Proverbes,* tous ses serviteurs sont des méchants.

Mais entre la Bible et Racine il n'y a pas moins de ressemblance pour la poésie et le ton du langage que pour la doctrine. A première vue, il semble, au contraire, que la différence soit énorme. Les préceptes moraux de la Bible appartiennent au genre gnomique pur, par la coupe des vers et par leur place dans la pièce ; au contraire, la tirade de la calomnie [1] doit être rangée parmi les modèles de la poésie lyrique. Ainsi du moins le disent beaucoup de critiques.

Ces critiques se trompent, on pourra s'en convaincre par une comparaison. Deux poètes, l'un lyrique, l'autre gnomique ont traité ce même sujet de la calomnie, chacun, avec les procédés qui lui sont propres. « Maintenant, dit Pindare à « Arcésilas, puisses-tu avoir la pénétration d'Œdipe ! Si le « tranchant de la cognée abat les rameaux d'un vaste chêne « et dégrade son admirable beauté, l'arbre devenu stérile rend « encore témoignage de lui-même, quand le feu de la tempête « vient le frapper, ou que, appuyé sur de hautes colonnes, il « soutient un poids immense dans le palais d'un maître étran- « ger, laissant une place vide dans la forêt.

« Tu es le médecin que ces temps réclament, et Péan comble « tes jours d'honneurs. Il faut une main légère à la plaie encore « saignante. Il est aisé d'ébranler une cité, le plus faible en a le « pouvoir ; mais de la rasseoir sur ses bases, c'est là une rude « tâche, si un dieu ne vient diriger les efforts des rois. Ce rôle « glorieux est ton partage. Ose consacrer tous tes soins au « bonheur de Cyrène.

« Grave dans ton cœur et médite cette parole d'Homère : « Un

1. *Esther,* acte III, scène III.

« bon messager honore une cause. La muse aussi s'honore par « un noble message. »

Il y a là incomparablement plus de souffle, d'élan et de couleur que dans le passage correspondant de Racine; il y a là du vrai lyrisme.

Voyons maintenant un gnomique, Solon, par exemple. « Notre ville, dit-il aux Athéniens, ne périra jamais par la « volonté de Zeus et l'intention des bienheureux immortels, « parce que la protectrice au grand cœur, la fille d'un père re- « doutable, Pallas Athéné, étend la main sur elle. Mais ce sont « les citoyens eux-mêmes, dans leur imprudence, qui veulent « perdre la grande ville... Voilà ce que mon cœur m'engage à « révéler aux Athéniens, à savoir, que la mauvaise adminis- » tration engendre les plus grands maux, tandis que la bonne « met tout dans l'ordre, à sa place, et oppose une entrave aux « hommes injustes. Elle adoucit les aspérités, calme l'orgueil, « amortit l'insolence, dessèche les germes croissants du mal- « heur, fait marcher la justice loin des voies tortueuses, adou- « cit la fierté, arrête l'œuvre de sédition et le ressentiment « d'une discorde fatale : grâce à elle enfin tout est, parmi les « hommes, réglé et sage. »

Il est évident, si l'on considère, le ton et l'allure générale de la pensée, que Racine ressemble beaucoup à Solon. En empruntant aux livres sapientiaux leurs préceptes, il les a revêtus de cette forme qui dans tous les pays, passe pour le caractère distinctif de la poésie morale. Mais alors, dira-t-on, l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie* est un poète gnomique. Oui gnomique. On a le droit de s'en étonner, mais qu'on veuille bien remarquer ce fait, qu'une fois libre de toute entrave, il est revenu lui-même à ce genre de poésie. Lorsque Racine composait *Esther* ou *Athalie,* il subissait le goût de son temps pour le théâtre, et il remplissait certaines conditions dramatiques exigées par Mme de Maintenon; mais il était libre, absolument libre de son choix quand il composait ses autres poésies religieuses.

Ceci m'amène à parler de ce que nous appellerions aujourd'hui les mélanges religieux et poétiques de Racine. Je n'en ai rien dit jusqu'ici parce qu'ils forment un tout à part. Il

n'est pas douteux cependant qu'ils appartiennent au genre moral et didactique. D'un autre côté, une étude sur chacune des pièces qui les composent, peut influer, on va le voir tout à l'heure, sur la conclusion de ce chapitre ; le moment semble donc venu de les étudier.

Qu'y a-t-il de biblique dans les *Hymnes du bréviaire romain?* Rien ou presque rien ; à peine si on rencontre çà et là quelquelques réminiscences vagues de l'Ancien Testament, comme aux vêpres du Mardi soir.

> Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée
> Débrouilla le chaos,
> Et fixant sur son poids la terre balancée,
> La sépara des flots.

La plupart des hymnes du bréviaire reposent sur des données chrétiennes ; la Trinité, la grâce telle qu'elle est expliquée dans saint Paul ; la mortification considérée comme un principe de pureté, et cette idée que le Christ est notre guide et notre maître.

> O Christ notre unique lumière,
> Nous ne reconnaissons que tes saintes clartés !
> Notre esprit t'est soumis, entends notre prière,
> Et sous ton joug divin range nos volontés.

De toutes les œuvres poétiques de Racine, la traduction des hymnes du bréviaire est la plus austère. Elle n'a pas la langueur de grâces d'*Esther,* ni la pompe orientale d'*Athalie,* mais c'est quelque chose de chaste, de fort, de sobre, d'intime et de recueilli que nous nous figurons dans les premiers chrétiens. Sans s'en douter, Racine caractérisait la poésie de ses hymnes, lorsqu'il s'écriait :

> Que Christ soit notre pain céleste,
> Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur ;
> Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
> Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.
> Que la pudeur chaste et vermeille
> Imite sur leur front la rougeur du matin.

De tels sentiments et de telles pensées procèdent du plus pur esprit de l'Évangile. L'inspiration médiate ou immédiate de

saint Paul et même (ô Boileau!) l'influence du moyen âge, s'y font sentir. On dirait les oraisons jaculatoires d'un moine très pieux dont Racine aurait poli l'expression et affaibli l'ardeur mystique, mais dont il aurait conservé toute l'austérité.

Parmi les cantiques spirituels, deux n'ont rien de commun avec l'objet de ce travail. Le premier est tiré en entier de la première épître aux Corinthiens; le second, de l'épître aux Romains. Nous n'avons donc à nous occuper que des deux derniers et de la paraphrase du psaume XVII[e]. Le troisième cantique spirituel semblerait offrir une traduction assez fidèle de l'Ancien Testament. Il rend très bien le contraste, dont il a été parlé plus haut, entre le sort du juste et celui de l'impie, et il reste toujours dans le ton d'un poème didactique. Mais que de différence avec les prophètes ou les livres sapientiaux! Le poète n'a pas craint d'ajouter des idées chrétiennes aux maximes de l'auteur de la *Sagesse*.

La mort n'a rien qui l'étonne (le juste),
Et dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

On peut dire que le chapitre V de la *Sagesse* a été changé de fond en comble. Dans la Bible, on entend des cris de colère; la foudre tombe droit sur les méchants; eux-mêmes, sont lancés des nuées, comme les flèches d'un arc bandé avec force. Chez Racine, c'est d'une voix plaintive que la tardive pénitence exprime ses remords. Dans la Bible, les images poétiques abondent. Le bonheur des méchants passe comme une ombre, comme un courrier rapide, comme le sillage d'un navire, comme le vol d'un oiseau, comme une flèche. Dieu est comparé à une machine qui fait pleuvoir sur les insensés une grêle de pierres. Pas une de ces images ne se rencontre dans le cantique de Racine, tout y est à l'état d'idée ou de sentiment.

Le quatrième et dernier cantique spirituel n'offre rien de très biblique. Racine lui a donné pour sous-titre : Tiré de divers passages d'Isaïe et de Jérémie; or, sur soixante vers,

vingt-quatre reproduisent très exactement l'Évangile. La troisième strophe célèbre le sacrement de l'Eucharistie, la cinquième raconte l'Incarnation et la Naissance du Verbe, le commencement de la dernière renferme des allusions non équivoques à un sermon de Notre-Seigneur et à l'épisode de la Samaritaine. Les trente-six vers qui restent sont effectivement tirés de divers passages d'Isaïe et de Jérémie. Mais si le poète est resté fidèle à l'esprit et quelquefois à la lettre des discours prophétiques, il n'en a voulu reproduire ni l'éclat, ni le mouvement. Ce qui dans Isaïe éclate en strophes superbes, est rendu en vers charmants, pénétrants, unis, calmes et légèrement oratoires.

Il faudrait faire les mêmes observations à propos de la paraphrase du Psaume XVII[e] (Vulgate). Je m'empresse d'ajouter cependant qu'elle abonde en vers bibliques d'une majesté simple, d'une hardiesse savante et contenue, comme ceux-ci :

Tu dis, et ta voix déconcerte
L'ordre éternel des éléments;
Sous tes pas la terre entr'ouverte
Voit chanceler ses fondements.
Dans sa frayeur, le ciel s'abaisse;
Devant ton trône, une ombre épaisse
Te dérobe aux yeux des vivants;
Des chérubins dans le silence
L'aile s'étend; ton char s'élance
A travers les feux et les vents.

Il est impossible de retrouver, dans la traduction, la physionomie du psaume. Ni la pensée morale, ni le but particulier, ni le genre de poésie ne sont les mêmes. Racine parle du siècle et de ses maximes, comme aurait pu le faire Bossuet, dans un sermon de vêture. Il prie avec une humilité trop chrétienne ; on dirait qu'il craint de se mettre lui-même en scène ; il cherche à se perdre dans la foule des justes :

De ton amour et de ta crainte
Ce cœur à jamais pénétré
Sera fidèle à ta loi sainte
Et mon triomphe est assuré.
Toujours propice aux âmes pures
C'est sur nos mœurs que tu mesures
Tes châtiments et tes faveurs.

David y va avec plus de naïveté et de rondeur.

> Le Seigneur m'a traité, selon ma droiture,
> Il m'a rendu, selon la pureté de mes mains;
> Car j'ai observé les lois de l'Éternel,
> Et, je n'ai point été coupable envers mon Dieu.
> Toutes ses ordonnances ont été devant moi,
> Et je ne me suis point écarté de ses voies.
> J'ai été sans reproche envers lui.
> Et je me suis tenu en garde contre mon iniquité,
> Aussi l'Éternel m'a rendu selon ma droiture
> Selon la pureté de mes mains devant ses yeux.

Le poète chrétien fait une « prière pour tous », à la façon de Pope, mais douce, insinuante et caressante. Le psaume de David est un chant de victoire où éclatent, à la fois, l'ivresse du triomphe et la haine de l'ennemi. Racine reste dans le ton d'une conversation très-respectueuse, élégamment poétique et, un moment, sublime.

Je citais tout-à-l'heure une strophe admirable (Tu dis, etc.), la plus admirable, à mon sens, de toute la paraphrase. Mais lisez les versets correspondants du psaume de David :

> La terre fut ébranlée et trembla,
> Les fondements des montagnes frémirent.
> Et ils furent ébranlés, parce qu'il était irrité.
> Il s'élevait de la fumée dans ses narines,
> Et un feu dévorant sortait de sa bouche :
> Il en jaillissait des charbons embrasés.
> Il abaissa les cieux, et il descendit :
> Il y avait une épaisse nuée sous ses pieds.

Oh! que l'enthousiasme est supérieur à l'art, même mis au service de la plus exquise délicatesse de sentiments.

Les cantiques spirituels et les hymnes du bréviaire, n'ajoutent donc rien au mérite historique de Racine et laissent entrevoir certains défauts de traduction assez graves. Mais ces poésies diverses révèlent une veine nouvelle de son génie, sinon très abondante, du moins très pure. Considérées en elles-mêmes et indépendamment de leur rapport avec la Bible, elles valent la plupart des chœurs d'*Esther*. A notre point de vue spécial, elles offrent des avantages plus appréciables. Elles font ressortir le sens critique dont *Esther* et *Athalie* ren-

ferment tant de preuves. La doctrine franchement chrétienne des hymnes permet de mieux comprendre l'importance de la religion juive, dans les deux tragédies françaises. De même, en constatant les très gros et très nombreux anachronismes des cantiques, on se dit, que décidément Racine s'est beaucoup préoccupé de la vraisemblance historique, dans la composition d'*Esther* et d'*Athalie*.

Enfin, ces divers fragments religieux augmentent dans des proportions assez considérables, la partie morale des œuvres du poète. Ajoutez-les aux sentences répandues dans le dialogue des deux drames, puis à une bonne moitié des chœurs, et Racine vous paraîtra digne d'être classé parmi les plus grands d'entre les poètes gnomiques.

Peut-être même ses chefs-d'œuvre ainsi envisagés en seront-ils jugés plus justement et par conséquent plus admirés. M. Faguet se plaint de la faiblesse lyrique de certains chœurs. Et il a raison ; mais il pose mal la question. N'allez pas chercher du lyrisme dans un grand nombre de chœurs ; regardez-les comme une imitation très libre du Ma'sal hébreu, et dès lors le prétendu défaut devient un mérite. Tout s'explique, tout apparaît harmonieux et beau.

Ce que nous avons dit plus haut de la verve de la poésie hébraïque, de son pittoresque et de son énergie est particulièrement vrai de la poésie didactique. Ne nous demandons pas si Racine a pu s'approprier toutes ces qualités. L'impuissance de nos langues modernes rendait cette tâche impossible. « Chacun des proverbes de Salomon, dit Nœldeke, se compose de deux membres et presque chaque membre se compose, à son tour, d'une proposition unique de trois à quatre mots. Le mordant de la concision produit par cette coupe de l'original, ne peut être rendu, dans aucune traduction, et en allemand ou en français moins que dans toute autre langue. »

Enfin, la nature de l'esprit moderne et les exigences du dialogue rendaient nécessaire une transformation considérable du Ma'sal hébreu. Le morcellement des pensées et l'absence de liaison eussent été insupportables dans une tragédie. Le poète a dû insérer sa réflexion morale dans son œuvre, de façon à ce qu'il n'y parût, pour ainsi dire pas. Au lieu de se

détacher en relief et de tirer l'œil, comme dans l'original, elle faisait corps avec le reste du discours et participait à sa vie générale. Il fallait que d'abstraite, elle devînt concrète et qu'elle s'incarnât, en quelque sorte. « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » Une idée aussi essentiellement juive ne pouvait pas ne pas se retrouver dans une tragédie tirée de l'Ancien Testament; elle s'y retrouve en effet, mais elle est devenue homme :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cependant, en dépit de toutes les modifications, non seulement la pensée générale et quantité d'idées particulières n'ont pas été altérées, mais ce qu'il y a de plus important et de plus caractéristique dans leur forme, subsiste chez Racine. Dès maintenant, l'immense influence des auteurs sapientiaux sur ses poésies religieuses me paraît assez établie. Mais les différences qui nous séparent de l'Orient antique sont si souvent invoquées dans les travaux exégétiques de nos jours, qu'on a de la peine à en croire ses propres yeux. Peut-il bien y avoir tant de points de contact entre des écrivains de tempéraments si divers? Qu'on veuille se souvenir d'un mot familier de Bossuet : « La religion est le tout de l'homme. » Si donc la religion est commune à des hommes fort éloignés les uns des autres, il y a beaucoup de chances que les divergences s'atténuent ou s'effacent et que l'accord s'établisse sur les questions essentielles. Voilà pourquoi, si je ne m'abuse, les différences entre les poètes gnomiques de la Bible et Racine portent sur les détails, et les ressemblances sur le fond.

N'hésitons pas à regarder Racine, comme *un poète avant tout moraliste*. De même que le Ma'sal est au fond de toutes les poésies hébraïques, de même le désir de moraliser se cache sous chaque vers de notre poète. On a trouvé dans ses œuvres religieuses du drame, de l'élégie et même de la poésie épique. Mais cette manière de distribuer les genres amène nécessairement des déceptions. Dans quelle catégorie ranger des vers qui ne sont ni lyriques, ni épiques, ni dramatiques? Il suffit, ce me semble, de les attribuer à la morale religieuse. Ainsi apparaît, sous son vrai jour, la frappante analogie qui

existe entre les Hébreux et les Français, car lequel des deux peuples aime le plus à moraliser, on ne saurait vraiment le dire : « Prud'homie, disait le bon roi saint Louis, prud'homie est chose si bonne que le mot, rien qu'à le prononcer, emplit la bouche. » Combien plus nous aimons ces préceptes, lorsqu'ils tombent des lèvres harmonieuses d'un Racine [1] !

1. Il s'agit — cela va sans dire — de Racine considéré comme auteur de poésies religieuses. Le XVIIe siècle n'étudiait la Bible que pour faire des recueils de maximes. Racine et Mme de Maintenon se sont contentés de transporter sur la scène les habitudes intellectuelles et morales qui dominaient dans les écoles, dans les couvents et dans les familles. Que si on m'oppose le caractère dramatique d'*Athalie*, je ferai observer que l'histoire littéraire de Saint-Cyr offre un exemple très curieux de l'évolution des genres. Mme de Maintenon avait composé pour les récréations dramatiques de ses élèves, des dialogues purement moraux. Racine, en écrivant son *Esther*, a tenu compte de ce précédent. Il a fait une œuvre qu'on n'a su comment qualifier, mais qui a incontestablement son modèle, dans le Ma'sal hébreu. Il a donné, dans *Athalie,* un plus libre essor à son génie dramatique, mais il n'en a pas moins fait une très grande part à la morale, et il n'a pas pris la peine de cacher son but parénétique.

CHAPITRE III

POÉSIE LYRIQUE

Les lyriques d'Israël. — En quoi Racine leur ressemble-t-il ? — La lyrique *personnelle* dans Joad. — Sa prophétie, dernier effort de l'esprit humain. — Le parallélisme hébreu dans Racine. — Pascal et Fénelon. — Lyrique *collective* des chœurs. — Sophocle et les Psaumes. — Les morceaux lyriques des chœurs sont peu nombreux. — Résumé : Place de Racine dans l'histoire de la poésie lyrique. — Shakespeare et Hugo.

On passe naturellement de la poésie morale à la poésie lyrique. Leurs domaines sont limitrophes, et souvent la frontière en est si indécise, qu'il est permis de se demander sur quel terrain on marche. D'une part, la sentence revêt plus d'une fois, comme dans le chapitre V de la *Sagesse,* le caractère de la poésie lyrique. D'autre part, le psaume tend à devenir méditation didactique. Aussi, serait-il difficile de classer, dans l'un ou l'autre genre, plusieurs passages des livres sapientiaux et une partie considérable des psaumes.

Coïncidence digne d'être remarquée, il en est de même dans beaucoup de passages de Racine.

Le lyrisme est de tous les genres littéraires le plus conforme au génie des Hébreux. Il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire : « La poésie lyrique, selon la remarque de M. Hippolyte Rigault, est comme le rendez-vous des esprits les plus opposés sur tous les points de l'espace. » Il serait cependant difficile de ne pas reconnaître au lyrisme deux caractères essentiels. « Ce genre littéraire, a écrit M. Théodore de Banville, explique ce qu'il y a en nous de surnaturel et ce qui

ceux de nos sentiments et de celles de nos pensées qui ne peuvent réellement être exprimés que par le chant, de telle sorte qu'un morceau de prose, dans lequel ces sentiments et ces pensées sont bien exprimés, fait penser à un chant ou semble la traduction de ce chant [1]. » En d'autres termes, la poésie lyrique est idéaliste. Autre mot vague mais suffisamment explicite, puisqu'il entre dans des définitions philosophiques. Aucune littérature ne s'est trouvée, autant que la littérature hébraïque, dans des conditions favorables pour se retremper aux sources de l'idéal. Israël vivait des plus beaux souvenirs que le monde connaisse. Par une tradition directe et ininterrompue, il remontait jusqu'au berceau de toute poésie, l'Éden. Le déluge, la tour de Babel, les patriarches, la captivité d'Égypte, l'Exode, les temps héroïques des Juges, lui formaient un passé où le divin entrait pour une plus large part que l'humain. La législation détaillée de Moïse donnait à chaque acte de la vie individuelle une direction religieuse, et, si les Israélites, entraînés par leurs mauvais instincts, la violaient parfois, des hommes suscités de Dieu venaient leur rappeler la mission purement spirituelle de leur nation. Jamais classe d'hommes n'a mérité, autant que les prophètes, de représenter l'idéal au milieu des occupations prosaïques de la vie. « Voici, disait Bossuet du dernier d'entre eux, voici le prédicateur qui réclame votre audience; il a raison de dire, en se définissant lui-même, qu'il est une voix parce que tout parle en lui : sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poils de chameau qui couvre son corps et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, le désert affreux qu'il habite; tout parle, tout crie, tout est animé. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a pas de corps, dont le cri néanmoins est si perçant, on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix... Mais au bruit de cette voix, le désert est ému, les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. » Si des hommes tels que le Précurseur sont poètes, dépasse nos appétits matériels et terrestres; en un mot, de

1. Théodore de Banville, *Traité de poésie française.*

et, s'il est vrai, selon le mot de M. de Banville, que le lyrisme exprime ce qui dépasse nos appétits matériels, les Hébreux doivent remplir toute l'idée que nous nous faisons de la perfection lyrique.

Il serait téméraire assurément de vouloir embrasser, analyser et apprécier tous les éléments de cette perfection. Quelques Pères, saint Augustin entre autres, l'auteur de l'*Imitation*, et Bossuet, ont dit sur la beauté du lyrisme sacré des choses admirables; mais de peinture adéquate, si je puis m'exprimer ainsi, il n'y en a point. Fût-il Herder, Ewald ou Renan, le critique qui voudrait s'élever au ton de la parole divine risquerait de s'attirer la réponse foudroyante de Dieu à son serviteur Job : « Si tu crois avoir un bras comme « Dieu et *tonner d'une voix semblable*, achève et fais le Dieu « tout à fait, élève-toi dans les nues, parais en ta gloire, « renverse les superbes en ta fureur. »

En réalité, il n'y a pour la critique qu'un moyen de faire comprendre les diverses beautés du lyrisme hébreu, la comparaison. On ne s'est pas fait faute d'en user. Presque toutes les appréciations émises sur ce sujet, qu'elles émanent de poètes, de philosophes, d'orateurs ou d'exégètes, si on les dépouille des métaphores dans lesquelles elles s'enveloppent, peuvent se ramener à peu près à cette idée : les Hébreux laissent loin, bien loin derrière eux, les plus grands lyriques des littératures profanes. Et cette immense supériorité doit s'entendre de toutes les formes de la poésie lyrique, depuis la prière calme et onctueuse, jusqu'aux mouvements les plus hardis, jusqu'aux cris de colère les plus violents. Tout cela, je l'avoue, n'est ni très neuf ni très profond, mais, c'est la conclusion à laquelle il faut toujours revenir.

La poésie lyrique, en général, a pour second caractère essentiel d'être subjective. Il ne faut pas avoir beaucoup lu l'Ancien Testament pour savoir que le *Moi* des prophètes s'y détache avec une grande vigueur. *Moi* pas haïssable du tout, mais très sympathique ou même séduisant. Les exégètes contemporains se sont trop étendus peut-être [1] sur l'importance

1. Renan, *Histoire de la Religion d'Israël;* Reuss, *La Sainte Bible.*

du rôle que joue dans les poésies hébraïques la personnalité de leurs auteurs. Je renvoie le lecteur à leurs travaux [1], en retenant seulement le mot de la fin : la poésie des Hébreux est éminemment subjective.

Il semble, à première vue, que Racine soit tout à fait impropre au lyrisme. Cet Athénien de Versailles paraît trop fin pour être capable d'enthousiasme. La sensibilité et la réflexion enlèvent la confiance et brisent l'élan vers les hauts sommets. Comment croire, du reste, à la sincérité lyrique de l'auteur des lettres à Desmarets, du trop souple courtisan de Mme de Maintenon, de l'amant de la Champmeslé ? Cet ancien élève des solitaires du Désert couvrait ses maîtres de ridicule ; ce prétendu sentimental décochait des épigrammes aussi cruelles qu'habiles contre des hommes coupables de tiédeur dans leur admiration pour ses œuvres ; ce faux amant n'avait pas une larme pour la mort de la Champmeslé ; ce courtisan incorrigible se laissait mourir pour une disgrâce de quelques jours.

Autant d'affirmations, autant d'inexactitudes. Qui ne connaît les deux hommes [2] dont parle un cantique spirituel, et dans lesquels Louis XIV se reconnaissait si bien ? Il faut se rappeler la doctrine de ce cantique pour bien comprendre Racine. Des deux hommes qui vivaient en lui, le second (je suis l'ordre du célèbre *Cantique*) mourut à l'époque de la grande conversion, après l'insuccès de *Phèdre*. Port-Royal croyait bien à la mort de l'auteur des fameuses lettres, puisqu'il tua le veau gras en l'honneur de l'enfant prodigue. Une lettre de Mme de Maintenon nous prouve que ces Messieurs du Désert ne s'étaient pas trompés. Mort aussi, était l'amant de la Champmeslé. Après sa conversion, Racine ne fut d'abord qu'un aspirant chartreux, et ensuite le mari très édifiant de Catherine de Romanet. La pensée même de la Champmeslé

1. Delitschz, *Der Prophet Jesaia;* Ewald, *Œuvres diverses,* et surtout *The revelation its nature and record* (traduction anglaise). Réville, Bois.

2. Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Se révolte contre ta loi.

devait lui faire horreur. Quand on vint annoncer la mort de son fils à M[lle] de la Vallière, devenue sœur Louise de la Miséricorde : « Ce n'est pas sa mort que je dois pleurer, dit-elle, c'est sa naissance. » Personne, cependant, ne s'est avisé de prétendre que M[lle] de la Vallière n'avait pas de cœur. Si les sentiments du courtisan n'étaient pas morts en Racine, du moins, ils étaient relégués dans la partie inférieure de l'âme. L'homme succombait à la douleur d'une disgrâce, mais le chrétien l'acceptait volontiers et s'en réjouissait presque, comme il se résignait, avec calme, à la mort pourtant si redoutée.

Voilà, si je ne me trompe, l'explication de l'idéalisme de Racine. Ce qui dominait en lui, à la fin de sa vie, c'était le chrétien ou plutôt le mystique. Or, tous les mystiques sont poètes par nature. M[me] Guyon passait plusieurs heures par jour à composer des poésies. Saint Thomas d'Aquin [1], saint François d'Assise [2], saint Jean de la Croix [3], sainte Thérèse [4], Fénelon [5] ont laissé des strophes admirables. C'est que dans l'âme de tout mystique une voix intérieure chante continuellement un cantique au Bien-Aimé [6]. Racine — ne nous laissons pas hypnotiser par certains souvenirs biographiques — Racine était un mystique, et devait, par conséquent, un jour ou un autre, répandre en de beaux vers le plus pur et le meilleur de son âme. Il était idéaliste.

Il était aussi subjectif, et c'est pourquoi il a su mêler ses propres pensées aux discours de ses personnages. Souvent les jeunes filles du chœur interprètent sa piété à lui, Mardochée et Joad son prosélytisme. Tous les écrivains ont un faible pour les héros sortis de leur imagination. On dit que Balzac parlait des personnages de ses romans comme s'ils eussent réellement existé. Il prenait part à leurs peines, il s'inquiétait de leurs dettes, il les mariait, pour le mieux, et

1. Office du Saint-Sacrement.
2. Le Cantique du soleil, le cantique sur l'amour : j'ai été jeté dans la fournaise.
3. La nuit obscure.
4. Je me meurs de ne point mourir.
5. Cantique de première communion.
6. Je dors, mais mon cœur veille. *Cantique des Cantiques.*

donnait de leurs nouvelles à ses amis. Il devenait tour à tour Vautrin, Bixiou, Grandet, Hulot [1], M[me] Marneffe [1]. Cette tendance à s'identifier avec les héros de ses rêves apparaît plus forte encore chez l'écrivain porté au prosélytisme. Comment Racine n'aurait-il pas eu la tentation de revêtir l'éphod de Joad pour dire aux précurseurs de Voltaire, aux disciples de Gassendi et de Molière, à la clientèle des Vendôme, à tous les libertins :

> Hé! quel temps fut jamais plus fertile en miracles?
> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
> Peuple ingrat?

Rien donc de ce qui pouvait faire un poète lyrique ne manquait à Racine.

Dans presque toutes ses tragédies, il y a un personnage qui est comme le foyer du drame et qui absorbe à peu près toute l'attention du lecteur. Il suffit de citer Andromaque, Néron, Bérénice, Phèdre. Par une corrélation naturelle ou même nécessaire, les personnages secondaires s'effacent en proportion de l'importance du premier. *Athalie* fait un peu exception sous ce rapport. L'importance, le relief, la vie intense des personnages secondaires peuvent faire illusion un instant, mais comparez-les attentivement à Joad, ces personnages secondaires, leur infériorité relative prendra des proportions incroyables. Si elle ne choque pas, cela tient — de même que le rapport de la hauteur à la largeur dans les églises du moyen âge — uniquement à l'habileté de l'artiste.

Un second trait commun à tous les héros de Racine est leur habitude de s'étudier, de s'observer, de s'analyser eux-mêmes. Ils détaillent leur moi, ils l'envisagent sur toutes ses faces, ce qui donne aux œuvres de notre poète, malgré leur forme dramatique, un caractère très subjectif. Cette observation, aujourd'hui banale, s'applique à Joad dans une mesure et pour des raisons tout à fait exceptionnelles. Joad, en effet, est avant tout un prophète. Or, les prophètes sont des poètes subjectifs et idéalistes, c'est-à-dire de grands lyriques. Cherchons la grande lyrique dans Joad.

1. V. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire.*

Les « Nabis » avaient une manière à eux de s'annoncer et de déterminer la nature de leur mission : tout d'abord Jéhovah parle; les cieux et la terre écoutent sa voix. L'intervention divine est moins directe dans la suite de la prophétie; mais, alors même qu'elle semble disparaître, elle ne laisse pas de faire sentir son influence.

Comme une vivante antithèse, en face de l'Être par excellence, le prophète représente le néant de l'homme. Il est saisi de crainte, il se frappe la poitrine comme Isaïe : « Alors je dis : « malheur à moi, je suis perdu, car je suis un hommme dont « les lèvres sont impures, et mes yeux ont vu le roi, l'Éternel « des armées. » Mais Dieu ou un de ses Séraphins vient toucher les lèvres souillées du fils de l'homme, et aussitôt, la timidité fait place à l'audace, la peur au courage. « J'entendis « la voix du Seigneur disant : qui enverrai-je et qui marchera « pour nous? Je répondis, me voici, envoie-moi. [1] » « Et « l'Éternel me dit : Voici, je mets mes paroles dans ta bouche. « Regarde, je t'établis aujourd'hui sur les nations, sur les « royaumes, pour que tu arraches, tu abattes, pour que tu ruines et tu détruises, pour que tu bâtisses et que tu plantes [2]. »

Joad ne s'y prend pas autrement; il abrège, il condense la longue antithèse du prophète en quelques mots énergiques. Mais il a la même timidité vis-à-vis de Dieu, la même audace contre le méchant, la même fierté d'allure, la même possession de soi.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte
Je crains Dieu, cher Abner et n'ai point d'autre crainte.

Est-ce assez sculptural? Est-ce assez vivant? La haute personnalité du prophète s'accuse avec une force au-dessus de toute expression, elle prend possession de toute la scène. Dans une entrevue historique, le jeune empereur d'Allemagne, Guillaume II, laissa gauchement tomber son casque devant le pape Léon XIII. De même, le panache d'Abner, qui d'abord

1. Isaïe VI, 8.
2. Jérémie I, 9-10.

ondoyait si fièrement sous la voûte du temple, s'abaisse devant le prophète et tombe à ses pieds.

Cette attitude de Joad ne se dément point dans la suite de la tragédie. Son langage, descend parfois à des détails pratiques, mais bien vite, il remonte dans les hautes régions du lyrisme. L'enthousiasme du prophète communique la vie poétique à une conversation d'antichambre, à de simples réminiscences d'histoire. Il y a au moins deux tableaux lyriques dans la conversation de Joad avec Abner :

> Huit ans déjà passés, une impie étrangère
> . . . .
> Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
> Et même contre Dieu lève son bras perfide.
>
> Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
> Des prodiges fameux accomplis de nos jours?
> Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
> Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
> L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
> Le champ que par le meurtre il avait usurpé,
> Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
> Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
> Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
> Et de son corps hideux les membres déchirés;
> Des prophètes menteurs la troupe confondue,
> Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
> Élie aux éléments parlant en souverain,
> Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
> Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
> Les morts se ranimant à la voix d'Élisée.

Il faut bien reconnaître « à ces traits éclatants » un de ces superbes tableaux, comme on en voit dans Pindare, dans les chœurs des *Perses,* dans Jérémie et dans Isaïe lui-même.

Mais ces tableaux durent peu. Tout poète lyrique, parce qu'il est si impressionnable, modifie à chaque instant et ses sentiments et la forme qu'il leur donne. Aux tableaux historiques il fait succéder les apostrophes, les prières ou les exhortations, et cela quelquefois sans transition aucune. Lorsque Boileau a découvert chez les lyriques un grand nombre d'apostrophes et le légendaire « désordre », il n'a pas fait preuve d'une bien pénétrante critique. Mais il ne s'est pas

cependant tout à fait trompé. « Le cœur a son ordre » si délicat, si complexe, si variable, si insaisissable, que cet ordre ressemble souvent à un désordre. L'immense tort de Boileau a été de croire que ce désordre était conscient et systématique, et, dès lors, de considérer le lyrisme comme une sorte de logogriphe enchevêtré d'érudition et de figures de rhétorique. Ne rougissons donc pas de constater, s'il y a lieu, un peu de désordre dans les paroles presque toujours frémissantes de Joad. Or, du désordre il y en a, au point de scandaliser un savant éditeur de Racine. M. Bernardin confesse, non sans confusion, qu'il faut reconnaître quelque incohérence dans le discours de la scène III de l'acte IV :

Mais ma force est en Dieu dont l'intérêt me guide,
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.

Vraiment oui, il y en a un peu d'incohérence; mais fallait-il qu'au moment de marcher au combat, Joad combinât des transitions à la Tite-Live?

Pour la même raison, il est juste de regarder comme un caractère naturel de la grande poésie lyrique, les apostrophes semées çà et là dans les discours de Joad. Elles n'ont rien de commun avec la classique invocation aux doctes sœurs; elles naissent sans effort du mouvement de la pensée ou des sentiments. Telle est la fameuse imprécation relative à Joas :

Grand Dieu! si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché!

Le « qu'il mourût » du vieil Horace est plus inattendu, par conséquent plus saisissant, et, en un sens, plus sublime. Mais il procède, comme l'imprécation de Joad, d'un conflit entre deux des plus nobles affections du cœur humain, et peut-être exprime-t-il des sentiments moins délicats et moins élevés. Si je ne craignais de me heurter à l'opinion courante, j'établirais une sorte de parallèle entre le cri du vieux Romain et la belle prière du prophète Juif. Pour le moment, je me contenterai de signaler une seule différence. Le sublime de

Corneille est de nature essentiellement dramatique, puisqu'il jaillit de la précipitation du dialogue. Au contraire, les craintes religieuses et paternelles de Joad ont pour source unique ses souvenirs personnels, son émotion, sa ferveur de prêtre et de prophète. Les paroles de Josabeth, auxquelles il répondait, ne renfermaient aucune allusion à la perversion possible du jeune Joas. Cette admirable imprécation est lyrique.

Et les invectives du même Joad contre Mathan, invectives que M. Sarcey appelle « une magnifique explosion de colère », n'ont-elles rien de lyrique? Il n'est douteux pour personne aujourd'hui que le lyrisme et la haute satire ne soient étroitement unis. Cette union devient quelquefois si intime, qu'elle donne naissance à un genre intermédiaire, la satire lyrique. D'Aubigné en est chez nous le premier représentant. Je demande si les invectives de Joad ne peuvent pas soutenir la comparaison avec les plus beaux passages des *Tragiques*. De même que chez d'Aubigné, une colère intense et l'enthousiasme religieux se combinent et éclatent en formidables transports. L'expression est à la hauteur des sentiments, ou plutôt, elle disparaît, en quelque sorte, dans leur violence.

De ces emportements, Joad passe à l'expression de la plus vive tendresse. Que d'émotion et de virile pudeur dans ses recommandations à Joas :

> O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
> Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes
> Que m'arrachent pour vous de trop vives alarmes.

Joad n'a peut-être pas beaucoup de cordes à sa lyre, mais il en a assez pour les faire vibrer très fort et puis, quand il le veut, très délicatement, très doucement.

S'il restait encore quelques doutes au lecteur sur le caractère lyrique du rôle de Joad, la manière dont il annonce sa grande prophétie du IV[e] acte nous paraît de nature à les dissiper :

> Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
> C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent
> Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Ces paroles, remarquons le bien, n'excitent en nous aucune

surprise; elles nous semblent naturelles. Le ton de Joad est si élevé qu'il se met, sans peine, au diapason des plus hautes inspirations prophétiques.

Je crois avoir montré plus haut que la prophétie du IV[e] acte réalise toutes les conditions théologiques des vraies prophéties des Hébreux. Je vais tâcher de prouver qu'elle en reproduit les beautés littéraires. La chose sera relativement facile, car, nous dit Racine, à propos de cette page magistrale du IV[e] acte, « j'ai eu la précaution de ne mettre dans la bouche « de Joad que des expressions tirées des prophètes mêmes ».

D'abord le fait d'introduire la musique dans le chœur a quelque chose de prodigieux. Le prosaïsme du monde moderne ne supporte jamais, en dehors de l'opéra, cette alliance de la poésie et de la musique. Non seulement les paroles du chœur nous font accepter la symphonie [1], mais elles semblent la faire naître. De quoi est faite cette concordance? Je n'essayerai pas de l'expliquer. Mais enfin, on trouve naturelle, indispensable même, la symphonie durant laquelle Joad se recueille, de même qu'on a de la peine à comprendre comment le *Carmen sæculare* d'Horace pouvait se prêter à une musique de chœur, de même qu'on souffre de voir les vers de M. Sully-Prudhomme [2] transformés en romance. Cette heureuse intervention de la musique a pour premier avantage de préparer l'auditoire à mieux écouter le verbe du prophète; mais surtout, elle nous permet de sortir de notre monde moderne et de goûter, pendant quelques instants, toutes les beautés du vrai lyrisme.

Car le vrai lyrisme ne se conçoit pas sans la musique et la danse. Pour le trouver, il faut remonter peut-être jusqu'au transfert de l'arche, ou mieux encore, jusqu'au passage de la mer Rouge. Marie, sœur de Moïse, chante, en dansant avec des femmes israélites, le Cantique de la Délivrance. Voilà l'idéal. Il est vrai que dans le chœur de Racine aucun mouvement n'est indiqué; mais les différents personnages se groupent si harmonieusement autour du prophète que leur superbe

1. Je ne puis que renvoyer aux revues compétentes, pour l'appréciation de la musique, de M. Coquart.
2. La Prière.

attitude supplée, d'une certaine façon, à l'absence de danse. Il n'est pas dit que Moïse lui-même ait dansé comme le fera plus tard David, mais le grandiose du cadre au centre duquel il chantait, est préférable à tous les mouvements qui ont pu être exécutés par le chœur sur le théâtre d'Athènes. Nous devons tenir compte, de la même manière, des dispositions scéniques que Racine a adoptées pour la prophétie. Des jeunes filles, deux enfants et leur mère, des lévites prêts à mourir pour leur cause, entourent le prophète, et cela dans le temple de Dieu, au-dessus duquel le Ciel va s'entr'ouvrir. Les jouissances délicates entrent dans l'âme par tous les sens esthétiques à la fois, par les yeux aussi bien que par l'oreille.

Les paroles elles-mêmes [1] sont, littérairement parlant, dignes de l'importance et de la solennité que leur a donnée, le poète. Elles traduisent d'une façon incomparable le début du Cantique de Moïse, le plus beau de tous peut-être. Racine a seulement ajouté ces trois mots « à nos cœurs », et il a rendu par une expression abstraite (la fraîcheur du matin), trois synonymes de Moïse :

Que ma parole tombe comme la rosée,
Comme des ondées sur la verdure,
Comme des gouttes d'eau sur l'herbe.

La traduction, on le voit, est digne de l'original. « Or, comme « parle Bossuet, si, en entendant les autres prophètes, on croit « entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est pour ainsi dire « Dieu même qu'on croit entendre dans la voix de Moïse. » En vérité, Racine nous a élevés du premier coup et comme naturellement à la hauteur de ce que l'humanité a chanté de plus beau en l'honneur de son Dieu. Les premières paroles de Joad renchérissent encore sur la solennité du prologue :

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

Deux passages célèbres pourraient être rapprochés de ce vers : le *deus, ecce deus* de la sibylle virgilienne, et la fameuse invo-

1. Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin,
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

cation du Prométhée d'Eschyle : « O divin éther, ô souffle « ailé des vents, sources des fleuves, flots sans nombre qui « ridez la surface des mers! O terre, ô mère de tous les êtres, « et toi soleil dont les regards embrassent toute la nature, je « vous invoque. »

Il y a une très belle inspiration et beaucoup d'art chez le poète latin, il y a bien de la grâce et du grandiose chez le poète grec. Mais, comme simplicité, comme hardiesse, comme sublime, ces tableaux valent-ils le cri du prophète hébreu? Non certes. « Plus l'âme humaine s'exerce à réunir cette dou- « ble image (de l'infini et du fini représentés par le ciel et la « terre) et à l'embrasser d'un seul et même regard, plus ce « regard devient grand, juste et sage. Plus elle s'identifie avec « ce qui est grand et élevé, plus elle apprend à déterminer, à « compter et à mesurer ce qui est bas et petit; et c'est en s'éle- « vant au-dessus de ce monde qu'elle trouve enfin le point « d'où elle peut le gouverner, le diriger. Une poésie toute « terrestre, quel que soit son mérite, ne sera jamais qu'un « misérable vermisseau; toute poésie qui agrandit et enno- « blit, a le ciel pour but [1]. »

Le vers traduit par Racine compte parmi les plus beaux qu'on connaisse, car, toujours selon Herder, il est le vaste coup d'œil qui embrasse l'ensemble de la poésie hébraïque.

Cependant, il pourrait se faire que pour être devenues d'un usage trop fréquent dans le prophétisme, ou pour ne pas occuper la seule place convenable dans la traduction, les premières paroles du Cantique de Moïse eussent perdu de leur poésie primitive. Il n'en est fort heureusement rien. Une première fois, elles avaient été transposées, sans avoir à en souffrir, dans les œuvres d'Isaïe. Racine l'a fait avec le même bonheur; il les a traduites à la lettre et il les a jetées brusquement dans le drame avec une audace superbe. Une invocation comme celle de Joad ne peut être que purement sublime ou ridicule. Et elle n'est pas ridicule.

Des deux vers suivants [2], le premier fait allusion à un fait

1. Herder, *Esprit de la poésie hébraïque.*

2. Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille,
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.

très fréquent dans l'histoire d'Israël. Toutes les fois que Dieu laissait triompher les impies, il était censé sommeiller. Mais Racine a complété et dramatisé en même temps sa pensée, en lui donnant comme une allure aggressive :

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.

Dans le second vers, il faut distinguer deux mouvements parallèles dont l'expression est empruntée à deux sources différentes. Le « Pécheurs, disparaissez » doit être rapporté au début du psaume LXVII[e] : « Que le Seigneur se lève et que ses « ennemis se dispersent »; le second hémistiche traduit un verset du psaume CXXI[e]. Mais, par la rapidité et la force, et surtout par la menace finale, le vers tout entier rappelle un passage déjà cité de la Prophétie de Jacob : « Il se couche comme « un lion, comme une lionne : Qui le fera lever ? »

On remarquera que les trois vers cités jusqu'ici forment un tout complet, un exorde enfin. La symphonie indiquée par le poète accentue cette séparation et rend son intention plus claire. Aucun fait particulier n'est annoncé dans les trois vers, mais les caractères généraux de la prophétie y sont indiqués. Nous ne pouvons pas nous y méprendre : voilà le Nabi directement inspiré de Dieu, tel que le comprend la tradition chrétienne.

Mais déjà il reprend la parole :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Ces mots, tirés des *Lamentations*, produisent ici un très grand effet. Cependant, des images beaucoup plus belles s'offraient comme d'elles-mêmes. Telle est, par exemple, la parabole de la vigne [1].

Telle est encore la parabole de la Vierge, personnifiant une nation :

Descends et assieds-toi dans la poussière, vierge [2].

Dans ces deux paraboles, Racine aurait trouvé plus de poésie et d'émotion. Mais il a préféré l'or pur et le plomb vil, pro-

1. Je chanterai à mon bien-aimé...,. (Isaïe, ch. v, verset 1-3).
2. Isaïe, ch. XLVII, vers, 1.

bablement dans le but d'abréger; car, dans une situation aussi forte, il faut aller vite et ne pas laisser aux spectateurs le temps de se reconnaître.

Le vers suivant ne permet pas d'en douter :

> Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?

L'Académie a fait, à propos de ce vers, des remarques auxquelles d'Alembert a répondu. Mais pourquoi d'Alembert n'a-t-il pas fait observer le mélange d'horreur et d'idéal tragique qui donne à ce vers un caractère à part? Ce prophète, ce prêtre aux fortes et exquises tendresses, aime par dessus tout, on pourrait dire qu'il aime uniquement, son Dieu, son temple et les deux enfants, espoir de ce temple. Voilà que le lieu saint lui apparaît souillé du sang d'un pontife, et — ses pressentiments ne sauraient le tromper — des deux aimables et purs enfants qu'il a sous les yeux, l'un sera la victime, et l'autre le bourreau.

> Quel jour mêlé d'horreur vient éclairer son âme!

Aussi l'horrible détail suffira ; il résumera, à lui seul, toutes les causes des malheurs qui vont fondre sur Jérusalem. Joad ajoutera seulement un mot sur les meurtres des prophètes et tout sera dit.

Cette sobriété a de quoi nous surprendre, car les prophètes ont longuement et magnifiquement décrit les fautes d'Israël. On connaît, au moins de réputation, le dessin célèbre de Rembrandt, *les pèlerins d'Emmaüs*. Les deux disciples, à table avec Jésus-Christ dans une maison pauvre, l'ont vu tout à coup disparaître de devant eux, et ils sont saisis d'une frayeur religieuse ; car, à la place où ils venaient d'entendre sa voix et de rompre le pain avec lui, ils voient trembler une lumière surnaturelle qui a remplacé le Dieu disparu. Dans la sobriété de Racine, il y a quelque chose du procédé génial de Rembrandt. N'oublions pas qu'il écrivait pour des lecteurs nourris de la sainte Écriture. Les prédictions de Joad sont comme une sorte de *memento* poétique, destiné a évoquer dans l'esprit des lecteurs et des auditeurs les plus grands souvenirs de l'histoire sacrée. Les quelques mots saccadés de Joad ont pour but

seulement, de nous laisser entrevoir dans les tableaux d'Isaïe, d'Amos, d'Osée et de Jérémie la corruption d'Israël. L'impuissance même du poète a contribué à la perfection de son œuvre.

Les crimes d'Israël indiqués, il ne restait plus qu'à prédire leurs désastreuses conséquences. Joad le fait en termes très suggestifs :

De ton amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.

Les assistants sont atterrés. Un prêtre cependant trouve un cri pour son temple, et Josabeth, pour la race de David ; le chœur tout entier fait entendre un appel à la miséricorde divine.

Cette intervention du chœur, si mal comprise, paraît-il, par les directeurs de la Comédie française, est absolument conforme aux données de la Bible. Quand Isaïe et Jérémie avaient suffisamment menacé le peuple au nom de Dieu, ils priaient Dieu au nom du peuple et ils mettaient ce dernier en scène.

« Je publierai les grâces de l'Éternel, les louanges de l'Éternel,
D'après tout ce que l'Éternel a fait pour moi ;
Je dirai sa grande bonté envers la maison d'Israël,
Qu'il a traitée selon ses compassions et la richesse de son amour...
Nous sommes tous comme des impurs,
Et toute notre justice est comme un vêtement souillé ;
Nous sommes tous flétris comme une feuille,
Et nos crimes nous emportent comme le vent.....
Regarde donc, nous sommes ton peuple [1].

Mais, indépendamment de cette savante imitation de la Bible, la courte pièce du chœur a un mérite dramatique qui lui est propre. A propos de *Jules César*, Villemain a félicité Shakespeare d'avoir su donner une âme à la foule. Il ne saurait être question de foule dans un drame aristocratique comme *Athalie*. Mais n'est-ce pas beaucoup d'avoir heureusement mêlé à un monologue lyrique l'élite du peuple juif et tout le corps sacerdotal ? Il est certain que la prière du chœur, si malencontreusement attribuée à Zacharie par les acteurs de la Comédie française, complète le drame.

1. Isaïe LXIII.

La seconde partie de la prophétie de Joad renferme un chant de victoire. Comme la poésie en est fraîche, belle et gracieusement triomphante! Elle emprunte au *Cantique des Cantiques* le mouvement du début, à l'*Apocalypse* quelques pensées, à Isaïe presque toutes ses images, son élan et son ampleur lyrique. Mais ces seize vers forment un chant original, complet, harmonieux, et dont il est impossible de rien détacher. Cependant, quelques réminiscences de ce qui est étranger à Isaïe frappent çà et là. La « marque immortelle », Racine l'a prise au front des élus apocalyptiques; mais elle brille aussi sur le front de Moïse. Les rois qui baisent la poussière font penser à un passage des *Psaumes* et de Jérémie, et un peu aussi aux Rois Mages venus de l'Orient pour baiser les pieds du Sauveur. Quant aux peuples marchant à la lumière de l'Église, le poète en a trouvé l'idée dans l'*Apocalypse;* mais le passage pourrait bien n'être, à son tour, qu'une imitation d'Isaïe.

J'en viens maintenant à ce qui est la suprême originalité de la prophétie de Joad, le parallélisme. Chez les Hébreux, le parallélisme est une sorte de rime de la pensée, une symétrie de l'idée exprimée ordinairement deux fois, ou quelquefois trois, en termes différents. Tel est par exemple le psaume CIV^e^ :

Il prend les nuées pour son char,
Il s'avance sur l'aile des vents,
Il fait des vents ses messagers,
Des flammes de feu ses serviteurs,
Il a établi la terre sur ses fondements,
Elle ne sera jamais ébranlée.

« Selon M. Réville, la forme balancée du parallélisme se rat-
« tache originairement à une mimique, ou plutôt à une sorte
« de danse dont les mouvements, combinés deux par deux,
« appelaient, en quelque sorte, le redoublement de la pensée. »
Quelques exégètes l'ont comparé au balancement de la fronde, d'autres enfin au mouvement du balancier. Quoi qu'il en soit, personne ne conteste aujourd'hui l'existence ni l'importance capitale du parallélisme dans la poésie hébraïque. Mais, au temps de Racine, il était encore inconnu. Ce n'est qu'en 1753 que le savant Lowth découvrit le parallélisme et expli-

qua sa nature. Racine, sans en connaître les règles, l'avait déjà mis en pratique.

Les deux hémistiches du premier vers de la prophétie de Joad se font pendant, comme d'ailleurs dans Moïse et dans Isaïe :

Cieux, écoutez ma voix, | terre, prête l'oreille.

C'est la forme la plus simple du parallélisme synonymique. Au contraire, le second vers tout entier correspond au troisième vers pris dans son ensemble :

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille,
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.

Une idée supplémentaire (Pécheurs, disparaissez) vient s'ajouter à l'idée générale répétée dans les deux vers. Mais ces sortes d'insertions constituaient une des règles de la versification hébraïque. Le parallélisme, dit M. l'abbé Vigouroux, est souvent rompu par l'emploi des diverses figures de l'inversion, de l'interrogation, de l'exclamation, de l'allégorie. Et, comme exemple, le savant professeur de Saint-Sulpice cite le début du psaume VI[e], 4.

Mon âme est troublée beaucoup
Et toi, Jéhovah, jusques à quand?

Dans le quatrième vers de la prophétie de Joad, comme dans le premier, les deux hémistiches forment parallélisme, mais au lieu de développer la même pensée, ils s'opposent.

Comment en un plomb vil | l'or pur s'est-il changé?

La Bible elle-même n'offre pas de plus bel exemple du parallélisme antithétique. La phrase de Jérémie, dont il est la traduction, n'a ni cette netteté ni cette énergie. Ce n'est pas tout : ce même vers, dont les hémistiches forment chacun un rythme complet, se combine à son tour avec le vers suivant, et de cette combinaison résulte un nouveau parallélisme, mais cette fois synonymique. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait entre eux aucune différence de sens ; mais le second vers, enveloppe complète, explique le premier.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? Si Joad s'en tenait là, nous ne serions pas sûrs de bien comprendre ;

mais dès qu'il ajoute : Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé? un rapport s'établit entre les deux vers et la lumière se fait. Des cas semblables se présentent fréquemment dans la Bible. Il y a alors, comme disent les exégètes, gradation dans la pensée, quoiqu'elle reste substantiellement la même, dans les deux membres.

La prophétie de Joad offre encore plusieurs cas de parallélisme, surtout dans sa première partie. Il apparaît très nettement caractérisé dans quatre vers au moins. Je me contente de les citer, en donnant, au fur et à mesure, les explications nécessaires [1] :

De ton amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé, } parallélisme
Ton encens à ses yeux est un encens souillé, } synonymique

Les prêtres sont captifs, les rois sont rejetés.

(parallélisme synthétique qui consiste dans une ressemblance de construction ou de mesure : non seulement les mots correspondent aux mots et le membre de phrase au membre de phrase comme équivalent par le sens, mais la tournure et la forme sont identiques, le sujet répond au sujet, le verbe au verbe, l'adjectif à l'adjectif et la mesure reste la même.)

Ex. :

La loi de Jéhovah est fidèle
Recréant l'âme
Le précepte de Jéhovah est fidèle
Instruisant le simple.

Temple, renverse-toi, | Cèdres, jetez des flammes. (synonymique)
Cieux, répandez votre rosée } synonymique encore.
Et que la terre enfante son Sauveur }

Le parallélisme hébreu ajoute-t-il à la versification de Racine une grande beauté ou tout simplement un ornement puéril? Cette dernière opinion pourrait trouver des adhérents, puisque Herder s'est donné la peine d'en réfuter le principe dans son fameux traité sur la poésie hébraïque. Mais elle repose sur une observation superficielle.

1. Le dialogue du chœur qui suit la prophétie est écrit dans le style parallélique.

Au fond, si l'on veut bien s'en rendre compte, le parallélisme hébreu est dans la nature des choses. On a remarqué que la répétition d'une même syllabe forme comme la base du vocabulaire enfantin. Papa, maman, joujou, bonbon, etc. La littérature des Hébreux, littérature primitive par excellence, a fait de la répétition de la pensée la base de sa versification. Et de même que les vieillards se rencontrent avec les petits enfants, de même les époques avancées reviennent naturellement à ce procédé, ou du moins, à quelque chose de ce procédé primitif. L'antithèse n'est qu'une forme du parallélisme; elle gâte, il est vrai, beaucoup de pensées et de sentiments; mais il faut bien qu'elle représente un de ces rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, pour jouer un si grand rôle dans l'histoire de l'esprit humain. D'ailleurs elle n'attend pas toujours les époques de dédadence pour s'introduire dans les littératures. Même aux grands siècles, elle donne souvent de la force au mot saillant d'une phrase, au mot de la fin. Quand Bossuet veut frapper un grand coup, il dit : « Et pour ne vouloir pas croire à d'incompréhensibles « mystères, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensi- « bles erreurs. » Corneille doit ses plus beaux effets poétiques à des antithèses lesquelles ressemblent fort au parallélisme hébreu :

Où le conduisez-vous?
A la mort. | A la gloire.
Étrange aveuglement. | Éternelles clartés.
Vous préférez la mort à l'amour de Pauline,
Vous préférez le monde à la bonté divine, etc.

Hugo excelle dans ces sortes de parallèles :

Quand elle me disait : mon père ;
Tout mon cœur s'écriait : mon Dieu.
O vierges du Zénith, nuées,
O doux enfants de l'air, oiseaux,
Blancheurs par l'aube saluées
Que contemple l'œil bleu des eaux,
Vous que la rosée en ses ombres
Abreuve ou crée avec ses pleurs,
Oiseaux qui sortez des nids sombres
Nuages qui sortez des fleurs...

Vous pour qui le Dieu redouté
Fit cet abîme, la lumière,
Et cette aile, la liberté.

Dans Racine, le parallélisme est une vérité de plus qui vient s'ajouter aux autres genres de vérités dont il a été question plus haut. Mais elle offre un charme tout particulier pour ceux-là qui peuvent l'apprécier, c'est-à-dire qui savent lire dans le texte hébreu. Une première lecture de la Bible hébraïque cause une certaine déception. Cette langue est si disloquée, si rudimentaire; cette versification est si monotone! Bientôt cependant, on comprend mieux, et on se rend compte de cette réflexion de Herder : « Tout dans la langue hébraïque « nous crie : « Je vis, je me meus, j'agis. Je n'ai pas été créée « par le penseur abstrait, par le philosophe profond, mais par « les sens, les passions, je conviens aux poètes, car je suis « la poésie. » Mais, pour sentir une poésie et une langue éloignée de nous, il faut un effort. Une traduction littérale elle-même ne se fait pas goûter du premier coup. Prenez, par exemple, dans Isaïe, le passage correspondant à la seconde partie de la prophétie de Joad :

Lève-toi, sois éclairée, car la lumière arrive,
Et la gloire de l'Éternel se lève sur toi.
Voici, les ténèbres couvrent la terre,
Et l'obscurité, les peuples;
Mais sur toi l'Éternel se lève,
Sur toi la gloire apparaît.
Des nations marchent à ta lumière,
Et des rois à la clarté de tes rayons.
Porte tes yeux alentour, et regarde ;
Tous ils s'assemblent; ils viennent vers toi;
. . . .
Qui sont ceux qui volent comme des nuées [1]?

Il y a là une ampleur et une hauteur d'idées, un luxe d'images, et une vie que nous chercherions en vain dans Racine. Mais peut-être sentons-nous plus vite, et avec un plaisir plus pur, le charme des paroles de Joad. Ces souvenirs de l'Orient, affaiblis mais fidèles, nous arrivent à l'âme, bercés par un

1. Isaïe, LX.

double rythme et nous procurent un des plaisirs littéraires les plus délicats qu'on puisse imaginer.

Plusieurs écrivains de génie, avant ou après Racine, ont essayé comme lui, de rendre la majestueuse poésie du grand prophète hébreu. Leur choix s'est porté à peu près sur les mêmes passages. Pascal a traduit, d'après la Vulgate, le chapitre XLIXe [1]. M. Havet loue dans cette traduction la largeur de la phrase, la plénitude de l'expression et la liberté du mouvement. Ces qualités sont réelles. Mais M. Havet ne nous parle ni de l'exactitude ni de la physionomie hébraïque du discours [2], et pour cause. Pascal arrondit la phrase hébraïque, ce qui dans une traduction littérale est une faute, mais il a le tort plus grave, ou plutôt le malheur, de mutiler déplorablement les images et même de les supprimer. Il fait dire à Isaïe : « Le « Seigneur m'a appelé, par mon nom, dès le ventre de ma « mère, il me protège sous l'ombre de sa main. Il a mis mes « paroles comme un glaive aigu et m'a dit : Tu es mon servi- « teur ; c'est par toi que je ferai paraître ma gloire. » Or, nous lisons dans le texte hébreu.

Le Seigneur m'a appelé dès ma naissance,
Il m'a nommé dès la sortie des entrailles maternelles.
Il a rendu ma bouche semblable à un glaive tranchant,
Il m'a couvert de l'ombre de sa main;
Il a fait de moi une flèche aiguë,
Il m'a caché dans son carquois.
Et il m'a dit : Tu es mon serviteur.

Enfin, Pascal fidèle à ses habitudes géométriques a voulu mettre de la logique dans sa traduction. Il a rattaché, avec force, chaque pensée, à la pensée précédente.

Rien n'est moins lyrique ni moins hébraïque. Chez les poètes de l'Ancien Testament, les discours procèdent par voie de juxtaposition continue, des idées se succèdent comme des nuées poussées par un vent régulier, conservant leur distance, ne cherchant pas à se grouper pour faire masse au tableau. Chacune se présente à son tour, à son rang, sans que

1. Plusieurs vers de Joad sont empruntés à ce chapitre.
2. M. Havet cependant paraît croire à cette exactitude. « La traduction, dit-il, ne cesse pas d'être biblique. »

l'écrivain ou l'orateur éprouve le besoin d'y marquer des rapports de dépendance ou de primauté (Albert Réville). Pascal qui ne connaissait pas ce procédé, en a pris exactement le contre-pied, et cette faute contraste avec l'habileté de Racine. Cherchez dans la prophétie de Joad des liaisons grammaticales ou logiques : il n'y en a pas. Jamais l'ingénieuse comparaison de M. Réville n'a trouvé une plus exacte application. Les idées de Joad s'avancent poussées, comme par un vent régulier ; seulement, sans chercher à se grouper, elles forment un seul tableau par leur juxtaposition naturelle.

Fénelon aussi a voulu traduire Isaïe [1]. Mais le croirait-on ? Cet écrivain si habile qui s'appropriait, avec tant de tact, les images d'Homère, n'a pas su tirer profit des images de la Bible. Pour se draper dans le manteau d'Isaïe, Mentor a demandé conseil à Isocrate. La critique s'est montrée si cruelle envers Fénelon qu'il en coûte de venir, après tant d'autres, toucher aux points faibles de ce divin génie. Mais enfin, il faut bien le reconnaître, la rhétorique fait à peu près tous les frais, dans cet exorde trop vanté du discours sur l'Épiphanie. Il y a des hypotyposes, des antithèses et des apostrophes à la façon de Fléchier : « Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent « dans la suite des siècles Celui que les Mages viennent adorer « aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous y viendrez à votre « tour. »

Un seul écrivain a su nous donner le grand spectacle de l'Église chrétienne figuré dans les anciens Israélites. C'est Bossuet, dans l'exorde de son fameux sermon sur l'unité de l'Église. Mais comme il s'est inspiré de Balaam et non d'Isaïe, une comparaison avec la prophétie de Joad est impossible. Si toutefois on veut se faire une idée d'ensemble par la lecture parallèle des deux morceaux, on constatera que l'épreuve n'a rien de défavorable pour Racine.

Nous avons défini la poésie lyrique une poésie idéaliste et subjective. Cette définition, si elle convient de tous points à la plupart des modernes et aux prophètes hébreux, devient

1. Sermon sur l'Épiphanie.

insuffisante, dès qu'il s'agit de l'antiquité profane. Chez les Grecs, le lyrisme est l'expression large, puissante, de sentiments très-généreux. Ce n'est pas l'individu qui parle et chante en cette langue; c'est la religion, la morale éternelle, la piété, l'humanité, la patrie (Faguet). Racine s'est souvenu de ses premiers modèles classiques en composant *Esther* et *Athalie,* et, à leur exemple, il a introduit le chœur dans le drame. Cependant, il y a, entre les Grecs et lui, une différence profonde. A la vérité, les jeunes filles du chœur expriment les sentiments du peuple hébreu, ou du monde chrétien. Mais leur piété est empreinte d'un fort caractère d'individualité : cela tient à l'influence prépondérante des psaumes. Avant toute chose, il importe de bien déterminer la nature de cette influence.

Le psaume, en hébreu *Mizmor,* est, à proprement parler, une composition rythmique destinée à être chantée avec accompagnement d'instruments de musique et en particulier du *Kinnor.* Mais le plus souvent on comprend sous ce nom tous les genres de cantiques appelés *Théhélim* (louanges). Depuis les origines les plus reculées, jusqu'aux derniers temps de la vie nationale d'Israël, le chant des psaumes a constitué la cérémonie, non pas la plus importante, mais la plus populaire de la religion. Il n'occupait pas moins de quatre mille lévites. Par un appareil si magnifique, dit Lowth, nous pouvons conjecturer quelle était la noblesse et la majesté du lyrisme hébreu.

Les psaumes expriment ce qu'il y avait de plus intime et de plus profond dans l'âme des anciens hébreux. Leurs aspirations religieuses, leurs espérances, leur amour et leur haine revivent dans ces admirables poésies. Mais, en même temps qu'à leurs propres sentiments, les psalmistes donnent une forme impérissable aux sentiments de tout le genre humain. Aucun livre n'a jamais été et ne sera aussi populaire que le psautier [1].

1. « Les chants de David, a dit de Maistre, participent de l'Éternité; les accents enflammés de sa lyre divine retentissent encore, après tant de siècles, dans tout l'univers. La synagogue conserva les psaumes, l'église se hâta de les adopter; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée, et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelque temple dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrés. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bey. On les murmure au Japon » *(Soirées de Saint-Pétersbourg):*

Par son éducation religieuse, et le genre de vie de ses dernières années, Racine avait été à même de l'étudier à fond. Il est très vraisemblable qu'il savait tous les psaumes par cœur, car il les récitait tous les jours. Il s'en appropriait naturellement les beautés par sa merveilleuse aptitude à comprendre l'universel et à ressentir toutes les émotions, les plus fortes comme les plus tendres. *Esther* et *Athalie* ne comptent pas moins de deux cents citations de psaumes. J'ai déjà montré ce que ces deux tragédies contiennent de théologie, de piété juive ou chrétienne et d'histoire. C'est en grande partie dans les psaumes que Racine a puisé cette science. Malheureusement, ces innombrables citations sont pour la plupart, isolées et comme perdues dans l'action générale. Si nous les en détachions, nous constaterions l'exactitude de la doctrine et le fini de la pensée; mais nous aurions beau les réunir, en composer des extraits, nous n'arriverions pas, pour cela, à avoir un morceau vraiment lyrique.

Signalons cependant de très heureuses exceptions. Une fois au moins dans *Athalie* [1], trois fois dans *Esther,* les citations des psaumes ont fait corps ; les circonstances et l'émotion des personnages leur ont communiqué le mouvement, en sorte qu'elles donnent assez l'illusion d'un psaume français. J'ai dit *assez* parce que bien des vers sont modernes, ou de source grecque, ou d'allure didactique. Tel vers du premier chœur d'*Athalie* (Il donne aux fleurs leur aimable peinture) est une imitation de Régnier. La fameuse invocation au Sinaï rappelle, strophe par strophe, et presque vers par vers, le premier chœur de l'*Œdipe-Roi.*

Il y a encore une certaine ressemblance entre les vers suivants :

Quand, sur ton sommet enflammé
(Le Seigneur) fit luire aux yeux [mortels un rayon de sa gloire.]
Venait-il renverser l'ordre des élé- [ments?]
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

Elle a brillé, sur le Parnasse neigeux, la parole, etc.

Le devin m'effraie terriblement, dois-je croire ses paroles, dois-je les rejeter? Je ne sais que penser;

1. Le premier chœur.

Enfin, il faut détacher de ce premier chœur d'*Athalie,* les quinze derniers vers. Sans doute ils sont exquis, mais ils ne sont pas lyriques; on n'y voit guère que de la polémique discrète, des exhortations calmes, des insinuations délicates [1].

Que reste-t-il alors de vraiment lyrique? Peu de chose : quelques strophes, une cinquantaine de vers tout au plus. Mais qu'importe, si ces vers sont nourris de la plus pure moelle biblique, et si, avec cela, ils ont l'éclat, le sentiment, le mouvement.

Le premier vers (Tout l'univers, etc.), respire une mélancolie douce, une admiration presque extatique, surtout il jaillit harmonieusement du cœur des jeunes filles, pareil à un chant d'oiseau inattendu. Mais pour les lecteurs de la Bible, il laisse entrevoir comme dans une vision rapide le tableau du psaume VIII[e] :

> Éternel, notre Seigneur!
> Que ton nom est magnifique sur toute la terre!
> Ta majesté s'élève au-dessus des cieux.

Le second vers [2] résume dans un cri d'amour l'idée générale des psaumes, l'idée de louange affectueuse. Quant au tableau de la création qui suit, l'imitation en est aussi générale. Les réminiscences n'ont pas assez de précision pour qu'on puisse mettre, en regard des vers du poète, les versets correspondants de l'Écriture Sainte, mais la composition rappelle les procédés ordinaires des auteurs bibliques. Cette magnificence de l'univers n'est qu'une image des magnificences de la loi; la peinture du monde matériel ne représente que le premier terme d'une comparaison dont le second est la glorification des révélations du Sinaï :

> Il commande au soleil d'animer la nature
> Et la lumière est un don de ses mains;
> Mais sa loi sainte, sa loi pure,
> Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

1. Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile, etc.....

2. Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.

Comme dans plusieurs psaumes, mais surtout, comme dans l'admirable psaume XIX[e] (Cœli enarrant gloriam Dei), la beauté générale résulte de qualités si diverses, de tant de force et de tant d'amour, de tant de grâce et de tant de science religieuse, qu'il est plus facile de la sentir que de la définir. En lisant cet hymne, M. Weiss se sent incapable de réflexion et de critique; il se met à l'unisson du poète et il chante : hosanna!

M. Faguet, lui, garde sa critique : « Les chants d'*Athalie* « sont courts, dit-il, et, ce que j'ose à peine avancer, tant on « a dit le contraire, relativement peu soignés, fond et forme. « Racine, si sûr de lui-même à l'ordinaire, ici a hésité. Il a « compris que la tragédie religieuse comportait le lyrisme. Il « en a conclu très justement encore qu'il y aurait des chœurs « et quand il les a introduits, il a trouvé peu de chose à leur « faire dire. C'est qu'il était moderne et qu'il était pris entre « deux systèmes lyriques : le système ancien dont il aurait « voulu retrouver le secret, et le système moderne le seul « dont il pût avoir le sens et qui est tout différent. »

En fait de système, le plus clair, ici, est celui de M. Faguet. Il faut, en effet, qu'un homme de sa valeur étouffe systématiquement toute émotion littéraire pour hasarder de pareilles appréciations sur le premier chœur d'*Athalie*. Comment M. Faguet n'a-t-il pas craint d'encourir l'anathème de Fénelon : « Malheur à celui qui ne sentirait pas le charme de tels vers ! »

Esther ne compte guère que deux morceaux comparables au premier chœur d'*Athalie*. Non pas que les vers ou même les strophes lyriques ne soient pas répandus çà et là, mais la ligne de démarcation qui sépare le lyrisme de l'élégie est encore ici plus indécise que dans *Athalie*. Dans quel genre, par exemple, ranger cette strophe attendrissante au delà de toute expression :

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

Longfellow a parlé quelque part de ces poètes qui, durant de

longs jours de labeur, et des nuits privées de sommeil, entendent, dans leur âme, d'incomparables mélodies. Leurs chants, dit-il, ont le pouvoir de calmer les inquiétudes et descendent sur l'âme comme la bénédiction, après la prière. Sans doute, ces mots s'appliquent, ou jamais, à la strophe de Racine, et sans doute aussi, les vers de cette strophe remuent trop délicieusement et trop profondément l'âme humaine pour n'avoir pas quelque chose de lyrique. Mais lisez ce qui précède et ce qui suit. C'est de la poésie gnomique pure :

Le bonheur de l'impie est toujours agité.
Il erre à la merci de sa propre inconstance, etc.
Nulle paix pour l'impie,
Il la cherche, elle fuit,
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.

Contentons-nous de voir la poésie lyrique là où elle est réellement, c'est-à-dire dans le second chœur du premier acte et dans les strophes finales du dernier chœur. De celles-ci il ne reste plus grand chose à dire, car elles ne sont que l'ébauche de la prophétie de Joad. (Réjouis-toi, Sion, et sors de ta poussière, etc.).

C'est peut-être dans le second chœur du premier acte qu'on trouve la plus parfaite imitation des psaumes. Quel mouvement! quelle force! quelle rapidité dans les vers suivants :

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs, ni lé tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

Chacun de ces mots est biblique et chacune de ces tournures a son modèle dans les psaumes. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien l'ensemble est beau.

On peut en dire autant de la strophe suivante citée, avec commentaires, dans tous les cours de littérature :

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne, etc.

Et c'est à peu près tout. Le reste des chœurs rentre soit dans le genre gnomique, soit dans le genre élégiaque.

L'étude d'*Esther* et d'*Athalie* nous révèle deux genres de lyrisme. L'un se rapproche beaucoup du prophétisme hébreu dont il reproduit en partie, les qualités poétiques. M. Faguet l'appellerait le lyrisme moderne, mais cette dénomination ne répond nullement à la réalité. La critique ne dispose pas ici d'une terminologie suffisante, parce qu'elle n'a pas assez étudié le genre littéraire lui-même. Appelons-le, d'après les données de l'exégèse, le lyrisme prophétique. Cette définition, qui me paraît plus exacte, aura encore l'avantage de mettre en quelque sorte, à part, et comme à la place d'honneur dans l'histoire de la littérature française, le personnage de Joad. Car, je ne crois pas qu'il existe rien, dans notre monde moderne, qui corresponde, comme élévation morale et comme poésie, à l'antique prophétisme.

Le second genre de lyrisme emprunte, à la Grèce, sa forme et son caractère collectif, aux psaumes, son inspiration religieuse, des images et un peu de son parallélisme.

Le lyrisme prophétique comprend presque tout le rôle de Joad. Dès les premiers mots, le prophète s'élève jusqu'aux plus hautes pensées, et sa parole va sans cesse croissant en beauté et en force jusqu'à ces transports du troisième acte, au dessus desquels il n'y a rien. Ce qui étonne le plus, c'est qu'après cette extase, Joad puisse continuer à agir, sous nos yeux, sans rien perdre de son prestige. Dans une circonstance analogue, Euripide a montré moins d'audace. Son Alceste arrachée au tombeau garde le silence sous son voile ; « elle a vu l'invisible, elle a entendu l'ineffable » ; toute parole sortie de ses lèvres serait une divulgation sacrilège. Joad, lui aussi, a vu l'invisible et entendu l'ineffable. Sa parole a pris, dès ce moment, encore plus d'autorité et comme une intonation surnaturelle. Ce confident de Dieu ne cesse de voir les choses du ciel et il parle d'elles, en conséquence :

> Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
> Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
> L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Dans une ode célèbre, Victor Hugo adresse la parole à un jeune roi, non pas seulement par l'organe d'un prophète, mais par la voix de Dieu lui-même :

Et l'Éternelle voix parla dans l'infini :

O roi, je t'ai gardé loin des grandeurs humaines....
Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes,
Va, mon fils, bénis tes revers.
Tu n'as pas su des rois l'esclavage suprême.

Quelle différence entre la touchante et mélancolique austérité de Joad et les antithèses ampoulées de « l'Éternelle voix ». Le Dieu de Hugo fait de la psychologie comme Lamothe-Houdart : Tu n'as pas su des rois l'esclavage suprême. Il ne dédaigne pas le langage de mélodrame : Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes.

Hugo n'est pas le seul dont la gloire souffre d'une comparaison avec Racine. Les autres poètes, Shakespeare y compris, n'y gagnent pas davantage. Certes, la verve de Shakespeare est abondante ; elle s'épanche en splendides monologues toutes les fois que l'occasion s'en présente et plus souvent encore : Roméo, Lorenzo, Richard III et bien d'autres sont des lyriques de premier ordre. Mais leurs effusions n'exercent qu'une très minime influence sur le drame. Hamlet disserte comme un philosophe mystique et un poète, mais il agit comme un fou. Le lyrisme de Joad très concret, très intimement lié à l'action, n'est point fait de rêveries nocturnes, ni de soliloques exaltés, souvent nébuleux et misanthropiques ; il se déploie au grand jour au milieu des plus belles scènes, avec son appareil religieux qui le complète, sa hardiesse savante, son austère grandeur, son caractère nettement surnaturel et divin. C'est ce lyrisme qui représente le dernier effort de l'esprit humain.

Quant aux cent quarante ou cent cinquante vers vraiment lyriques des chœurs, ils forment, je l'avoue, un assez mince total. Malgré leur mutilation, Eschyle et Sophocle peuvent mettre en ligne des chefs-d'œuvre autrement considérables. Par rapport à l'œuvre de Hugo, ces cent cinquante vers ont des proportions minuscules. Cependant les quarante et quelques volumes de Hugo renferment-ils une pièce de poésie, aussi achevée que les fragments de chœurs de Racine cités plus haut? Ceux qui appellent Olympio « très grand et très bon » ne manqueront pas de hausser les épaules, à cette ques-

tion. Ils se contenteront de penser aux centaines et aux milliers de très beaux vers qui s'offrent dans presque chacune des œuvres de Hugo, depuis les *Odes et Ballades* jusqu'au *Théâtre en liberté*. On n'a pas de peine, en effet, à trouver en abondance, dans Hugo, de la poésie plus saisissante, plus colorée, et, en un sens, plus forte que celle de Racine. Mais l'humanité se montre, en général, peu reconnaissante aux poètes de leurs prodiges et de leur grand nombre de volumes; elle oublie avec le même empressement les uns et les autres, mais elle redit avec amour les vers qui lui vont au cœur. Quelle est la pièce de Hugo qui aura cette bonne fortune? Un de ses fervents admirateurs, M. Stappfer, cite comme son chef-d'œuvre, *la Conscience*. J'ai peine à le croire. Il y a dans les œuvres de Hugo en général, dans les *Contemplations* en particulier, une poésie tout autrement humaine. La pièce intitulée « à Villequier » me paraît un des modèles les plus achevés de ce genre. Mais ces beaux vers de Hugo, les hommes simples ne les apprécieront probablement jamais, et les hommes compétents, tout en les admirant beaucoup, feront des réserves, parce que, même dans les plus beaux morceaux, ils se défieront du procédé, ou craindront de trouver une affectation de naturel. Or, voilà deux cents ans bientôt que les chœurs de Racine charment à la fois les premières communiantes de nos couvents français et les critiques les plus difficiles de nos Académies.

L'auteur d'un très grand nombre de volumes célèbres confiait naguère à un public très mondain ses secrets et plus chers désirs. Je voudrais plus que tout, disait-il, laisser une œuvre très courte qui deviendrait la lecture favorite des âmes religieuses [1]. Cet écrivain ne faisait pas preuve de modestie. La plus haute et la plus noble ambition d'un penseur ou d'un poète doit être d'écrire, dans une langue durable, quelques unes de ces pages qu'une élite d'âmes délicates et pures ne cessera de lire, comme une prière, ou comme un chapitre de l'*Imitation*, avec piété et avec amour.

Les chœurs de Racine ont mérité ce privilège : cela suffit à leur gloire.

1. M. Renan.

CHAPITRE IV

POÉSIE ORATOIRE

Caractère de l'éloquence chez les Hébreux. — Son union intime avec la poésie. — Racine poète orateur. — Comme les prophètes, Joad est orateur judiciaire, avocat de Dieu et accusateur des impies. — Il est aussi orateur politique et sermonnaire. — Joad et Bossuet. — Le style biblique chez Bossuet et chez Racine.

Le complet développement de l'éloquence d'un peuple exige bien des conditions. Il en est cependant trois, dans lesquelles semblent entrer toutes les autres, savoir : l'énergie persévérante des convictions patriotiques ou religieuses; une constitution politique grâce à laquelle l'éloquence devient un facteur important, dans la vie nationale, et enfin, cette facilité d'élocution et le goût de bien dire inhérents à certaines races privilégiées. Sur la première de ces conditions, l'occasion s'est offerte plusieurs fois de nous expliquer. En se fondant, pour ainsi dire, dans un sentiment unique, le patriotisme et la religion centuplèrent les forces des tribuns d'Israël. On le vit bien, dans les longues luttes politiques ou religieuses du temps des Rois, on le vit surtout, pendant la captivité.

Aucune institution ne pouvait être plus propre que le prophétisme à entretenir les convictions ardentes des vrais patriotes. Le nabi représentait la force de l'opinion publique, en Israël. Que de fois cette force morale se dressa triomphante en face de la royauté! Sans le prophétisme, la religion juive eût succombé, dans les guerres civiles ou étrangères. C'est, en effet, dans les moments de crise que l'éloquence des prophètes

déployait toutes ses ressources, et telle était son influence, que du fond des prisons où leur indépendance les avait conduits, les nabis faisaient trembler les rois. Un grand nombre d'entre eux périrent victimes de leur patriotisme ou de leur fidélité à Dieu. Le glaive, dit Jérémie, dévora les prophètes avec la fureur du lion. Mais les martyrs ont toujours trouvé des imitateurs : d'autres prophètes se levaient à leur tour et défendaient la même cause avec la même intrépidité, en sorte que, depuis Samuel jusqu'à la captivité, il n'y a pas eu d'interruption dans le ministère prophétique.

Ni Athènes, ni l'Angleterre moderne n'ont pu offrir à leurs orateurs des conditions aussi favorables au complet épanouissement de leur éloquence.

Les aptitudes naturelles des Hébreux leur permirent de mettre à profit un pareil état de choses. Les qualités littéraires des nabis convergeaient si bien vers l'éloquence, que le peuple les appelait les « bouches de Dieu ». Tout parlait en eux, jusqu'à leur costume, leur genre de vie et leur famille. Leur facilité de parole est égale, sinon supérieure, à celle des Grecs :

> A mon tour, dit le jeune Elihu, je veux répondre aussi,
> Je veux dire aussi ce que je pense.
> Car je suis plein de paroles,
> L'esprit me presse au-dedans de moi ;
> Mon intérieur est comme un vin qui n'a pas d'issue,
> Comme des outres neuves qui vont éclater.
> Je parlerai, pour respirer à l'aise,
> J'ouvrirai mes lèvres et je répondrai.

Il est vrai que les personnages de Job n'appartiennent pas au monde d'Israël. Mais n'était-il pas Juif l'auteur du psaume sur les lis?

> Des paroles pleines de charme bouillonnent dans mon cœur.
> Je dis : mon œuvre est pour le roi.
> Que ma langue soit comme la plume d'un habile écrivain.

Et non contents de laisser déborder ainsi le trop plein de leur cœur, les prophètes savent faire parler les êtres inanimés. J'avoue que cette facilité d'élocution et cette habitude de prêter les sentiments humains au monde physique sont communes à beaucoup d'orateurs et de poètes de tous les temps et

de tous les pays. Mais les Hébreux ont ceci de très particulier, que leur éloquence et leur poésie s'unissent d'une union intime pour former un genre inconnu ailleurs. A Athènes, l'activité intellectuelle se répartissait dans de justes proportions sur différents objets. La politique, les fêtes religieuses ou les plaisirs sollicitaient et attiraient les talents, en divers sens. Le même auditoire qui s'enflammait avec Périclès, venait s'esclaffer avec Aristophane, ou pleurer avec Euripide. Il fallait bien alors que l'écrivain, pour plaire, en cent façons se repliât. De là ce que nous avons appelé la séparation des genres. Il n'en va pas ainsi chez les Hébreux. Leur attention ne se porte pas, à la fois, sur plusieurs objets d'une importance à peu près égale ; elle se concentre sur une seule affaire, ou plutôt il n'y a qu'une affaire en Israël : la religion. Dès lors, toutes les énergies intellectuelles et morales se dirigent sur un seul point et se confondent : poésie et éloquence ne font qu'un.

Il peut paraître surprenant, mais il n'est plus douteux aujourd'hui, que cette étroite union de la poésie et de l'éloquence soit une des plus grandes beautés du théâtre de Racine. Sur la foi des étrangers, nous avons eu longtemps la faiblesse de croire que c'était là un défaut. Eh quoi ! Mithridate expire sur une belle phrase, Hermione et Oreste délirent en périodes harmonieuses ? Tout cela est contre nature. Avec autant d'esprit que de force de dialectique, M. Taine a fait justice de ce préjugé [1].

Il y a donc rencontre entre Racine et les poètes bibliques, sur un point très important : chez l'un comme chez les autres, l'éloquence enveloppe la poésie et lui imprime un caractère spécial. Cependant, les genres d'éloquence ne sont pas les mêmes. L'Hébreu, homme d'imagination avant tout, émet ses pensées et ses sentiments, comme par saccades. Les phrases sont à peine juxtaposées. Chez Racine, sauf quelques exceptions, une logique souvent visible, mais plus souvent cachée rattache savamment chaque partie du discours. Les écrivains sacrés n'ont pas même l'idée de clore leurs exhor-

1. *Nouveaux essais de critique et d'histoire.*

tations; ils s'arrêtent brusquement, ils s'arrêtent parce qu'ils n'ont plus rien à dire. Chaque discours de Racine forme un tout parfait, et se termine par une petite péroraison, selon les règles.

Mais ces différences n'altèrent pas, au moins d'une manière sensible, la ressemblance générale entre l'éloquence des écrivains hébreux et celle de Racine. Une telle ressemblance ne peut être l'effet du hasard. Avec son expérience consommée et sa prodigieuse souplesse d'esprit, Racine devait se pénétrer des procédés oratoires employés par les psalmistes ou les prophètes. Car enfin, Racine, comme les Hébreux, s'adressait surtout au sentiment, et, malgré les différences de temps, de pays et de mœurs, deux orateurs qui, pour arriver au même but, se proposent d'agréer ou de convaincre, se rencontrent fatalement. Ils suivent, en effet, « l'ordre du cœur, comme dit « Pascal, lequel consiste principalement à la digression sur « chaque point qui a rapport à la fin pour la montrer tou- « jours ».

Un examen détaillé permettra de faire le départ de ce qu'il y a de biblique dans la poésie oratoire de Racine.

On n'a pas encore trouvé mieux que les classifications de la vieille rhétorique. Il faut s'en tenir à la subdivision en genres délibératif, judiciaire et démonstratif. Pas n'est besoin d'un grand talent d'observation pour constater l'importance de ce dernier chez Racine; le sermon absorbe presque tout dans ses deux tragédies religieuses. De même pour le genre délibératif. Nous savons, depuis M. Sarcey, que Joad est trop grand politique pour ne pas avoir une des qualités essentielles de l'homme d'État, l'éloquence délibérative. Mais comment les personnages d'*Esther* et d'*Athalie* ont-ils eu le loisir ou l'occasion de cultiver le genre judiciaire?

Selon une remarque judicieuse d'Ewald, le prophète est à la fois l'avocat de Dieu et l'accusateur du peuple. Joad s'acquitte, à merveille, de ce double rôle. Mais il est indispensable de remarquer qu'il le fait, d'après la méthode des prophètes et de leurs élèves, les psalmistes. Combien Racine avait besoin de s'arracher à son milieu intellectuel pour s'approprier cette méthode! Quand Descartes, son maître, plaidait la

cause de Dieu, il cherchait les arguments les plus métaphysiques et les plus compliqués, l'argument de l'Infini, par exemple. Les Hébreux, au contraire, choisissaient le procédé le plus simple : ils se contentaient d'affirmer vivement, je serais presque tenté de dire, violemment, l'existence de Dieu. « L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu. » Mais alors surgissait l'objection des Gentils : où donc est-il, ce Dieu? Ce Dieu, répondaient les prophètes, il protège Sion, il en fait sa demeure, il bénit Israël et il brise la tête à tous ses ennemis. Racine a eu la très heureuse idée d'oublier, pour un moment, sa théodicée cartésienne, et il a reproduit, avec une parfaite exactitude, le raisonnement des prophètes et des psalmistes :

> Où donc est-il, ce Dieu si redouté,
> Dont Israël nous vantait la puissance?
> Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
> Frémissez, peuples de la terre,
> Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
> Est le seul qui commande aux cieux,...
> Il renverse l'audacieux,
> Il prend l'humble sous sa défense.

Les impies, une fois confondus, il fallait dissiper certains doutes des fidèles. Le commun des Hébreux n'a jamais pleinement compris l'idée de Providence : ce dogme a toujours été pour eux la grande pierre d'achoppement. Des hommes éclairés comme Éliphaz, Bildad, Tsophar, Elihu, Job lui-même s'y sont trompés. A chaque instant, les avocats de Dieu se voyaient obligés de défendre la sagesse de son gouvernement. Ils s'y prenaient encore d'une façon très simple. Ils n'entraient pas dans le détail des objections, non : Dieu dédaigne de se disculper, et c'est précisément ce dédain ironique de Dieu qui me paraît constituer le sublime de Job :

> Qui est celui qui obscurcit mes desseins
> Par des discours sans intelligence?
> Ceins tes reins comme un vaillant homme;
> Je t'interrogerai et tu m'instruiras.

Racine a fort bien compris le fondement de la théodicée juive ; il n'argumente pas, il prêche, il impose la foi :

Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels!

Cependant, si Dieu a le droit de s'en tenir là, c'est-à-dire d'exiger tout simplement un acte de foi de ses créatures, il n'en use jamais. Il complète sa pensée, en déroulant le tableau de la création :

Où étais-tu quand je fondais la terre?
Qui en a fixé les dimensions, le sais-tu?

Ou bien encore il rappelle ses immenses et innombrables bienfaits :

Peuple insensé et dépourvu de sagesse
L'Éternel n'est-il pas ton père, ton créateur?
N'est-ce pas lui qui t'a formé et qui t'a affermi?
Rappelle en ton souvenir les anciens jours,
Passe en revue les années, génération par génération.

Ce développement parallèle d'une même idée se retrouve dans Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
.... Dieu qui, dans Israël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel.

Les plaidoyers des prophètes avaient toujours un but précis, et leurs auteurs ne manquaient jamais de formuler des conclusions au nom de leur divin client.

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété, etc.

Voilà le *delenda Carthago* des prophètes.

A côté de la grande plaidoirie de Joad, il y a encore plusieurs discours qui ne manquent pas des qualités classiques de l'éloquence judiciaire. La douce Esther fait preuve d'une habileté supérieure, dans son double plaidoyer en faveur de son peuple, auprès de Dieu d'abord, auprès d'Assuérus ensuite. Nathan jongle grossièrement avec la crédule férocité d'Atha-

lie, comme un avocat de cour d'assises avec la bonhomie des jurés. Mais ces deux discours, d'ailleurs nourris de citations bibliques, n'appartiennent pas au genre que les exégètes de nos jours appellent la poésie oratoire des Hébreux.

Le rôle d'accusateur convient encore mieux à Joad que celui d'avocat. En quelques mots, il dresse un réquisitoire complet contre le peuple, lequel est qualifié de volage, de lâche, d'ingrat, de criminel, de sacrilège et d'homicide. Dans un rapide exposé des faits, le requérant justifie ses accusations et fait à chacun, sa part de responsabilité : aux rois de Juda et d'Israël, en général, à quelques-uns d'entre eux, en particulier, à Jéhu, au peuple, aux lévites apostats. Comme il connaît très bien sa loi, il demande et obtient pour chaque coupable une peine proportionnée à ses crimes et à son rang. Athalie, malgré sa culpabilité, mérite quelques égards, parce qu'elle est de sang royal : le fer expiera les horreurs de sa vie. Pour Mathan, les chiens sont tout ce qu'il faut; les simples partisans d'Athalie seront livrés à la fureur du glaive. Quant au peuple, il verra sa ville détruite, et lui-même sera déporté en Chaldée.

Cependant l'éloquence judiciaire des Prophètes, ne trouvait son plein développement que dans son union avec l'éloquence politique. Le grand procès entre Dieu et son peuple devenait un combat où toutes les passions qui troublaient l'État entraient en jeu. Les prophètes, représentants naturels de l'élément divin, luttèrent sans cesse entre les tenants des idées étrangères et la royauté. Ils formaient une sorte de tribunat très hardi, toujours en éveil et sachant se rendre populaire dans la bonne et forte acception du mot [1].

Joad, lui, est grand seigneur jusqu'aux moelles. Mais il ne faudrait pas croire qu'il ne saurait se mettre en contact avec la démocratie. Cet homme qui connaissait si bien le peuple, aurait pu s'en servir contre Athalie. Paul de Gondi, cardinal de Retz, faisait dresser des barricades. Joad n'a pas recours à ces moyens, parce qu'il croit pouvoir s'en passer.

Il réunit, en effet, à un très haut degré toutes les qualités

1. Ewald, Dollinger.

oratoires des prophètes. D'abord il en a le dévouement religieux et le patriotisme : Mathan, son ennemi, le reconnaît en termes très explicites :

> Plutôt que dans nos mains, par Joad soit livré
> Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré
> Tu lui verras subir la mort la plus terrible.

Il a l'autorité immense que lui donnent ses talents d'homme d'État. Il manque quelque chose d'essentiel aux orateurs qui ne sont qu'orateurs. Démosthène tonne et lance des éclairs; fort bien, mais un Midias peut se donner le luxe de le souffleter impunément; et Philippe n'est pas, en somme, considérablement retardé dans sa marche, par les Philippiques. Il y a là quelque chose d'humiliant pour la nature humaine. La gloire littéraire de Cicéron souffre un peu des indécisions et des faiblesses de l'homme politique. Les magistrats et la plupart des littérateurs admirent beaucoup les Catilinaires. Mais si les hommes d'État et les soldats avaient l'occasion de manifester aussi souvent leurs sentiments, l'opinion traditionnelle n'en serait-elle pas modifiée? La postérité réserve sa pleine admiration aux seuls orateurs dont l'action suit la parole, aux Périclès ou aux William Pitt. Joad est de ce nombre. Sa haute physionomie se meut toujours calme et majestueuse au milieu des violences du drame. On sait qu'aucun sentiment indigne n'en altérera la solennelle beauté. Avec quel sang froid il dispose des merveilleuses ressources de son esprit! Il emploie, on peut bien le dire, tous les modes de persuasion, depuis le silence calculé jusqu'aux grands éclats d'éloquence.

Rien de plus habituel aux prophètes que cette rapide succession de sentiments extrêmes. Élie raillait les prophètes de Baal à peu près sur le ton que Joad prend avec Athalie. Moïse, Isaïe et Jérémie ont des accents, en quelque sorte, maternels, en parlant de l'amour de Dieu pour son peuple, et puis brusquement, ils s'expriment en des termes qui paraîtraient féroces à des lecteurs peu familiarisés avec l'histoire biblique.

Mais Joad se révèle surtout grand orateur politique, par la justesse et la vigueur de ses répliques, la virulence de ses

invectives et l'art d'enflammer ses soldats. Mathan se défend en parlementaire consommé. Aux anathèmes de Joad, il répond avec correction : on reconnaît là Joad. Toutefois il devrait montrer plus de prudence et ne pas insulter l'envoyé de la reine. Mathan se pose en victime, mais Joad saisit le côté faible de l'apostat, et, en deux mots, il dévoile son immense hypocrisie :

> Eh bien que nous fait-elle annoncer de sinistre?
> Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

Dès lors, la grande colère du prophète est justifiée, et on ne s'étonne plus d'entendre ses malédictions :

> Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.

Je ne reviendrai pas sur la beauté de ses invectives. Quand au grand discours politique du IVe acte [1], il ne le cède en rien aux chefs-d'œuvre du genre. Essayons d'en faire une de ces analyses auxquelles le jeune Racine s'était si souvent exercé à Port-Royal. — I. Exposé du sujet : J'ai conservé notre roi, il s'agit d'achever mon œuvre. — II. Appel à la haine et à la compassion. La fille de Jézabel veut replonger dans le tombeau le petit Éliacin. — III. La fierté nationale est mise en jeu : vos princes, votre loi, les deux tribus. — IV. Grandeur de l'entreprise : renverser cette reine odieuse. — V. Mais espérance : Dieu d'abord garantit le succès. — VI. Excitation à frapper impitoyablement : dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur. Souvenirs glorieux. — VII. Le mot de la fin : vivre, combattre et mourir pour lui. Ajoutez à cela des insinuations, des précautions oratoires, l'art du groupement et le style. Ce serait manquer de respect au génie de Corneille que de rappeler, après ce superbe morceau, la rhétorique du jeune Cinna. Les exhortations de Joad peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux discours d'Auguste ou même avec les proclamations de Napoléon. Sans doute le soleil d'Austerlitz et le « voilà un brave » sont des conceptions géniales. Mais Joad, lui aussi, a de beaux mouvements. (Ma force est en Dieu dont l'intérêt me guide). Et

1. Voilà donc votre roi, votre unique espérance.

puis, que de fracas chez Napoléon! que de grosses habiletés! que d'abus de ce « moi », nécessaire, il est vrai, mais encombrant! que de gros compliments! Il parle des quarante siècles, des légions romaines et de la fondation d'Alexandrie à de pauvres héros qui ne savaient pas lire. Le grand homme abusait un peu de la sublime naïveté de ses soldats. Aucun de ces mots à panache dans le discours de Joad, aucune de ces phrases qui feraient rire, si on ne pensait aux dévouements obscurs qu'elles excitaient. Tout y est vrai, chaque mot frappe fort et juste.

Sans doute, la Bible ne peut pas tout revendiquer dans ce chef-d'œuvre ; l'arrangement en appartient à ce XVIIe siècle si rompu à toutes les finesses de l'art oratoire. Mais les arguments, les souvenirs historiques, les images sont tous tirés de la Sainte Écriture. Les enseignements de Port-Royal ont fourni le corps du discours : la Bible en a donné l'âme.

Le genre démonstratif est peut-être le plus largement représenté des trois dans *Esther* et *Athalie*. Au XVIIe siècle les idées religieuses prenaient comme naturellement la forme du sermon. Aujourd'hui les chrétiens ont la biographie, la revue, le roman [1], la conférence, les rapports dans les congrès. Mais au grand siècle, soit grande habitude d'entendre des sermons, soit tendances de l'esprit, les dévots, comme on disait alors sans ironie, et même les mondains, tournaient volontiers aux sermonnaires. Les lettres de Mme de Maintenon sont pleines d'exhortations pieuses, ce qui n'a rien d'étonnant. Mais Mme de Sévigné paie son tribut à la mode. La cousine de Bussy se met parfois à moraliser gravement, d'après Nicole ou d'après Bourdaloue. Dans ses lettres on trouve à côté d'une critique un peu leste de Bajazet, un sermon bien senti sur la mort. Sous sa plume, les plaisanteries mêmes et les amitiés vous prennent un petit tour oratoire du plus gracieux effet : « Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez. » J'en ferai convenir Corbinelli dans un quart d'heure [2]. Quoi

1. Le roman n'avait rien de commun avec l'idée chrétienne au XVIIe siècle.
2. A Mme de Grignan, 14 juillet 1673.

d'étonnant, dès lors, si tous les personnages d'*Esther* et d'*Athalie* essaient tour à tour du sermon? Joad — cela va sans dire — en trouve naturellement le ton. Mais les autres héros ou héroïnes ne lui sont guère inférieurs, sous ce rapport. Éliacin moralise à la façon de Bourdaloue. « Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule ». La très douce Josabeth fulmine comme Bossuet :

> Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
> Où le mensonge règne et répand son poison.

Le jeune Zacharie fait de petits chefs-d'œuvre de narration oratoire ; Élise et Esther improvisent de petites allocutions comme Mme de Maintenon, à Saint-Cyr, ou mieux encore comme les grandes abbesses de l'ancien régime devant les religieuses réunies en chapitre :

> Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques.

Une Rochechouart ou une Richelieu, n'eût pas mieux dit.

Les jeunes filles du chœur n'ont garde de s'éloigner du genre littéraire cher à leur maîtresse. C'est une des plus jeunes Israélites — Racine a bien soin de nous en avertir — qui réfute ainsi le polythéisme :

> Moi je pourrais trahir le Dieu que j'aime !
> J'adorerais un Dieu sans force et sans vertu
> Reste d'un tronc par les vents abattu
> Qui ne peut se sauver lui-même !

Mais les différents personnages des deux tragédies n'ont pas seulement le ton du sermon ; nous trouvons dans leurs paroles de fort beaux canevas dont quelques-uns ont été développés par Bossuet lui-même. Qu'on en juge par le tableau suivant :

> Un roi sage, *ainsi Dieu l'a déclaré lui-même*

« Dans le dessein que je me propose de traiter aujourd'hui « ces deux vérités, je me garderai plus que jamais de rien « avancer de mon propre sens. Que serait-ce d'un particulier « qui se mêlerait d'enseigner les rois? Je suis bien éloigné « de cette pensée : aussi on n'entendra de ma bouche que les

« paroles de l'Écriture Sainte (Bossuet, sur le *Devoir des Rois*,
« 2 avril 1662).

Un roi sage. . . . .
Sur la richesse et l'or ne met point son appui.

« Les rois règnent par moi, dit la Sagesse éternelle : *Per me* « *reges regnant*. Et de là nous devons conclure, non seule- « ment que les droits de la royauté sont établis par ses lois, « mais que le choix des personnes est un effet de sa Provi- « dence. (Bossuet, *ibid.*).

Un roi sage. . . . . Craint le Seigneur son Dieu.

« Il est aisé de comprendre que de tous les hommes vivants, « aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la Majesté de Dieu « plus imprimée que les Rois. (Bossuet, *ibid.*).

Un roi sage. . . . . Sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères.
Promettez sur ce livre et devant ces témoins
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins.

« Et d'abord, pour établir mon sujet, j'ouvre l'Histoire « Sainte, pour y lire le sacre du roi Joas, fils du roi Joram... « Ils produisirent le fils du roi devant tout le peuple, ils « mirent sur sa tête le diadème et le témoignage, ils lui don- « nèrent la loi en sa main et ils l'établirent roi. *Imposuerunt* « *ei diadema et testimonium, dederunt ei tenendam legem.* « Joïada, souverain pontife, fit la cérémonie de l'onction. « Toute l'assistance fit des vœux pour le nouveau prince et « on fit retentir le temple du cri : Vive le roi! *Imprecatique* « *sunt ei et dixerunt* : *Vivat rex*. Quoique tout cet appareil « soit merveilleux, j'admire sur toutes choses cette belle céré- « monie de mettre la loi sur la tête et la loi dans la main du « nouveau monarque. Car ce témoignage que l'on met sur lui « avec son diadème n'est autre chose que la loi de Dieu qui « est un témoignage au prince pour le convaincre dans sa « conscience, mais qui doit trouver dans sa main une force « qui exécute et qui fléchisse les peuples par le respect de « l'autorité. (Bossuet, *ibid.*).

Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

« Sire vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau excé-
« dant leurs forces dont ils sont chargés. (Bossuet, *ibid.*)

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?
David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

« C'est pourquoi un roi sage, (il s'agit de David) victorieux, « intrépide, expérimenté, confesse à Dieu humblement que « c'est lui qui soumet ses peuples sous sa puissance. (Bossuet, « *ibid.*).

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur,
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.

« O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette docilité « modeste et pénétrante que désirait Salomon. Ce serait trop « vous demander pour un homme, que de vous prier, ô Dieu « vivant, que le roi ne fût jamais surpris; c'est le privilège « de votre science de ne pas être exposée à la tromperie. « Mais faites que la surprise ne l'emporte pas et que ce grand « cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. (Bossuet, « *ibid.*).

Daigne, daigne, grand Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur.

« Dieu mêle dans les conseils un esprit de vertige qui fait « errer l'Égypte incertaine comme un homme ivre. (Bossuet).

Ami, depuis deux jours, je ne la connais plus,
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide...
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme.
Elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme...
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.

« . . . . en sorte qu'elle s'égare tantôt en discours « extrêmes qui désespèrent, tantôt en des conseils lâches qui « détruisent toute la force de la majesté. Et même lorsque « les conseils sont modérés et vigoureux, Dieu les réduit en « fumée par une conduite cachée et supérieure, parce qu'il

« est profond en pensées, terrible en conseils, par dessus les « enfants des hommes. » (Bossuet).

Bossuet et Racine tirent donc de l'Écriture des leçons identiques.

Déploient-ils les mêmes qualités de style quand ils en imitent le langage? Cette question, qui devait inévitablement se présenter dans un travail tel que celui-ci, exige quelques développements. Pour Bossuet, il faut distinguer, comme pour Racine, entre les divers éléments qui sont entrés dans la formation de son génie.

Sans faire grand état des connaissances purement humaines, Bossuet, à l'exemple de saint Augustin, ne dédaignait pas ce qu'elles peuvent avoir d'utile. Il avait étudié l'antiquité profane, et il la mettait à profit. Mais dans quelle mesure? M. Nisard nous le dit avec sa précision et son autorité habituelles : « Bossuet était également versé dans les deux antiqui- « tés, il ne s'emporte d'aucun côté. »

On a bien de la peine à admettre que Bossuet ait gardé un équilibre aussi parfait entre le sacré et le profane. Peut-être a-t-il étudié les auteurs profanes chez les Jésuites de Dijon ou durant les années de son préceptorat. Mais ni au collège de Navarre, ni à Metz, ni durant ses carêmes de Paris, ni à Meaux, Bossuet n'a eu le loisir de lire les écrivains classiques [1]. Ce n'est pas Virgile qu'il méditait, en voyage, et ce n'est pas pour lire Cicéron qu'il se levait, chaque nuit, après quelques heures de repos. Ses œuvres sont là pour le témoigner. Dans les dix-neuf volumes dont elles se composent, on ne trouverait pas vingt pages où ne se fasse sentir l'influence de l'Écriture. Combien de fois est-il question des auteurs classiques? La critique littéraire ne cesse de citer la lettre à Innocent XI. Mais, dans cette œuvre officielle et, en quelque sorte, collective, où Bossuet ne semble pas dire toute sa pensée, les classiques n'obtiennent qu'une demi-page. Partout ailleurs [2],

1. Je ne puis comprendre l'attachement et le goût de M*** pour les auteurs profanes. J'en pardonnerais quelques lectures en passant; mais d'y avoir de l'attache et d'y trouver du goût, quand on connaît Jésus-Christ! Peut-on goûter des livres où Jésus-Christ ne se trouve point? (Lettre du 27 septembre 1695.)

2. Quelquefois cependant, à propos de comédie ou de philosophie, il cite avec honneur, Aristote et Platon.

Bossuet parle des auteurs païens avec un mélange de dédain et de colère : « Leur Platon, leur Virgile, leur Montaigne ; ils « ne savent qu'étaler le beau tour de leur esprit. » De telles dispositions ne sont pas de nature à favoriser l'influence de l'antiquité sur un génie fier et extraordinairement libre. Sous le rapport des idées [1] cette influence n'a presque pas laissé de traces dans ses œuvres.

Il n'est pas certain non plus que Bossuet soit redevable de la jutesse de son goût à la littérature profane. La vie de cour a transformé le jeune orateur de Metz et lui a permis d'acquérir cette politesse de langage, ce sentiment exquis des convenances mondaines, qui ont tant contribué à rendre populaires les *Oraisons funèbres* et les *Sermons* de l'âge mûr. Le goût de Bossuet, ne l'oublions pas, n'a rien de *livresque*, comme celui de Fléchier ou de la Bruyère, il ressemble plutôt à la finesse aristocratique d'un la Rochefoucauld. Que si, toutefois, pour expliquer les qualités littéraires de Bossuet, il faut, à tout prix, chercher l'influence d'une littérature, pourquoi faire remonter tout l'honneur aux Grecs ou aux Latins, plutôt qu'aux écrivains bibliques? Ni les Grecs, ni les Latins n'ont le privilège de la mesure et du goût, à l'exclusion des autres peuples. En un sens même, ils sont moins universels et classiques que les Hébreux [2].

C'est par la langue que Bossuet se montre réellement disciple et tributaire de l'antiquité. Il parlait latin, depuis le collège, il pensait certainement en latin sur beaucoup de sujets théologiques. Les poésies hébraïques elles-mêmes ne lui parvenaient que par le canal de la langue latine [3]. Aussi son style porte-t-il visible aux yeux les plus inexpérimentés, l'empreinte du latin. Il y aurait peut-être lieu d'examiner ici quel est ce latin. Est-ce celui de Cicéron? Est-ce celui des Pères? Tous les deux sans doute, et le second probablement plus

1. Les principes politiques de la Grèce lui paraissent « plus spécieux que solides ». Dans le *Discours sur l'Hist. Univers.* il n'est fait qu'une mention relativement rapide de la philosophie et de la poésie grecques. L'admiration pour les Égyptiens et les Romains s'explique par le rapport de leur politique avec la théocratie juive.

2. V. Renan, *Études d'histoire religieuse.*

3. Il n'a appris l'hébreu qu'à soixante ans.

que le premier. Mais, en toute hypothèse, il me paraît incontestable que, même au point de vue de la langue, l'antiquité n'a pas exercé sur Bossuet une influence souveraine.

Les Pères ont eu une part plus grande dans sa formation morale et intellectuelle. Bossuet leur doit sa grande idée, l'idée d'où sont sortis presque tous ses ouvrages, l'idée de tradition. Le mérite propre des Pères ne consiste pas, comme on pourrait le croire, dans la beauté de leurs œuvres. Non, leur mission essentielle est de conserver religieusement et de transmettre intact le dépôt sacré de la doctrine chrétienne. Bossuet l'entendait ainsi [1]. Appuyé, d'un côté sur l'Écriture, de l'autre, sur les Pères, il se considérait, à juste titre, comme invincible. De là cette autorité, cette sérénité dans la lutte, cette sorte d'infaillibilité [2] qui font de lui le Docteur par excellence des temps modernes.

Ajoutons, pour être complet, que les exercices scolastiques du collège de Navarre lui ont donné ses habitudes de logique et de précision.

Reste l'Écriture et, ici, la question offre une singulière complexité. Il y a un double départ à faire, d'abord des livres du canon qui ont été le plus souvent imités par Bossuet, ensuite des ouvrages de Bossuet lui-même où cette imitation semble particulièrement sensible. L'étude des qualités littéraires qu'il a acquises dans le commerce de la Bible, ne peut être utile qu'autant que cette double distinction aura été soigneusement établie.

Bossuet ne concevait pas qu'on pût considérer isolément les diverses parties de la Sainte Écriture ; il les rattachait toutes à Jésus-Christ, qui est l'alpha et l'oméga ; il commentait le Nouveau Testament avec l'Ancien, et, dans les prophéties, il ne cherchait que Jésus-Christ. Une des tendances les plus marquées de son exégèse est de négliger les particularités des différents livres de la Bible pour s'attacher à ce qu'ils ont de

1. V. *Défense de la Tradition et des Pères,* liv. II, chap. VIII.

2. Il est superflu de faire remarquer que je ne prends pas ces mots d'*infaillibilité* et de *Docteur,* dans leur sens théologique ; Bossuet s'est trompé plusieurs fois sur le dogme, il n'a jamais été proclamé officiellement Docteur de l'Église.

commun. Il félicite saint Augustin d'avoir fait « connaître les « véritables beautés de la Sainte Écriture, non pas dans un « ou deux passages, mais en général, dans tout le tissu de ce « divin livre ». Ailleurs, il recommande aux religieuses de son diocèse [1] de rechercher dans leurs lectures, le fil de l'histoire du peuple de Dieu, et l'on sait que cette pensée a inspiré le *Discours sur l'Histoire universelle.*

Cependant, ses études ne portaient pas indifféremment sur tous les livres du canon. Il y a telles parties du Lévitique, des Juges et de Ruth qu'il n'imite presque jamais. Par contre, ses œuvres sont nourries de citations d'Isaïe, de Jérémie, et surtout des Psaumes, des Évangiles, de saint Paul et de l'Apocalypse. Nous n'avons pas à nous arrêter sur les Évangiles; si Bossuet en a admirablement compris la pensée, il s'en est rarement approprié le ton et l'humble douceur : même dans ses *Méditations sur l'Évangile,* il parle toujours en prophète. Il est facile de faire rentrer dans le groupe littéraire de l'Ancien Testament, les Épîtres et l'Apocalypse. Par la hardiesse et l'obscurité des images, par les visions et les prédictions, par l'énergie du verbe, elles rappellent les prophètes [2].

Toutefois, saint Paul a une grandeur et une originalité propres qui l'élèvent au-dessus des auteurs de l'Ancien Testament. On découvre « chez cet ignorant dans l'art de bien dire » une intensité de surnaturel qui épouvante, à la fois, et qui ravit. Il se glorifie de ses infirmités, de ses opprobres et de ses douleurs; il crucifie, en lui, le monde, et il se crucifie au monde. Chétif d'apparence, le dernier des apôtres, il peut tout néanmoins en Celui qui le fortifie; car son Dieu choisit ce qui n'est pas pour détruire ce qui est.

Bossuet a compris, mieux que personne au monde, ce sublime renversement de toutes choses. Il ne s'en est pas scandalisé, comme les Sages de la terre; il n'y a pas trouvé, comme d'autres, un prétexte à antithèses, il y a vu l'essence même du christianisme. Au lieu donc d'atténuer le divin paradoxe par je ne sais quelle chimérique tentative de conciliation

1. Instruction aux religieuses de Meaux.
2. N'oublions pas que saint Paul était très versé dans l'étude de l'Ancien Testament et de ses commentateurs.

entre Jésus-Christ et le monde, il s'en est hardiment emparé, et il a consacré sa vie à en expliquer les développements et les conséquences. Il s'est précipité au plus épais des saintes obscurités de la foi, il y a fait jaillir des clartés divines.

Bossuet doit donc à saint Paul le meilleur de ses œuvres. A la suite de l'apôtre, il s'élève presque constamment au-dessus du rationnel et de l'humain, il contemple directement la vérité théologique, et de cette contemplation naît une sorte de lyrisme, dont aucune littérature humaine n'offre l'exemple ou l'imitation. Les plus belles images de l'Ancien Testament pâlissent devant cette simple expression des réalités du Nouveau. Ou plutôt, quand on sait leur donner la place qui leur convient, elles font valoir les révélations de la loi de grâce, et ajoutent encore à leur clarté et à leur force. « Que votre vie « soit cachée en Dieu, avait dit saint Paul. Cachée en Dieu! « s'écrie Bossuet, quel mystère! cachée dans le sein de la « lumière, cachée dans le principe de voir. Oui, cette haute « et inaccessible lumière me cache le monde, me cache au « monde et à moi-même. Je ne vois que Dieu, je ne suis plus « vu que de Dieu. O Dieu, mes yeux s'affaiblissent, s'éblouis« sent, se confondent, à force de regarder en haut (Isaïe « XXXVIII, 14). Mes yeux défaillent, ô Seigneur, pendant « que j'espère en vous (Ps. LXVIII). »

Nous avons dit qu'il n'y a pas seulement à établir une distinction entre les différentes parties de la Sainte Écriture, il faut faire un choix parmi les œuvres de Bossuet lui-même. Les travaux de pure polémique[1], des ouvrages spéciaux comme le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même,* ou certaines parties de la correspondance [2] n'ont pas toujours un rapport immédiat avec l'Ancien Testament; les *Oraisons funèbres* elles-mêmes font une part très grande aux convenances mondaines et à l'exposé historique des faits. Enfin, dans quelques sermons de jeunesse, la scolastique et les Pères portent un peu préjudice à l'Écriture [3]. L'influence des Saints Livres se montre particulièrement dans les œuvres, où, pour des rai-

1. Certaines lettres contre Fénelon.
2. Celle par exemple qui a trait aux affaires de Jouarre.
3. V. Gandar.

sons diverses, Bossuet, ayant moins de concessions à faire, donne plus librement cours à ses sentiments intimes. Parmi ces ouvrages, je citerais : les *Élévations sur les Mystères*, les deux premières parties du *Discours sur l'Histoire universelle*, la *Politique de l'Écriture Sainte*, quelques lettres à Mme Cornuau ou à Mmes de Luynes, les *Sermons* de l'âge mur, particulièrement les *Sermons* sur la Sainte Vierge, ou les *Sermons* de vêture, sa polémique biblique, comme son *Apocalypse* et son admirable *Dissertation sur Grotius* [1], enfin certains opuscules comme le *Traité de la Concupiscence* ou la *Vie cachée en Dieu*.

Toutes les formules élogieuses que la critique littéraire a pu imaginer pour la haute poésie et la prose sérieuse conviennent au style de Bossuet. Variété, naturel, élévation, profondeur, richesse, coloris, éclat, mouvement, etc., toutes ces qualités, Bossuet les possède à un très haut degré. Mais la juxtaposition de tous ces substantifs ne donne pas une définition de son style. C'est qu'en un sens Bossuet est au-dessus de la critique. Il est des formules qu'on nous a apprises sur Fénelon, la Fontaine et Molière. Personne n'a trouvé une appréciation satisfaisante du style de Bossuet.

Cette impuissance tient à la force même des choses. Bossuet ne se croyait pas et n'était pas, en effet, littérateur. Tout éloge purement littéraire l'aurait fait rougir, et la Bruyère l'a si bien compris qu'il s'est exprimé sur Bossuet plutôt en historien ecclésiastique qu'en académicien. Remarquez, je vous prie, la différence : à propos de Fénelon il parle de « discours « étudié et oratoire, de facilité, de délicatesse, de politesse », il dit en parlant de Bossuet : « Défenseur de la religion, lumière de l'Église, père de l'Église ».

Osons davantage : essayons d'apprécier son style en théologiens.

Au dire de Bossuet, saint Augustin a recueilli quatre fruits principaux de son amour extrême pour la Sainte Écriture : « Le premier [2], que lui seul nous a donné dans le seul livre de

1. C'est là que l'apologétique contemporaine pourrait trouver ses meilleures armes contre l'exégèse rationaliste, et c'est là aussi qu'il faudrait chercher l'explication de la haine de M. Renan contre Bossuet.

2. *Défense de la Trad. et des Saints Pères*, livre IV, chap. XVI.

« la doctrine chrétienne, plus de principes, pour entendre « l'Écriture Sainte, je l'oserai dire, que tous les autres doc- « teurs, en ayant réduit, en effet, toute la doctrine aux pre- « miers principes, par cet abrégé qu'elle ne prescrit que la « Charité [1] et ne défend que la convoitise [2] ». Pour se convaincre que l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle* connaissait à fond l'art des synthèses bibliques, il suffit de se rappeler le titre et l'idée générale de ses principaux ouvrages. Quant aux deux principes auxquels il fait allusion, ils résument son propre enseignement comme celui de saint Augustin. Aucun écrivain n'a mieux établi que Bossuet, les droits de Dieu sur sa créature et le double devoir qui en résulte pour celle-ci. Du second principe pourrait bien découler le dramatique de Bossuet. On a expliqué ce dramatique par la progression naturelle du raisonnement. Mais la logique seule est impuissante à faire naître tant de mouvement et de vie. Démosthènes, qui raisonne avec plus d'ordre et de précision que Bossuet, n'évite pas toujours une certaine sécheresse. Un drame, en effet, est d'autant plus beau, que le sujet en est plus élevé ou touche de plus près aux intérêts primordiaux de l'homme. Et quel combat remplit mieux ces deux conditions que celui de l'esprit contre la chair, l'éternelle révoltée ? Or, dans presque toutes les œuvres de Bossuet, les raisons théologiques sont employées à combattre, au moins indirectement [3], le corps de péché dont la seule pensée arrachait à saint Paul son superbe cri de dégoût [4].

Ce premier mérite d'avoir ainsi résumé en deux grands principes toute la dogmatique de l'Écriture, saint Augustin le devait « à la sainte avidité avec laquelle il s'est attaché, non « seulement au fond et à la substance, mais encore au véné- « rable style du Saint-Esprit. *Avidissime arripui venerabilem*

1. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. Tu aimeras le prochain comme toi-même ». Saint Mathieu, XXII, 37-40. V. les *Serm. sur la Loi de Dieu et la charité fraternelle.*

2. « Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair ». (Gal. V, 17).

3. Dans son opinion, l'orgueil est étroitement uni à la convoitise et cette union lui semble admirablement rendue par le mot de saint Jean : l'*orgueil de la vie.* V. le *Traité de la Concupiscence.*

4. « Qui me délivrera de ce corps de péché ? ».

« *stylum spiritus sancti* [1] ». Il est évident, qu'en parlant ainsi, Bossuet se caractérisait lui-même.

« La seconde chose qui nous marque la profonde pénétra-
« tion de saint Augustin dans l'Écriture, c'est de nous en avoir
« fait connaître en divers endroits les véritables beautés, non
« point dans un ou deux passages, mais en général, mais
« dans tout le tissu de ce divin livre et de nous avoir, par
« exemple, fait sentir l'esprit dont elle est remplie, en dix ou
« douze lignes de sa lettre à Volusien ». « L'Écriture, est-il
« dit dans cette lettre, l'Écriture est accessible à tous, quoique
« bien peu puissent l'approfondir. Quand elle parle ouverte-
« ment, elle s'exprime comme un ami dont le langage sans
« fard va droit au cœur des savants et des ignorants. Quand
« elle se cache sous le voile des mystères, elle ne prend pas
« un ton superbe qui éloignerait les intelligences lentes et
« sans instruction..... mais, par la simplicité de son élocution,
« elle invite tout le monde à se nourrir non seulement des
« vérités qu'elle manifeste, mais aussi de celles qu'elle cache...
« Elle guérit ainsi les méchants, fait croître les petits et charme
« les esprits élevés [2] ».

Cette appréciation a sans doute quelque chose de littéraire, puisque nous la retrouvons, au moins en partie, chez M. Nisard [3]; elle convient à Bossuet. J'avoue que des œuvres comme le *Discours sur l'Histoire universelle* ne « sont pas accessibles « à tous ». Des considérations comme celles qui sont développées dans la *Préparation à la Mort* [4] ne peuvent aller « droit au cœur des ignorants ». Mais, si l'on excepte la Bible elle-même et l'Imitation, de tous les hommes qui ont écrit ou parlé, Bossuet n'est-il pas le plus à même de guérir les mala-

1. V. les *Lettres et Instructions sur le Nouveau Testament de Trévoux*. Que M. Simon apprenne donc à parler d'une version si *vénérable* et si authentique. V. aussi la Préface de l'*Apocalypse*. Tout dans l'Écriture semble magnifique de la majesté de Dieu.

2. *Epist.* CXXXVII *ad Volusianum*, IV, 18, t. XXXIII.

3. Pour combien de gens ce chef-d'œuvre *(Athalie)* n'a-t-il pas été le petit livre de choix dont parle Horace « qui, lu trois fois d'un esprit purifié, calme les douleurs de l'âme ». *Hist. de la littérature française*. Il est à remarquer que M. Nisard, applique à un poème biblique ce que saint Augustin avait dit de l'esprit même de la Bible.

4. Tome IV, des *Œuvres complètes*, édit. 1840.

dies de l'âme, de développer les intelligences ordinaires et de charmer les esprits élevés ? Et c'est là, d'après saint Augustin, l'esprit de la Sainte Écriture.

« En troisième lieu, par la même ardeur de pénétrer l'Écri-« ture Sainte, saint Augustin a reçu cette grâce d'avoir pressé « les hérétiques, par ce divin livre, de la manière du monde « la plus excellente, et non seulement la plus vive, mais « encore la plus invincible et la plus claire ». Je demande comment on pourrait mieux apprécier l'*Histoire des variations,* la *Conférence avec Claude*, les *Avertissements aux Protestants* et les polémiques dirigées contre Richard Simon. D'où il suit que Bossuet ne doit pas seulement à la Bible des arguments et des idées, mais sa méthode, les premières qualités et l'âme de sa polémique.

« Le dernier effet de la connaissance des Écritures, dans « Bossuet, c'est la profonde compréhension de la matière « théologique. Les hérésies lui ont fourni, comme à saint « Augustin, l'occasion de traiter à fond de la nature divine [1], « de la Création [2], de la Providence [3] et du libre arbitre de « l'homme où il a fallu chercher le cours du mal [4], enfin de « l'autorité et de la parfaite conformité des deux Testaments [5], « ce qui l'obligeait à repasser toute l'Écriture et à donner « des principes pour en concilier toutes les parties. »

Même en ce temps de scepticisme, la vérité n'a pas cessé d'être l'âme de la littérature, et, dès lors, un écrivain a droit à notre admiration, en proportion directe du nombre, de la variété, de la profondeur, de la hauteur et de l'éclat des vérités qu'il exprime. Il me semble qu'en parlant de saint Augustin comme il vient de le faire, Bossuet a expliqué l'importance et la nature des vérités qu'il doit à la sainte Écriture. En même temps, il a déterminé la part de gloire littéraire qu'il pourrait accepter sans rougir [6].

1. *Élévat. sur les Mystères* (1re semaine). — *Premier Avertissement aux protestants.*
2. *Élévat.*, IIe semaine.
3. *Sermon sur la Providence. — Discours sur l'Hist. universelle.*
4. *Histoire des variations. — Traité de la Concupiscence.*
5. *Élévat.* Xe semaine, VIe *Élévat.* — IIe partie du *Disc. sur l'Hist. univers.*
6. Bossuet n'a jamais professé une très grande estime pour la littérature.

On peut cependant, sans offenser sa mémoire, pousser plus loin l'appréciation de ses œuvres dans le sens de la pure littérature.

L'Écriture, a-t-il dit lui-même, donne de l'âme à ce qui n'en a pas [1], pour bénir Dieu, du corps à ce qui n'en a pas, pour rendre plus sensibles les opérations divines et s'accommoder à notre faiblesse [2].

C'est là, ce me semble, définir avec précision et profondeur un des plus beaux privilèges du génie, l'art de donner des formes sensibles aux idées pures et d'animer la matière, en un mot, l'art de donner la vie aux œuvres littéraires.

Les grands écrivains, Homère et Shakespeare entr'autres l'ont reçu en partage, mais à un degré moindre que la Bible. Il serait même plus exact de dire que tout un monde les sépare de l'Écriture, le monde surnaturel révélé par l'Évangile et expliqué par saint Paul [3]. Homère, Shakespeare et Molière, si l'on veut, se contentent de faire revivre dans leurs poésies les phénomènes du monde physique et du monde moral. Leur domaine est, certes, assez beau, mais enfin, comme le Virgile du Dante, ils ne distinguent plus rien au delà. Où leurs regards s'arrêtent, l'Écriture et Bossuet découvrent aux yeux de nouveaux horizons, d'une certaine manière, infinis.

Ainsi, les poètes et les moralistes mettent leur gloire à étudier l'homme, l'homme qui vit de raison et de sentiment mais qui apprécie sa guenille et la soigne. Bossuet le connaît certainement aussi bien que Molière et la Rochefoucauld. Mais il médite de le détruire, afin que de ses ruines naisse un homme nouveau que Dieu crée dans la justice et la sainteté de la vérité. Cet homme nouveau, au lieu de s'éclairer des

Laissons à la rhétorique cette longue énumération et remarquons en théologiens... *(Serm. sur la Mort).* Virgile ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire. — On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période, en un mot, à rendre agréables des choses non seulement inutiles, mais encore dangereuses, à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. *(Traité de la Concupiscence).*

1. Il y a ici plus de précision que dans le fameux vers de Lamartine :

Objets inanimés, etc.

2. Tiré des *Pensées morales.*

3. Bossuet ramène toujours la théologie de l'Ancien Testament au point de vue de saint Paul.

lumières de la raison, embrassera la folie de la croix. Il foulera aux pieds les sentiments humains, parce qu'il aura un sens nouveau, le sens du Christ, et il mettra sa joie dans les choses d'en haut et non dans les choses terrestres. Il usera de ce monde, comme n'en usant pas, et il se préparera à la mort définitive par une mort de chaque jour à tous les plaisirs d'ici-bas. Ce qu'il y a dans cette doctrine de supra-rationnel, de contradictoire à presque tous les instincts de l'humanité est effrayant. Bossuet l'a cependant adoptée tout entière, ou pour parler son langage, il se l'est incorporée à ses entrailles.

Que devient dès lors, cette raison tant vantée par M. Nisard? Je la vois bien chez Bossuet, mais plus encore que chez Pascal, employée à se détruire elle-même. Je crains que le distingué critique, en la louant exclusivement, n'ait pris l'accessoire pour l'essentiel. *Præterit figura hujus mundi.* Dans cette *figure* du monde qui passe, Bossuet comprend la vaine sagesse des hommes. Mais, au-dessus de ces apparences fugitives [1], se trouve une réalité tangible et visible pour ceux qui ont la foi, éternelle et infinie. De là nous vient cette source de vie que le génie de Bossuet a recueillie tout entière et dont les eaux jaillissantes jusqu'à la vie éternelle [2] ont fini par former comme un vaste océan [3].

Pour nous rendre bien compte de cette infériorité relative de la raison chez Bossuet, choisissons une page que l'on puisse attribuer avec certitude aux seules forces de l'intelligence humaine, le portrait de Cromwell ou la bataille de Rocroi, puis comparons-la avec une autre page d'inspiration purement surnaturelle, celle-ci, par exemple.

1. La manne cachée sont les consolations spirituelles; la manne cachée c'est le sacré corps de Jésus. Cette divine nourriture paraît mince et légère à ceux qui n'ont pas la foi et à qui rien ne paraît solide que ce qui est palpable, sensible et corporel, en sorte qu'ils ne croient rien avoir quand ils ne voient devant eux que les biens spirituels et invisibles ; mais pour ceux qui ont le goût de la vérité, cette nourriture leur paraît la seule solide et substantielle ; c'est le pain du ciel, pain céleste qui n'est autre chose que Jésus-Christ qui est le Verbe du Père, sa raison, sa vérité, sa sagesse. *Elév.* IXe semaine VIe *Elévat.*

2. *Élévat.* même chapitre.

3. *Défense de la Trad. et des Pères.* Saint Augustin est venu se rassasier, dans les saintes Ecritures, comme dans un océan immense où se trouve la plénitude de la vérité.

« *Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus,*
« *mais vous, vous me verrez, parce que je vivrai* (Jean XIV, 19).
« Vous vivrez de cette vie dont il est écrit, le *Juste vit de foi*
« (Rom. I, 17), vous vivrez de cette foi agissante et féconde
« en bonnes œuvres *qui opère par l'amour*. Pour voir Jésus
« vivant, il faut vivre et vivre de la vraie vie. Le monde qui
« est mort ne verra point Jésus qui est vivant. *En ce jour, vous*
« *verrez que je suis en mon père et vous en moi et moi en vous*
« (Jean XIV, 20). En ce jour, où le Saint-Esprit vous sera donné,
« et encore plus en ce jour où vous verrez à découvert la vérité
« même, vous verrez mon union intime, substantielle et natu-
« relle avec mon Père et celle que j'ai contractée avec vous
« par miséricorde et par grâce. Si vous m'aimez, je vous
« aimerai et je me manifesterai à vous par amour. Douce
« manifestation que l'amour inspire, que l'amour attire. Je
« me manifesterai, non point pour satisfaire des yeux curieux,
« mais pour contenter un cœur ardent [1]. »

Au point de vue purement rationnel, cette page n'aurait pas de sens. Qui ne voit cependant, combien elle l'emporte, en élévation et en beauté, sur les peintures historiques ou les considérations politiques des *Oraisons funèbres?* L'intelligence humaine est incapable de s'élever d'elle-même à de telles idées, elle les reçoit de cette faculté surnaturelle que saint Paul appelle le *sens du Christ* ou la *perception des choses divines,* elle les contrôle d'une certaine façon, elle les coordonne, mais elle reste toujours au second rang. Or, qu'on veuille bien le remarquer, presque tous les sermons de Bossuet et ses œuvres les plus théologiques reposent sur des données semblables.

Cependant la vie surnaturelle n'exclut pas de l'œuvre de Bossuet les deux autres sortes de vie que les écrivains ordinaires s'efforcent de faire passer dans leurs écrits. Le monde révélé se superpose au monde moral et au monde physique, il les enveloppe et ne les laisse voir que sous un jour nouveau, il leur fait comme un prolongement infini. Ainsi, Bossuet réalise le mot de saint Paul : « Tout est à vous, mais vous

1. *Méditations sur l'Évangile.* La Cène, 1re partie, XCIe jour.

« mêmes vous êtes au Christ, le Christ est à Dieu et Dieu « est tout à tous », en sorte que par la grâce, les sacrements, la communion des saints, la prière, l'adoration, la contemplation, la pratique du renoncement, il se fait comme un mouvement incessant et réciproque entre la création, représentée par l'humanité régénérée, et le Créateur. Le mérite propre de Bossuet est d'avoir puisé dans l'Écriture, avec le secours de la foi, cette vie divine qui circule dans son œuvre. On serait tenté de lui appliquer ce qu'il dit des anciens Israélites, au moment de leur sortie d'Égypte : « Nul pain, « c'est-à-dire nulle idée substantielle qu'il ne lui faille envoyer « du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer, par « miracle, du sein de ce rocher qui est Jésus-Christ; toute la « nature, telle du moins qu'elle apparaît aux autres hommes, « stérile pour lui, et aucun bien, aucune beauté que par grâce. »

Il est aisé de voir maintenant quelles qualités proprement dites de style déploiera un écrivain [1] aussi riche de vérités et de vie. Pourquoi donner des clartés à la lumière et des charmes à la souveraine beauté? La première préoccupation sera d'apporter dans ses traductions, dans ses commentaires, dans ses développements de la parole divine, une *exacte simplicité* [2]. Mais, aux yeux de Bossuet, la simplicité ne s'oppose qu'à la vaine pompe et à la grandeur artificielle, elle comprend la grandeur réelle [3].

De plus, cette simplicité doit être exacte, nous dirions aujourd'hui, adéquate. Il doit donc y avoir identification [4] du style de Bossuet au style de la sainte Écriture.

Cette identification a pour conséquence l'impersonnalité.

1. On a dit de lui comme de Moïse : son style hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

2. *Disc. sur l'Hist. univers.*, IIe partie, chapitre III.

3. Sermon pour la Noël.

4. O Seigneur, parlez vous-même dans cette chaire : Vous seul avez le droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole (Sermon sur les fondements de la vengeance divine).

Non pas que je veuille nier l'originalité puissante de Bossuet; il n'est pas seulement original, il est unique dans l'histoire de l'esprit humain. Mais cela ne tiendrait-il pas précisément à ce que Bossuet représente si bien, à nos yeux, le Docteur par excellence et, en quelque sorte, l'Église enseignante elle-même. Ses contemporains allaient au Bourdaloue avec une curiosité passionnée et un trouble, où se mêlait le désir du scandale, qui faisaient admirer et redouter, à la fois, la personne du prédicateur. Les mêmes auditeurs se groupaient autour de Bossuet, simplement pour entendre la parole de Dieu, c'est-à-dire l'Écriture commentée par la Tradition. Et Bossuet trouvait sans doute, dans cette disposition de son auditoire, une récompense et un encouragement, puisque, dit-il, « le mérite principal de Moïse est d'avoir écrit les « œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui « attirent la croyance et l'admiration non pas à lui, mais à Dieu « même » [1]. Le XIXe siècle, par un chemin très différent, en est arrivé à penser comme le XVIIe, comme Bossuet lui-même, et, après que tant d'attaques ont été dirigées contre la foi, le style de Bossuet attire à Dieu l'admiration et souvent la croyance des intelligences d'élite.

On comprendra qu'il convient d'éviter à Racine une comparaison de son style avec le style de Bossuet.

En premier lieu, la haute théologie de saint Paul n'apparaît que rarement dans *Esther* et *Athalie*. Ensuite l'imitation de Bossuet s'étend à un bien plus grand nombre de livres de l'Ancien Testament et de genres littéraires. Racine avait sagement reculé devant le *Cantique des Cantiques*. Bossuet tire de ce seul livre plusieurs sermons [2], un ouvrage spécial, une partie de sa correspondance et de ses discussions mystiques. Il ne s'effraie pas de la crudité de langage de certains prophètes [3]. L'histoire du peuple de Dieu [4] et la littérature

1. *Disc. sur l'Hist. univers.*

2. Sur l'union de l'âme avec Jésus-Christ; sur l'Immaculée Conception.

3. « Quand tu étais dans l'impureté, on ne t'avait point coupé le nombril, tu n'avais point été lavée d'eau, ni salée de sel » (*Élévat.*). — Notez que ces paroles sont empruntées à un ouvrage écrit pour des religieuses.

4. *Politique tirée de l'Écriture. Disc. sur l'Hist. univers.* Voir surtout l'allégorie prolongée dans l'exorde du sermon sur la Providence, ou du sermon sur l'unité de l'Église.

apocalyptique lui inspirent nombre de pages d'une admirable poésie, ou même des ouvrages entiers [1].

Mais Bossuet l'emporte en profondeur, plus encore qu'en variété et en étendue. Au lieu que Racine n'ajoute jamais rien d'*essentiel* aux idées bibliques, Bossuet pénètre hardiment dans la pensée des écrivains sacrés, il l'entr'ouvre et nous en fait voir tous les prolongements. On se demande parfois où s'arrête la citation et où commence le commentaire [2].

Les procédés de style révèlent chez Racine un art savant qui domine toujours et règle son inspiration. Il dispose chacun de ses mots en vue d'un effet habilement prévu, comme un orateur. La méthode de Bossuet, pour employer sa propre expression, est *inartificielle* [3]. Comme il s'abandonne au mouvement de sa pensée, à son enthousiasme ou à son émotion, son style s'avance par vives et impétueuses saillies. On sent que Bossuet composait en poète.

Les poésies bibliques de Racine produisent en nous une impression purement littéraire. Sans doute, elles nous portent à aimer, à admirer les Écritures, elles nous font comprendre indirectement leur caractère divin et nous insinuent, avec un art admirable les plus belles maximes de la vie chrétienne. Mais il y a peut-être dans ce style de Racine trop de grâces, de douce émotion, d'harmonie, de caresses. L'œuvre de Bossuet nous apparaît sous un aspect plus grave. Son discours nous remue, nous frappe, nous terrasse parce qu'au fond, nous

1. L'*Apocalypse*.

2. Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise, et je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : In hilaritate vultus regis vita et clementia ejus quasi imber serotinus, dit le sage Salomon, c'est-à-dire « la sérénité du visage du prince, c'est la vie de ses sujets et sa clémence est semblable à la pluie du soir ». A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avait desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que comme le matin désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir, au contraire, nous représente l'état où nous tombons par nos fautes, puisque c'est là que le jour décline et que la raison n'éclaire plus? Selon cette explication, la rosée du matin, ce serait la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir serait le pardon accordé aux fautes, et ainsi Salomon nous ferait entendre que pour réjouir la terre et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain l'une et l'autre rosée (Sermon sur la Justice).

3. Préface sur l'*Apocalypse*.

nous rendons compte qu'un jour il nous jugera. Un lettré pourrait, à la rigueur, ne chercher dans *Athalie* et *Esther* que cet enchantement, ces jouissances délicates qui se renouvellent à chaque lecture. Il me semble impossible qu'on puisse lire sérieusement Bossuet, sans s'attacher aux très graves problèmes dont la Bible lui fournit la solution. En cela, il réalise l'idéal même de l'écrivain car, enfin, l'art d'écrire serait quelque chose de bien mesquin s'il n'avait pour objet, pour but, ce que M. Guizot appelle « l'amour de la vérité, la probité « intellectuelle, la culture et le développement de tous les « germes divins déposés dans l'âme humaine ».

Toutes ces différences (et on pourrait en signaler d'autres) proviennent d'une même cause. Soit défiance de sa science théologique, soit timidité de goût, soit respect humain, Racine s'est toujours appuyé sur la raison, en même temps que sur la foi. Bossuet qui « montait jusqu'à la pointe de son esprit, trouvait « encore que le Verbe était infiniment au-dessus. Aidé de la « foi, il prenait son vol, il osait porter les yeux sur les secrets « de Dieu et contempler son éternelle fécondité, digne du pre- « mier Etre par son abondance, sa plénitude et l'infinité d'une « nature parfaite et parfaitement communicative, non seule- « ment au dehors, où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à « l'infini, parce qu'au fond il vient du néant et ne peut perdre « la bassesse de cette origine, mais encore en elle-même, où « tout ce qu'elle produit étant produit de sa substance et de « toute sa substance, lui est nécessairement égal en tout [1]. »

Joad n'est pas le seul orateur sacré que Racine ait introduit sur la scène. On pourrait extraire de ses deux tragédies plusieurs canevas de sermons. Au premier acte d'*Athalie* les jeunes filles font une homélie exquise sur l'amour de Dieu. Au second, elles s'étendent sur les épreuves et les récompenses de la vertu. *Esther* compte plusieurs sermons en miniature sur la paix du cœur, sur la bonté et la puissance de Dieu. Tous sont bibliques par l'inspiration générale, par les images, quelquefois même, par l'expression.

D'autre part, M. Taine nous a appris que nous pouvions

1. *Élévat. sur les Mystères*, IIe semaine, IVe élévat.

nous laisser aller, sans crainte de nous tromper, au charme de leur poésie. Admirons donc, sans réserves, les qualités les plus hautes et les plus délicates de l'esprit humain dans un seul genre de littérature. D'après Cicéron et Quintilien, Ennius qualifiait l'orateur Cethegus de *suavi loquens*, de *flos delibatus populi, suadæque medulla*, la fleur du peuple romain, l'âme de l'éloquence. Il me semble que pour mériter pleinement cette appellation, il faudrait être plus qu'orateur. On devrait la réserver aux seuls privilégiés du ciel qui savent joindre aux beautés de l'éloquence, le charme et le rythme de la poésie. Parmi ceux-là, Racine mériterait une place d'honneur.

CHAPITRE V

POÉSIE ÉLÉGIAQUE

L'élégie personnelle des Hébreux. — L'élégie nationale. — Jérémie et les psaumes de l'Exil. — Racine ne s'est inspiré que de ces derniers. — L'élégie mystique et la mélancolie au XVIIe siècle. — L'élégie féminine. — Comparaison avec les modernes. — Gray et Tennyson.

Il n'est sans doute aucune littérature qui n'ait ses chants de deuil. Cette pauvre humanité a tant d'occasions de se plaindre! Et lorsque, par hasard, ces occasions lui manquent, elle est si prompte à se les créer! Les délicats excitent dans leur âme une pitié charmante, les simples se contentent d'une complainte ou d'un mélodrame bien noir. Quelquefois, dans des époques heureuses, les apôtres de la gaîté quand même proscrivent les images de deuil, et veulent que tout fasse aux yeux une riante image; mais ils ne trouvent pas de meilleur moyen pour nous divertir que de nous arracher des larmes. Les grands rieurs ne nous laissent tous qu'un arrière goût de mélancolie. Molière a un fond de tristesse étonnant, et la passion tardive de Candide pour les laitues nous donne beaucoup à penser. Aussi, quelle longue suite de plaintes, depuis le départ du Paradis terrestre jusqu'aux angoisses de l'année terrible, jusqu'à aujourd'hui!

Si le ton en est toujours le même, celui de la douleur, les motifs varient à l'infini. Rachel pleure parce que ses fils ne sont plus, les Juifs de Babylone et les vieillards des *Perses,* parce que leur patrie est détruite, Rolla est tourmenté par l'infini, Olympio se sent l'âme triste, comme la tombe, pour ce motif que peu de temps suffit pour changer toutes choses.

M. Richepin se désole, parce que les étoiles, les millions d'étoiles, ne veulent pas répondre à des questions absurdes. Beaucoup s'affligent à moins, et quelques-uns tout simplement pour s'affliger.

Le peuple hébreu devait apporter son large contingent dans l'élégie humaine, et cela pour deux raisons. D'abord, il a traversé des épreuves longues et terribles auxquelles l'histoire n'offre rien de comparable. « O vous tous qui passez sur le « chemin, venez et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur ». Ensuite, ce peuple ayant mieux compris qu'aucun autre les grandeurs de Dieu, il est naturel qu'il ait plus vivement ressenti les misères de l'homme.

Les élégies hébraïques ne rentrent pas dans un cadre déterminé. Des différences considérables donnent à un grand nombre d'entre elles un caractère particulier, en sorte qu'elles se renferment difficilement dans les limites des genres classiques. On pourrait cependant essayer d'établir certaines catégories. Ainsi, on rangerait dans une seule classe toutes les élégies qui ont pour objet une personne ou un nombre déterminé de personnes. Telles seraient, par exemple, les plaintes de Jacob sur la disparition de Benjamin, ou celles de Job sur son propre sort, ou celles de David sur la mort de Jonathas. Très impressionnable et très exclusif, l'Hébreu a su mettre beaucoup de passion dans ses douleurs personnelles. Où trouver, en effet, ce mélange de force et de douceur qui fait le fond du cantique d'Ezéchias?

> Je disais : Quand mes jours sont en repos, je dois m'en aller
> Aux portes du séjour des morts.

Racine s'est fort peu inspiré de ces sortes d'élégies. Tout au plus si on peut saisir çà et là quelque vague ressemblance entre ses vers et le texte biblique. Job avait dit :

> Je n'existerais pas, je serais comme un avorton caché,
> Comme des enfants qui n'ont pas vu la lumière.

Joad s'écrie à son tour :

> Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché
> Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.

Ailleurs, le poète pleure, comme David, sur des morts prématurées :

Ma vie, à peine, a commencé d'éclore,
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.

Mais ces beaux vers ne ressemblent pas du tout à l'élégie biblique :

Le chevreuil, ô Israël, a été blessé sur tes montagnes,
Comment sont tombés les forts?

C'est encore une élégie et une délicieuse élégie que le célèbre récit de Josabeth [1]. Mais ce passage n'a pas de modèle dans la Bible ; il fait plutôt penser à la Danaé de Simonide ou à l'Andromaque d'Euripide.

C'est dans un autre genre d'élégie que les poètes hébreux ont déployé leur génie et que Racine a trouvé des modèles appropriés aux besoins de son temps. L'élégie nationale est née, s'est développée, a disparu avec le prophétisme. Amos, un des premiers, avait prédit que les chants du palais se transformeraient en gémissements et en pleurs. Isaïe s'exprime sur la désolation de Juda, en termes saisissants :

Le pays est triste, épuisé ;
Les habitants sont abattus, languissants ;
Les chefs du peuple sont sans force.
La joie du tambourin a cessé,
La gaîté bruyante a pris fin,
La joie de la harpe a cessé [2].

Mais les douleurs du peuple hébreu semblèrent s'incarner dans un homme resté populaire après plus de deux mille ans. Jérémie est l'élégiaque, par excellence, d'Israël.

Racine se trouvait dans les conditions les meilleures du monde, pour se bien pénétrer des sentiments du prophète et des psalmistes ses élèves. Pour lui, comme pour Jérémie, la patrie s'identifiait avec la religion [3] et l'une et l'autre passaient

1. Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue, etc.
2. Isaïe, XXIV.
3. Lui seul, invariable et fondé sur la foi
Et bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.

par de redoutables épreuves. Guillaume d'Orange menaçait, à la fois, la France et la prépondérance du catholicisme en Europe. D'autre part, le bruit sourd d'impiété qui montait toujours permettait aux clairvoyants de prévoir le XVIIIe siècle. Racine a exhalé dans les strophes du chœur ses angoisses religieuses et patriotiques :

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre, etc.
Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore, etc.

La pensée des dangers d'Israël est présente à l'esprit des personnages, tout le temps que dure le drame. Ils ont trop au cœur l'amour de leur pays pour ne pas en souffrir; les fervents, comme Mardochée [1], mettent un cilice et se couvrent de cendres; les soldats de cour en pleurent et étouffent de gros soupirs.

Le ciel même peut-il réparer les ruines?...

Cependant, une condition manquait à Racine pour qu'il pût s'approprier ce qu'il y avait de douleurs déchirantes dans les lamentations. On a dit que la fille de Louis XVI inspirait, par sa seule vue, une impression de tristesse. Les horreurs de la Révolution pourraient bien n'être que jeu d'enfants en comparaison de la prise de Jérusalem. Ces scènes de deuil bouleversèrent si bien Jérémie et agirent si effroyablement sur lui, qu'elles le fixèrent, en quelque sorte, pour des siècles, dans cette attitude unique de l'homme qui a vu les douleurs. Encore cette idée que le grand public se fait du prophète est-elle inexacte. Les lamentations du Vendredi-Saint ont quelque chose de berçant « pareil aux chants plaintifs que « murmure une femme à l'enfant qui s'endort ». Mais l'original a plutôt quelque chose d'effrayant. Tous les professeurs de littérature font consciencieusement remarquer à leurs élèves le grand monologue de l'*OEdipe Roi*. Ténèbres épaisses, nuit horrible, éternelle, irrémédiable. Malheureux, mille fois malheureux! Comme je suis déchiré à la fois par l'aiguillon de la douleur, par le souvenir de mes maux !

1. Un prêtre de Saint-Sulpice, M. Picoté, disait à Louis XIV : « Ah! sire, combien de coups de discipline vous m'avez coûtés. »

Mais rappelez-vous le Sédécias de Jérémie : lui aussi confie ses douleurs au coriphée qui représente le peuple Juif :

Il m'a conduit dans les ténèbres
Et non dans la lumière.
Contre moi, il tourne et retourne sa main
Tout le jour.
Il a fait dépérir ma chair et ma peau.
Il a brisé mes os.....
Des torrents d'eau coulent de mes yeux.

Racine a certainement connu cette poésie : il en a fait l'objet de ses méditations pendant la semaine sainte, mais il n'a pas cherché à la traduire. Et c'est naturel : le prophète avait vu de très près l'immense désolation de sa patrie, il en avait souffert jusqu'au plus intime de son âme. De là les sensations violentes qui plaisent tant à notre goût moderne mais qui devaient étonner Racine.

Ces sensations se modifieront durant la captivité. Sans s'affaiblir précisément, la douleur des Juifs de Babylone prendra un autre caractère. Il est intéressant de chercher dans les psaumes de l'exil l'écho des plaintes de Jérémie. Toujours les souvenirs de la défaite et les tableaux d'incendies, de profanations et de meurtres sont présents à la pensée des vaincus; mais les douleurs physiques ont cessé, et, seule, la douleur morale inspire leurs plaintes :

Seigneur, Dieu des armées!
Jusques à quand t'irriteras-tu contre la prière de ton peuple?
Tu les nourris d'un pain de larmes.
Tu les abreuves de larmes, à pleine mesure,
Tu fais de nous, un objet de discorde pour nos voisins
Et nos ennemis se raillent de nous [1].

De même Jérusalem est considérée comme un être purement moral et ce qui, dans Jérémie, exprime une épouvantable réalité, devient métaphorique chez les psalmistes. Dans les *Lamentations,* tout est, pour ainsi parler, matériel et tangible. D'un geste tragique. le prophète nous montre les portes de la ville enfoncées dans la terre, les barres rompues, la vierge fille

1. Ps. LXXX.

de Sion dont la robe est souillée, les Anciens du peuple assis à terre muets, revêtus de sacs et couverts de poussière, les enfants tombant en défaillance dans les rues et disant à leurs mères : Où y a-t-il du blé et du vin ?

Un exilé de Babylone s'exprime autrement :

Prête l'oreille, berger d'Israël,
Toi qui conduis Joseph, comme un troupeau.
Parais dans ta splendeur,
Toi qui es assis sur les Chérubins,
Devant Éphraïm, Benjamin et Manassé, réveille ta force.

Sauf dans quelques rares passages, comme dans le portrait de Mardochée, où l'on peut voir quelques touches, légèrement réalistes, Racine a suivi les psaumes élégiaques de l'exil. « Il ne reste plus de Sion, dans son drame, que la triste mémoire. » *Esther* parle bien du repaire affreux de reptiles impurs, mais il faut se garder de prendre ces expressions à la lettre, car certains mots analogues du chœur d'*Athalie* qui semblent s'appliquer à une ville de pierres et de bois, sont certainement employés dans un sens métaphorique :

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
  Détruira tous ses ornements.

Oui, mais cette même Sion a son front dans les cieux, et pour fondement, elle a la parole éternelle.

Aussi l'amertume et les cris de désespoir de Jérémie ont-ils fait place à l'espérance et à la certitude du triomphe final. Racine n'a pris à l'élégie patriotique des Hébreux que ses plaintes les plus douces et les plus tempérées. Leur mélancolie rappelle Jérémie, mais surtout les psalmistes de l'exil et, à ce titre, elle est de nature à plaire à la fois aux exégètes et aux littérateurs. Mais ces strophes élégiaques ont pour principal mérite de traduire les ardentes sollicitudes des grandes âmes pour les intérêts de ces deux causes qui s'appellent la Religion et la Patrie.

Il est enfin dans Racine une troisième sorte d'élégie que je nommerai l'élégie mystique. Le fond de tristesse inhérent à tout sentiment profond de l'âme prend chez les mystiques une forme particulière : il devient dégoût de la vie. Mais ce

dégoût n'est pas purement négatif comme chez Werther ou chez René. Il ne supprime pas non plus l'activité humaine, car il repose sur une notion très précise de l'autre vie. Un des hommes les plus actifs qui aient peut-être jamais existé, saint Paul, s'écriait : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Depuis des siècles, les catholiques chantent l'hymne à la Vierge : Fils exilés d'Eve, nous crions vers vous, nous gémissons et nous pleurons, dans cette vallée de larmes. Mais jamais peut-être la mélancolie mystique n'a été mieux exprimée que de nos jours. Une femme distinguée écrivait naguère : Oh ! oui mon Dieu, toute la terre m'est indifférente, je peux à peine voir combien vous l'avez faite belle. Quand on me montre une belle vue, mes yeux malgré moi se lèvent vers le ciel toujours plus beau que tout, et j'oublie d'admirer la terre. Oh ! j'aime à regarder le ciel, à le fixer, à m'en éblouir, à m'en épuiser les yeux..... Que doit donc être l'amour des saints et des anges dans le ciel, puisque déjà celui que j'éprouve qui ne doit être que l'ombre, l'ombre de l'amour divin, me remplit, me brûle le cœur ; et je sens que s'il durait toujours, comme dans les courts moments où vous me bénissez, je ne pourrais pas vivre. Je comprends, comme cela, que l'excès d'amour doit être la fin de tout. Quand on est arrivé à ce point, où rien ne distrait de la contemplation, de l'adoration, alors on est trop près de vous, pour rester sur la terre. On est ange, il faut mourir. Voilà comme cela était pour vos saints [1].

Gardons-nous de croire que cette manière de sentir fût inconnue au XVIIe siècle. Sans doute, du temps de Mme de Montespan on n'était pas trop porté aux réflexions graves. Mais « aux beaux jours d'*Esther* », les hommes et les choses avaient changé ; l'âge, les épreuves, la crainte de l'avenir tempéraient les entraînements d'une génération trop brillante. On aimait à se recueillir et, dans ce recueillement, l'âme recherchait surtout des consolations mélancoliques. Mme de Maintenon, Mme de la Maisonfort, Fénelon et Racine représentent en littérature les *tristesses religieuses de ce temps. Saint-Cyr en était*

1. Madame Eugénie de Mun, citée par Mgr Gerbet dans son *Esquisse sur Rome chrétienne.*

pour ainsi dire le foyer. Celle qui personnifiait le mieux l'esprit du couvent, l'amie intime, l'élève préférée de Mme de Maintenon, Mme de Glapion *buvait les objets mélancoliques*.

Cette tristesse délicate et profonde est un des charmes d'*Athalie* et l'âme même d'*Esther*. On a eu bien raison d'appeler cette dernière pièce une élégie. Sa principale héroïne parle, sans cesse, de ses douleurs et de ses larmes ; elle n'a de goût qu'aux pleurs. Ses protégées subissent naturellement son influence et leurs chants sont des soupirs. Quand, à la fin du cinquième acte, leur vie est sauve et leur cause gagnée, au moment où toutes devraient se livrer à la joie, elles restent tristes :

> J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

La tragédie elle-même s'éteint dans un chant plaintif :

> Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté.....
> Au delà du temps et des âges
> Au delà de l'éternité.

Même sensibilité et même penchant à la mélancolie, chez les compagnes de Salomith et chez Josabeth. Il est vrai que celle-ci a des raisons particulières d'être triste. Mais on voit bien que la douleur a marqué son âme d'une empreinte définitive : Enfants, ma seule joie, en mes longs déplaisirs.

Le choix que Racine a fait de ses personnages ajoute à la vérité de son élégie. Chez les Hébreux et chez les deux grands tragiques grecs, la douleur s'incarne souvent dans un homme : David, Ézéchias, Jérémie, Prométhée, Philoctète. Le tableau gagne en énergie, mais le spectacle d'un homme broyé par le malheur plaît moins aux modernes. Depuis Euripide, la femme semble avoir reçu pour mission d'exprimer les tristesses de l'âme humaine. Elle plie et ne rompt pas : la plainte et les larmes conviennent mieux à sa nature. Racine savait, certes, faire parler des douleurs de femme. Dans *Athalie* et surtout dans *Esther*, c'est un rapport de la situation, des caractères, des sentiments universels et éternels de l'humanité si parfait qu'on n'y souhaite rien.

On serait embarrassé pour trouver quelqu'un à qui le comparer. Il faut écarter l'élégie politique ou sensuelle des

anciens, écarter même les admirables plaintes des héroïnes d'Euripide. Ni l'une ni les autres n'ont rien de commun avec le mysticisme de Racine. Les Anglais et les Allemands ont beaucoup cultivé l'élégie religieuse et morale dans laquelle entre toujours, d'une façon ou d'une autre, la pensée de la mort. Mais, à parler franchement, ils abusent un peu d'un certain attirail élégiaque : la soirée d'automne, le cyprès, la chouette, le vent du soir qui passe sur la tombe, etc. Et je ne parle pas d'Young qui souvent n'est guère supportable, mais de Gray, de Moore et même de Tennyson. Nos romantiques français ont usé du procédé avec discrétion. Cependant, leurs belles désespérances nous font sourire aujourd'hui ou nous égayent un peu. En lisant toutes ces rêveries nocturnes, toutes ces plaintes confiées aux étoiles ou au vent d'automne, nous nous laissons prendre rarement à l'émotion du poète, quelquefois même nous n'entrons pas du tout dans sa pensée, et alors le mot de l'un d'entre eux nous échappe : *Pleurards de nacelle*. C'est qu'en littérature, la douleur, comme la vertu, est souvent placée entre deux écueils, l'emphase et le ridicule. Il n'est donné qu'à bien peu de poètes de faire pleurer plusieurs générations de lecteurs. Nos pères portaient aux nues la chute des feuilles de Millevoye. « Ce fatal oracle d'Épidaure », ces sombres autans, ces feuilles éphémères ne les impatientaient pas du tout; on a peine à en achever la lecture aujourd'hui. Le *Rappelle-toi* et le *Lac* restent, mais n'ont-ils pas vieilli, et les sanglots de Rolla ne paraissent-ils pas démodés? Certaines pages de Hugo échappent à ces vicissitudes; elles font sur nous, je le reconnais, une impression tout autrement forte que les élégies d'*Esther* et d'*Athalie*. Mais on chercherait en vain, chez lui, la distinction de Racine, son élévation de sentiments, sa douceur, son onction, ses échappées sur le ciel.

CHAPITRE VI

DE LA NATURE ET DES IMAGES DANS RACINE

Large part faite à la nature dans *Esther* et *Athalie*. — Objets et forces de la nature. — Le paysage chez Racine et chez M. Renan. — Images tirées de la vie commune : l'agriculture, le blé, la vigne, les cérémonies sacrées, les vêtements liturgiques. — Le style de Racine.

Il est convenu de dire, dans le monde littéraire, que sauf La Fontaine, les écrivains du xviie siècle n'ont pas compris la nature. Je trouverais peu étonnant que les romantiques de 1830 aient pu émettre de telles idées. Mais des critiques de profession ont accepté ces préjugés de jeunes réformateurs et nous les ont transmis intacts. Sainte-Beuve a dit de Racine : « Pour comprendre et aimer la nature, il faut n'être pas jan« séniste ». Ce raisonnement *a priori* ne prouve rien. Qu'aurait pensé Sainte-Beuve de celui qui serait venu lui tenir ce langage : Pour avoir de l'onction, une piété aimable et douce, il faut n'être pas janséniste ? M. Taine a exprimé avec humour la même opinion que Sainte-Beuve. « La nature, dit-il, vile et « dégradée, n'était (au xviie siècle) qu'un amas de poulies et de « ressorts, aussi vulgaire qu'une manufacture, indigne d'in« térêt, sinon par ses produits, utile et curieuse tout au plus « pour le moraliste, qui peut en tirer des discours d'édifica« tion et l'éloge du constructeur. » Pour faire justice de cette exagération du grand critique, il suffirait, ce me semble, de lui citer un passage pris au hasard, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. L'auteur d'une thèse récente a consacré, à nouveau,

la même regrettable tradition. Une seule fois, dit M. Émile Krantz, Racine a nommé par leur nom, les boucs et les génisses; une seule fois, il a parlé, en deux vers, des petits oiseaux et de toute cette nature sur laquelle s'étend la bonté de Dieu. Et c'en a été assez pour que la critique, étonnée de cette audacieuse exception, citât à perpétuité ce merveilleux exemple.

Puisqu'on ne voit dans Racine qu'un seul exemple de ce genre, résignons-nous à citer tous les autres. La chose n'offrira pas un vif intérêt, tout le monde sachant par cœur, ou à peu près, *Esther* et *Athalie*. Mais, si des esprits distingués acceptent les préjugés courants, il faut bien employer les arguments que comporte la nature de ces préjugés.

Comptons exactement. L'idée de lumière est exprimée, sous une forme ou sous une autre, au moins douze fois [1]. Ceci mérite déjà notre attention. Le mot de lumière sonne haut dans la langue des Hébreux, il est le symbole de toutes les joies et de toutes les félicités. « Plus leur poésie [2] rend les « ténèbres effroyables [3] et terribles, plus elle donne d'éclat « aux yeux brillants du jour et de charme aux douces paupières de l'aurore. »

Tout ce qui, dans le monde physique, peut entrer dans la poésie, a sa place dans les tragédies de Racine : la magnificence de l'univers, le ciel opposé à la terre, le soleil qui anime la nature, les éclairs, les tonnerres, les torrents, les flots de la mer, les montagnes, les cèdres, les vents, les nuages, l'herbe tendre, la rosée, les ruisseaux tranquilles, les fleurs [4], en particulier le lis, la poudre et la paille légère, les bouts de l'univers. Le règne animal n'est pas seulement repré-

1. Il venait révéler... de ses préceptes saints la lumière immortelle.
Et la lumière est un don de ses mains.
Le jour annonce au jour...
Quelle Jérusalem... sort brillante de clartés...
O douce paix, ô lumière éternelle...
Dieu que la lumière environne...
Nous à qui tu révèles tes clartés immortelles.

2. V. Herder. *Esprit de la poésie hébraïque.*

3. Dans *Esther* et *Athalie* les ténèbres alternent presque toujours avec la lumière.

4. Trois ou quatre fois, au moins.

senté par les boucs et les génisses. On y voit encore les chiens dévorants, le lion rugissant, le tigre, le léopard, les loups furieux et les tendres agneaux. Une bonne moitié des hymnes du bréviaire romain est consacrée au monde physique, et en particulier à l'historique de la création, au lever du soleil, et aux divers effets de la lumière. Enfin, certains passages d'*Esther* et d'*Athalie,* cependant dignes d'attention, ne rentrent dans aucune des catégories que nous venons d'établir. Ainsi, les regrets des jeunes Israélites :

> O rives du Jourdain, *ô champs aimés des cieux.*

Dira-t-on que tous ces vers de Racine sont trop élégants, trop ingénieux, qu'ils sentent trop le bon écolier de Port-Royal ? La critique se montre bien exigeante : elle veut à tout prix une poésie dont on dise « cela est peint », une poésie comme celle de La Fontaine, de Chateaubriand et de Hugo :

> « Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe ».

> L'ombre où se mêle une rumeur
> Semble élargir jusqu'aux étoiles
> Le geste obscur du semeur *(Chanson des rues et des bois).*

Le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans l'intervalle des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des ténèbres *(Genie du Christian.).*

Ces tableaux sont admirables sans doute. Mais, depuis M. Taine, on réduit trop la beauté descriptive à la poésie-peinture faite uniquement de sensation.

Racine nous dit par exemple :

> Quand, sur ton sommet enflammé,
> Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
> Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.

Il y a là de la belle peinture, mais il y a plus que de la belle peinture. Dieu, quand bien même il soit enveloppé d'un nuage épais, reste à l'état d'idée pure ; le poète ne lui a donné aucun attribut physique. Ensuite, il est permis de voir dans un mot (aux yeux mortels) une très belle intention oratoire. Il en vaut bien un autre le genre littéraire où se mêlent aussi harmonieusement, l'expression de l'idée abstraite, le

tableau du monde matériel et l'art des nuances psychologiques.

Mais s'il fallait absolument des exemples de poésie-peinture, il serait facile d'en trouver chez Racine. On a déjà fait remarquer le vers de Joad :

> Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Il en est un autre moins connu, mais qui peut soutenir la comparaison avec les descriptions regardées comme modèles. Qui n'a admiré le passage suivant de La Fontaine :

> A l'heure de l'affût,
> Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière...
> Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour?

Un seul vers suffit à Racine pour nous tracer le même tableau, mais plus net, plus coloré, plus romantique, dirait M. Deschanel :

> Sous le pâle horizon, l'ombre se décolore.

Non seulement la nature est belle dans Racine, mais elle est belle d'une beauté biblique. Sans doute, notre poète a moins vivement admiré que les Hébreux, les côtés grandioses ou terribles du monde physique. Mais, chez lui, comme dans la Bible, ce sont *les objets* de la nature plutôt que *ses forces* qui sont personnifiés. Il interpelle les collines, les cieux, la terre, les fleuves, comme des êtres vivants :

> Levons les yeux vers les saintes montagnes...
> O rives du Jourdain...

Mais, d'un autre côté, selon un usage constant des prophètes hébreux, et contrairement aux habitudes des Grecs, Racine considère la foudre, la pluie, la grêle et les vents, c'est-à-dire les *forces* de la nature, comme des actes immédiats de Dieu lui-même :

> Dieu qui voles sur l'aile des vents...
> Ni les éclairs, ni le tonnerre
> N'obéissent point à vos dieux.
> Il commande au soleil d'animer la nature.

Mais où Racine se montre bien biblique, c'est dans la manière d'unir le monde physique au monde moral. Sur ce point

le panthéisme contemporain a induit en erreur les peintres et les écrivains qui ont encombré de paysages les salons et les romans. Ces adorateurs de la nature devraient bien se souvenir des avertissements de Job [1] :

Si, en contemplant le soleil et son regard éblouissant,
Si, en suivant du regard la marche superbe de la lune,
Mon cœur s'était enflammé en secret,
Si je leur avais jeté un baiser de ma bouche
J'aurais commis un forfait horrible,
J'aurais renié le vrai Dieu du ciel.

Assurément un paysage est un état d'âme, mais la nature, à elle seule, ne peut interpréter les plus hauts et les plus délicats sentiments du cœur humain. Sa vraie place, dans les œuvres d'art en général, est la seconde, la première appartenant à Dieu ou à l'homme! A qui sait les interroger, la parure de la terre, les flots de la mer et les étoiles du ciel répondent comme à saint Augustin : *Quære super nos, ipse fecit nos.*

Les cieux racontent la gloire de Dieu
Et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains.
Le jour instruit un autre jour.
La nuit en donne connaissance à une autre nuit.
Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles
Dont le son ne soit point entendu.
Leur retentissement parcourt toute la terre.

Ainsi procèdent les chœurs de Racine. Tout l'univers est plein de la magnificence de Dieu ; donc chantons et publions ses bienfaits. Mieux que cela, le chœur établit un parallèle entre les beautés de la création et les beautés plus hautes de la révélation [2]. C'est avoir bien compris l'essence même de la poésie biblique. « Voici comment parle le Seigneur, dit Isaïe : Le ciel « est mon trône et la terre mon marchepied. Toutes ces choses, « ma main les a faites [3]. »

Un dernier caractère des descriptions de Racine mérite d'être signalé. Le poète nous montre dans la faune et la flore

1. Job XXXI, 26 et suivants.
2. Et la lumière est un don de ses mains,
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.
3. Isaïe, LXVI-1.

de l'Orient, non pas ce qu'elles ont de particulier, mais ce qu'elles ont de commun avec tous les autres pays du monde. Cette réserve n'est pas dans le goût contemporain. M. Renan, qui sait flatter ses lecteurs, s'y prend d'une autre façon; il se plait à décrire les épais massifs de fleurs en Galilée, les tourterelles sveltes et vives, les merles bleus, les alouettes huppées, les petites tortues de ruisseau, les cigognes à l'air pudique et grave, les mules dont le grand œil noir a beaucoup de douceur. Cette Arcadie galiléenne ne manque pas de poésie; mais quiconque la prendrait au sérieux risquerait fort de recueillir des notions géographiques d'une fidélité douteuse. Elle ne convient pas non plus à l'austérité du christianisme ni, à plus forte raison, du judaïsme. Mais surtout elle est incomplète : elle laisse entrevoir seulement un coin des paysages bibliques. La nature telle qu'elle apparaît dans les livres saints n'est pas exclusivement celle des pays méridionaux. On a remarqué que dans ses caractères physiques, la Palestine présente, sur une petite échelle, un abrégé des caractères propres de toutes les régions, montagneuses et désertes, septentrionales et tropicales, voisines et éloignées de la mer, abondantes en pâturages, arables et volcaniques [1]. Ce fait a eu son effet naturel sur la zoologie de la contrée. En nul autre lieu, pas même sur le versant méridional de l'Himalaya, on ne rencontre ainsi rapprochée la faune caractéristique d'un si grand nombre de régions et de zones différentes.

Les beautés de cette nature — avec toute leur variété naturellement — se réfléchissent dans les peintures des auteurs sacrés. Le mieux sans doute, pour un imitateur, serait de conserver cette variété des originaux; mais à faire un choix parmi tant de couleurs difficiles à harmoniser dans un même tableau, ne vaut-il pas bien mieux s'en tenir à celles qui nous sont familières? De la sorte, le poète ne décrit que ce qu'il a vu et très bien vu.

Il délivre ainsi les lecteurs un peu difficiles d'une inquiétude, en quelque sorte, inévitable. Les romans ont si bien mis à la mode un certain exotisme de mauvais aloi qu'un peu

1. Smith. *Sinai and Palestine.*

de défiance paraît légitime. Il est très agréable de voir aller de pair les merles bleus et les cigognes pudiques; mais il est pénible de se demander si en peignant d'aussi belles choses, l'auteur n'a pas cédé à ses vieilles habitudes de discrète ironie. Avec Racine, on n'a pas de ces craintes. On jouit délicieusement de ses vues sur une nature admirable en soi, et qu'après examen on trouve encore biblique. D'ailleurs un des caractères de la littérature hébraïque est l'universalité. Aussi bien que les Grecs, les Hébreux ont écrit pour les hommes de tous les temps et de tous les pays. Leurs descriptions ne font pas exception à cette règle. S'il fallait en croire un exégète allemand (Michaelis) les images de la littérature grecque et celles de la littérature hébraïque proviendraient d'une même source. [1]

La critique doit donc une réparation à Racine. Qu'elle reproche au courtisan de Versailles, à l'ami de la Champmêslé, de n'avoir pas compris la nature, rien n'est plus juste [2]. Mais il faut mettre à part l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, des cantiques spirituels et des hymnes du bréviaire romain. A Port-Royal et à Uzès, Racine avait chanté, d'une voix encore inexpérimentée, les charmes de la campagne; à Versailles, il était trop occupé dans les salons pour regarder par les fenêtres. La piété et la lecture de la Bible transformèrent cette âme impressionnable à l'excès. Après sa conversion, Racine préféra aux splendeurs de Versailles les magnificences de l'univers : il trouva un charme infini à s'égarer, en un secret vallon, sur le bord d'une onde pure, à contempler les jeunes lis plus richement tissés que les vêtements du Salomon moderne.

Parce que tout ce qui a trait à la nature dans Racine est emprunté aux livres saints, on n'ira pas soutenir, je suppose, que c'est là une imitation purement littéraire. La Fontaine s'est inspiré de Virgile pour célébrer l'ombre, le frais et les sombres asiles de la solitude. Personne n'a dit cependant

1. Voir aussi : Les emprunts d'Homère au livre de Judith (abbé Fourrière).
2. Il y a cependant quelques exceptions dans *Bérénice*, *Iphigénie*, *Britannicus* et *Phèdre*.

qu'il ne sentait pas les beautés de la campagne. Racine a droit à la même largeur d'appréciation.

Mettons-le sans hésiter à côté des grands tragiques qui ont su encadrer des scènes d'horreur dans une nature fraîche et belle. Les Français louent sans fin le rossignol de Colone, la prairie d'Hippolyte, l'alouette de Vérone, les nénuphars d'Elseneur, les martinets du château de Duncan, et, en cela, ils font preuve de goût et de large équité. Mais pourquoi rougiraient-ils des petits des oiseaux comme de quelque chose d'insignifiant? Pourquoi affecteraient-ils d'ignorer des vers comme ceux-ci :

> Que du Seigneur la voix se fasse entendre
> Et qu'à nos cœurs son oracle divin
> Soit ce qu'à l'herbe tendre
> Est, au printemps, la fraîcheur du matin?

Toujours la même propension à accepter les jugements de l'étranger. Nous nous engouons d'Ophélie et de Marguerite, nous les glorifions en prose, en vers et en musique. A peine si l'on parle quelquefois de Pauline et d'Andromaque : le grand public ne sait pas leurs noms. Je crois pouvoir le dire bien haut : Racine peintre de la nature peut soutenir la comparaison avec n'importe quel tragique. Aucune pièce de Sophocle, pas même *Œdipe à Colone* ne fait à la nature une part aussi belle qu'*Esther* ou *Athalie*. J'en dis autant des œuvres d'Eschyle, sauf peut-être du *Prométhée,* où les forces de la nature elles-mêmes deviennent les personnages du drame. Euripide, il est vrai, a semé à profusion dans ses tragédies les descriptions poétiques. Mais Racine l'emporte de beaucoup sur lui, par l'à propos, l'éclat sobre des couleurs et la pureté du sentiment religieux. Shakespeare seul doit être mis hors de pair. Mais, même après les touches fougueuses et hardies du poète anglais, il y a grand plaisir à admirer la pureté de lignes et le coloris finement nuancé du poète français. Les tableaux de Racine ressemblent à certaines toiles de l'école italienne. Au premier plan apparaissent, sous de mystérieux portiques, des personnages appartenant au monde théocratique, puis, à travers des colonnes ornées de festons magnifiques, on voit un paysage de Judée, des massifs de cèdres ou

de palmiers sur des montagnes baignées d'une admirable lumière [1]. Ou bien c'est une Mère admirable [2], telle que nous nous figurons la douce Josabeth, au pied de laquelle s'épanouit un superbe lis des vallées. Par un effet curieux de la perspective, le lis s'élève au dessus des eaux bleues d'une campagne lointaine.

Les poètes hébreux s'inspiraient fréquemment des choses de la vie commune et, en particulier, de la vie agricole. Israël aimait à se rappeler les jours où ses ancêtres ne s'occupaient que de leurs troupeaux, et ces souvenirs trouvaient un écho dans ses chants :

Jéhovah est mon pasteur, rien ne peut me manquer.
Il me fait reposer dans de gras pâturages,
Il me conduit le long de paisibles ruisseaux, etc.

La culture de la vigne était aussi très en honneur. Isaïe en a tiré ses plus hardies et ses plus riches comparaisons :

Quel est ce guerrier qui vient d'Edom,
De Bosra, en vêtements rouges, en habits éclatants?
Pourquoi tes habits sont-ils rouges
Et tes vêtements comme les vêtements de celui qui foule dans la cuve?
J'ai été seul à fouler au pressoir.

L'aire où l'on vanne le blé a été encore plus souvent prise pour terme de comparaison.

Racine ne semble pas avoir été beaucoup frappé par ces images. Une seule fois, il a parlé de la paille légère que le vent chasse devant lui. Et cependant, il avait vu quelque chose du spectacle décrit par les poètes bibliques; il écrivait d'Uzès à la date de 1662 : « La moisson est déjà fort avancée, elle se « fait fort plaisamment, ici, au prix de la coutume de France; « car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe. On ne laisse « pas sécher le blé sur la terre, car il n'est déjà que trop sec, « et, dès le même jour, on le porte à l'aire où on le bat aussitôt. « Ainsi, le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez « un tas de moissonneurs, rôtis par le soleil, qui travaillent « comme des démons et, quand ils sont hors d'haleine, ils se

1. La Présentation de Bernardo Luini.
2. De Raphaël.

« jettent à terre au soleil même, dorment un *Miserere* et se « relèvent aussitôt. Pour moi, je ne vois cela que de ma « fenêtre, car je ne pourrais pas être un moment dehors sans « mourir. L'air est à peu près aussi chaud qu'un four allumé « et cette chaleur continue autant la nuit que le jour, enfin il « faudrait se résoudre à fondre comme du beurre. »

Ces préoccupations pratiques et le ton ironique de la lettre nous édifient sur l'état d'esprit du poète. Il n'était pas à même de sentir les charmes poétiques de la vie agricole dans les pays chauds. Bien moins encore était-il disposé à entrer dans certains détails de ménage que nous donnent les prophètes [1].

Je n'ai plus qu'à dire un mot des images bibliques chez Racine. « Athalie, dit M. Faguet, est écrite du style ordinaire « de Racine, net, clair, juste, ingénieux, un peu sec et un « peu froid, style de psychologue adroit et pénétrant, plutôt « que de poète inspiré. C'est bien ce style qui convenait aux « autres tragédies de Racine. Mais à *Athalie,* il fallait plus, « l'image sobre mais originale et puissante de Corneille. »

Qu'*Athalie* renferme des vers faibles ou trop pompeux, c'est incontestable. Mais le nombre en est excessivement restreint. On pourrait mettre au défi M. Faguet de citer cinquante vers d'*Athalie,* non pas positivement mauvais, mais seulement sujets à contestation, je parle du style, bien entendu. Et, d'autre part, combien de vers bien frappés d'un charme infini, ou pleins de sens, ou étincelants de poésie! On les compte par centaines. Les images elles-mêmes, les images originales et puissantes que réclame M. Faguet, Racine les a semées à profusion dans *Athalie*. Je prends au hasard vingt-cinq vers, les vingt-cinq premiers qui sembleraient suspects à cause du ton pompeux d'Abner. Un seul peut donner lieu à des réserves, le second [2], et encore pourrait-on le défendre. Quant aux vingt-quatre autres, ou ils sont très métaphoriques [3] ou ils

1. Osée, Jérémie, Ézéchiel.

2. Selon l'usage antique et solennel.

3. Vous même de l'autel vous faisant *arracher*...
D'un respect forcé ne *dépouille* les restes...
L'audace d'une femme *arrêtant* ce concours,
En des jours ténébreux a *changé* ces beaux jours.
Le peuple... *inondait* les portiques.

expriment directement des choses poétiques en soi et d'une couleur biblique très intense [1].

Quelques-unes de ces images sont exceptionnellement belles, comme celle-ci :

« Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre ».

Esther, quoique moins fortement écrite, abonde cependant en vers colorés et énergiques. Les rôles mêmes qui semblent moins heureux en renferment un très grand nombre. N'est-ce pas Assuérus qui parle ainsi :

Quel jour mêlé d'horreur vient éclairer mon âme?
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe?

Voltaire disait à propos du style de Racine : Beau, pathétique harmonieux, sublime. Nous avons le droit d'ajouter : hardi, coloré, riche en images bibliques, beau comme l'antique suggestif. Le xxe siècle trouvera autre chose.

1. La trompette sacrée annonçait le retour.
Du temple orné partout de festons magnifiques...
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

CHAPITRE VII

DES PROCÉDÉS DE TRADUCTION

Jusqu'à quel point faut-il regretter que Racine n'ait pas connu l'hébreu? — Double caractère de sa traduction : 1° liberté absolue; 2° art d'accommoder la sainte Écriture au goût du XVIIe siècle. — Prodigieuses ressources du génie de Racine. — Fidélité et originalité de son œuvre.

Entrons dans l'atelier poétique de Racine, et voyons comment s'élaboraient ses chefs-d'œuvre; le poète a négligé de nous l'apprendre, bien différent en cela des écrivains de nos jours. Ceux-ci ouvrent toutes grandes les portes de leur cabinet de travail et invitent le public au spectacle. Des disciples comme ceux de Flaubert ou de Théophile Gautier, des secrétaires comme ceux de Sainte-Beuve renseignent les curieux sur les habitudes du maître. Au temps de son infortune, Lamartine a donné au monde le spectacle d'un poète ajoutant à ses propres œuvres je ne sais quels détails d'autobiographie. En présence de cette réclame littéraire, il y a vraiment plaisir à se rappeler le silence modeste de Racine.

Cependant, quelques mots ont échappé à notre poète qui nous permettent de nous faire une idée assez vraisemblable de sa manière de composer. Il nous parle comme d'un livre absolument indispensable, du psautier latin de Vatable [1], à deux colonnes, avec des notes. Ce psautier avait sa place ordinaire sur la tablette où le poète mettait son diurnal.

1. Sur la Bible de Vitré, voir, dans l'édition Paul Mesnard, les annotations de Racine.

Une question se pose à ce propos. La Vulgate donne aux auteurs sacrés une physionomie littéraire qu'ils n'ont pas dans l'original. Que fût-il advenu, si, au lieu d'une version latine, Racine eût étudié assidûment le texte hébreu, comme le faisaient les Richard Simon et les Grotius? Se serait-il approprié les audaces, les superbes négligences et le pittoresque de la Bible? On aimerait à le croire. Mais les opinions littéraires du poète et sa manière ordinaire de composer rendent plus vraisemblable la supposition contraire. La Vulgate conserve, Dieu merci, assez d'ellipses et d'orientalismes. Racine a-t-il cherché à les mettre à profit? Pas le moins du monde. Il a dégradé savamment les teintes trop heurtées, il s'est dérobé devant les passages obscurs et il a jeté sur les aspérités littéraires un voile uniforme et brillant; l'hébreu l'eût effrayé bien davantage; Racine eût atténué, arrondi et plus souvent omis. Son théâtre profane en fournit la preuve : Sophocle et Euripide y sont partout imités, et le sublime heurté d'Eschyle n'y a trouvé aucune place. Ne nous plaignons donc pas trop d'une lacune dont les opinions littéraires du XVIIe siècle réduisent singulièrement l'importance. Quelques cordes ont pu manquer à l'instrument [1], le poète n'a pas moins su parcourir « le domaine infini de l'harmonie ».

La correspondance de Racine nous permet de reconstituer ses procédés de traduction. J'ai dit de traduction, car si, par l'indépendance de l'allure et l'originalité de la pensée, les parties bibliques d'*Esther* et d'*Athalie* se rattachent à la libre imitation pratiquée par le XVIIe siècle, elles révèlent aussi une rare habileté dans l'art de traduire.

Lui-même écrit dans sa préface d'*Esther :* « Il me semble que sans *altérer* aucune des circonstances considérables de l'Écriture sainte, ce qui serait à mon avis une espèce de sacrilège, je pourrais remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même a pour ainsi dire préparées. » Cette manière de parler rappelle les prologues des comiques latins : « La

1. Il ne faudrait pas d'ailleurs estimer médiocrement la Vulgate; même au point de vue littéraire, elle compte parmi les plus beaux monuments de l'esprit humain (Voir Ozanam, *La civilisation chrétienne au* V^e *siècle).*

pièce que vous allez entendre est de Philémon : Marcus l'a traduite en langue barbare. » Mais elle rappelle aussi les termes dont s'est servi Huet pour caractériser une bonne traduction : « La meilleure méthode de traduction, c'est de rendre « d'abord la pensée, puis de s'attacher aux mots, selon du « moins que le comporte le génie de la langue, enfin de « rendre, autant qu'il se peut, le propre caractère de l'auteur; « c'est de faire en sorte *qu'on ne l'altère, ni par retranche-« ments ni par addition,* mais qu'on le rende bien complet et « avec une parfaite ressemblance. » Parler de traduction à propos d'*Esther* et d'*Athalie,* ce n'est donc pas méconnaître le génie de l'auteur, d'autant que lui-même tenait en haute estime ce genre de travail. « Je voulais presque, écrit-il à son fils, je voulais presque me donner la peine de corriger les fautes de votre version et vous la renvoyer en l'état qu'il faudrait qu'elle fût, mais j'ai trouvé que cela me prendrait trop de temps à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que ces épîtres sont encore trop difficiles pour vous, parce que pour le bien entendre, il faut posséder parfaitement l'histoire de ces temps-là et que vous ne la savez point. »

La Harpe ne veut pas qu'il soit question de traduction à propos d'*Esther* et d'*Athalie.* Selon lui, « Racine ne s'est élevé « si haut, dans ces deux pièces que parce qu'il y a fondu les « substances et l'esprit des livres saints plutôt qu'il n'en a « essayé la traduction. Il a su ainsi échapper au parallèle exact « et il est devenu pour nous original. Mais quand il traduit « expressément un passage distinct, alors Racine lui-même, « tout Racine qu'il est, reste quelquefois au-dessous de David ». Et comme preuve, La Harpe cite le classique passage sur l'impie : (J'ai vu l'impie, etc.).

L'infériorité de Racine ne prouve pas grand chose, ou plutôt, ne prouve rien du tout. Nous n'en sommes plus aujourd'hui à distribuer aux auteurs des prix ou des accessits. Les vers de Racine sont beaux, autrement que la Vulgate, moins beaux peut-être, mais enfin ils sont fort beaux. Cela suffit. D'ailleurs, quoi qu'en dise La Harpe, Racine a traduit expressément beaucoup de passages distincts de la sainte Écriture. Il est donc

parfaitement oiseux de demander si le poète a eu tort ou raison. Il s'agit plutôt de se rendre compte de sa lutte hardie avec le texte sacré.

J'observe tout d'abord qu'il a employé à peu près tous les modes de traduction. A plusieurs reprises il a traduit mot à mot les vers suivants, par exemple :

> Cieux, écoutez ma voix, terre, prête l'oreille.
> Audite cœli, quæ loquor, auribus percipe terra (Isaïe I, 1-2).
> Je crains Dieu, Deum timeo (Genèse XLII, 18).
> Nulle paix pour l'impie, nulla pax est impiis (Isaïe XLVIII, 22).

Ce dernier vers offre même une particularité curieuse. Le verbe *est* de la Vulgate, qui n'est pas dans *Esther,* ne se trouve pas dans l'hébreu, en sorte que, dans le cas présent, Racine se rapproche plus de l'original que saint Jérôme.

Mais le plus souvent il dispose à son gré du texte latin et le plie à toutes les exigences de la composition. Il aime à prendre à la Bible plutôt le tour de phrase que le mot lui-même :

> Rassure, ajouta-t-il, les tribus alarmées,
> Sion, le jour approche où le Dieu des armées
> Va de son bras puissant faire éclater l'appui.

Ce changement de personne est très fréquent chez les prophètes. Michée en offre un exemple célèbre dont Racine paraît s'être souvenu :

> On nous assiège ;
> Avec la verge on frappe, sur la joue, le juge d'Israël.
> Et toi, Bethléem, petite entre les milliers de Juda, etc. (Michée V.)

Je verrais aussi une réminiscence de la Bible dans l'emploi remarquable de la conjonction *et*.

> Et le cri de son peuple est monté jusqu'à Lui.
> Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.
> Et du Dieu d'Israël les fêtes ont cessé.

Cette particularité tient à l'influence médiate de l'hébreu. La conjonction *et* joue dans l'hébreu le même rôle que μεν et δε dans la langue grecque. Racine l'a employée de préférence dans ses morceaux plus purement bibliques. Mais peut-être donne-t-elle au français un caractère oratoire que l'hébreu n'a pas du tout.

Selon le procédé cher aux Juifs, Racine sème son dialogue de maximes :

> Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
> Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.

Isaïe avait dit de son côté :

> Des rois le verront et se lèveront
> Des princes et ils se prosterneront,
> *A cause de l'Éternel qui est fidèle* (Isaïe XLIX-7).

Le poète se pénètre si bien de l'esprit de ses modèles qu'il renchérit sur leurs habitudes sentencieuses. D'une simple indication, il fait une maxime admirablement frappée dans laquelle le monde moral et le monde matériel forment parallélisme. Un psalmiste avait dit :

> Tu domptes l'orgueil de la mer;
> Quand ses flots se soulèvent, tu l'apaises.

Ces deux versets deviennent la fameuse devise de Joad :

> Celui qui met un frein à la fureur des flots
> Sait aussi des méchants arrêter les complots.

D'autres fois Racine fait passer au style direct [1] ce qui est dans la Bible au style indirect [2].

Ici, il ajoute au texte biblique, là il abrège [3]. Ailleurs, en traduisant un verset hébreu très court, il trouve moyen de le modifier de trois façons différentes [4]; souvent [5], il remplace un terme concret par un terme abstrait : grâce à la richesse relative du français [6], il emploie une formule plus exacte, et il condense dans un seul mot (univers) un verset entier de l'hébreu; mais aussi, hélas, il laisse ce qu'il y a de plus expressif dans l'original. A plusieurs reprises, il a transformé en stro-

1. *Athalie*, acte III, scène IV. Discours de Mathan.
2. *Psaume* LV, 22.
3. L'histoire de la manne est résumée en deux mots.
4. Est au printemps la fraîcheur du matin.
5. Tout l'univers est plein de sa magnificence.
6. Ta majesté s'élève au dessus des cieux.
Tout l'univers est plein de sa magnificence
Seigneur, notre Dieu, que ton nom est magnifique sur toute la terre.

phes lyriques et oratoires un simple récit de la Bible. Telle est, par exemple, sa fameuse invocation au Sinaï. Mais ce que Racine semble préférer, c'est la paraphrase dans laquelle il combine harmonieusement des citations tirées de tous les livres de la Bible : nous avons déjà montré à combien de sources il avait puisé pour la prophétie de Joad. La paraphrase convenait à la fois à son goût pour le développement et aux libres allures de son génie créateur.

Ainsi, apparaît déjà le premier et le grand caractère de la méthode de traduction adoptée par Racine : l'absence de procédés ou plutôt la souveraine liberté avec laquelle un maître écrivain dispose d'un texte profondément étudié pour le faire entrer, sous les formes les plus variées, dans une œuvre d'imitation complexe et puissamment originale. Un traducteur, disait d'Olivet, doit être un Protée qui n'ait point de forme immuable. C'est le mot qui convient le mieux à Racine.

Le second caractère de sa traduction est l'art d'accommoder l'Écriture au goût du XVIIe siècle. Il faut toujours en revenir au mot définitif de Mme de Sévigné : C'est un rapport des vers... et des personnes si parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien. Quelquefois ce rapport est tel qu'on préfère la traduction à l'original lui-même. Les jeunes filles du chœur disent :

> Levons les yeux vers les saintes montagnes,
> D'où l'innocence attend tout son secours.

C'est la traduction presque littérale de la Vulgate : Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi (Psaume CXX^e Vulgate). Racine ne s'est permis que très peu de modifications. Il a d'abord mis plus de précision que n'en avait le texte sacré; les jeunes filles n'attendent pas seulement *leur* secours des montagnes mais *tout* leur secours. L'épithète, par laquelle Racine caractérise ces mêmes montagnes donne plus d'onction au sentiment exprimé par le chœur. Enfin, en faisant intervenir *l'innocence*, le poète n'introduit pas précisément une idée nouvelle (elle est implicitement contenue dans le texte sacré), mais il la met habilement en lumière, et la prière tout entière en est transformée. En soi, la traduction vaut à peu près l'original, mais si l'on pense à Saint-Cyr, elle paraît supérieure.

Autre exemple, Esther dit à Élise :

> Toi qui.....
> M'aidais à soupirer les malheurs de Sion.

Tout de suite on se rappelle Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem. Mais comme la douceur mélancolique du sentiment et l'incomparable mélodie de la phrase conviennent à la pieuse Esther ! Voilà le triomphe de Racine : le moderne, sans cacher l'antique, l'enveloppe de charme et de grâce. Enfin les émotions du drame communiquent au style du poète une vie et une beauté extraordinaires et suppléent, jusqu'à un certain point, à ce qui s'est perdu de l'esprit des prophètes. La prière d'Esther est une des œuvres les plus suaves qu'un poète ait jamais composées. Mais comme on en sent bien mieux le charme au milieu de tous ces préparatifs de meurtre et de carnage ! J'en dirai autant de la prophétie de Joad : elle tire des circonstances dont elle est le centre d'admirables effets poétiques.

Et maintenant, comment Racine a-t-il pu mettre tant de fidélité dans sa traduction ? Par quelle élaboration mystérieuse la poésie hébraïque est-elle devenue française ? Il est permis d'affirmer *a priori* que, même en traduisant, Racine ne s'assujettissait pas toujours à suivre la Bible des yeux. Sans doute, il l'avait constamment sous la main ; mais l'ensemble des œuvres religieuses du poète dénote une trop grande aisance et une trop pleine disposition de toutes ses facultés poétiques pour qu'il en fût réduit au procédé écolier de la traduction littérale. « Ne vous pressez pas, disait-il à son fils, à propos d'une « version, ne vous pressez pas et tournez la chose le plus « naturellement du monde. » Ces deux mots nous donnent le secret du poète. Lui non plus ne s'était pas pressé. Durant toute sa vie, mais surtout depuis sa conversion, il avait lu, médité, appris par cœur, tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il s'était pénétré de toutes leurs beautés et par l'intelligence et par le cœur. Quand Mme de Maintenon lui fournit l'occasion de composer une pièce tirée de l'Écriture il ne se pressa pas davantage. Il combina longtemps, selon sa très sage habitude, les diverses parties de son œuvre. Il arrêta, dans sa pensée, les principaux traits de la physionomie

de ses personnages, et alors, mais alors seulement, il songea à tourner la chose, c'est-à-dire la Bible, le plus naturellement possible. Car toutes les conditions que je viens d'énumérer lui étaient indispensables. Pour que chaque citation pût trouver sa place naturelle, il fallait que le poète eût le choix, et le choix lui-même n'était pas possible sans l'abondance des idées et des mots. Tel de nos contemporains [1] a bien pu, après quelques jours d'une lecture assidue des livres saints, jeter sur son œuvre une certaine couleur biblique. Mais de deux choses l'une, ou cette couleur biblique est très faible, ou l'œuvre tout entière manque de naturel. Aux époques d'imitation, le poète qui n'est pas pleinement maître de son modèle, se voit dans la nécessité de subordonner sa composition à telle ou à telle citation. De là, nécessairement, des déviations dans la marche des idées ou des heurts désagréables dans l'arrangement des couleurs. C'est le triomphe de Racine d'avoir donné à sa traduction tant d'aisance et d'exactitude. Et, pour expliquer son succès, il ne faut pas seulement recourir à son tact et à sa souplesse d'esprit, mais encore à la profondeur de son érudition.

En un sens même Racine a trop bien réussi. L'aisance avec laquelle il se joue des difficultés et l'allure si française de sa langue ont fait croire à plusieurs qu'il restait loin de l'original. J'avoue, en effet, qu'entre le latin rude, parfois obscur, de la Vulgate, et le style si pur, si savamment harmonieux de Racine, il y a une immense différence. Mais cela même constitue un mérite de plus [2]. Le traducteur qui calquerait sa phrase sur l'hébreu, par exemple, parlerait un langage informe. Son premier devoir est de donner à son style la correction grammaticale et ensuite, s'il le peut, une élégance de bon aloi [3]. La vérité historique n'en souffrira pas; je crois même pouvoir affirmer que, pour Racine, c'est le contraire qui a lieu. *Esther* et *Athalie* nous ouvrent certes assez de perspectives sur le monde juif, en sorte que leur poésie est à la fois très hébraïque et très française. « La nature s'imite

1. Voir le chapitre suivant.
2. Voir Renan, *Introduction au livre de Job.*
3. V. Renan, *id.*

« dit Pascal ; une graine jetée en bonne terre produit, un principe jeté dans un bon esprit produit. » On voit la conséquence : l'idée qui germera participera à la fois du principe dont elle sort et du sol, je veux dire de l'esprit où elle puisera la vie, et ceci fait comprendre l'admirable justesse du mot de La Harpe : « Joad est un prophète d'Israël qui parle en Français. »

Il va, sans dire, que la traduction de Racine est une œuvre originale dans toute la pleine acception du mot. Ses poésies religieuses rentrent dans la catégorie de ces ouvrages dont La Fontaine a dit :

Mon imitation n'est point un esclavage.

Racine a mis plus du sien dans *Esther* et *Athalie* qu'Amyot dans les *Vies de Plutarque*. Les titres de propriété sont même plus visibles chez lui que chez Molière ou Shakespeare. Ceux-ci, et personne ne songe à les en blâmer, prennent leur bien où ils le trouvent, mais en grand. Des morceaux considérables de l'*Aulularire*, par exemple, ont passé dans *l'Avare* sans transformation sensible. Il est vrai que Molière a su ajouter, ou un mot, ou une circonstance qui en change complètement le caractère ; mais, en définitive, ces morceaux n'ont été que transposés. Racine a plus de scrupules : il n'est pas une seule citation hébraïque qui ne porte l'empreinte de son génie.

Pendant les premières années de ce siècle l'imitation savante a été peu en faveur. Comme Démocrite, les romantiques du temps n'estimaient que les dons naturels du génie, et ils goûtaient peu les poètes qui ont composé laborieusement de petits chefs-d'œuvre. Ils s'éprenaient d'une belle passion très exclusive pour les poètes aux fécondes inspirations, Eschyle, Shakespeare, Hugo. De nos jours, on semble mieux apprécier l'art mis au service du génie. Un poète savant comme Racine nous montre, sinon tout le monde primitif dont il s'inspire, du moins tout ce qui, dans ce monde, est de nature à nous plaire le plus, et, en même temps, dans ce tableau du passé, il sait introduire la peinture d'une époque moins poétique, mais très intéressante, et d'un état d'âme complexe entre tous. N'est-ce pas une fête pour l'esprit de voir réunis dans la défense de

la même cause religieuse, dans un même chant en l'honneur des bienfaits naturels et surnaturels de Dieu, la jeunesse et l'âge mûr de l'humanité, les poètes hébreux et les poètes chrétiens du XVIIe siècle?

Racine avait bien de l'esprit.

CHAPITRE VIII

De quelques grands poètes qui se sont inspirés de la Bible. Lamartine, Vigny, Hugo, Milton.

Maintes fois déjà, j'ai dû mettre, en regard des vers de Racine, certaines citations empruntées aux littératures profanes, anciennes ou modernes. Mais ces comparaisons rapides avaient toutes ou presque toutes pour but unique de rendre plus sensibles les mérites littéraires de notre poète, indépendamment de leur couleur biblique. Nous avons dit par exemple : tel passage d'*Athalie* [1] vaut, au point de vue de la beauté sculpturale et de la perfection absolue, les vers les plus magnifiquement plastiques de Sophocle ; tel mot de Joad, pour être moins saillant, pour produire moins d'effet immédiat que les grands cris de Corneille, l'emporte toutefois sur tous les chefs-d'œuvre connus, par la profondeur et la force continues des sentiments ; tel morceau lyrique d'*Athalie* s'élève plus haut qu'aucune composition analogue d'Eschyle. Il faut maintenant quelque chose de plus.

De grands poètes ont demandé leurs inspirations à la Bible ; il faut savoir s'ils ont pénétré plus avant que Racine, ou moins, dans la connaissance des beautés de la sainte Écriture. Il ne saurait être ici question des auteurs obscurs qui ont composé des tragédies ou des épopées bibliques [2] ; Racine ne peut être comparé qu'aux grands maîtres. Encore faut-il faire un choix parmi eux. Nous ne parlerons pas de Rous-

1. Joas laissé pour mort etc
2. V. Paul Mesnard.

seau, Villemain a dit sur la nature de son imitation le mot définitif. Quant aux étrangers, nous nous contenterons d'étudier le plus célèbre d'entre eux, Milton.

Lamartine a souvent puisé dans les saints livres. Après son propre cœur, c'est la Bible qui lui a inspiré ses plus nombreux et ses plus beaux accents. L'érudition du poète était assez légère. D'ordinaire, il célébrait ses passions, sa mélancolie, ses voyages, les charmes d'Elvire, quelques vagues aspirations religieuses, certains aspects de la nature. Il développait, en poète orateur, des idées sonores, très goûtées à cette époque : l'émancipation, la liberté, le progrès, la fraternité, la paix universelle, et il semblait alors qu'il eût parcouru tout le cercle de ses idées. Quand Corneille avait fait vibrer les trois ou quatre grands sentiments de l'âme humaine, il lui restait encore le monde romain. Hugo, en dehors même des sentiments de famille, trouvait toujours un thème à développements dans le décor de l'histoire. Plusieurs poètes contemporains ont demandé à l'étude approfondie des théories philosophiques ou d'une partie du corps social, des idées et des sentiments. Lamartine était trop grand seigneur pour se donner tant de peine. Il ouvrait la Bible, presque toujours au livre des psaumes et y lisait avec ravissement les plaintes mélancoliques et les prières ardentes des auteurs sacrés. Il s'animait à cette lecture, il évoquait les souvenirs d'une Jérusalem idéale, il entrevoyait dans un temple, aux contours indécis, la harpe immense du poète roi et il apostrophait cette harpe :

> Viens sur mon sein, harpe royale,
> Écoute si ce cœur égale
> Tes larges palpitations.

Le temps a marché depuis Lamartine : le poète est devenu un ancien pour notre génération, et il est permis de croire que la critique peut donner à sa question une réponse à peu près définitive. Hélas! non, le cœur du poète n'égale pas les larges palpitations de la lyre de David.

Je remarque d'abord dans les poésies bibliques de Lamartine une imitation très sensible de Racine lui-même. Chose d'au-

tant plus curieuse que, dans ses poésies profanes, Lamartine nous apparaît comme très indépendant par rapport aux écrivains du XVII[e] siècle. Et il ne prend pas seulement de son devancier les tours et les lois, mais l'expression elle-même. Le début de la mort de Jonathas ressemble étrangement à l'entrée de *Phèdre*.

> Mes yeux s'appesantissent
> Et mes genoux, sans force, à chaque pas fléchissent [1]

Avec la précision en moins, c'est le langage de *Phèdre* :

> Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
> Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.

Ma force m'abandonne, dit encore Jonathas ; ma force m'abandonne, avait déjà dit la *Phèdre* de Racine. Dans une cantate pour les enfants d'une maison de charité, Lamartine parle du lis comme du symbole de l'innocence :

> Voyez sur la verdure
> Éclater le lis du vallon [2].

Il est impossible de ne pas reconnaître, dans ces mots, une réminiscence du second chœur d'*Athalie*. Mais où l'imitation frappe le plus l'attention c'est dans le passage suivant des *Recueillements poétiques*. Je me contente de le mettre en parallèle avec les vers de Racine.

> D'où vous vient, ô mon roi, cet effrayant augure? (Lamartine)
> D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment? (Racine)
> Quel appui, Dieu puissant, reste-t-il à ta cause,
> Sur quels héros faut-il que mon bras se repose?
> Un viellard, un enfant, une femme et des pleurs,
> Voilà donc mon espoir, voilà donc tes vengeurs. (Lamartine)
> Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle
> Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle. (Racine)

Cette imitation presque servile n'est pas heureuse. D'abord parce que Lamartine délaie Racine et rien de plus, ensuite parce que d'une manière générale il ne faut pas imiter ses compatriotes. Ils n'étaient pas si illogiques les Romains qui se glorifiaient de n'être que les traducteurs des Grecs et qui

1. *Harmonies poétiques.*
2. *Harmonies poétiques.*

se reprochaient le moindre emprunt fait à quelqu'un des leurs. Les différences de mœurs et de langage obligent l'imitateur à travailler fortement sur les pensées de l'original et, par conséquent, à les faire siennes. Virgile, en imitant les Alexandrins, reste lui-même, au lieu que Silius Italicus, en imitant Virgile, fait œuvre de plagiaire. Lamartine était un peu trop près de Racine; il croyait créer, il ne faisait que se souvenir.

Il n'a cependant pas mieux réussi dans l'imitation de Milton. Une de ses méditations, la XVII[e] porte en sous-titre *Fragment épique* et rappelle assez, en effet, le Paradis du poète anglais. La versification ressemble à celle de la *Henriade*, l'idée a quelque prétention d'être biblique et le tout rentre dans le cadre de ce genre mortellement ennuyeux que les vieilles poétiques décoraient du nom d'épopée. Cependant on peut relever çà et là quelques beaux vers.

Les œuvres bibliques de Lamartine ont encore le tort d'être trop littéraires. Le poète ne fait pas sérieusement œuvre de chrétien comme Racine; il traduit en dilettante. Les vigoureuses réalités de la Bible deviennent chez lui des métaphores sans vie. Constamment, il nous parle de la harpe de David, laquelle devient quelquefois une lyre pour les besoins de la rime. Dans la seule méditation intitulée *Poésie sacrée,* il en est question six fois. Mais encore qu'est-elle cette harpe? A-t-elle quelque chose de matériel? De prime abord, on serait tenté de le croire : cette harpe est comme le glaive dans le tombeau de nos aïeux [1]; mais, plus loin, le poète l'appelle la seconde voix du cœur, poésie, seule larme qui parle à Dieu. Cette manière de s'exprimer est trop *livresque.* Sans doute les psalmistes parlent souvent du *kinnor* et de plusieurs autres instruments de musique; mais ces mots éveillent, en nous, l'idée d'une magnifique organisation chorale. La musique est aux psaumes ce que la classique procession était aux odes de Pindare. Lamartine n'a vu, dans la harpe de David, qu'une idée abstraite, presque sans poésie.

Des défauts plus graves séparent le chantre d'Elvire des auteurs sacrés.

1. *Harmonies poétiques.* La harpe des cantiques.

Voici par exemple, dans les *Harmonies*, une description du mont Sinaï. Nous savons combien Racine a mis dans le même sujet, de gravité religieuse, de théologie et d'histoire. La poésie de Lamartine est aussi peu religieuse que possible. Sa description a pour objet l'ascension de Moïse, au milieu « de la tempête qui enveloppe ses pas »; mais elle conviendrait tout aussi bien à l'éruption du Vésuve ou à un cyclone quelconque. Il n'est pas dit un seul mot de la révélation divine. Et Lamartine croyait comprendre l'âme de la poésie hébraïque!

Il aggrave son contre sens dans la pièce intitulée *Jéhovah*. Nous trouvons étrange, en effet, qu'il mette sur le compte de Jéhovah des vers comme ceux-ci :

> Sur ses traits (il s'agit d'une jeune fille) dont le doux ovale,
> Borne l'ensemble gracieux,
> Les couleurs que la nue étale
> Se fondent pour charmer les yeux.
> A la pourpre qui teint sa joue,
> On dirait que l'aube s'y joue,
> Ou qu'elle a fixé pour toujours,
> Au moment qui la voit éclore,
> Un rayon glissant de l'aurore
> Sur un marbre aux divins contours.

La pièce compte encore plus de cent vers de ce genre, dont quelques-uns ont une allure sensiblement plus voluptueuse.

Il est certes pénible d'avoir à constater tant de défauts chez un poète par ailleurs si digne d'admiration; on paraît y mettre du parti pris. Mais qu'y faire? Nous n'en avons pas encore fini avec les œuvres bibliques de Lamartine.

L'étude d'une seule de ses pièces nous donnera une idée complète de sa manière. Le poète nous décrit, dans ses *Nouvelles Méditations* l'apparition de Samuel à Saül. Il prête à Saül un monologue solennel et banal. « Peut-être..... puisqu'enfin je puis le consulter..... N'importe, c'est trop longtemps attendre..... » Le récit biblique est autrement simple et émouvant : « A la vue du camp des Philistins, Saül fut saisi « de crainte et un tremblement s'empara de son cœur. Saül « consulta le Seigneur et le Seigneur ne répondit point, ni par « des songes, ni par l'urim, ni par les prophètes. Et Saül dit à

« ses serviteurs : « Cherchez-moi une femme qui évoque les « morts, et j'irai la consulter. » Les serviteurs lui dirent : « Voici, à En-Dor, il y a une femme qui évoque les morts. » Au moment précis où s'achève le monologue du Saül de Lamartine, arrive, on ne sait d'où, ni pourquoi, la pythonisse. La scène d'ailleurs n'est pas autrement déterminée. Est-ce à Jérusalem ou à En-Dor? Rien ne l'indique. « O Voltaire, s'écriait « Villemain, à propos d'une faute identique, ô Voltaire, bril- « lant génie, prodigieux esprit, quelle leçon de goût n'auriez- « vous pas dû recevoir, ici, de l'incorrect Shakespeare? » O harmonieux Lamartine, que ne lisiez-vous plus attentivement votre Bible? Là du moins l'apparition est vraisemblable. « Alors « Saül, continue l'auteur du premier livre de Samuel, alors « Saül se déguisa et prit d'autres vêtements, et il partit avec « deux hommes. Ils arrivèrent de nuit chez la femme. Saül lui « dit : Prédis-moi l'avenir en évoquant un mort et fais-moi « monter celui que je te dirai. La femme lui répondit : Voici, « tu sais ce que Saül a fait, comment il a retranché du pays « ceux qui évoquent les morts et qui prédisent l'avenir; pour- « quoi donc tends-tu un piège à ma vie pour me faire mourir? « Saül lui jura par le Seigneur en disant : Le Seigneur est vi- « vant! il ne t'arrivera point de mal pour cela. La femme « dit : Qui veux-tu que je fasse monter? Et il répondit : Fais- « moi monter Samuel. Lorsque la femme vit Samuel elle « poussa un grand cri et elle dit à Saül : Pourquoi m'as-tu trom- « pée? Tu es Saül! Le roi lui dit : Ne crains rien, mais que « vois-tu? La femme dit à Saül : Je vois un dieu qui monte « de la terre. Il lui dit : Quelle figure a-t-il? Et elle répondit : « C'est un vieillard qui monte, et il est enveloppé d'un man- « teau. Saül comprit que c'était Samuel, et il s'inclina le visage « contre terre et se prosterna. »

De nuit, et chez la pythonisse d'En-Dor, cette scène est aussi terrible que vraie. La majestueuse et mélancolique apostrophe de Samuël produit un effet plus grand encore. Samuël dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu troublé, en me faisant « monter? Demain toi et tes fils vous serez avec moi, et le « Seigneur livrera le camp d'Israël entre les mains des Phi- « listins. »

Au lieu de cette simplicité nous trouvons dans Lamartine des antithèses et des effets oratoires :

> SAUL. — Tremble de me tromper.
> LA PYTHONISSE. — Saül, tremble toi-même.

Le récit dramatique de Lamartine se termine par une exclamation plate et invraisemblable : « Mais il s'évapore ». « Aussitôt, conclut le récit sacré, Saül tomba à terre de « toute sa hauteur et les paroles de Samuel le remplirent « d'effroi. »

Puis brusquement s'offre une scène d'un réalisme aimable qui repose l'esprit du lecteur :

« De plus, Saül manquait de forces, car il n'avait pris « aucune nourriture de tout le jour et de toute la nuit. La « femme vint auprès de Saül et le voyant très effrayé, elle lui « dit : Voici, ta servante a écouté ta voix ; j'ai exposé ma vie « en obéissant aux paroles que tu m'as dites. Écoute maintenant toi aussi la voix de ta servante et laisse-moi t'offrir un « morceau de pain, afin que tu manges pour avoir la force « de te mettre en route... La femme avait chez elle un veau « gras qu'elle se hâta de tuer; elle prit de la farine, la pétrit « et en cuisit des pains sans levain. Elle les mit devant Saül « et devant ses serviteurs, et ils mangèrent. »

C'est l'idylle après le drame. Le récit biblique dépasse en vérité, en terreur et en grâce aussi, les plus belles pages de Shakespeare. L'essai de Lamartine ressemble à un fragment de Crébillon.

Mais, il faut le dire bien haut, Lamartine compense ces innombrables et graves défauts, par des beautés poétiques de premier ordre. Le plus souvent, dans ses traductions bibliques, il hésite, il tâtonne, il se tient dans l'à peu près, parce qu'il n'est pas maître de son sujet. Mais lorsque, par hasard, il se rencontre avec un auteur sacré sur un terrain qu'il connaît, oh ! alors il est incomparable. Il excelle dans les lentes et délicates effusions de l'âme. Avec quel bonheur il paraphrase les prières plaintives de David !

> Je répandrai mon âme au seuil du sanctuaire,
> Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir,

Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi, comme l'encens du soir [1].

C'est qu'ici, le poète dispose, en toute liberté, des beautés de la sainte Écriture. Si l'on veut se rendre encore mieux compte de cette vérité littéraire, il faut lire dans les *Nouvelles Méditations* la pièce intitulée : *Poésie sacrée*. Lamartine traduit successivement ou interprète tous les grands auteurs de l'Ancien Testament. Sauf dans quelques passages un peu faibles, il est généralement beau. Il ne se montre tout à fait supérieur que dans l'expression de la mélancolie si chère aux romantiques :

Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui,
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous les biens dont j'ai joui.
Par le souffle de ta colère,
Hélas ! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas.
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas.

Je ne prétends pas que ces vers égalent le long cri de douleur d'Ézéchias, mais ils ont incontestablement quelque chose de biblique, et ils comptent parmi les meilleurs de Lamartine. L'auteur des *Méditations* n'a pas su tirer parti de la Bible. Il l'avait lue sans doute, et avec un enthousiasme sincère, mais il ne l'avait pas sérieusement étudiée. Les livres saints ne représentaient pour lui qu'une sorte de supplément à la faiblesse de son inspiration. Il a donc pu jeter sur des sujets à demi-religieux une certaine couleur biblique ; mais il a ignoré les beautés profondes de la poésie des Hébreux. La force de l'expression lui fait également défaut. Lamartine était un poète merveilleusement doué, mais il fit de ses dons brillants un usage déplorable. La faiblesse de l'art, qui était un des caractères de sa poésie, se fait particulièrement sentir dans ses œuvres d'imitation. De toute manière, il est resté infiniment au-dessous de Racine. Pour saisir cette différence,

1. Chants lyriques de Saül dans les *Premières méditations*.

tâchez de surprendre les deux poètes dans l'expression d'une même pensée. Racine vous dira :

> O bienheureux mille fois
> L'enfant que le Seigneur aime,
> Qui de bonne heure entend sa voix,
> Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
> Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
> Il est orné dès sa naissance;
> Et du méchant l'abord contagieux
> N'altère point son innocence.

L'idée précise et complète est rendue dans une langue savamment rythmée et très imagée. Une émotion contenue, mais vive et forte, lui donne le charme et la vie. Lisez Lamartine maintenant :

> Heureux qui le connaît (Dieu); heureux qui dès l'enfance,
> Porte le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur,
> Il croit au salut du Seigneur,
> S'assied au bord du fleuve et l'attend en silence.

Ce n'est là qu'une ébauche; le poète ne dit rien de ces longs et affectueux rapports que Racine signale entre Dieu et sa créature; les fruits de ce commerce divin ne sont pas même indiqués. On regrette de trouver dans le second vers de la lourdeur et un langage à la fois trop abstrait et trop antithétique. Le troisième est insignifiant et le quatrième inintelligible.

Lamartine n'eût peut-être pas dû affronter une comparaison avec Racine.

On pourra s'étonner que je mette ici, immédiatement après Lamartine, un poète comme Vigny. Mais Vigny jouit aujourd'hui d'une certaine faveur auprès des critiques. Les poètes de l'école contemporaine le reconnaissent comme un de leurs précurseurs et l'on dit, en effet, qu'il occupe une place importante dans leur généalogie littéraire. Lui-même, du reste, avec une insistance d'un goût douteux, se vante d'avoir déterminé le mouvement poétique de la Restauration, et, afin que personne ne l'ignore, il souligne la date de chacune de ses compositions. *Moïse* a été écrit en 1822 ; la *Fille de Jephté* remonte à 1820 ; *Eloa* est de 1822.

Si le Moïse d'Alfred de Vigny ressemble à quelqu'un, c'est

assurément à celui dont on lit le nom en tête du poème, à Victor Hugo, j'entends le Victor Hugo des dernières années, sorte de médiateur transcendant entre Dieu et l'humanité, bénisseur et mélancolique, au fond, disons le seul mot qui convienne, un peu poseur [1]. Ce Moïse moderne peut avoir son mérite aux yeux de bien des lecteurs. Permis à ses admirateurs d'y voir comme une ébauche de René. Il a bien de René, en effet, l'orgueil, l'égoïsme naïf et la mélancolie. Seulement, qu'on se garde bien de croire que ce rêveur dégoûté de la vie ressemble au Moïse de l'histoire. Le Moïse de la Bible n'a pas cette assurance hautaine, il se défie de lui-même et il invoque très humblement le secours de son Dieu : « Si tu ne marches « pas toi-même avec nous, lui dit-il, ne nous fais point par- « tir d'ici. Comment sera-t-il donc certain que j'ai trouvé « grâce à tes yeux, moi et ton peuple? Ne sera-ce pas quand « tu marcheras avec nous, quand nous serons distingués moi « et ton peuple de tous les peuples qui sont sur la surface de « la terre? »

M. de Vigny aurait bien pu aussi éviter les anachronismes et les grosses erreurs historiques. Il confond évidemment deux faits distincts, la promulgation de la Loi et la mort de Moïse. Il n'est pas vrai que le peuple suive Moïse des yeux, sur le Nebo, aux flammes de sa tête.

C'est encore une faute que de faire dire à Moïse :

Ma bouche, par leur nom, a compté les étoiles,
Et dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : me voilà.
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe
Et la voix de la mer se taît devant ma voix.

Si M. de Vigny avait voulu prendre exactement le contre-pied de la vérité historique, il n'eût pas procédé autrement. Le vrai Moïse faisait remonter à Dieu tout le mérite de ses actions :

Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges;
C'est lui qui m'a sauvé.

1. Voir le discours de M. Alexandre Dumas pour la réception de M. Leconte de Lisle et surtout les très intéressants travaux de M. Edmond Biré : Victor Hugo avant 1830; Victor Hugo après 1830.

Il est mon Dieu : je le célébrerai;
Il est le Dieu de mon père, je l'exalterai,
Le Seigneur est un vaillant guerrier;
Il a lancé dans la mer les chars de Pharaon et son armée.

Qu'il y a loin de cette pieuse reconnaissance à l'outrecuidance du Moïse de M. de Vigny!

La *Fille de Jephté* ne révèle pas une connaissance plus sérieuse des divines Écritures. L'art y laisse même plus à désirer que dans *Moïse*. Il est vrai que le sujet est excessivement délicat; il fallait des prodiges pour le rendre vraisemblable. On sait comment Corneille a su amener le coup d'épée du jeune Horace; le récit biblique se déroule plus naturellement, sans aucune des secousses de la tragédie cornélienne, et cela par la simple peinture des mœurs de l'époque. « Dès « que Jephté vit sa fille, il déchira ses vêtements et dit : Ah! « ma fille! tu me jettes dans l'abattement, tu es au nombre de « ceux qui me troublent! J'ai fait un vœu au Seigneur et je ne « peux le révoquer. » La jeune fille n'a aucun cri de révolte, elle ne paraît même pas étonnée outre mesure. « Mon père, « si tu as fait un vœu au Seigneur, traite-moi selon ce qui est « sorti de ta bouche, maintenant que le Seigneur t'a vengé de « tes ennemis, des fils d'Ammon. » Nous sentons, dans tous ces mots, l'effrayante énergie des convictions, et ces convictions, si elles ne justifient rien, expliquent tout. M. de Vigny ne s'en est pas assez rendu compte. Son héroïne parle incidemment du vœu (Oh! si votre serment dispose de mes jours) et puis... elle se livre à des exercices oratoires qui font sourire :

Car je n'aurai jamais de mes mains orgueilleuses
Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses;
Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs.

La suite du récit biblique achève d'éclairer le lecteur sur le personnage de Jephté, sur les causes et la nature de son acte : « Jephté rassembla tous les hommes de Galaad et livra « bataille à Éphraïm. Les hommes de Galaad battirent « Éphraïm. Quand l'un des fuyards d'Éphraïm disait : Laissez-« moi passer, les hommes de Galaad lui demandaient : Es-tu « Éphraïmite? Il répondait : Non. Ils lui disaient alors : Dis

« Schibboleth. Et il disait Sibboleth. Car il ne pouvait pas « bien prononcer, sur quoi les hommes de Galaad le saisis- « saient et l'égorgeaient près des gués du Jourdain. Il périt, « en ce temps-là, quarante-deux mille hommes d'Éphraïm. » Ce fait, pour quiconque veut comprendre l'épisode de la *Fille de Jephté* a une importance capitale. M. de Vigny n'aurait pas dû l'oublier.

Le *Déluge* appellerait à peu près les mêmes observations que la *Fille de Jephté*.

Eloa est encore moins biblique peut-être. Le prologue se rattache aux évangiles apocryphes et les trois chants sont du domaine de la fantasmagorie. Ce n'est pas dans la Bible qu'Alfred de Vigny a trouvé son chaos miltonien, ni sa classification des anges, ni ce mélange de sentimentalité et d'obstination un peu niaise qui fait le fond du caractère d'Eloa.

Les antiquités bibliques de Vigny sont donc fort peu antiques et fort peu bibliques. L'auteur n'en mérite pas moins la reconnaissance du monde littéraire, sinon par l'importance des résultats obtenus, du moins par la juste intuition des besoins poétiques de son siècle. Il a ramené l'attention sur le livre par excellence que, sauf dans les milieux ecclésiastiques, on ne lisait plus, depuis 150 ans.

Hugo a-t-il beaucoup étudié la Bible ? Oui, si nous nous en rapportons à ce qu'il écrivait en 1836 : « De tous les livres qui « circulent entre les mains des hommes, deux seuls doivent « être étudiés par lui (Hugo) : Homère et la Bible. » Je n'ai pas à examiner si le poète a réellement pâli, à ce point, sur Homère, mais il me paraît, qu'en ce qui concerne la Bible, son affirmation n'est pas justifiée par ses œuvres. Ici, comme dans bien d'autres cas, Victor Hugo s'est fait illusion. A la vérité, il a souvent écrit sur les hommes et plus encore sur les choses de l'Ancien Testament. Mais l'âme de la Bible, c'est-à-dire l'idée religieuse, lui a complètement échappé. Pour tout homme un tant soit peu instruit les noms bibliques éveillent avant tout l'idée religieuse. Sauf quelques notes vagues dans le « Moïse sauvé des eaux », Hugo n'en a jamais rien dit. Conçoit-on qu'un poète écrive deux cent cinquante vers sur l'Éden et ses habitants sans faire la moindre allusion à leur

faute? Et cependant, quelques mots sur le péché et ses conséquences eussent bien complété l'œuvre du poète. Un Éden, naturellement, est toujours beau, et celui de Hugo est splendide. Mais combien plus de charmes doit avoir un Éden qu'on va perdre pour jamais! Ailleurs, Victor Hugo intitule solennellement une de ses poésies : « le Temple ». Vous croyez que, cette fois du moins, il va parler religion? Pas du tout : il est question de sculpture.

Mais ce n'est pas seulement par cette incroyable omission que Victor Hugo laisse entrevoir la faiblesse de ses connaissances bibliques. Il se permet quelquefois des anachronismes un peu trop forts. Le Salomon de son groupe d'idylles s'écrie :

> J'ai vu la vision des festins et des coupes
> Et le doigt écrivant : Mané, Thécel, Pharés.

La Bible cependant ne dit nulle part que Salomon ait eu sa nuit terrible comme Balthazar. D'ailleurs le vrai « Mané, Thécel, Pharés » n'a été écrit que quatre cents ans après Salomon. Liberté poétique, dira-t-on. Soit. Mais la liberté poétique va-t-elle jusqu'à permettre de placer Ur dans le pays de Moab, et de faire vivre Judith avant Booz?

> Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
> Booz, les yeux fermés, dormait sous la feuillée.

Non, Victor Hugo ne paraît pas s'être beaucoup fatigué à approfondir le texte biblique ou, du moins, ses œuvres ne le laissent guère supposer. Il n'a connu ni la religion des Juifs ni leur histoire, ni leur poésie, car, ôtez de la poésie hébraïque l'idée religieuse et vous n'aurez plus qu'un corps sans âme.

A Dieu ne plaise cependant que je méconnaisse l'influence de la Bible sur Victor Hugo. Un poète comme lui peut, sans être exégète, tirer un merveilleux parti de la poésie des Hébreux.

D'abord, la Bible a fourni à Hugo de vastes et magnifiques sujets : le *Sacre de la Femme*, le *Feu du ciel, Moïse sauvé des eaux, Booz endormi, Caïn, le Temple,* etc. Sans doute, une fois le sujet choisi, Hugo le développe absolument comme si les auteurs sacrés n'existaient pas. Le poète ne leur en est pas moins redevable de ce qu'il a de meilleur dans ces sortes de poésies. En soi, le *Sacre de la Femme* paraît un amas d'inco-

hérences, d'absurdités et presque de monstruosités. Cette idée au contraire étant admise, qu'au premier jour de la création,

« La terre avait parmi ses hymnes d'innocence
Un étourdissement de sève et de puissance »,

tout s'explique et s'harmonise. Lisez par exemple les vers suivants :

« Une sorte de vie excessive gonflait
La mamelle du monde au mystérieux lait,
Tout semblait, presque hors la mesure, éclore,
Comme si la nature en étant proche encore
Eût pris pour ses essais, sur la terre et les eaux,
Une difformité splendide au noir chaos.

Ce démesuré est à la fois splendide ici et très beau, mais parce que l'Écriture nous a familiarisés avec la double idée de Paradis terrestre et de chaos.

Or, Victor Hugo, l'aurait-il eue de lui-même cette double idée ? Il est certain que non. La Bible a donc fourni à Victor Hugo de superbes canevas. Et c'est beaucoup pour un peintre ou un poète (Victor Hugo était l'un et l'autre à la fois) d'avoir à sa disposition de tels canevas. L'auteur de la « *Légende des siècles* » a su en profiter : je n'en veux pour preuve que la « *Conscience* ».

Mais il ne suffit pas que des sujets s'offrent à un poète ; il faut encore que ces sujets concordent avec la nature de son génie. Victor Hugo, sous ce rapport, a été merveilleusement favorisé : il a trouvé des antithèses et des aspects particuliers du monde physique. Quelle bonne fortune pour lui que l'histoire de Balaam, un philosophe qui ignore et un âne qui sait ! Ni l'araignée, ni le crapaud, n'ont causé autant de plaisir au poète. La Bible a même fourni à Hugo la plus puissante antithèse que l'esprit humain puisse concevoir. Dieu est la plus haute expression du beau et du bien, Satan représente la plus pure incarnation du laid et du mal.

Voilà l'antithèse par excellence. Hugo lui consacre non pas un chant, mais un ouvrage entier.

Malheureusement, depuis son séjour à Jersey, Olympio avait certaines tendances à sermonner, à bénir, à prophétiser

la paix universelle, la fraternité vénérable des êtres, le triomphe du bien et la disparition du mal. Il a appliqué sa méthode à Dieu et à Satan, et il les a reconciliés. Ceci, hâtons-nous de le dire, n'a rien de biblique.

Le monde matériel s'offre dans la Bible sous des aspects très particuliers qui ont vivement frappé le poète. Babel, la ruine de Sodome et de Gomorrhe, la fin du monde lui ont donné l'occasion d'écrire peut-être ses plus belles pages. M. Paul Stapffer regarde la *Conscience* comme le chef-d'œuvre de Hugo. Je ne sais si on ne pourrait pas mettre en parallèle la première page de l'*Antechrist*.

Il viendra quand viendront les dernières ténèbres,
Que la source des jours tarira ses torrents,
Qu'on verra les soleils, au front des nuits funèbres,
Pâlir, comme des yeux mourants.
Quand l'abîme inquiet rendra des bruits dans l'ombre,
Que l'enfer comptera le nombre
De ses soldats audacieux,
Et qu'enfin le fardeau de la suprême voûte.
Fera, comme un vieux char tout poudreux de sa route,
Crier l'axe affaibli des cieux.
Il viendra quand l'orgueil et le crime et la haine
De l'antique alliance auront enfreint le vœu,
Quand les peuples verront, craignant leur fin prochaine,
Du monde décrépit se détacher la chaîne,
Les astres se heurter dans leur chemin de feu,
Et dans le ciel — ainsi qu'en ses salles oisives
Un hôte se promène, attendant ses convives —
Passer et repasser l'ombre immense de Dieu.

Il est naturel que Victor Hugo s'élève très haut dans ces sortes de poésies. Exception faite de certains tableaux d'enfance ou de la vie de famille, c'est dans la peinture du monde physique que son génie se déploie le plus librement. Encore n'est-ce pas la nature ordinaire qu'il aime le plus ! Il lui faut du grandiose, de l'étrange, du démesuré, du terrible, de l'incommensurable, comme il dit lui-même. Peut-on imaginer mieux, dans ce genre, que Babel, la pluie de soufre et les signes avant-coureurs de la fin du monde? L'imagination effrayante du poète pouvait se donner là libre carrière et se déchaîner à loisir.

Mme du Sablé disait de La Fontaine : « Il n'a jamais menti « qu'en vers. » Je crois qu'en ce qui concerne ses études bibliques, Victor Hugo (inconsciemment bien entendu) a fait le contraire de La Fontaine. Il s'est trompé en prose et il a eu raison en vers. « La Bible, c'est mon livre », s'écrie-t-il dans la préface de la *Légende des siècles*. Il est permis de supposer que la Bible ne lui était pas tellement familière. Il l'avait feuilletée cependant, et ce qu'il y avait vu, il nous le dit en fort beaux vers.

.....Montre nous ta Bible et les belles images
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux.

Oui, il a vu les couleurs et les images. Voulez-vous savoir maintenant comment son génie s'enflammait dans la contemplation des tableaux bibliques, et comment son imagination s'élançait à la recherche d'un monde nouveau? Demandez-le à Eviradnus.

Allons-nous en par la terre,
Dans l'azur, dans le mystère,
Dans les éblouissements.

Un écrivain qui passe pour s'être nourri de la plus pure moelle de la sainte Écriture, c'est assurément Milton. Le *Paradis perdu* semble le monument le plus achevé de la poésie biblique. Y a-t-il réellement plus que dans *Athalie,* le sentiment des beautés de la poésie hébraïque? J'ose dire que non, et voici pourquoi.

Ce qu'on a appelé très justement l'attirail épique occupe une très large place dans le *Paradis perdu*. Il y a des discours longs, comme ceux de Nestor, et pompeux, comme ceux de Lucain. Chacune des puissances du ciel et de l'enfer vient faire ses preuves dans ce genre de rhétorique que les auteurs d'épopées considèrent comme un des éléments nécessaires de leur œuvre.

L'épithète homérique fleurit dans le *Paradis perdu*. On voit Moloch, roi porte-sceptre, Adam, moule sanctifié d'une terre inspirée de Dieu, Raphaël, natif du ciel, etc..... Il n'est pas rare de rencontrer chez le poète anglais des comparaisons homériques comme celle-ci :

« A peine avait-il fini de parler qu'un murmure parcourut « l'assemblée. Ainsi des rochers creux conservent le son des « vents mugissants qui, après avoir agité la mer toute la nuit, « berçent de leur rauque cadence les marins excédés de veilles, « dont la barque s'ancre après la tempête dans une baie rocail- « leuse. » Mais la vive admiration de Milton pour l'antiquité païenne se manifeste surtout par des emprunts à la mythologie. La biographie de chaque démon sert de prétexte à une étude sur les superstitions de l'Orient; chaque légende de la Grèce a son développement dans l'épopée. La démarche d'Ève rappelle au poète la grâce des nymphes et des déesses antiques. « Ainsi disant, elle retire doucement sa main de celle « de son époux et comme une nymphe légère des bois, Oréade « ou Dryade ou du cortège de la déesse de Délos, etc..... » A propos du serpent de l'Éden, Milton déploie un luxe d'érudition digne de Callimaque ou de Lycophron :

« Jamais serpents depuis n'ont été plus beaux, ni celui dans « lequel furent changés, en Illyrie, Hermione et Cadmus, ni « celui qui fut le père d'Épidaure [1]. »

Ces comparaisons et ces réminiscences aussi nombreuses que longues remplissent beaucoup de pages. Autant à retrancher de l'inspiration biblique.

Il faut bien faire leur part dans le *Paradis perdu* aux éléments purement anglais. Les plus hautes et les plus sérieuses beautés de ce poème ont leur source dans l'amour particulier des races anglo-saxonnes pour le foyer domestique. Quels admirables dialogues entre Adam et Ève! Celle-ci s'exprime comme une grave et austère lady : « O toi, pour qui et de qui « j'ai été formée, chair de ta chair, et sans qui mon être est « sans but! O mon guide et mon chef, ce que tu as dit est juste « et raisonnable. Nous devons, en vérité, à notre créateur des « louanges et des actions de grâces quotidiennes, moi principa- « lement qui jouis de la plus heureuse part en te possédant, « toi supérieur par tant d'imparités et qui ne peux trouver un « compagnon semblable à toi. » Remarquez, je vous prie, qu'il n'en est pas ici comme chez Racine. Beaucoup de vers d'*Es-*

1. Traduction de Chateaubriand.

ther et d'*Athalie* font penser en même temps à Jérusalem et à Versailles; dans ce tableau de l'affection conjugale sur lequel Milton s'étend avec complaisance, tout est anglais.

Plus anglaises encore sont les tirades et les allusions modernes. En bon républicain Milton ne manque pas de prédire la chute de la royauté; comme puritain, il reproche aux catholiques le célibat des prêtres, et, en sa qualité de révolutionnaire, il s'incarne dans Satan vaincu.

Car ce personnage de Satan si justement vanté, n'est pas aussi biblique qu'on se le figure. La Genèse parle d'un être rusé, mais elle ne dit rien de cette haine, de cet orgueil indompté, de cette persévérance dans le mal que Milton prête à son Satan. Cependant rien de ce que nous dit le poète anglais n'est contraire au texte des livres saints. On peut même conjecturer, d'après la légende eschylienne de Prométhée que l'interprétation donnée par Milton au second chapitre de la Genèse ne manque pas de vraisemblance. Mais si Satan lui-même a quelque chose de biblique, les différents cadres dans lesquels il nous apparaît sont de l'invention de Milton. On a de la peine à accepter cette fantasmagorie. Le poète nous montre un enfer surmonté d'une coupole flamboyante, des fleuves noirs, des lacs sulfureux et puis des abîmes et des chaos peuplés de personnifications monstrueuses comme la Mort, la Nuit, le Péché. Toutes ces descriptions peuvent avoir leur mérite; mais n'allons pas croire qu'elles sont bibliques. Autant vaudrait penser que les romans de la Table-Ronde sont évangéliques parce qu'ils font remonter leur origine à la Cène. La même observation s'applique au Paradis du ciel et au Paradis de la terre que, d'ailleurs, Milton nous décrit si magnifiquement. La Bible ne prodiguait pas ainsi les développements fantaisistes.

Et ici, nous touchons peut-être au caractère essentiel de l'imitation de Milton, et aussi à son côté faible. Comme tout bon protestant du XVI[e] siècle intéressé à défendre la grâce, Milton a lu et relu les premiers chapitres de la Genèse : il les a étudiés avec amour. Mais ni cette lecture, ni cette étude n'ont pu satisfaire sa curiosité. Alors, voulant à tout prix une explication vraisemblable il a fait appel à son imagination.

De là ces développements brillants, ces hypothèses ingénieuses, ces conjectures parfois assez théologiques, mais souvent très bizarres. Il y a du croquemitaine chez certains monstres de Milton. Nous ne devons pas nous en étonner. Le récit biblique du péché originel est en même temps très précis et très mystérieux, mais surtout, quoi qu'on ait pu dire, il est très fort. A vouloir le compléter, on court le risque d'écrire des sottises ou des platitudes. Le péché originel, l'arbre de la science du bien et du mal, la nudité de nos premiers parents, tout cela est admirablement décrit dans la Genèse. Milton hasarde sur chacun de ces points, des explications dont une au moins, n'est pas convenable. A parler franchement, la plupart de ses inventions poétiques ressemblent à une profanation. Je regrette un peu, après les avoir lues, de ne m'en être pas tenu au mystérieux du narré biblique.

Milton a beaucoup étudié la sainte Écriture; mais le *Paradis perdu* ne prouve pas qu'il en ait été réellement ainsi. On ne ferait pas un total de dix pages avec les passages directement imités de la Bible. Cependant son sujet lui offrait de très belles occasions, la prière du soir d'Adam et d'Ève par exemple, ou leur hymne du matin; il aurait pu condenser dans ces chants la poésie des psaumes et des prophètes. A peine si on trouve dans ses cantiques quelques réminiscences des poésies sacrées.

Ce qui prouverait mieux en faveur des connaissances bibliques de Milton, c'est le ton général de son œuvre. Le poète a l'admiration sincère et le respect religieux de son sujet, il a quelque chose de l'austère conversation des prophètes. Cela ne suffit pas pour qu'on lui attribue le premier rang parmi les interprètes modernes de la sainte Écriture. La palme de la poésie biblique, comme parlerait Villemain, n'a pas été cueillie par un Anglais protestant, mais par un Français catholique. Racine a obtenu cette gloire pour les deux causes qui lui tenaient tant au cœur.

CONCLUSION

Il aurait peut-être mieux valu écrire *Conclusions*, car, d'une étude sur une œuvre aussi complexe que la poésie religieuse de Racine, plusieurs conséquences doivent se dégager comme nécessairement.

L'exégèse contemporaine nous aide à découvrir dans Racine un historien d'Israël et un théologien. Mais, pour obtenir ce résultat, il nous a fallu réunir deux choses ordinairement séparées, au moins en France : la théologie historique et la critique littéraire. En Allemagne, une portion considérable de la jeunesse intelligente se passionne pour les études religieuses. L'Angleterre a vu naître et se développer un genre qui n'a pas médiocrement enrichi sa littérature. Je veux dire l'*essaysm* religieux auquel un incrédule, Mathew Arnold, a donné sa forme la plus intéressante. Il n'en va pas de même en France. La théologie catholique ne franchit guère l'enceinte des grands séminaires et elle occupe une place restreinte dans un petit nombre de Revues qui s'adressent à un public spécial. Les professeurs du Collège de France et les écrivains rationalistes qui s'occupent d'exégèse n'ont pas encore réussi à forcer l'attention du grand public.

D'autre part, la critique littéraire se sépare absolument de la théologie. Est-il possible, cependant, de comprendre une littérature, comme celle du XVIIe siècle, sans avoir étudié les dogmes chrétiens, dans leur origine et leurs diverses manifestations ? De plus, il est certain que l'esprit français a de merveilleuses aptitudes pour l'exposition des vérités doctrinales. Une étude approfondie des dogmes religieux pourrait lui faire retrouver son éclat et sa puissance d'autrefois. Au

fond, Bossuet n'est qu'un *essayst*. Il ne connaissait peut-être pas aussi bien la théologie morale que le docteur Cornet ou le Père Pétau, il avait moins étudié le dogme que Tronson. Seulement, au lieu de se renfermer dans les exercices scolastiques, il a mis en contact avec l'esprit de son temps la théologie traditionnelle, et de ce contact ont jailli les magnifiques clartés qui illuminent son œuvre. Il peut se faire que par les futures Universités un retour se prépare vers les études religieuses.

Il m'a paru qu'on pouvait tenter, à propos de Racine, un très modeste essai de rapprochement entre la théologie historique et la littérature. Sans doute, d'éminents critiques ont émis un grand nombre d'appréciations sur l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*. Mais peut-on dire qu'il existe une opinion d'ensemble sur Racine poète religieux? Je ne le pense pas. Cela tient, il me semble, à ce fait que les critiques se sont attachés à des côtés particuliers de son œuvre et surtout à ses mérites dramatiques. C'est pourquoi les jugements, qui de la haute littérature passent dans l'esprit de la jeunesse française, offrent de graves lacunes ou se ressentent de la faiblesse générale des études bibliques. La seule comparaison d'*Esther* et *d'Athalie* avec les données de l'histoire juive nous a fourni l'occasion d'atténuer, de corriger, de préciser, de compléter, d'élargir ou de motiver plus fortement presque toutes les appréciations de nos littérateurs contemporains.

Par un travail parallèle, il a fallu mettre à point les travaux des rares théologiens qui se sont occupés de littérature en général, et de Racine en particulier. Depuis trente ans, l'exégèse biblique a été renouvelée par les Allemands, et il n'est plus vrai, comme on l'affirmait naguère, que la France « ne connaisse pas le premier mot de leurs travaux ». Les ouvrages de Delitschz, Wellhausen, Ewald, Kuenen, Renan, Reuss, Réville, Vigouroux, qui n'ont rien enlevé à l'autorité dogmatique de la Bible, ont grandement contribué à faire mieux connaître sa valeur littéraire. J'ai tâché de les résumer et de les mettre d'accord avec les aperçus esthétiques de Bossuet et de Herder.

C'est la Bible ainsi entendue que j'ai comparée avec Racine

Peut-être voit-on les résultats de cette comparaison?

En premier lieu, les œuvres religieuses de notre poète se présentent à nous, dans leur ensemble, comme le couronnement naturel du XVIIe siècle et comme le chef-d'œuvre des travaux exégétiques et littéraires de plusieurs générations d'écrivains. *Esther, Athalie,* les cantiques spirituels, forment un seul tout et revêtent un caractère gnomique et parénétique très prononcé qui nous rappelle le Ma'sal hébreu.

Mais le prosélytisme de Racine n'a pu se contenter du Ma'sal : comme celui du Kohéleth, il a employé presque toutes les formes de la poésie. J'ai dû comparer les genres qu'on peut découvrir, dans l'œuvre de Racine, avec les genres correspondants de la littérature hébraïque. Seule cette comparaison nous permet de déterminer le vrai caractère et d'apprécier le mérite propre d'*Esther* et d'*Athalie.* Comprendrions-nous la tragédie grecque si nous ne savions qu'elle réunit le dithyrambe et l'épopée? De même, le trait saillant des poésies religieuses de Racine a échappé aux littérateurs parce qu'ils ne les ont pas rapprochées des genres hébraïques qu'elles reproduisent. On ne saurait nier, par exemple, que le personnage de Joad ne rentre dans aucune des classifications en usage chez les critiques. Presque chaque mot du grand prêtre répond à un ensemble de faits, d'idées ou de sentiments dont l'explication ne se trouve que dans l'ancienne loi.

Quand nous voyons La Harpe se donner une peine infinie pour prouver pourquoi et comment *Esther* appartient au genre tragique, nous sommes tentés de sourire. Un Herder ou un Ewald n'éprouveraient-ils pas une impression analogue devant les jugements portés par Sainte-Beuve ou M. Taine? La poésie oratoire, comme l'élégie, du reste, n'est qu'un de ces genres hébraïques — et non le plus beau certes — dont l'origine commune remonte au Ma'sal. Elle ne constitue nullement la caractéristique générale d'*Esther.* Ce n'est pas trop de toutes les indications que nous fournissent les études bibliques, pour embrasser d'un seul coup d'œil toutes les beautés des poésies religieuses de Racine.

Ainsi, les principes de l'esthétique généralement reçue de nos jours se complètent et se corroborent par les principes

de cette esthétique naissante [1] que M. Renan a ébauchée dans ses différents ouvrages, mais surtout dans sa fameuse prière à Athéna.

Il y a un certain intérêt, je pense, à constater que la gloire du plus fidèle disciple de Boileau ne souffre en rien de cette nouvelle évolution des idées contemporaines. De même que le génie de Racine a suppléé, par la puissance de son instinct divinatoire, à l'insuffisance de l'érudition de son siècle, il a dépassé, sans les rompre, les cadres de convention que lui imposait une poétique étroite. L'écrivain qui semblait s'appliquer, comme un écolier bien sage, à « faire difficilement des « vers faciles » a énoncé sur les institutions juives des idées certainement plus profondes que celles de Wellhausen, presque aussi élevées que celles de Bossuet; il a rendu, avec infiniment plus de délicatesse que M. Renan, les plus purs sentiments de l'âme israélite, et, sans se départir des règles de l'antique tragédie, il a composé ses plus beaux vers selon les lois de la métrique des Hébreux. De tous les poètes modernes, Racine est celui qui a pénétré le plus hardiment et le plus profondément la poésie des livres saints.

Le moment ne serait-il pas venu d'établir comme une gradation entre ses mérites littéraires et de rendre enfin pleine justice au plus éclatant, qui est aussi le plus solide? L'admiration pour les grands maîtres subit, depuis quelques années, sans cependant s'amoindrir, d'étonnantes transformations. La gloire de Virgile, nous l'avons vu plus haut, a beaucoup gagné au progrès de l'érudition et de l'histoire. La physionomie de son héros nous apparaît sous un nouvel aspect, pleine d'originalité, de vérité et de vie. Un fait analogue s'est pro-

1. Les littérateurs contemporains pensent communément que la largeur de leurs principes littéraires leur permet d'embrasser toutes les formes de l'esprit humain. Je ne sais jusqu'à quel point cette prétention est justifiée. Ils ne connaissent assez ni les idées, ni l'état psychologique de l'antique Orient. Ont-ils poussé bien loin l'analyse d'un caractère tel que Judith ou Anne, Eliphaz, Amos ou Esdras? Ont-ils défini les genres dans lesquels pourraient entrer des œuvres comme Tobie, Job, les Cantiques de Samson ou les visions de Daniel et d'Ezéchiel? L'embarras de la critique sera plus grand encore, lorsque les progrès de la science auront vulgarisé les romans de l'antique Égypte et les poèmes assyriens. Les formules littéraires que nous croyons si larges pourraient bien avant longtemps paraître trop étroites.

duit à propos de l'Horace de Corneille et nous avons la piquante satisfaction de renchérir, sans crainte de nous tromper, sur l'admiration de nos ancêtres pour l'auteur d'*Horace* et de *Polyeucte*. Le « *qu'il mourût* » n'a rien perdu de sa beauté. Mais les deux Horaces ont grandi et à la vérité humaine et morale est venue s'ajouter la vérité historique. Une fois de plus s'est vérifiée cette pensée d'Aristote : « La poésie est plus « philosophique et plus pratique que l'histoire [1]. »

Les progrès de l'Exégèse française doivent fatalement amener une nouvelle appréciation des œuvres religieuses de Racine. Le temps viendra où dans *Esther* et *Athalie* on admirera surtout l'inspiration biblique ; le reste passera au second plan. *Athalie* est à la fois la plus haute expression de la religion d'Israël, considérée dans son union avec la religion chrétienne, et la synthèse la moins incomplète des beautés de la poésie hébraïque. Et c'est pourquoi elle est si simplement sublime, comme parle Hugo, et c'est pourquoi elle est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, comme avait dit Voltaire.

Mais alors quelle place faudra-il faire à *Athalie* dans la littérature française ? Car ce mérite suprême n'exclut pas les qualités secondaires. Déjà, l'ancienne critique avait signalé la beauté des caractères, la profondeur des vues morales, l'art de combiner les différentes parties d'un tout, et la perfection du style. Depuis, M. Taine a prouvé qu'*Athalie* renferme une étude magistrale sur les mœurs du XVIIe siècle. M. Sarcey s'est attaché à faire admirer la profondeur politique de Joad. M. Faguet a été surtout frappé par la connaissance des dispositions scéniques et des lois de la perspective théâtrale, M. Deschanel a découvert dans *Esther* et *Athalie* ce qu'il appelle des beautés romantiques. D'autres avaient auparavant porté leur attention sur les ressemblances de ces deux pièces avec l'antiquité grecque. M. Coquart vient de démontrer que cette poésie admirable de tant de manières se prête aux plus touchants comme aussi aux plus tragiques effets de la grande musique. Ne dirait-on pas que l'œuvre religieuse de Racine

1. Mathew Arnold.

est comme un résumé de ce qu'il y a de plus beau dans toutes les manifestations de l'esprit de l'homme, qu'elle est complétée, enveloppée, vivifiée par l'esprit de Dieu?

Je me permets enfin de tirer de ce travail deux conclusions plus pratiques : l'une relative à la poésie et l'autre à la pédagogie. Nos poètes contemporains vont chercher bien loin leurs inspirations..... et quelquefois bien bas. Que ne vont-ils aux grandes, aux éternelles sources? M. Renan écrivait naguère : « Dans mille ans on ne réimprimera peut-être que les « deux plus vieux livres de l'humanité, Homère et la Bible. » Racine nous fait aimer les deux, et il apprend à ses successeurs comment on se sert du premier pour exprimer les grandeurs du second. Car il ne suffit pas de trouver une source, il faut savoir y puiser. La bonne manière n'est pas la plus rapide : nous en avons une preuve dans les œuvres de Lamartine. Racine, poète d'art autant que d'inspiration, nous enseigne comment, par un travail persévérant, on s'assimile les idées et les sentiments d'une littérature ancienne.

La pédagogie pourrait bien chercher, dans les poésies sacrées de Racine, des indications qui ne sont pas à dédaigner. L'enseignement secondaire des lettres subit, en ce moment, une transformation. Par suite des progrès de l'érudition, il s'étend chaque jour, il s'étend démesurément. Malgré bien des efforts tentés en sens contraire, les cours ne seront bientôt plus qu'une immense nomenclature. Les élèves doivent connaître tous les noms de la littérature grecque depuis Orphée jusqu'à Longos et au-delà, tous les noms de la littérature latine, depuis les Frères Saliens jusqu'à Rutilius Namatianus, tous les noms de la littérature française depuis les auteurs des premières cantilènes jusqu'aux historiens de nos jours. Ajoutez à celà quelques notions sur la littérature allemande et sur la littérature anglaise. Avant longtemps, il faudra qu'on change de méthode; on ramènera l'attention de nos écoliers sur un petit nombre — non pas de bons livres, nous en avons trop — mais d'excellents livres. Puisse-t-on alors se souvenir du mot de M. Renan : « La Bible et Homère « sont les deux pôles de l'esprit humain. »

Je doute fort qu'à l'heure présente, l'axe intellectuel de nos

jeunes générations coïncide avec ces deux pôles. Lorsqu'on voudra le ramener à sa vraie place, peut-être alors *Esther* et *Athalie* auront-elles dans l'histoire, dans la littérature générale, dans notre éducation nationale et dans les discussions exégétiques, toute l'importance qu'elles méritent.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. — Des lectures de l'Ancien Testament au XVIIe siècle, et des poètes français qui se sont inspirés de la poésie hébraïque avant Racine........ I

LIVRE PREMIER. — LA RELIGION

ÉNONCÉ DE LA QUESTION........ 1

CHAPITRE Ier. — LE MONOTHÉISME. — Accord de la critique moderne et de la théologie traditionnelle sur le monothéisme des derniers temps de l'histoire juive. — Le Dieu de Racine à la fois terrible et doux, le Dieu du prophétisme. — Attributs de Jéhovah, ébauche de la Trinité chrétienne. — Influence de Dieu dans *Athalie* sur l'action et sur chacun des personnages. — Des différents noms de Dieu........ 4

CHAPITRE II. — ESPRIT DE LA LOI. — L'amour de Dieu est l'essence même de la loi mosaïque. — Il est tempéré de crainte. — Alliance de Dieu avec son peuple. — Théocratie. — Messianisme. — Tradition. — Comment, sur tous les points, *Esther* et *Athalie* concordent avec la science contemporaine........ 14

CHAPITRE III. — PROPHÉTISME. — Réfutation de quelques objections : Joad n'est pas Bossuet, au moins comme le prétend M. Taine, n'est pas conspirateur, n'est pas menteur. — Nature de la mission prophétique bien comprise par Racine. — Politique intérieure et extérieure de Joad semblable à celle des prophètes. — Il prédit l'avenir : caractère de ses prédictions. — Les hommes d'Église du XVIIe siècle. — Le Joad de Racine et l'Ésaïe de Kuenen........ 26

CHAPITRE IV. — LE SACERDOCE. — Du caractère sacerdotal dans Joad. — La pureté légale. — Les cérémonies purificatrices. — Les redevances. — L'unité de sanctuaire d'après Racine et d'après Wellhausen. — Le costume de Joad. — Le prêtre apostat........ 49

CHAPITRE V. — VIE RELIGIEUSE. — La piété dans l'Ancien Testament et la piété dans le Nouveau. — Comment Racine a su les unir. — La prière. — Les diverses sortes de sacrifices. — Le temple. — Sainte-Beuve et l'Orientalisme........ 56

CHAPITRE VI. — Dogmes, Poésie et Théologie. — Le péché originel. — La grâce. — Les anges d'après Musset et d'après Racine. — Les démons chez Racine, dans l'opéra moderne et chez M. Renan. — L'immortalité de l'âme. — Le Schéol. — La résurrection.................. 65
CHAPITRE VII. — Histoire. — La création. — Abraham et les patriarches. — Biographie de Moïse. — David comparé avec celui de M. Renan. — La royauté et la religion d'Israël. — Caractère propre d'*Athalie*. — Couleur persane d'*Esther*. — Les battements d'ailes de colombe. — Assuérus et Louis XIV. — Zorobabel et l'édit de Cyrus. — État d'âme des exilés de Babylone.......................... 77
Conclusion.. 98

LIVRE SECOND. — LA POÉSIE

CHAPITRE Ier. — De ce qui, dans *Esther* et *Athalie*, n'est pas biblique et des beautés de la poésie hébraique que Racine ne s'est pas appropriées. — La part du xviie siècle : Saint-Cyr, la Cour, Port-Royal. — Opposition entre la poésie primitive de la Bible et la poésie savante de Racine. — Le poète n'a rendu ni la familiarité, ni le réalisme, ni l'énergie, ni la hardiesse, ni la crudité grandiose, ni l'enthousiasme, ni le sublime des auteurs sacrés. — Richesse et prodigieuse rareté des genres littéraires dans la Bible.................................. 106
CHAPITRE II. — Poésie Gnomique. — Le *Ma'Sal*. — Israël devait avoir une littérature gnomique à un double titre, comme peuple primitif et comme peuple oriental. — Goût du xviie siècle pour la morale. — Les points de contact avec les Hébreux : prosélytisme, identité de principes sur la sagesse, les plaisirs, la cour, les épreuves du juste. — Importance et nature de la poésie gnomique chez Racine. — Solon et Pindare. — Les cantiques spirituels, les hymnes du bréviaire romain. — Conclusion.. 124
CHAPITRE III. — Poésie Lyrique. — Les lyriques d'Israël. — En quoi Racine leur ressemble-t-il ? — La lyrique *personnelle* dans Joad. — Sa prophétie : dernier effort de l'esprit humain. — Le parallélisme hébreu dans Racine. — Pascal et Fénelon. — Lyrique *collective* des chœurs. — Sophocle et les Psaumes. — Les morceaux lyriques des chœurs sont peu nombreux. — Résumé. — Place de Racine dans l'histoire de la poésie lyrique. — Shakespeare et Hugo................................ 141
CHAPITRE IV. — Poésie Oratoire. — Caractère de l'éloquence chez les Hébreux. — Son union intime avec la poésie. — Racine poète orateur. — Comme les prophètes, Joad est orateur judiciaire, avocat de Dieu et accusateur des impies. — Il est aussi orateur politique et sermonnaire. — Joad et Bossuet. — Le style biblique chez Bossuet et chez Racine.. 172
CHAPITRE V. — Poésie Élégiaque. — L'élégie personnelle des Hébreux. — L'élégie nationale. — Jérémie et les Psaumes de l'exil. — Racine ne s'est inspiré que de ces derniers. — L'élégie mystique et la mélancolie du xviie siècle. — L'élégie féminine. — Comparaison avec les modernes. — Gray et Tennyson................................ 202
CHAPITRE VI. — De la nature et des images dans Racine. — Large part faite à la nature dans *Esther* et *Athalie*. — Objets et forces de la

nature. — Le paysage chez Racine et chez M. Renan. — Images tirées de la vie commune : l'agriculture, le blé, la vigne, les cérémonies sacrées, les vêtements liturgiques. — Le style de Racine........... 211
CHAPITRE VII. — Les procédés de traduction. — Jusqu'à quel point faut-il regretter que Racine n'ait pas connu l'hébreu ? — Double caractère de sa traduction : 1° liberté absolue ; 2° art d'accommoder la sainte Écriture au goût du XVIIe siècle. — Prodigieuses ressources du génie de Racine. — Fidélité et originalité de son œuvre.......... 222
CHAPITRE VIII. — De quelques grands poètes qui se sont inspirés de la Bible : Lamartine, Vigny, Hugo, Milton.............................. 232
Conclusion.. 251
TABLE DES MATIÈRES.. 259

Le Puy. — Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.